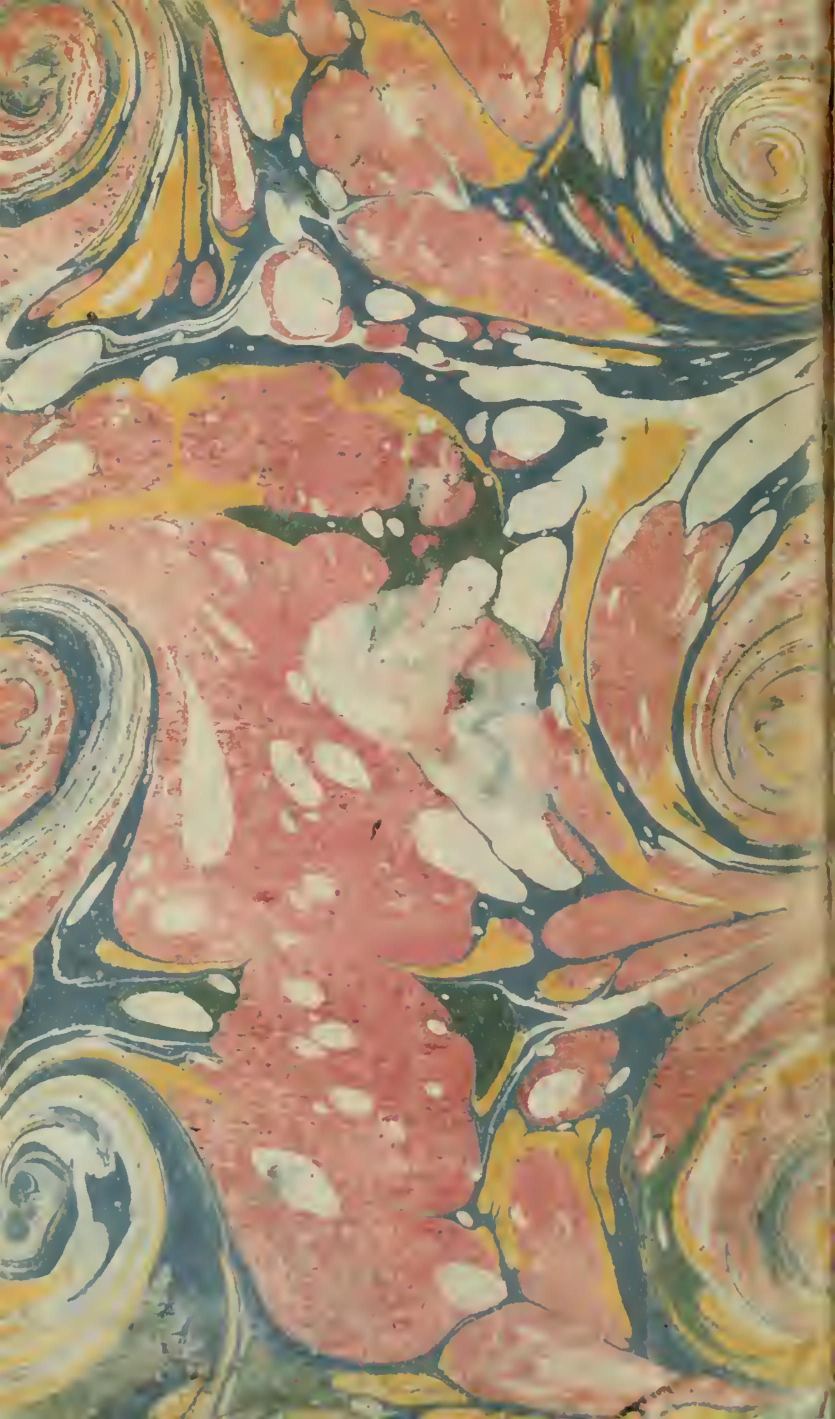






THÉATRE
DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME SECOND.

THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS BELLES GRAVURES, & augmentée de la Traduction entière des Pièces Grecques dont il n'existe que des Extraits dans toutes les Editions précédentes; & de Comparaisons, d'Observations & de Remarques nouvelles, par MM. DE ROCHEFORT ET DU THEIL, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres; & par M***. [Brotier, A.C.]

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez CUSSAC, Libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

EXPLICATION DES FIGURES

DE CE VOLUME.

La première repréſente l'intérieur d'un bain, ſoutenu de pluſieurs colonnes. On y voit, prêt à tomber dans l'eau, le corps d'Agamemnon, que ſa femme Clytemneſtre, de concert avec Egiſte ſon amant, viennent d'aſſaſſiner au moment où il en ſortoit, enveloppé d'une robe que Clytemneſtre lui avoit préparée à ce deſſein. Les Furies les environnent, & apportent dans les cœurs de ces deux amans le trouble & le remords. Agamemnon, tragédie d'Eſchyle, pag. 93.

Le principal ſujet de cette figure eſt tiré de Winckelmann, monumenti antichi inediti.

La seconde eſt en quelque façon la ſuite du ſujet précédent. Elle repréſente l'inſtant où Oreſte eſt tourmenté par les Furies,

que pour s'en défaire, le tua avec le ſecours d'Egiſte qu'elle aimoit. Cette pièce fut jouée pour la première fois ſous l'archonte Philoclès, la deuxième année de la vingt-huitième olympiade.

« L'Agamemnon, dit le P. Rapin, eſt preſque » inintelligible ». Il eſt vrai que cette tragédie n'eſt pas aiſée à entendre ; car, outre qu'elle a été pluſieurs fois confondue avec les COEPHORES qui la ſuivent, & imprimée peu correctement, même après les ſoins d'un grand nombre de ſçavans ; outre qu'elle n'eſt pas encore exempte de fautes dans l'état où Stanlei nous l'a donnée, il y a tant de métaphores, de figures & de tours extraordinaires qu'on ne ſçauroit ſe vanter de les avoir tous démêlés. C'eſt ce qui faiſoit dire au fameux Saumaiſe *, qui n'avoit pas toutefois Eſchyle auſſi châtié que nous l'avons. « Qui peut » aſſurer qu'Eſchyle ſoit plus intelligible à ceux » qui ſçavent le Grec, que les évangiles & les » épîtres des Apôtres ? le ſeul Agamemnon de ce » poëte paſſe en obſcurité tout ce qu'il y a de » livres ſacrés avec ſes tours Hébreux & Sy- » riaques, & ſon attirail de tout ce qu'il y a de » plus raffiné dans le Grec ».

ACTE PREMIER.

C'eſt l'homme chargé d'épier le moment où

* Cl. Salm. de HELLENISTICA. Ep. dedic.

le flambeau s'allumera, qui commence le poëme. Il eſt perché ſur une plate forme du palais, & prie les dieux de finir ce pénible ſoin que lui a confié Clytemneſtre. Il dit qu'il n'a de commerce qu'avec les aſtres; mais qu'il doit en obſerver un qui pourra être fatal à Agamemnon. Par ce ſoupçon, il indique les mauvais deſſeins de Clytemneſtre. Tandis qu'il ſe plaint de ſon emploi, qui ne lui donne lieu que de ſonger à charmer ſon ennui, ſoit en chantant, ſoit en déplorant la mauvaiſe adminiſtration du royaume, il voit luire tout à coup le ſignal tant attendu, & il ſe diſpoſe à en avertir la reine qui eſt couchée. Ainſi le temps & le lieu de la ſcène ſont fixés. L'un eſt le matin, & l'autre l'entrée du palais à Argos. Il fait entendre, avant que de ſe retirer, qu'il ſçaura prendre le parti de ſon roi. Mais il n'en dit pas davantage, ſans doute pour ne pas prévenir les événemens. Le chœur, formé par des vieillards du conſeil d'état, ſurvient ſans être annoncé, mais apparemment ſur l'ordre de Clytemneſtre. Ces miniſtres ignorent le ſignal dont la reine eſt convenue avec Agamemnon, & la nouvelle de la priſe de Troye. Ils s'entretiennent d'abord ſur le ſiége de cette ville qu'ils n'approuvoient pas, & dont ils avoient tâché de détourner le roi. «Voilà, dit leur chef, la dixiéme » année que Ménélas & Agamemnon ſont partis

» avec leurs mille vaiſſeaux, ſemblables à des » vautours qui, ayant perdu leurs petits, vol- » tigent au tour de leur nid, & cherchent à punir » les raviſſeurs. Mais qui ſçait quel ſera le ſuccès » de tant de combats? Les choſes, ajoute-t-il, » ſuivent la deſtinée qui les régle; & l'on a beau » ſacrifier, beau pleurer aux autels des Eumé- » nides, l'on ne peut appaiſer leur colère ». Pour eux, comme leur âge les a retenus malgré eux. enfermés dans le ſein de leurs foyers, ils interrogent Clytemneſtre, quoiqu'éloignée, ſur l'événement extraordinaire qui fait qu'on les appelle au palais. En effet, il faut conclure, en liſant cette ſcène, que Clytemneſtre les a appellés, qu'elle paroît dans un lointain [1], & qu'elle fait des ſacrifices à tous les dieux. « Les autels, dit » le vieillard, ſont parfumés de libations; les » lampes brillent de feux ». Il prie la reine de lui en dire le motif, & de fixer ſon incertitude, puiſque, juſqu'à préſent, les préſages ſur la guerre

1 Le dernier éditeur a eu raiſon d'obſerver que Clytemneſtre n'eſt point encore ſur la ſcène, & que ce n'eſt que figurément que le chœur l'interroge quoique abſente. En effet le chœur parle de ſacrifices offerts à tous les dieux, à ceux du ciel & des enfers, aux dieux protecteurs des villes, &c. Tous les autels ſont remplis d'offrandes. Frappé de ce ſpectacle, il ſe demande à lui même quelle peut en être la cauſe? Cependant il eſt vraiſemblable que Clytemneſtre a entendu les dernières paroles du chœur, qui finit en diſant « Que la crédulité » eſt le propre des femmes; mais que les vains bruits qu'elles répan- » dent ſont bientôt diſſipés ».

de Troye ont été tantôt malheureux, tantôt favorables.

La reine, occupée ſans doute de ſon ſacrifice, ne répond point; & cette interrogation ne paroît qu'une façon de parler, qui ſignifie ſeulement que le chœur vient pour l'interroger ſur ce point, quand elle ſera en loiſir & en lieu pour l'entendre.

Les vieillards, qui ſe diſoient incapables de combattre, ſe trouvent aſſez de force pour chanter une très longue hymne ſur l'entrepriſe d'Agamemnon. Ils le font à la manière des chœurs, durant que Clytemneſtre eſt occupée aux cérémonies ſacrées. C'eſt une eſpèce de NÉNIE prophétique, qu'ils chantent avec ce refrain qui revient après un certain nombre de vers. « Chan» tez, chantez des vers lugubres; mais puiſſe » le préſage en être heureux »! L'on peut bien défier toute plume Françoiſe de rendre ce morceau, tant il eſt défiguré & entortillé. On y préſente Agamemnon & Ménélas ſous la figure de deux aigles ou de deux oiſeaux de proie, qui expriment leur différent caractère. Les deux aigles déchirent une lapine pleine, qu'elles ont priſe après l'avoir fatiguée à la courſe. C'eſt que les deux chefs de l'armée Grecque avoient imprudemment chaſſé dans un bois conſacré à Diane. Diane offenſée, continue le chœur, ſe fit entendre par

la bouche de Calchas, qui annonça des malheurs à la maiſon d'Agamemnon, après avoir prédit la priſe de Troye. Ces malheurs, obſcurément énoncés, ſont une eſpèce d'énigme qui laiſſe entrevoir l'iſſue de la tragédie. C'eſt un oracle de Calchas que les vieillards répétent ſans en démêler encore le ſens. Cet oracle eſt ſuivi d'un autre, qui demandoit le ſang d'Iphigénie pour appaiſer Diane, & pour obtenir d'elle des vents favorables à la flotte retenue en Aulide. Le ſacrifice qui s'enſuivit eſt peint avec les traits hardis & ſouvent outrés d'Eſchyle. Le chœur fait parler Agamemnon, qui balance en père, & qui ſe détermine en roi. On y voit Iphigénie étendue comme une victime innocente ſur l'autel, & l'émotion que cauſoit dans l'armée ſa beauté, ſa jeuneſſe, & ſes regards touchans. « Je n'ai point » vu le reſte, & je le tais, dit le chœur ». Mais il revient au premier oracle de Calchas, qu'il ne ſçauroit ni ne veut pénétrer. « Car, hélas, con» tinue-t-il, vouloir entrer dans un triſte avenir » qu'on ne peut éviter, c'eſt vouloir ſouffrir avant » le temps ». Il ſe contente donc d'écarter ces fâcheux préſages par des ſouhaits. Toute cette doctrine Grecque ſur la fatalité naiſſoit de l'ignorance, & ſur tout de la foibleſſe du cœur humain, qui recule, autant qu'il eſt poſſible, le ſouvenir des maux qu'il craint. C'eſt ce que

dit Pyrrhus à Oreste dans l'ANDROMAQUE de Racine,

* Seigneur, tant de prudence entraîne trop de ſoin :
Je ne ſçai point prévoir les malheurs de ſi loin.

ACTE II.

Les miniſtres d'Argos, voyant Clytemneſtre qui s'approche, la ſaluent reſpectueuſement, & lui demandent ſur quel heureux eſpoir elle fait des ſacrifices. « Troye eſt priſe, répond Clytem- » neſtre ». Etonnés, comme on peut le penſer, d'une nouvelle ſi peu attendue, & ignorant d'ailleurs le ſignal dont Agamemnon étoit convenu, ils font quelque difficulté de croire la reine. Elle leur raconte la manière dont elle l'a ſçu ; que c'eſt par le moyen d'une ſuite de fanaux allumés d'intervalle en intervalle, depuis le mont Ida juſqu'à la portée de Mycènes. Elle s'imagine entendre les cris des ennemis mourans, & voir la joie des vainqueurs, qui pillent les richeſſes de Troye. Elle ſouhaite enfin, que l'armée ne mette point d'obſtacle à ſon heureux retour par quelque impiété ſemblable à celle qui avoit retardé ſi long-temps ſon voyage à la ville de Priam. « Autrement, ajoute-t-elle, la vengeance » pourſuivroit les vainqueurs, quand ils n'auroient » pas à craindre les maux ordinaires du hazard ».

* ANDROMAQ. act. I. ſcène II.

Le chœur, pour remercier les dieux de cette conquête, seconde le sacrifice de Clytemnestre en chantant une hymne qui contraste avec la précédente. Elle commence ainsi: « O Souverain » des dieux! ô nuit favorable, tu as étendu tes » voiles sur les murs de Troye, comme un rézeau » qui a enveloppé tous ses citoyens dans la ser- » vitude ». L'ode roule sur la punition que les dieux réservent tôt ou tard à un crime aussi énorme que l'étoit celui de Pâris. L'enlèvement d'Hélène en est le principal tableau. « Hélène, dit le chœur, » laissant aux Grecs en sa place une guerre cruelle, » & toutes les horreurs qu'elle entraîne, a porté » pour dot à Troye une perte inévitable. Elle » s'est évadée secrétement du palais de son époux. » Quel forfait! quelle audace! vainement les » devins, en la rappellant, ont fait entendre ces » lugubres cris; ô palais abandonné! ô maître » de ces lieux! ô lit nuptial! hélas, il ne restoit » d'elle qu'une vaine peinture pour réveiller le » courroux d'un époux qui l'adore, & qu'elle a » quitté pour passer les mers! Elle a emporté » toutes ses graces avec elle, &c ». Le reste est rempli d'images pareilles.

Malgré ces félicitations du chœur au sujet de la nouvelle qu'il vient d'apprendre, il craint qu'elle ne soit pas assez fondée, & que toute la ville ne soit en mouvement pour un faux bruit.

ACTE III.

Sur cela Clytemnestre, qui n'est point sortie du théâtre, justifie le signal qu'elle a reçu, en montrant au chœur un hérault qui arrive couronné de branches d'olivier. Cet homme commence par saluer sa terre natale, suivant l'usage des anciens voyageurs à leur retour, & à invoquer les dieux du pays pour se les rendre propices. Il s'adresse ensuite au palais d'Agamemnon: « Palais respectable, asyle chéri, dieux exposés à » l'Orient, si jamais vous recûtes notre roi avec » joie, recevez le de même en ce jour après une » si longue absence. Agamemnon revient comme » un astre brillant pour dissiper vos ténébres. » Recevez le comme le destructeur de la superbe » Troye. Ses autels & ses temples ne subsistent plus. » Les moissons de ses champs ont péri. L'aîné des » Atrides revient en héros, plus digne d'être ho» noré qu'aucun autre mortel. Pâris est puni, &c».

Clytemnestre interrompt ici le hérault, & elle a avec lui un entretien entrecoupé fort artificieux. Car elle fait entendre qu'elle a beaucoup souffert durant l'absence de son époux, jusqu'à souhaiter la mort. A qui? cela a un double sens, vû le dessein où elle est de tuer son mari, pour couronner son amant. Le hérault, qui croit qu'en effet elle a été fort affligée, la console par le récit

de ce que l'armée a elle même souffert pendant un siége de dix années. « Quels autres que les » dieux, s'écrie-t-il, sont inaccessibles aux revers! » ah, si je vous racontois nos travaux, nos » veilles, nos incommodités sur la mer! quel » jour avons nous passé sans gémir »! Il passe de là aux fatigues essuyées sur terre. « Mais que » sert, ajoute-t-il, de s'en affliger? les maux sont » finis, tant pour les morts que pour ceux qui » restent de l'armée Grecque. Il faut oublier nos » malheurs. La victoire dont nous jouissons l'em» porte sur nos pertes ».

La reine n'en veut pas entendre davantage. Elle va, dit-elle, se disposer promptement à recevoir son époux, dont elle apprendra le détail de sa conquête. Elle lui renvoye le hérault pour lui déclarer l'empressement où elle est de le revoir: elle ajoute avec quelque affection, qu'il la retrouvera fidéle; &, ce qui est singulier, elle le dit en sept ou huit vers, afin qu'il n'en doute pas. Le hérault répond qu'il sied bien à une femme réguliere de se glorifier ainsi, & le chœur ajoute que la reine a raison. Belle matière aux railleurs de l'antiquité, qui refusent de se prêter à la simplicité de ses mœurs.

Après que Clytemnestre est sortie, les vieillards continuent la scène avec le hérault. Ils l'interrogent sur le sort de Ménélas. Ce prince, répond

l'officier, a diſparu avec ſon vaiſſeau dans une tempête, ſans qu'on ſçache ce qu'il eſt devenu, ſi même il vit ou non. Il fait ce récit avec quelque peine, pour ne pas profaner un ſi beau jour par de triſtes nouvelles. Auſſi, les a-t-il épargnées à la reine; mais enfin, il décrit en peu de mots au chœur la tempête qui a ſurpris & maltraité la flotte des Grecs à ſon retour. Il conclut, en ſe flattant de l'eſpoir que les vaiſſeaux diſperſés reviendront, ſur tout celui de Ménélas. C'eſt par ce ſouhait qu'il finit, & qu'il donne lieu au chœur de recommencer ſes chants.

Ce ſont d'abord des réflexions ſur Hélène *, dont le nom ſeul indique les maux qu'elle a cauſés, à ſçavoir la perte des vaiſſeaux, des guerriers & de Troye. « Elle eſt allée à Troye pour » y porter une alliance fatale ». Le chœur joue encore ici ſur un mot qui ſignifie alliance † & malheur. « Elle a vengé, continue-t-il, le mé» pris de l'hoſpitalité violée, ſur ceux même qui » ont célébré ce funeſte hymen par des chants » d'allégreſſe. La ville antique de Priam a payé » bien cher cette joie; & ſes chants ſe ſont » changés en cris lamentables ». Le reſte ſignifie que Pâris, prince ſi aimable dans ſon enfance, mais devenu fier & téméraire, a enlevé Hélène

* Ἑλένας, ἑλάνδρος, ἑλέπτολις.

† κῆδος.

ſous des auſpices ſi horribles, qu'une furie a ſerré les nœuds de cet adultère mariage; que le crime a engendré une poſtérité qui lui reſſemble, l'audace, le remords & le déſeſpoir ; que l'équité, en détournant les yeux, fuit avec horreur les lambris dorés des méchans, pour chercher un aſyle dans la chaſte demeure des hommes juſtes, fût ce une chaumière. Tout cet intermède eſt de la même force; mais auſſi peu ſuſceptible d'expreſſion étrangère que les précédens. C'eſt le ſort des chœurs d'Eſchyle.

ACTE IV.

Agamemnon paroît ſur un char comme un triomphateur de retour dans ſa patrie. Il eſt ſuivi de Caſſandre ſa captive, aſſiſe ſur un autre char. Le miniſtre d'état, qui porte la parole pour tout le chœur, lui fait une eſpèce de harangue, dont voici le ſens. Il ne ſçait comment s'exprimer pour ne rien dire qui péche contre la bienſéance. « Les flatteurs, dit-il, accommodent leur air à la » joie ou à la triſteſſe du prince, ſans éprouver » aucun de ces ſentimens. Mais un prince éclairé » ne ſe laiſſe pas ſurprendre à ces dehors ſimulés ». Il avoue enſuite qu'il a blâmé d'abord l'armement & l'entrepriſe d'Agamemnon. Mais enfin il eſt ſenſible à un ſi heureux ſuccès, & il remet l'autorité entre les mains de ſon roi, qui con-

noîtra bientôt par lui même ceux qui ſe ſont bien ou mal comportés en ſon abſence.

Pour Agamemnon, il ſalue les dieux du pays qui ont favoriſé ſon retour & renverſé Troye. « Ces dieux, arbitres intégres, ſans écouter la » voix des mortels, ont mis dans une urne en- » ſanglantée des billets de mort pour Ilion, & » notre eſpoir dans une autre [1] : Ilion fume en- » core. Sa cendre exhale des tourbillons nébu- » leux, reſte unique de ſes anciennes richeſſes ». Après ce court début, le roi s'adreſſe aux vieillards. Il les remercie de la part qu'ils prennent à ſa victoire. « Il eſt rare, dit-il, de voir ſans jalouſie » un ami heureux. L'envie ſe ſaiſit des cœurs, » & ce monſtre appeſantit le double fardeau de » l'envieux, à ſçavoir le bonheur d'autrui & ſes » propres malheurs. J'en parle par expérience. » Je lis dans les manières de ceux qui m'ap- » prochent comme dans un miroir. Je n'y ai rien » vu ſouvent qu'une ombre d'amitié. Le ſeul » Ulyſſe, qui s'eſt embarqué malgré lui, étoit » mon véritable ſupport. Je lui rends cette juſ- » tice, ſoit qu'il voye encore le jour, ſoit qu'il » ne ſoit plus ». Il ajoute qu'après qu'on aura célébré des jeux en mémoire de ſa conquête, il

1 M. de Pompignan critique ce paſſage, &, ce me ſemble avec raiſon ; il prétend qu'il s'agit ici de l'eſpérance des Troyens, & non pas de celle des Grecs. Voyez la traduction de M. du Theil.

travaillera à ce qui concerne le gouvernement de l'état, à connoître les désordres, & à y remédier. Il veut enfin se retirer dans son palais. Mais Clytemnestre vient aussitôt à sa rencontre.

Elle tient un assez long discours. Après s'être excusée sur ce qu'elle lui va dire, elle met bas cette honte qui s'évanouit, dit-elle, tous les jours. Elle ne fait donc point de difficulté de raconter ce qu'elle a souffert durant l'absence de son époux. Solitude, bruits fâcheux, nouvelles affligeantes, allarmes continuelles, tout, si on l'en croît, a concouru à l'accabler. Elle a même attenté plus d'une fois sur sa vie, que des secours cruels lui ont conservée. Elle apprend au roi que son fils Oreste est absent: qu'elle s'est vue obligée de le confier à des mains étrangères, dans la crainte d'une révolution qui l'auroit fait périr, si Agamemnon eût eu le malheur de mourir à Troye. « Car il est » naturel à la malignité humaine d'écraser ceux » qui commencent à paroître abattus ». A l'entendre, ses yeux, toujours fermés au sommeil, & ouverts aux larmes, ont perdu tout leur éclat. Dans les momens même où elle sembloit s'endormir, mille songes effrayans venoient la troubler : un rien réveilloit ses sens assoupis. Mais enfin elle oublie tous ses maux à la vue de son époux vainqueur : ce retour imprévu lui fait ressentir un plaisir plus vif que celui d'un fils unique

à ſon père, que la vue de la terre aux nautonniers après la tempête, que celle d'une eau pure à un voyageur altéré. « Allons, cher époux, deſ» cendez de ce char. Mais non : ne profanez » point vos pas ſacrés, ces pas du deſtructeur » d'Ilion. Ç'a, qu'on apporte les tapis les plus » précieux. Il ſied bien que la pourpre ſoit foulée » aux pieds d'un roi triomphant qui rentre dans » ſes états. Je vais tout préparer pour le recevoir » comme il convient ».

Ce diſcours apprêté, & qui tient lieu des tranſports de joie, ſi naturels aux femmes qui revoyent leurs maris, marque bien le caractère dangereux de Clytemneſtre prête à tuer ſon époux, & l'art infini d'Eſchyle à faire parler ſes perſonnages conformément à leurs paſſions même cachées. Il eſt clair que Clytemneſtre, ſur le point de commettre une action ſi noire, n'a point dû parler comme les autres femmes. Auſſi Agamemnon, quoiqu'il ignore cette horrible conſpiration, s'apperçoit-il de ces manières étudiées. Il lui fait même ſentir, en paſſant, que ſon diſcours a été LONG ET CONVENABLE A UNE SI LONGUE ABSENCE. « Non, » répond-t-il, il n'eſt pas queſtion de tant de » préparatifs. Ne me traitez point en étranger » ni en femme, & encore moins en dieu. Point » de ces tapis de prix ſur mon paſſage. Un » mortel doit craindre de les fouler. Cet honneur

» eſt réſervé aux dieux. Ma renommée d'ailleurs
» n'a pas beſoin de ces diſtinctions frivoles pour
» publier ma victoire ». On voit par là le contraſte d'une femme déteſtable, ou plutôt d'une furie avec un roi pieux & populaire. Cela prépare le ſpectateur à concevoir de la compaſſion pour l'un & de l'horreur pour l'autre : artifice qui régne depuis le commencement, ſans qu'on ait encore aucun fondement légitime de deviner l'attentat que Clytemneſtre médite. C'eſt que l'événement eſt préparé, puiſque tout y conduit, & non pas prévenu, puiſque le ſecret n'eſt pas dévoilé.

Clytemneſtre, comme pour relever davantage ſa victime, preſſe tellement Agamemnon d'accepter les honneurs qu'elle veut lui rendre, qu'il ſe voit contraint de céder à l'importunité. Après ce petit combat de politeſſe affectée, où la reine dit qu'il eſt beau, même aux vainqueurs, de ſe laiſſer vaincre, le roi ſe laiſſe ôter ſa chauſſure de voyageur, & en prend une de pourpre, toutefois avec quelque ſorte de crainte que quelque dieu jaloux ne l'apperçoive. Il témoigne en deſcendant de ſon char qu'il a honte de fouler aux pieds des richeſſes ſi précieuſes. Il exhorte la reine à bien recevoir & à traiter avec douceur Caſſandre ſa captive. « Car les dieux, dit-il,
» jettent des regards favorables ſur ceux qui
» ſçavent

» sçavent adoucir leur empire; & nul mortel » ne souffre volontiers l'esclavage ». Il rehausse le mérite de cette princesse malheureuse, qui étoit fille de Priam, & qui lui avoit été donnée comme ce qu'il y avoit de plus distingué dans les dépouilles des Troyens. Il passe dans son palais sur la pourpre, avec la répugnance qu'il a marquée; & la reine lui dit, avec son affectation ordinaire, que la mer est inépuisable de pourpre; que, loin de regretter une chose si peu considérable, elle auroit voué beaucoup plus aux dieux pour le retour d'un époux si cher; qu'elle le regarde comme l'arbre dont l'ombre bienfaisante garantit sa maison entière de l'injure des saisons. « Grand Jupiter, s'écrie-t-elle en finissant, accomplissez mes vœux, & ce que vous êtes chargé » d'accomplir ». Cruelle prière, que le crédule Agamemnon croit faite pour lui.

Le chœur, qui occupe seul le théâtre, réfléchissant sur le retour du roi & sur cette entrevue, s'étonne de voir que les prédictions de Calchas dont il a parlé au premier acte, lui reviennent toujours à l'esprit malgré qu'il en ait. « C'est, » dit-il, un oracle qui n'est ni commandé, ni » acheté à prix d'argent. Il ne peut sortir de » notre mémoire, bien différent en cela des » songes fâcheux qui s'évanouissent avec le sommeil. Je revois Agamemnon, & toutefois je

» ne ſçai quelle furie prélude des airs lugubres.
» C'eſt un preſſentiment ſecret qui bannit de
» mon cœur la douce joie. Le cœur agité ne
» prédit que trop juſte de triſtes événemens. Faſſe
» le ciel que mes craintes ſoient vaines! la ſanté
» la plus floriſſante a ſon terme, & ſouvent la
» maladie ſe gliſſe ſans être apperçue. La for-
» tune la plus ſolidement établie va ſe briſer à
» un écueil caché. Il eſt des remédes aux cala-
» mités ordinaires. Un vaiſſeau évite le naufrage
» aux dépens de ſes richeſſes qu'il jette dans la
» mer.... Mais quel enchanteur peut rendre la
» vie à ceux dont on fait couler le ſang?... Le
» deſtin m'empêche d'en voir davantage, & mon
» cœur a penſé prévenir ma langue ». Voilà ſans doute des ſoupçons bien marqués de ce qui doit arriver : mais ce ne ſont que des preſſentimens trop peu fondés pour avertir le roi, & aſſez pour diſpoſer le ſpectateur.

ACTE V.

Clytemneſtre, après avoir conduit ſon époux, revient ſur ſes pas & invite Caſſandre à ſortir de ſon char, en l'aſſurant qu'on adoucira ſa captivité. « La maiſon, dit-elle, où vous allez entrer
» eſt depuis long-temps floriſſante & connue. Il
» n'y a que les hommes nouveaux & enrichis
» contre toute eſpérance qui ſoient des maîtres

» cruels & insuportables ». Cassandre, pénétrée de douleur, & lisant d'ailleurs dans l'avenir l'attentat de la reine, garde un silence obstiné, qui impatiente tellement Clytemnestre, qu'elle se retire après l'avoir traitée assez cavaliérement [1]:

Elle partie, Cassandre pousse de grands cris vers Apollon, chose qui surprend le chœur. Car pourquoi, dit-elle, invoquer ce dieu dans les malheurs? c'est comme prophétesse qu'elle s'adressoit à lui. On sçait que Cassandre l'étoit. « O » Apollon, où m'avez vous conduite, s'écrie-» t-elle? dans une maison souillée de crimes, & » dans une affreuse boucherie ». Cassandre, comme on voit, entre tout à coup dans un de ses accès prophétiques. Ce morceau a été regardé comme un chef-d'œuvre par les anciens; mais je ne sçai trop comment en donner une idée juste. Ce sont des exclamations vives, toujours interrompues par le chœur, des énigmes qui se dévoilent peu à peu, des images inimitables. C'est Eschyle tout entier. Elle repasse tous les meurtres

1 Le P. Brumoy ne se permet que trop souvent de ces expressions familières, qui ne peuvent guère prévenir le lecteur en faveur des morceaux dont il ne présente que l'extrait. Mais la familiarité de l'expression paroît encore ici plus choquante qu'ailleurs. Clytemnestre reçoit avec une dureté & un orgueil révoltant cette malheureuse princesse, devenue esclave. Elle dit que Cassandre N'A POINT ENCORE APPRIS A SUPPORTER LE FREIN. Cet orgueil barbare de Clytemnestre, de cette femme artificieuse, qui, par des discours étudiés, a cherché tromper son époux, qu'elle va égorger, achéve les derniers traits de son caractère, & méritoit d'être remarqué.

commis dans ce funeste palais, à commencer par celui du fils de Thyeste. « Je vois des enfans » éplorés que l'on coupe en morceaux, & que » l'on sert à la table de leur père.... Dieux, » quel nouvel attentat dans ce palais! malheu- » reuse, est-ce là le traitement que vous réser- » vez à votre époux, après l'avoir lavé de vos » mains? le forfait se prépare. Le coup va être » frappé. Des mains barbares sont dans l'impa- » tience de l'achever..... Ciel! qu'apperçois-je? » est-ce un réseau tiré des enfers? non: c'est un » voile qui couvre le lit nuptial, voile complice » du meurtre d'un époux ». (C'est que Clytemnestre en couvrit Agamemnon sortant du bain, avant que de le frapper.) « Qu'une furie insa- » tiable la poursuive avec des heurlemens jus- » qu'à la mort! De quelle furie parlez-vous, dit » le chœur? pourquoi ces heurlemens? je frémis; » mon sang se glace de frayeur ».

Cassandre continue : « Ecartez le taureau de » la genisse. Il est enveloppé dans les lacs; on » le frappe, il tombe dans un bassin rempli d'eau ». C'est la mort d'Agamemnon qu'elle indique avec la sienne propre; car elle ajoute ensuite. « Dé- » plorable destinée! je pleure aussi la mienne. » Dieux, pourquoi m'avez vous conduite ici » pour la trouver?... Vieillards, vous me com- » parez à Philomèle, qui, par de tristes accens,

» pleure ſans ceſſe Itys. Hélas! changée en oiſeau
» elle a reçu des dieux une vie douce & tranquille:
» & moi je me vois réſervée aux plus funeſtes
» coups.... O hymen! hymen de Pâris, fatal à
» ma maiſon! ô ondes du Scamandre, j'errois
» ſur vos bords, & me voilà bientôt ſur les rives
» du Cocyte & de l'Achéron.... O travaux de
» ma patrie renverſée! ô ſacrifices redoublés de
» mon père où avez vous abouti? Troye eſt en-
» ſevelie, & je meurs ».

Caſſandre, quoique toujours interrompue par le chœur, qui n'entend qu'une partie de ſes prédictions, les prononce avec une action qui demandoit ſans doute un excellent acteur. Car c'étoient des hommes qui jouoient les rôles des femmes; &, comme les Grecs étoient bons comédiens, il ne faut pas s'étonner de l'effet que produiſit cette ſcène ſur les ſpectateurs. Elle reprend enfin ſes eſprits, & dit au chœur qu'elle va parler ſans énigme. « Que la troupe des furies
» n'abandonnera jamais ce palais; que Comus,
» le dieu des feſtins, n'y paroît qu'enſanglanté
» & inſéparable des divinités infernales; (allu-
» ſion au feſtin d'Atrée & Thyeſte, & à celui
» que Clytemneſtre fait à Agamemnon) que déjà
» les déeſſes de l'enfer à la porte du palais, chan-
» tent l'hymen funèbre ». Le chœur s'étonne qu'une princeſſe étrangère ſçache ſi bien l'hiſtoire

d'une autre cour, & en parle la langue. Caſſandre lui dit qu'elle tient cette ſcience d'Apollon qui l'aimoit; mais qu'après avoir été inſtruire, elle a trompé l'amour de ce dieu, qu'auſſi ſes prédictions ſur Troye n'ont été crues de perſonne. C'eſt ce que dit Virgile de Caſſandre,

......:... Non unquam credita Teucris.*

Elle retombe tout à coup dans un accès de fureur. « Voyez vous, dit-elle, ces enfans aſſis à » cette porte, ſemblables à des fantômes noc- » turnes? ils ont été mis à mort dans ce palais. » Ils portent entre leurs mains leurs propres » chairs & leurs entrailles, mêts horribles que » dévora leur père. C'eſt pour en tirer vengeance » qu'un lion caché & oiſif en veut à la vie de » mon maître; car tel eſt le nom que ma for- » tune me contraint de lui donner. Oui, ce chef » de tant de vaiſſeaux, ce fier conquérant d'Ilion » ignore la trame ſecrette d'un monſtre exécrable, » qui va de ſang froid lui plonger le poignard » dans le ſein. De quel nom l'appellerai je? » eſt ce une femme qui oſe un pareil attentat? » une épouſe qui tue ſon époux? non; c'eſt une » Charybde [1], une Scylla, une Euménide. De quel » œil cependant, & avec quelle joie concertée

* Æneid. l. 2. v. 147.

1 Ce mot n'eſt pas dans le Grec, & ne pouvoir pas y être dans le ſens que lui donne le traducteur. Charybde ne déſignoit qu'un gouffre chez les anciens, & n'avoit point été perſonnifié.

» elle a reçu ſon époux ! elle a paru ſe réjouir » de ſon retour. La vue ſeule de ſa victime cau» ſoit ſon allégreſſe. On ne m'en croira pas non » plus qu'à Troye. Mais l'événement va juſtifier » mes paroles ».

Les vieillards effrayés feignent de ne pas comprendre une prédiction ſi claire. Et, comme elle mérite d'être répétée plus d'une fois, Caſſandre leur répond nettement : « Je vous annonce » que vous verrez la mort d'Agamemnon ». Quel ſera donc l'aſſaſſin, dit le chœur ? Caſſandre réplique qu'on a du comprendre ſon diſcours. Elle recommence, pour la troiſiéme fois, d'être agitée de ſon démon prophétique. Scène très animée & fort intéreſſante. Car, à meſure que l'attentat de Clytemneſtre s'avance derrière le théâtre, Caſſandre le montre, pour ainſi parler, aux yeux des ſpectateurs à travers les voiles de la divination & dans le feu des mouvemens Pythoniques. « O Apöllon, s'écrie-t-elle encore, quelle chaleur » s'empare de mes ſens ! une lionne, de concert » avec le loup, attente à ma vie. Je lui ſers de » prérexre pour faire mourir ſon époux, & je » ſerai ſa victime à mon tour ».

Caſſandre, voyant ſa mort conclue, jette ſes couronnes & ſon ſceptre, ſymboles des prophêtes. Elle rend à Phœbus tous ſes dons. Il lui ſemble que ce dieu la dépouille de ſa robe, & qu'il

venge l'amour dédaigné. « Mais, dit-elle, je ſerai » vengée à mon tour. Un fils viendra un jour » laver la honte de la mort d'un père & de la » mienne dans le ſang de ſa mère ». (Elle parle d'Oreſte, qui tua depuis Clytemneſtre.) « Pour- » quoi donc me plaindre de mon ſort? j'ai vu » périr Ilion; je vois périr ceux qui l'ont détruit... » Manquerois-je de courage pour aller au devant » du trépas. J'y vole »....

Le chœur admire ſa fermeté & veut la retenir. Sur le point d'entrer dans le palais, elle héſite. « Cette maiſon, dit-elle, reſpire le carnage ». Toutefois elle prend ſon parti. « Adieu, ô étran- » gers, j'ai aſſez vécu ». Elle les quitte enfin après leur avoir laiſſé des dons pour ſervir de gages qui puiſſent rappeller dans leur eſprit la vérité de ſes prédictions, & après avoir fait au ſoleil une prière pathétique pour le prier de venger ſon trépas.

Les vieillards incrédules ne peuvent encore s'imaginer que ce qu'ils viennent d'entendre puiſſe arriver. Mais ils en ſont bientôt perſuadés par eux mêmes. Ils entendent les cris pitoya-bles d'Agamemnon, qu'on maſſacre derrière le théâtre. Il ſe plaint qu'on ait la cruauté de redoubler les coups. Le chœur effrayé, dont il y a ici deux interlocuteurs, ſe partage ſur le parti qu'il doit prendre. Bientôt il ſe détermine

à entrer de force dans le palais. Mais Clytemnestre vient tout à coup à sa rencontre avec l'air assuré & féroce d'une femme qui a médité son crime de longue main, & qui l'a exécuté de sang froid. C'est la Cléopatre de Corneille. Loin de rougir d'avouer sa trahison, elle se vante d'avoir tué son époux, & raconte tranquillement la manière dont ce forfait s'est accompli, jusqu'à paroître encore teinte du sang qu'elle vient de verser. Les portes du palais s'ouvrent, & l'on voit dans l'enfoncement le cadavre d'Agamemnon. Elle veut qu'à cette vue le peuple se réjouisse du crime qu'elle a commis; & elle s'embarrasse peu de ceux qui le blâmeront. « Enfin, » dit-elle, Agamemnon a bu la coupe qu'il avoit » lui même remplie de maux & d'horreur..... » Oui, cette main a tué mon époux : c'est la » justice qui l'a conduite ». Le chœur la regarde comme une emportée, digne au moins d'être chassée de la patrie. Mais elle lui reproche elle même de n'avoir pas chassé son mari après qu'il a sacrifié Iphigénie. Voilà le prétexte sur lequel Clytemnestre fonde son attentat, & d'ailleurs Egiste est son appui. C'est ce qui l'anime à braver le peuple, & à triompher avec la derniere hauteur du meurtre d'Agamemnon & de celui de Cassandre qu'elle vient d'immoler, sous prétexte qu'elle étoit sa rivale.

Ce qui ſuit eſt très éloquent, & exprime admirablement & les regrets du chœur qui parle avec beaucoup de dignité à une reine exécrable, & l'orgueil de cette reine, qui ſoutient que ſon époux a bien mérité ſon ſort. « O terre, s'écrie » un des vieillards, que ne m'avez vous englouti » avant que d'avoir vu mon roi, ce roi ſi riche » & ſi puiſſant réduit à un vil tombeau!... Mais » qui l'inhumera ? qui le pleurera ? le ferez vous, » cruelle, vous qui l'avez égorgé ? Ce ſoin, répond » Clytemneſtre, ne vous regarde pas. Nous l'a- » vons immolé : nous l'inhumerons ; & ſi l'on » ne lui rend pas le tribut ordinaire, du moins » ſa fille Iphigénie viendra à ſa rencontre l'em- » braſſer tendrement au bord du fleuve des dou- » leurs ». On voit qu'elle ajoute la plus amère dériſion au crime le plus noir, comme le chœur le lui reproche ».

Enfin Egiſte paroît à ſon tour, & ſe glorifie de la même façon. Il prétend avoir vengé ſon père Thyeſte qui avoit fait une imprécation contre les Pélopides, parce qu'Atrée lui avoit fait manger ſes propres enfans. Le chœur lui parle avec la même fermeté qu'à Clytemneſtre, le menace de la colère de tout le peuple, lui reproche ſa lâcheté de s'être ſervi des mains d'une femme pour tuer ſon époux; & il prédit à l'uſurpateur qu'Oreſte punira l'amante & l'amant. Ces diſcours ſéditieux,

mais ſans effet, marquent en même temps & la liberté des peuples de ce ſiécle, & le pouvoir des rois ou des tyrans qui s'en mocquoient. Egiſte, en tiran timide, en paroît piqué; mais il n'y répond que par de vaines rodomontades. Les vieillards crient, appellent au ſecours les citoyens, & font mine de ſe ſoulever. Clytemneſtre, tranquille dans ſon crime, exhorte ſon époux à mépriſer les bruits impuiſſans; & tous ſe retirent.

Cette tragédie fut couronnée, & méritoit de l'être alors. Les paſſions y ſont portées au plus haut point, ſoit dans la ſcène de Caſſandre, ſoit dans la ſuite. Les premiers actes paroiſſent languir & intéreſſer moins. Mais ils conduiſent au but, ſervent de préparatifs à ce qui ſuit, & ménagent des ſuſpenſions qui doivent avoir plus sûrement leur effet. Le crime n'y eſt puni que par la révolte & les prédictions du chœur: mais cela ſuffit pour ceux qui ſçavent la ſuite. La vengeance d'Oreſte ſur Egiſte & Clytemneſtre, ſes fureurs & ſon rétabliſſement ſur le trône de ſon père, ſont deux autres tragédies qui ſuivent celle ci. On verra la première ſous le nom de COEPHORES. Nous parlerons de la ſeconde quand nous aurons dit quelque choſe de l'AGAMEMNON de Séneque.

AGAMEMNON
DE SÉNEQUE.

ACTE PREMIER.

L'OMBRE de Thyeste, sortie des enfers, fait le prologue ou l'ouverture du théâtre. Il ne fait autre chose qu'annoncer très distinctement ce qui doit arriver, je veux dire le meurtre d'Agamemnon; &, par là, il ôte tout le plaisir de la surprise; en quoi l'on voit combien l'art du poëte latin est inférieur à celui d'Eschyle. Il est vrai que Thyeste dit des vers magnifiques, qu'il marque adroitement le lieu de la scène, qu'il repasse les crimes de sa maison, en faisant frémir les spectateurs, & qu'il finit enfin par ce beau vers:

Phœbum moramur. Redde jam mundo diem.

« Ma présence arrête le soleil. Je me retire: » Apollon, rends la lumière au monde ». Mais cela ne couvre pas le défaut d'avoir prévenu tout le plaisir du spectateur, qu'Eschyle avoit ménagé & préparé avec tant de soin.

Le chœur des Argiens arrive après que Thyeste est rentré dans les enfers. Ce chœur fait une belle morale sur les dangers & les soucis dont

les rois ſont environnés, & ſur le bonheur ineſtimable de la vie privée.

Metui cupiunt, metuique timent.

« Les rois ſouhaitent d'être craints, & ils craignent de l'être ». C'eſt un tiſſu de penſées brillantes & vraies. Mais à quoi cela vient il? voilà pourtant un acte. Il eſt bon d'obſerver que les chœurs de ce poëte ne reſſemblent à ceux des Grecs, que par la meſure des vers différente de celle des récits, & qu'il ne les a point diviſés en ſtrophes, comme eux, pour être chantés par deux troupes. Ainſi il a pris tous les inconvéniens des chœurs ſans en avoir connu les avantages: ou plutôt il s'embarraſſe peu des avantages & des inconvéniens; & ſes chœurs ſont preſque toujours des intermédes détachés.

ACTE II.

Clytemneſtre, ſur le bruit du retour de ſon époux, vient elle même s'exhorter à mettre le comble à ſon infidélité & à ſes crimes, à faire expier un reſte de remords, à tuer Agamemnon.

Per ſcelera ſemper ſceleribus tutum eſt iter.

« Les forfaits ſe frayent toujours un chemin aſſuré » aux forfaits ». Rien de plus théâtral que tout ce commencement. Elle ſe propoſe de ſurpaſſer toutes les noirceurs des femmes en fureur. « Mais » non: fuyons, dit-elle, avec mon amant. Ah,

» reprend-t-elle auſſitôt, ta ſœur * l'a fait : un » plus grand crime eſt digne de toi ».

Soror iſta fecit ; te decet majus nefas.

La nourrice de Clytemneſtre, ſuivant l'uſage des Grecs, demande la cauſe de ce trouble à ſa maîtreſſe, qui lui répond, qu'agitée par le crime & le remords, elle ne veut plus d'autres guides que ſes paſſions. La confidente l'exhorte à cacher au moins ſon adultère, & il ſe fait ici un conflict de ſentimens, qui a ſa beauté. C'eſt la façon de Séneque. La reine, outrée du ſouvenir de ſa fille immolée en Aulide, dit :

Cruore ventos emimus, bellum nece.

« C'eſt aux prix de mon ſang & de la mort de » ma fille que nous avons acheté les vents & la » guerre ». Comme elle cherche des prétextes pour tuer ſon époux, elle lui impute encore l'amour de Briſéide & celui de Caſſandre qu'il ramène de Troye : « Perçons ce perfide, s'écrie-» t-elle ; mourons, s'il le faut, pourvû qu'il » meure ; la mort eſt douce quand notre ennemi » périt avec nous ».

Mors miſera non eſt commori cum quo velis.

C'eſt la même penſée dans l'HERCULE AU MONT OETA, acte II.

Felix jacet quicumque quos odit premit.

La confidente détourne la reine de ce forfait par

* Hélène.

la crainte, par l'horreur du crime, par les plus fortes raiſons qu'elle peut imaginer ; puis elle laiſſe la place à Egiſte qui paroît.

Celui ci, après quelques remords, vrais ou affectés, dit à Clytemneſtre qu'il s'en va tuer le roi, au nom de ſon épouſe. Elle paroît effrayée, toute déterminée qu'elle a paru d'abord. Le repentir agit ſur ſon cœur, les paroles de ſa confidente lui reviennent à l'eſprit ; elle eſt réſolue de recevoir Agamemnon. Egiſte la ranime à ſon tour, ce qui fait un contraſte agréable avec la ſcène précédente. Il entrelaſſe ſa harangue de ſentences ; car les ſentences ne coûtent rien à Séneque. En voici une remarquable au ſujet des rois.

Id eſſe regni maximum pignus putant
Si quicquid aliis non licèt, ſolis licet.

« Ils regardent comme un droit attaché au » ſceptre, le privilége de faire comme permis, » ce qui eſt un crime pour autrui ». Clytemneſtre, livrée aux remords, ne ſçauroit ſe laiſſer vaincre. Egiſte inſiſte & la menace de ſe tuer lui même, ſi elle l'abandonne : elle ſe rend tout à coup. Elle conſent au moins de conférer encore ſur le parti qu'ils doivent prendre enſemble. Ainſi le projet demeure encore indécis.

Le chœur, ſans ſe lier le moins du monde à cet acte, chante les louanges des dieux, au ſujet

du retour d'Agamemnon vainqueur. Cela n'eſt pas aſſurément en place. Au reſte l'art de Séneque eſt par tout à peu près le même; & qui a vu une de ſes pièces, peut ſe vanter de les ſçavoir toutes, du moins pour ce qui concerne la conduite du théâtre. C'eſt une délibération, une diſpute de confidence, un changement par l'arrivée d'un nouvel acteur, & le tout ſe dénoue preſque toujours de la même façon, ſans compter que le ſtyle ſe reſſemble par tout, quel que ſoit le perſonnage qui parle, homme ou femme, héros ou ſubalterne. Quant à la force des penſées & des tours, tout n'eſt pas de la même main. On n'y remarque ſeulement que le même goût du théâtre qui dominoit alors.

ACTE III.

Eurybate, hérault d'Agamemnon, après avoir adoré les dieux de la patrie, comme dans Eſchyle, declare à Clytemneſtre que ſon époux revient vainqueur de Troye. Séneque a cru corriger Eſchyle, en excitant la curioſité de cette reine ſur le ſort de Ménélas, d'Hélène & de l'armée. Mais il s'eſt trompé. Clytemneſtre, dans Eſchyle, contente en apparence de ſçavoir que ſon époux vit, remet la connoiſſance du reſte à ſon retour, & veut, dit-elle, l'apprendre de lui même. Eſchyle en cela a raiſon. Le reſte eſt un hors d'œuvre qui

qui ne doit être dit qu'au chœur au plus, & en peu de mots, comme dans Eſchyle. Le ſeul retour d'Agamemnon eſt ce qui intéreſſe ici. Cependant Eurybate s'étend ſur le naufrage de la flotte, & fait un récit uniquement pour donner carrière à ſon imagination ; récit ſuperflu & qui fait languir la ſcène ; bien différent de celui du poëte Grec où le hérault, pour ne pas affliger la reine, comme il le marque quand elle eſt partie, ſe contente de lui dire en général, que la flotte a extrêmement ſouffert ; & cela afin de la conſoler de ce qu'elle aſſure avoir ſouffert elle même durant l'abſence d'Agamemnon. Sénéque n'a pas voulu ſentir toute la fineſſe de ces bienſéances. Son Eurybate ne ſçauroit finir. Ses vers ſont pompeux, mais ſans goût. Décrit-il une tempête, c'eſt du ſtyle de Lucain. Le ſage Virgile, formé ſur le bon goût des Grecs, en avoit bien mieux profité, ſoit pour mettre les choſes en leur place, ſoit pour peindre juſte ſes objets, ſoit pour finir à propos.

La reine, après avoir écouté une narration très fatigante à force d'être belle (car on ne peut ennuyer plus ſpirituellement) conclut à remercier les dieux par des ſacrifices. Elle ſe retire pour cela à la vue de Caſſandre, ſuivie de Troyennes captives qui viennent là, l'on ne ſçait comment ni pourquoi.

Ce chœur de Troyennes, à qui l'autre chœur céde la place en cet acte, chose que n'ont jamais pratiquée les Grecs, relève le bonheur de ceux qui sont morts. Elles ont vu leur patrie en proie aux flammes, & les voilà captives. « Qu'il est » déplorable, s'écrient-elles, de ne sçavoir pas » mourir » !

O quàm miserum est nescire mori!

Comme elles pleurent aussi sur la maison de Priam, Cassandre leur dit de pleurer sur leur propre destinée; que, pour elle, sa douleur est de nature à ne pouvoir se partager; qu'elle sçaura bien suffire à ses maux. Elle se dépouille de ses ornemens prophétiques, & dit de fort belles choses pour défier les dieux de porter plus loin ses malheurs. C'est Sénéque qui a appris à tous les théâtres à dire des injures aux dieux. Elle rentre dans ses fureurs de prophétesse pour prédire la mort d'Agamemnon. Mais ce morceau n'approche pas de celui d'Eschyle. Dans celui ci Cassandre est la Sybille de Virgile, & dans l'autre c'est celle de Lucain.

ACTE IV.

Agamemnon, en arrivant, trouve Cassandre pâmée. Il la rappelle à la vie. « Ouvrez les yeux, » dit-il, voici le port & la fin de vos infortunes; » goûtez la joie de ce jour heureux. Ma patrie,

» répond-t-elle, a vu finir les ſiens : tout eſt fini » pour moi ». Il ſe fait entr'eux un dialogue coupé dans ce goût. Il a de la grace ; mais il eſt déplacé. Agamemnon a des intérêts trop grands à démêler avec Egiſte & Clytemneſtre, pour s'amuſer ici avec Caſſandre. Auſſi Eſchyle ne l'a-t-il pas fait. La ſcène du reſte eſt fort courte & fait tout l'acte avec le chœur des Argiennes qui revient prendre ſa place. Il s'étend ſur l'éloge d'Argos & ſur les travaux d'Hercule. A quel ſujet ?

ACTE V.

Caſſandre reparoît pour venir dire nettement qu'Agamemnon eſt aſſis à un feſtin où il perdra bientôt le jour par les mains d'Egiſte & de Clytemneſtre. Elle fait plus. L'attentat ſe commet ; & elle le raconte ſans le voir. Ce récit eſt vif : mais Caſſandre triomphe trop de voir Troye ainſi vengée. Elle eſt plus modeſte, & n'eſt point crue, quoi qu'elle puiſſe dire, chez Eſchyle.

Electre fort effrayée avec le petit Oreſte qu'elle ſauve de la mort, pour ſe réſerver en lui un vengeur. Strophius, comme ſi l'on lui avoit donné le mot, vient ſur le champ avec ſon fils Pylade. Electre lui confie ſon frère, & il le reçoit en diſant cette ſentence :

Poſcunt fidem ſecunda, at adverſa exigunt.

« La prospérité veut de la fidélité dans les amis ; » l'adversité l'exige ». Puis il emmène Oreste dans son char, sans qu'Electre songe à le suivre, ni lui à la sauver.

Clytemnestre, teinte du sang de son époux, & voyant Cassandre avec Electre à l'autel voisin, entre en fureur contre celle ci, & lui redemande Oreste. « Rendez moi mon fils, dit-elle ; & vous, » rendez moi mon père, répond Electre ». Elle va au devant de sa barbare mère, & s'offre à recevoir le coup de la mort. Egiste se joint à Clytemnestre pour réprimer les reproches d'Electre. Cette princesse, sur la menace qu'il lui fait de l'esclavage, s'écrie : « Donnez moi la » mort. Je vous la donnerois, replique Egiste, si » vous ne la demandiez pas ». Voilà le goût de Sénéque, c'est à dire de son siécle. Il seroit beau, s'il n'étoit porté trop loin. Mais il veut par tout de l'antithèse, & s'éloigne toujours de la nature. La pièce finit par l'ordre que donne la reine d'empoisonner Electre, & de faire mourir Cassandre.

Cette pièce, au jugement des critiques, n'est que du second ordre de celles qu'on attribue à Sénéque ; c'est à dire, qu'elle n'est pas du philosophe, mais du poëte.

AGAMEMNON,

TRAGEDIE D'ESCHYLE.

PERSONNAGES.

LE SURVEILLANT (il eſt ſuppoſé placé au haut du palais pour obſerver les ſignaux).

LE CHŒUR (compoſé de vieillards les plus diſtingués de la ville; c'étoit même une eſpèce de Sénat, qui paroiſſoit avoir quelque part au gouvernement).

CLYTEMNESTRE.

UN HÉRAULT.

AGAMEMNON.

CASSANDRE.

EGISTE.

La ſcène eſt à Argos, devant le palais d'Agamemnon.

AGAMEMNON,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE SURVEILLANT.

DIEUX, ne mettrez vous point fin à mes travaux? Des années s'écoulent depuis que, placé ainsi qu'un chien fidéle, au haut du palais des Atrides, je considère l'assemblée des astres nocturnes, le lever & le coucher de ces flambeaux du ciel, qui ramènent aux mortels & l'hiver & l'été. J'attends le signal éclatant du feu qui doit annoncer la prise d'Ilion; ainsi le veulent les insidieux desseins d'une épouse. Cependant je ne quitte point cette couche inquiéte, mouillée de la rosée, & que jamais ne visitent les songes; car la crainte en chasse le sommeil, & lui défend de fermer mes paupières; &, lorsque je crois par des chansons ou des airs, pouvoir charmer la

fatigue de mes veilles, je pleure ſur le ſort de ce palais, qui n'eſt plus gouverné ſagement comme autrefois.... Mais, grace aux dieux, voici la fin de mes travaux ; l'heureux ſignal perce l'obſcurité. Salut, ô flambeau de la nuit, qui faites luire un beau jour, qui ramenez les fêtes de la victoire dans Argos ! Portons cette nouvelle à l'épouſe d'Agamemnon : éveillons là ; que dans ſon palais le cri de l'allégreſſe ſalue ce flambeau, puiſqu'enfin Troye eſt priſe ; ce feu brillant m'en aſſure. Ah ! c'eſt moi qui préluderai dans la fête ; c'eſt par moi que mes maîtres ſçauront leur bonheur : mes veilles n'ont point été perdues [1]. Puiſſé-je, à ſon retour, baiſer la main de mon roi.... Je tais le reſte... ma langue eſt enchaînée [2]... Ces voûtes, ſi elles pouvoient parler, s'énonceroient plus clairement.... J'ai dit tout à qui m'entend ; rien à qui ne m'entend point.

1 Littéralement : Car par moi les dez de mes maîtres auront bien tourné ; la garde que j'ai faite ayant amené TROIS SIX. Expreſſion proverviable, tirée du jeu de dez, qu'on jouoit alors avec trois dez, au lieu de deux qui ont été enſuite en uſage.

2 Littéralement : Un grand bœuf eſt ſur ma langue. Proverbe uſité à l'égard de ceux qu'on engageoit au ſilence par de l'argent. Suidas dit que ce proverbe venoit de l'empreinte de la figure d'un bœuf que portoient les monnoies d'Athènes.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Dix ans sont révolus depuis que les redoutables adversaires de Priam, les Atrides, Ménélas & Agamemnon, ce couple invincible, honoré par Jupiter du sceptre & du trône, ont emmené de ces lieux mille vaisseaux armés pour leur querelle. Leurs cris appelloient Mars. Tels des vautours, regrettant leurs nourrissons, voltigent & battent l'air de leurs aîles, au dessus du nid où leurs soins pour garder leurs petits ont été perdus. Mais bientôt quelque dieu, Pan, Apollon ou Jupiter, touché des cris aigus de ces oiseaux, envoie la furie vengeresse poursuivre d'injustes ravisseurs. Ainsi le puissant dieu de l'hospitalité envoie le fils d'Atrée contre Alexandre; ainsi veut-il que, pour une femme volage, Grecs & Troyens essuyent de fréquentes & pénibles luttes, où le genou pliera dans la poussière, où la lance se rompra dès la première attaque. Maintenant le sort en est jetté; & les destins seront accomplis. Ni les pleurs, ni les cris, ni les libations n'adouciront pas la colère implacable des furies[1].

[1] Littéralement : De celles à qui on offre des sacrifices sans feu

Pour nous, que la vieilleſſe a privés de l'honneur de ſuivre cette armée, nous demeurons ici, appuyant ſur le bâton notre foibleſſe pareille à l'enfance; car ſi l'enfant, qu'anime une ſéve trop neuve, reſſemble au vieillard, & ne ſuffit pas aux travaux de Mars; le vieillard, à ſon tour, dépouillé de ſa chevelure, comme un arbre deſſéché, ne marche plus qu'à l'aide d'un troiſiéme appui, il n'a rien au deſſus de l'enfant. C'eſt un fantôme errant dans le jour.

Mais vous, fille de Tyndare, reine d'Argos, quel beſoin, quel événement, quelle nouvelle vous fait ordonner tant de ſacrifices? L'encens fume ſur les autels de tous les dieux domeſtiques, des déïtés céleſtes, infernales & terreſtres; les lampes élevent leur flamme juſques aux cieux; une huile pure entretient leur douce clarté; on apporte des offrandes du palais. Dites nous ce qu'il vous eſt permis de nous apprendre. Guériſſez nous de cette inquiétude, qui tantôt ne nous laiſſe enviſager que des maux, tantôt, à la vue de quelques auſpices favorables, permet à l'eſpérance de chaſſer l'inquiétude extrême & le chagrin dévorant de notre ame.

Je puis rappeller ici le départ menaçant de nos guerriers. Chantons (ma confiance au ciel m'y invite; mon âge m'en laiſſe la force) ſous quel auſpice terrible, les deux princes armés du fer de

de la vengeance, la fleur de la Grèce & ses chefs unis ont marché contre Ilion.

Aux deux rois des vaisseaux, près de leur superbe demeure, apparurent deux rois des oiseaux, l'un blanc, l'autre noir, qui, de leurs serres, gardiennes de la foudre, déchirant une hase fécondée, que la fuite n'avoit pu leur dérober, dévorèrent une race nombreuse. Chantons, chantons des vers lugubres; mais que le présage en soit démenti!

Dans ces oiseaux acharnés, le respectable devin de l'armée reconnut les Atrides & les autres chefs. Un transport le saisit; il s'écrie: Après un long siége, la ville de Priam sera prise, & les richesses depuis long-temps accumulées dans ses murs, seront livrées par le destin au pillage. Puisse seulement la colère céleste ne point briser le fer forgé pour frapper les Troyens! Diane s'indigne contre cette maison; les chiens aîlés de son père y ont déchiré une malheureuse mère, & ses petits prêts à naître: ce festin des aigles lui est odieux. Chantons, chantons des vers lugubres; mais que le présage en soit démenti!

Diane protége & les tendres oiseaux, trop foibles pour voler, & les nourrissons des hôtes des bois qui sont encore à la mamelle. Oui, le présage de ces aîgles est heureux, mais non sans danger. Dieu des flèches, ô Pæan! empêche que ta sœur

ne ſoulève contre les Grecs des vents contraires, qui, enchaînant les vaiſſeaux, oppoſent de longs obſtacles à leur départ; trop jalouſe d'obtenir un ſacrifice barbare que les feſtins n'accompagneront point; ſource de débats, d'offenſes à la nature & d'outrages à l'hymen. Au fond d'un palais fermente une haine redoutable, inſidieuſe, implacable; on s'y ſouvient d'une fille à venger. Tel eſt le ſort, & fatal & proſpère que Calchas, à l'apparition de ces aigles, prédit à nos rois. Remplis de ſon eſprit, chantons, chantons des vers lugubres; mais que le préſage en ſoit démenti.

Jupiter! qui que tu ſois, s'il te plaît d'être ainſi nommé, c'eſt ſous ce nom que je t'invoque! En vain j'ai cherché, je ne trouve que toi qui puiſſes m'aider à délivrer mon ame du poids de ſes ſoucis.

Naguères le ſuperbe, plein d'audace, bravoit tout. De ſon premier néant il s'élève, trouve un vainqueur, & s'éclipſe. Mais celui qui avec joie chantera l'hymne de triomphe en l'honneur de Jupiter, verra tous ſes vœux accomplis.

Jupiter, ouvre aux hommes la voie de la prudence; ſes châtimens ſont pour nous des leçons: même pendant le ſommeil, le remords ſe diſtille dans nos cœurs. Et, malgré nous, la ſageſſe arrive, la ſageſſe, préſent des dieux, qui viennent s'aſſeoir inébranlablement au deſſus de nos têtes.

Ainſi le chef des vaiſſeaux, ſans accuſer le prophète, cédoit aux coups du ſort; tandis que ſur les bords orageux d'Aulide, en face de Calchas, une inaction dévorante peſoit aux peuples d'Achaie.

Des bouches du Strymon les vents apportant le retard, la diſette, le naufrage, la diſperſion, n'épargnant ni agrêts ni vaiſſeaux, flétriſſoient la fleur de la Grèce, forcée à un loiſir prolongé. Bientôt le devin, au nom de Diane, propoſe aux chefs un reméde pire que la tempête: les Atrides en brisèrent leur ſceptre, en versèrent des larmes.

Deſtin cruel! s'écria l'aîné des deux rois; dois je déſobéir? dois je immoler ma fille, l'ornement de ma maiſon, & ſouiller mes mains paternelles du ſang filial répandu ſur l'autel? Quel parti prendre? Déſerteur de ma flotte, quitterai je mes alliés? Ils demandent à grands cris un ſacrifice, un ſang qui appaiſe les vents. Hélas! ils le peuvent ſans crime: c'eſt demander la victoire.

Cependant il ſubit le joug de la néceſſité; un avis barbare, impie, criminel a changé ſon cœur; ainſi les mortels enhardis courent au repentir; ainſi les entraîne la conſeillère de la honte, une malheureuſe & funeſte démence. Pour voler aux combats, pour ſe venger d'une femme enlevée,

il ose être le bourreau de sa fille: ce sacrifice est l'auspice du départ; & des chefs sanguinaires ne sont touchés ni des prières, ni des pleurs d'un père, ni de la jeunesse de sa fille.

Il invoque les dieux; il ordonne aux prêtres (lui, son père!) de la porter avec effort sur l'autel, comme une victime, la tête pendante, ornée de bandelettes. Sa bouche charmante est fermée; on en craint les imprécations: un indigne frein la rend muette. Mais, tandis que son sang inonde la terre, ses regards percent ses bourreaux du trait de la pitié. Belle comme les merveilles de l'art, elle semble parler; elle rappelle ces festins que ses chants embellissoient, quand la voix de cette vierge pure faisoit le charme de la vie trop heureuse d'un père adoré.

Personne ne sçait, personne ne peut dire ce qui doit arriver. L'art de Calchas n'est pas vain; & la justice invite, par les coups déjà frappés, à juger de ceux qu'elle prépare. Prévoir ce qu'on ne peut éviter, c'est un soin superflu; c'est s'affliger avant le temps. L'avenir ne se conformera que trop clairement aux oracles. Puisse-t-il être heureux pour celle qui s'approche! (Clytemnestre paroît.) c'est la seule gardienne aujourd'hui de cet empire!

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR, CLYTEMNESTRE.

LE CHŒUR.

Je me rends, Clytemneſtre, à vos ordres ſuprêmes. Il eſt juſte d'obéir à l'épouſe de notre roi, quand le trône eſt déſert & le monarque abſent. Princeſſe, pour quel ſuccès favorable, ou ſur quel eſpoir ſeulement offrez vous des ſacrifices ? Nous l'apprendrons volontiers : ſi vous nous en faites un ſecret nous le reſpecterons.

CLYTEMNESTRE.

Que d'une heureuſe nuit, comme on dit, naiſſe un heureux jour; votre joie va paſſer votre eſpérance : les Grecs ſont maîtres de la ville de Priam.

LE CHŒUR.

Que dites vous? Je n'oſe vous en croire.

CLYTEMNESTRE.

Les Grecs ſont maîtres de Troye. M'expliqué je clairement ?

LE CHŒUR.

Ah! la joie me transporte : elle appelle mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

Ces yeux mouillés annoncent votre zèle.

LE CHŒUR.

Mais quelle preuve certaine en avez vous?

CLYTEMNESTRE.

La plus sûre; oui.... Si le ciel ne me trompe.

LE CHŒUR.

Est ce à des songes que vous ajoutez foi?

CLYTEMNESTRE.

Pourrois je me fier aux illusions du sommeil?

LE CHŒUR.

N'est ce pas un bruit incertain qui vous flatte?

CLYTEMNESTRE.

Vous me croyez aussi crédule qu'un enfant.

LE CHŒUR.

Mais quand Troye a t-elle été prise?

CLYTEMNESTRE.

La nuit même qui a devancé ce jour.

LE CHŒUR.

Quel message assez prompt a pu vous l'apprendre?

CLYTEMNESTRE.

Vulcain, par ses feux allumés sur l'Ida. De fanal en fanal la flamme messagère est venue jusqu'ici; de l'Ida au promontoire d'Hermès à Lemnos; de cette

cette île, le ſommet du mont de Jupiter, de l'Athos a reçu le troiſiéme, ce grand ſignal d'un flambeau [1] réſineux, de cette lumière, qui, pour m'annoncer le bonheur, voyageant ſur la ſurface des eaux d'Hellé, ſemblable au ſoleil, a doré de ſes rayons le poſte de Maciſte [2]. Celui ci, jamais ſurpris ni vaincu par le ſommeil, n'a point tardé à remplir ſon devoir, & ſon fanal a bientôt averti de loin les gardiens du Meſſape, aux bords de l'Euripe. Ils y ont répondu, & ont tranſmis le ſignal, en allumant un monceau de bruyère ſéche, dont la clarté forte & ſoutenue, comme celle de la lune, parvenant rapidement au delà des plaines de l'Aſope, juſqu'au mont Cithæron, a continué la ſucceſſion de ces feux voyageurs. La garde de ce mont n'a point manqué d'allumer un fanal plus grand encore que les autres: dont la lueur, perçant comme un éclair juſqu'au mont Ægiplancte, au delà des marais de Gorgopis, a excité ceux que j'y avois placés à ſervir mes déſirs. D'un vaſte bûcher, ils ont fait ſortir des tourbillons de

1 Il ne faut point prendre à la lettre le mot FLAMBEAU employé dans la traduction. C'étoit ſans doute un amas de matières réſineuſes, propre à ſervir au loin de fanal, comme le monceau de bruyère ſéche, dont les gardiens du Méſſape firent uſage.

2 M. le Franc s'eſt trompé en prenant ce nom d'homme pour une montagne. Pline, il eſt vrai, en place une de ce nom dans l'île de Lesbos, mais du mont Athos à l'île de Lesbos, il y auroit eu un bien grand trajet, & une impoſſibilité phyſique de pouvoir faire communiquer, de l'un à l'autre, la lumière d'un fanal.

flamme qui ont éclairé l'horiſon juſqu'au delà du promontoire élevé du golfe Saronique, & ont été apperçus du mont Arachné. Là veilloient ceux du poſte le plus voiſin, qui, par une ſucceſſion non interrompue depuis l'Ida, ont fait luire enfin ſur le palais des Atrides ce feu déſiré. Tels étoient les fanaux que mes ordres avoient fait préparer pour ſe répondre les uns aux autres: du premier au dernier ils ont rempli mon attente. Voilà les nouvelles sûres que mon époux m'envoie des rivages Troyens.

LE CHŒUR.

Princeſſe, dans un moment nous en rendrons graces aux dieux; mais daignez nous répéter encore cette nouvelle étonnante.

CLYTEMNESTRE.

Oui; les Grecs en ce jour ſont maîtres de Troye: quelles clameurs diſſonantes doivent retentir dans cette ville; quel concert peut regner entre l'amertume & la douceur [1]? Combien le cri du vainqueur doit différer de celui du vaincu! Là, femmes, ſœurs, filles, penchées ſur le corps de leurs époux, de leurs frères, de leurs pères, les ſerrant dans leurs bras, qui ne ſont plus libres, déplorent le ſort de ces gages chéris. Ici, les ſoldats, fatigués d'un combat nocturne, preſſés par la faim,

1 Littéralement: Si vous mettiez dans le même vaſe de l'huile & du vinaigre, ils n'y ſeroient pas amicalement.

jouiſſent des biens dont la ville eſt remplie : plus d'ordre ; chacun, ſelon que le ſort le conduit, entre dans les maiſons des captifs, où déſormais heureux, à couvert des frimats & de la roſée du ciel, il repoſera la nuit ſans allarmes. Vainqueurs, s'ils reſpectent les temples & les dieux des vaincus, leur vie eſt aſſurée. Faſſe le ciel que l'avidité ne les entraîne point au delà des bornes ! Pour rentrer heureuſement dans leurs foyers, la moitié de la carrière eſt encore à fournir. Puiſſent-ils revenir ſans avoir offenſé les dieux ! Que le châtiment de Troye éveille leur prudence ! Qu'aucun coup inopiné ne les frappe ! Tels ſont les vœux d'une femme : puiſſent-ils n'être point vains, puiſſe le ſort ne pas changer ! mon bonheur en dépend.

LE CHŒUR.

D'une femme !... & quel homme parleroit avec plus de ſageſſe ? Votre nouvelle eſt certaine ; nous n'en doutons plus : nous ſommes prêts à rendre hommage aux dieux ; un digne prix couronne nos travaux.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

O ROI JUPITER ! ô nuit amicale, fondatrice de notre gloire ! tu as étendu ſur les tours d'Ilion un inviſible rézeau : vieillards, hommes, enfans, tous ſont tombés dans le filet de l'eſclavage & de la mort. J'adorerai le dieu puiſſant de l'hoſpitalité, qui punit ainſi Pâris. Depuis long-temps ſon arc étoit tendu ; mais le trait n'eſt point parti avant le temps, & ne s'eſt point égaré dans les airs.

Jupiter, ce ſont là de tes coups ! On reconnoît le deſſein & l'effet. « Les dieux ne daignent pas s'occuper de ceux qui foulent aux pieds les loix les plus ſaintes ». Ainſi diſoit l'impie. Mais les dieux ſe ſont fait voir aux neveux de ceux qui, enivrés d'un excès funeſte d'opulence, reſpiroient l'injuſtice & la guerre. N'ayons que ce qu'on poſſede ſans danger, le néceſſaire & la ſageſſe. La richeſſe défend mal l'inſolent qui viole les autels de la juſtice : il diſparoît bientôt de la terre.

Une malheureuſe confiance, fille inſidieuſe & intolérable de la déeſſe de perdition entraîne, mais la foibleſſe de la reſſource ſe décéle ; on eſt

éclairé par le jour du malheur; la pièce fausse mise à l'épreuve est reconnue; l'oiseau que l'enfant poursuivoit s'envole; alors une tache ineffaçable reste à tout un peuple : les dieux n'écoutent plus les prières; ils exterminent l'homme injuste qui fut l'auteur de tous les maux, tel que Pâris, qui, venu chez le fils d'Atrée, déshonora la maison de son hôte, & lui ravit son épouse.

Laissant à sa patrie le bruit des lances & des boucliers, les apprêts d'une flotte, & portant à Troye la destruction pour dot, elle s'échappe des portes d'Argos; elle ose ce que jamais on n'osa. Les devins gémirent sur cette maison. O palais désert! ô rois! ô lit nuptial! ô femme volage! Absente, on croit la voir, confuse, en silence, prévenant les reproches, toujours belle. Elle est au delà des mers; mais son image remplit le palais qui la regrette. Les portraits les plus beaux sont odieux à son époux; les yeux qui le charmoient n'y sont pas: Vénus a disparu toute entière.

Des songes, suivis de regrets, viennent lui retracer de vains plaisirs: plaisirs vains en effet, quand le bien qu'on croit posséder s'échappe de nos mains, & que l'illusion s'enfuit promptement sur les aîles du sommeil. Tels & plus déchirans encore étoient nos tourmens domestiques; mais, depuis le départ de l'armée, par toute la Grèce

le deuil affligeant regne dans chaque maiſon. Tous les cœurs ſont bleſſés : on a vu partir les gages les plus chers; il ne revient que des urnes & de la cendre.

Celui qui fait échanger les cadavres contre l'or, qui, dans les combats, tient la balance des armes, Mars, ne renvoie d'Ilion à de triſtes parens qu'un déplorable reſte, recueilli ſur le bûcher, un vaſe rempli de pouſſière. Ils gémiſſent, & rappellent l'adreſſe de celui ci dans la guerre, le trépas glorieux de celui là; & pour qui?... pour une femme étrangère. Peut être murmurent-ils tout bas; mais une indignation ſecrette retombe ſur les Atrides. Une tendre jeuneſſe a trouvé ſon tombeau ſous les murs d'Ilion; la terre conquiſe enſevelit les vainqueurs.

L'indignation publique eſt peſante; l'imprécation du peuple a toujours ſon effet. Un ſombre preſſentiment m'annonce des malheurs. Celui qui prodigue le ſang, n'échappe point aux dieux. Avec le temps les noires Euménides effacent, par des revers, l'éclat dont on brille au dépens de la juſtice. Une vie trop obſcure n'eſt rien; mais une gloire reprochable eſt un fardeau : elle nous approche trop de la foudre. Préférons des biens qui n'attirent point l'envie. Je ne veux ni être le deſtructeur des villes, ni voir, dans la captivité, ma vie ſoumiſe à des maîtres.

L'heureuſe nouvelle, annoncée par le feu, s'eſt répandue promptement dans Argos; qui ſçait ſi elle eſt véritable, ſi les dieux ne nous trompent pas? Quel enfant ou quel inſenſé s'enflammera de joie ſur la foi d'un ſignal, pour rougir enſuite quand la nouvelle démentie le fera changer de langage? Soumis à une reine, il convient de la féliciter ſur la ſeule apparence: le ſexe, trop crédule, eſt promptement perſuadé; mais ſouvent le triomphe qu'il annonce s'évanouit auſſitôt.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

BIENTÔT nous ſçaurons ſi ces flambeaux lumineux, ces fanaux & ces feux ſucceſſifs étoient véridiques, ou ſi, pareil au ſonge, cette indice heureux n'étoit qu'impoſture. Je vois ſur le rivage un hérault couronné de laurier. La poudre [1] qui s'élève m'annonce qu'un meſſager, s'expliquant

1 Le texte dit littéralement: La ſœur de la boue, la poudre ſéche.

non plus ſans voix & par la ſeule fumée des feux d'un bûcher allumé dans les forêts des montagnes, mais par des diſcours, augmentera ma joie, ou.... mais rejettons un augure trop contraire; puiſſe la nouvelle ſurpaſſer encore notre attente!

LE CHŒUR.

Que celui qui formeroit d'autres vœux en recueille lui même le fruit!

SCÈNE II.

Les mêmes, UN HÉRAULT.

LE HÉRAULT.

O TERRE d'Argos, ma patrie, enfin après dix ans je vous revois! Parmi tant de vœux inutiles le mien ſeul eſt exaucé! Non, je ne me flattois plus de mourir dans le ſein de cette ville, & d'y jouir de ma tombe.... Salut, ô terre natale! ſalut, ô lumière du ſoleil, ô Jupiter, ſouverain de cette contrée! Dieu de Pythos, dont les traits ne ſont plus dirigés contre nous, puiſſant Apollon, aſſez long-temps tu nous fus contraire ſur les rives du Scamandre; ſois donc enfin notre ſauveur & notre dieu tutélaire. Dieux des combats, & toi,

vengeur des héraults, mon auguste protecteur, Mercure, dieu messager; vous aussi, héros qui nous avez vus partir, je vous invoque tous; recevez avec bienveillance ce que le fer a épargné de notre armée. Maison chérie, palais de nos maîtres, vénérables foyers, dieux exposés à l'orient, qu'après une si longue absence votre œil soit favorable, si jamais il le fut, à mon roi. Agamemnon revient : il apporte la lumière dans la nuit qui couvroit & vous & son peuple; recevez avec transport, en voici le jour, recevez celui qui a brisé le sol de Troye avec le soc dont Jupiter sillonne la terre dans sa vengeance. Les temples, les autels, la race entière des Troyens ont disparu : tel est le joug sous lequel les a courbés votre roi, l'aîné des Atrides, l'heureux Agamemnon. Il revient le plus grand, le plus auguste des vivans. Pâris, & sa ville complice, ne se vanteront point que leur crime ait surpassé le châtiment. Coupable & de rapt & de fraude, le ravisseur a rendu son vol, & a renversé pour jamais la maison de son père avec son pays : les enfans de Priam ont payé au double le prix de leurs fautes.

LE CHŒUR.

Hérault des Grecs, que les dieux bénissent votre retour!

LE HÉRAULT.

Ils l'ont béni; désormais je mourrai content.

LE CHŒUR.

Le regret de votre patrie vous a bien tourmenté ?

LE HÉRAULT.

Le plaiſir de la revoir m'arrache des larmes.

LE CHŒUR.

Ainſi donc ce mal ſi doux nous étoit commun ?

LE HÉRAULT.

Quel mal? je ne puis vous entendre.....

LE CHŒUR.

De déſirer ceux qui nous déſirent.....

LE HÉRAULT.

Vous regrettiez l'armée, qui, de ſon côté, regrettoit ſa patrie ?

LE CHŒUR.

Au point d'en ſoupirer ſans ceſſe en ſecret.

LE HÉRAULT.

Mais en quoi ſon abſence vous étoit-elle ſi funeſte ?

LE CHŒUR.

Depuis long-temps le ſilence eſt mon ſalut.

LE HÉRAULT.

Qu'aviez vous donc à craindre en l'abſence du roi ?

LE CHŒUR.

Quoi qu'il en ſoit, comme vous, je mourrai content.

LE HÉRAULT,

Oublions le paſſé; pendant un ſi long eſpace de temps on éprouve néceſſairement & du bien & du mal. Qui peut, hormis les dieux, vivre long-temps exempt de peine? Dans le trajet, que de travaux, de veilles, d'incommodités! eſt-il un jour que nous ayons paſſé en entier ſans gémir? Débarqués, mêmes fatigues, & de plus odieuſes encore. Comment peindre ces hivers, fléaux des oiſeaux, & que les frimats de l'Ida rendoient intolérables? ces étés, où la mer, immobile ſur ſon lit abandonné des vents, dormoit aux heures du midi? Mais à quoi bon ce ſouvenir? nos maux ſont finis; ils ſont finis, ſur tout pour les morts qui ne ſongent point à revivre. Pourquoi celui qui ſurvit iroit-il compter le nombre des victimes, & retracer des calamités paſſées? Ne parlons plus de diſgraces. Pour ce qui reſte de l'armée des Argiens, l'avantage l'emporte ſur la perte. Publions le à la face de l'aſtre qui nous luit: que le bruit en vole & ſur terre & ſur mer; que déſormais, par tout dans la Grèce, on puiſſe dire: Les Argiens, vainqueurs de Troye, ont conſacré ces dépouilles, ces antiques trophées à leurs dieux; & que ceux qui l'entendront s'écrient: Gloire à la ville d'Argos, gloire à ſes chefs, honneur à Jupiter dont la faveur a tout fait. Vous ſçavez tout.

LE CHŒUR.

Je ſuis vaincu, je l'avoue, par ces diſcours. On n'eſt jamais trop vieux pour convenir d'une erreur. C'eſt à Clytemneſtre & aux ſiens de prendre les ſoins convenables, à moi de les partager.

CLYTEMNESTRE.

Ma joie avoit éclaté à la premiere nouvelle que le fanal m'avoit annoncée cette nuit de la priſe & de la ruine de Troye; mais on me reprochoit ma crédulité. Quoi, diſoit-on, ſur le rapport d'un garde qui a vu des ſignaux, vous croyez qu'Ilion eſt renverſé : il eſt bien d'une femme de livrer ainſi ſon cœur aux illuſions. Chacun ici m'accuſoit d'imprudence. Toutefois cette femme a ſacrifié; &, à ſon exemple, on a répété dans Argos le cri du triomphe; on a chanté dans les temples, & allumé des feux odorans pour conſumer les victimes... Mais que ſerviroit que vous m'en diſſiez davantage? Bientôt j'apprendrai tout de mon roi lui même. Hâtons nous de lui préparer une réception digne de lui. Quel jour plus fortuné pour une femme, que celui où elle voit ouvrir ſes portes à un époux vainqueur dans la guerre, & ſauvé par les dieux! Hérault, retournez : dites lui qu'il reparoiſſe promptement, aſſuré de l'amour de ſon peuple; qu'il vienne retrouver dans ſon palais ſa fidelle épouſe, telle qu'il l'a laiſſée, gardienne de ſa maiſon,

à lui ſeul attachée, ennemie de ſes ennemis, & qui, toujours la même, n'a pas violé pendant ſa longue abſence, le dépôt de l'hymen. Auſſi pure que l'or, elle n'a connu aucun plaiſir, ni écouté aucun diſcours dont elle ait à rougir [1].

SCÈNE III.

LE CHŒUR, LE HÉRAULT.

LE HÉRAULT.

PAREIL éloge de ſoi même ne meſſied point à une femme vertueuſe, quand il s'accorde avec la vérité.

LE CHŒUR.

Vous avez entendu de ſa bouche ce qu'elle

1 Cet endroit a fort exercé les commentateurs. Le texte ſemble dire : « Je ne connois pas plus les plaiſirs & les diſcours condamnables » dans le commerce d'un autre homme, que je ne connois la TEIN- » TURE DU FER ». Le traducteur a lu χρυσȣ̃ βαφὰς, au lieu de χαλκȣ̃ βαφὰς. M. Paw a laiſſé ſubſiſter la leçon ordinaire, & l'a entendue comme je l'explique. M. Schutz a rejetté cette interprétation, & en a imaginé une plus ſubtile. La voici : « Je ne connois pas plus » la mauvaiſe réputation qui ſuit la liaiſon avec un autre homme, que » je ne connois les bleſſures du fer dans les combats ». Pour moi je penſe que cette expreſſion eſt abſolument proverbiale ; & que la TEINTURE OU LA TREMPE DU FER, car l'expreſſion pourroit ſignifier l'une & l'autre, n'étant connue que de ceux qui en avoient le ſecret, elle ſervoit, par métaphore, à exprimer une choſe ignorée.

veut que vous puiſſiez clairement répéter ; mais, répondez nous; que fait Ménélas, ce roi que chérit la Grèce? eſt-il vivant? revient-il avec vous?

LE HÉRAULT.

Je ne mentirai jamais pour plaire à mes amis, duſſent-ils jouir long-temps de leur erreur.

LE CHŒUR.

Eh! comment nous flatter par un menſonge? un fait public ne peut ſe cacher.

LE HÉRAULT.

Ménélas a diſparu de l'armée, avec ſon vaiſſeau : telle eſt la vérité.

LE CHŒUR.

L'a-t-il quittée de lui même en partant d'Ilion, ou ſeroit ce une tempête, commune à toute la flotte, qui l'en auroit ſéparé?

LE HÉRAULT.

Vous l'avez dit : voilà, en peu de mots, notre aventure malheureuſe [1].

LE CHŒUR.

Mais eſt-il mort? eſt-il vivant? que croit-on dans l'armée?

LE HÉRAULT.

Qui le ſçait, & qui pourroit nous l'apprendre? ſi ce n'eſt l'aſtre qui nourrit la nature.

1 Le texte dit : « Vous avez frappé au but comme un excellent » archer ».

LE CHŒUR.

Quelle eſt donc cette tempête que la colère des dieux a ſuſcitée contre les Grecs? Qu'en eſt-il arrivé?

LE HÉRAULT.

Il ſied mal de prophaner un jour heureux par de funeſtes récits: des dieux différens veulent de différens hommages. Quand un hérault, la triſteſſe ſur le front, apporte dans une ville la funeſte nouvelle qu'une armée eſt détruite, que tout un peuple a été frappé, & que chaque famille a perdu quelqu'un des ſiens, par le double fleau, le double inſtrument de mort, le couple homicide [1] qui ſuit le dieu des combats; dans cet amas de déſaſtres, il ne doit faire entendre que l'hymne d'Erynnys; mais moi, meſſager du ſalut, envoyé vers une ville triomphante & proſpère, dois-je mêler les diſgraces aux ſuccès, & décrire une tempête que le courroux des dieux peut ſeul nous avoir envoyée; car l'onde & la flamme, oubliant leur antique haîne, s'étoient réconciliées pour conſpirer la ruine de notre malheureuſe armée. C'étoit durant la nuit que s'éleva ce fatal orage. Pouſſés par les vents de Thrace, nos vaiſſeaux ſe heurtèrent; &, fracaſſés dans leurs agrêts par

1 Stanley a cru avec beaucoup de vraiſemblance, qu'Eſchyle vouloit déſigner ici le fer & le feu. M. Schutz croit qu'il vouloit parler des deux dards que portoient les guerriers au combat.

le choc violent, mal dirigés par des pilotes éperdus, au milieu des tourbillons de vent, de grêle & de pluie, furent la plupart abîmés dans les flots. Mais, sitôt que le soleil vint nous rendre la clarté, nous vîmes la mer Ægée couverte de cadavres & de débris. Sans doute un dieu (car ce ne peut être un homme) avoit intercédé pour nous; &, prenant le gouvernail, avoit sauvé notre navire, & l'avoit dérobé à la fureur des vents. Sans doute, la fortune conservatrice s'étoit assise parmi nous, puisque, loin du port, nous avons soutenu la tempête sans toucher aux écueils. Echappés au trépas dans l'empire de Neptune, rendus à un ciel serein, n'en croyant qu'à peine notre bonheur, nous n'avons plus pensé qu'au désastre récent de notre armée détruite & dissipée. Et à présent, si quelques uns de nos compagnons respirent encore, ils nous croyent perdus, (en pourroit-il être autrement?) tandis que nous les croyons perdus eux mêmes. Puissions nous être plus heureux que nous ne pensons! Puisse Ménélas reparoître bientôt & le premier de tous! S'il vit encore, si, par les soins de Jupiter, qui n'aura pas voulu perdre la race des Atrides, les rayons du soleil éclairent encore ses yeux, espérons qu'il reviendra dans sa patrie. Vous m'avez entendu; soyez sûr que vous avez entendu la vérité.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

QUEL autre qu'un être invisible, qui, prévoyant les destins, regle les présages fortuits, a nommé, si conformément à son sort, cette Hélène dotée par la guerre & les combats? Elle s'échappe d'un palais tranquille, s'abandonne au souffle des vents; &, véritable Hélène [1], elle perd mille vaisseaux, elle perd son époux, elle perd la ville qui la reçoit. Des milliers de combattans, sur les invisibles traces de son navire, abordèrent aux rives ombragées du Scamandre, qui furent bientôt inondées de sang.

Cette alliance fut pour Ilion l'alliance du malheur. Ainsi le vouloit l'inévitable courroux du ciel, pour venger l'offense faite à la table & aux autels de l'hospitalité, sur ceux qui, dans leur transport, avoient applaudi à l'hymen chanté par les fils de Priam. Instruite maintenant à chanter d'autres hymnes, la ville antique de Pergame, pousse les accens de la plainte. Elle a vu long-temps avec douleur couler le sang de ses citoyens, & maudit aujourd'hui la couche funeste de Pâris.

1 Le nom d'HÉLÈNE en Grec, décomposé, signifie, Qui perd des vaisseaux.

Un homme éleve un lion; la mamelle & le lait le nourrissent pour la ruine de la maison qu'il habite. Au matin de sa vie, il est doux, il carresse les enfans, amuse les vieillards. Pareil au nourrisson nouveau né, on le porte dans les bras; forcé par le besoin, il sourit & flatte la main; mais bientôt il montre de quelle race il est né. Pour prix de tant de soins, égorgeant les troupeaux, il apprête un festin qu'on ne lui demandoit pas. Le sang coule de tous côtés; la famille pleure, sans pouvoir arrêter son homicide rage: c'est le prêtre de la mort que le ciel a fait naître dans cette maison.

C'est ainsi, dirois je, qu'Hélène entra dans Ilion, attrayante comme le calme des mers, embellissant la parure la plus riche, lançant de ses regards les traits les plus doux, fleur piquante de l'amour. Mais, quel changement! Ses funestes noces se célèbrent; elle n'est plus qu'un hôte insociable & dangereux, furie dotée de larmes, qui, conduite par Jupiter vengeur, s'étoit élancée parmi les Troyens pour y accomplir un fatal hyménée.

On a dit, il y a long-temps, chez les hommes, que la grande prospérité est féconde; & que d'une fortune brillante germent d'irréparables revers. Pour moi, je pense différemment; car l'impiété en enfante bien d'autres, & tous dignes de

leur origine; mais dans les familles vertueuſes, la proſpérité ſe perpétue de race en race.

Une première inſolence engendre une inſolence nouvelle, qui toujours croît, pour faire éclore, tôt ou tard, au jour fatal le malheur des humains. C'eſt d'elle que naît l'éclipſe du bonheur, le pouvoir invincible d'un fatal démon; & les noires infortunes, enfans ſemblables à leur mère.

Mais la juſtice brille juſques ſous le toît enfumé du pauvre, & comble d'honneurs une vie paſſée dans la vertu : elle détourne ſes yeux des lambris dorés, ſouillés par le crime; &, mépriſant le pouvoir ſi vanté des richeſſes, ne cherche qu'une demeure ſainte: elle conduit tout à ſa fin.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

AGAMEMNON (ſur un char), CASSANDRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

O ROI ! ô deſtructeur d'Ilion ! ô fils d'Atrée ! de quel nom vous nommer ? comment vous honorer ſans exagérer ni reſtreindre ma joie ? La plupart des hommes, emportés au delà des juſtes bornes, aiment mieux affecter un ſentiment que de l'éprouver : prêts à pleurer avec le malheureux, la morſure du chagrin n'entame pas ſeulement leur cœur ; &, pour paroître partager la joie de ceux qui ſont dans le bonheur, ils forcent leurs viſages à des ris ſimulés. Mais l'œil du paſteur habile, & qui connoît ſon troupeau, ne ſe trompe point à de perfides careſſes qui le flattent, ſous l'apparence de l'attachement. Pour moi, je ne le cacherai point ; quand vous emmenâtes l'armée pour reprendre Hélène, vous fûtes déſavantageuſement dépeint dans ma penſée,

comme un prince peu ſage, dont l'aſcendant forcé entraînoit des hommes à la mort; mais aujourd'hui c'eſt du fond de mon cœur, c'eſt en ami que je vous félicite du ſuccès. Bientôt vous connoîtrez ceux d'entre les citoyens qui ont reſpecté ou violé la juſtice.

AGAMEMNON.

Saluons d'abord Argos, & les divinités de ma patrie: je leur dois & mon retour, & la vengeance que j'ai tirée de la ville de Priam. Les dieux n'ont point laiſſé plaider cette cauſe. Tous, unanimement, ont jetté dans l'urne du ſang, le ſuffrage de mort & de deſtruction pour Ilion; aucun n'a porté la main dans celle de la clémence: un vain eſpoir s'y eſt ſeul trouvé. Troye fume encore; les feux de la vengeance y vivent; & ſes richeſſes s'envolent avec ſes cendres en nuages épais. Rendons d'éternelles actions de graces aux dieux. Par eux j'ai ſçu tendre le piége le plus funeſte; &, pour une femme, le feu des Argiens a pulvériſé Pergame. Au coucher des Pléïades, un peuple armé, enfanté par un cheval [1], s'eſt élancé dans ſes remparts; &, comme un lion cruel,

1 La hardieſſe de cette expreſſion, conſervée fidèlement par le traducteur, a été adoptée par Ennius dans ces vers cités par Macrobe:

Nam maximo ſaltu ſuperavit
Gravidus armatis equus
Qui ſuo partu ardua perdat Pergama.

Lucrèce s'en eſt ſervi auſſi dans ſon premier Livre, v. 477.

s'eſt déſaltéré dans un ſang injuſte & coupable.

J'ai du commencer par les dieux; maintenant je vais répondre à vos diſcours. J'en conviens avec vous; peu d'hommes applaudiſſent au bonheur d'un ami ſans reſſentir l'envie, ce mal dont le venin pernicieux s'attache aux cœurs, & les preſſe d'un double poids. Celui qui en eſt atteint ſouffre & de ſes propres malheurs, & de la proſpérité d'autrui: je ne le ſçais que trop: je connois le miroir de la ſociété; la bienveillance la plus apparente eſt moins qu'une ombre. Ulyſſe ſeul, quoiqu'entraîné aux champs de Troye contre ſon gré, m'a toujours été fidélement attaché: je me plais à le dire, ſoit qu'il ſoit mort, ſoit qu'il voie encore le jour.

Auſſitôt que j'aurai célébré des jeux ſolemnels en l'honneur des dieux, nous paſſerons au reſte: ce que nous trouverons de bien, nous tâcherons de l'affermir; & par tout où le mal aura beſoin de reméde, employant avec ſageſſe ſoit le fer, ſoit le feu, nous eſſaierons d'en couper la racine. Entrons dans mon palais & dans mes foyers, & faiſons des libations aux dieux, qui m'ont ramené d'une expédition ſi lointaine. Ils m'ont donné la victoire, puiſſé-je en jouir longtemps!

SCENE II.

Les mêmes, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Citoyens, ſénat d'Argos, je ne rougirai pas de vous montrer l'excès de mon amour : il eſt des temps où s'enhardit la pudeur. Souffrez que je rappelle ici moi même, non par un organe étranger, ce que j'ai ſouffert pendant que mon époux étoit devant Troye. D'abord quelle peine accablante pour une femme que de reſter iſolée, loin de ſon époux, ſans ceſſe allarmée par des diſcours ſiniſtres, & par de triſtes nouvelles, auxquelles ſuccèdent d'autres bruits encore plus fâcheux. Hélas ! s'il eût reçu autant de bleſſures que la renommée nous en racontoit, ſon corps ne ſeroit plus qu'une cicatrice [1]. S'il fût mort auſſi ſouvent qu'on l'a publié, certes il eût pu ſe vanter, nouveau Géryon aux trois corps, d'avoir eu plus d'une triple cuiraſſe à revêtir avant de deſcendre aux enfers. Combien de fois des mains étrangères n'ont-elles pas, malgré moi, briſé les inſtrumens de ma mort, que ces triſtes

1 Littéralement : Seroit plus percé qu'un filet.

avis m'avoient fait préparer ? C'eſt par une ſuite de ces avis que je ne vous préſente point ici, comme je le devrois, Oreſte, ce cher gage de notre foi. N'en ſoyez point ſurpris ; je l'ai commis aux ſoins de votre hôte fidéle, Strophius de Phocide. Il m'a fait enviſager un double danger dans les hazards que vous couriez aux champs de Troye. Le peuple révolté pouvoit ſecouer le joug du ſénat ; & il n'eſt que trop ordinaire aux hommes d'accabler les malheureux : mes vues, à cet égard, ne ſont point ſuſpectes. Pour moi, mes larmes étoient taries juſqu'à la dernière : mes yeux portent les marques de tant de veilles employées à pleurer, dans l'attente toujours trompée de nos ſignaux. M'endormois-je, le bruit des aîles de l'inſecte le plus léger, troubloit un ſommeil dont les ſonges m'avoient préſenté plus de maux qu'il n'en pouvoit arriver dans ſa durée. Mais aujourd'hui tant de peines ſont oubliées. Cet époux eſt pour moi ce qu'eſt pour le troupeau le chien fidèle ; ſur un vaiſſeau le pilote ; dans un palais élevé la colonne qui l'affermit ; un fils unique aux yeux d'un père ; à des nautonniers la vue ineſpérée de la terre, ou l'apparition d'un beau jour après la tempête ; & l'onde épanchée d'une ſource pour un voyageur altéré. Quelle joie de le voir échappé à tant de périls ! Tous ces noms ſont dignes de lui : que l'envie les pardonne ; j'ai ſouffert aſſez

long-temps. Maintenant, ô mortel chéri ! defcendez de ce char ; mais, prince, ne fouillez point dans la pouffière le pied qui a écrafé Troye. Que tardez vous, efclaves, que j'ai chargées de mes ordres, que tardez vous à étendre ce tapis ? Que la pourpre couvre fon paffage ; qu'il entre dignement dans ce palais, où l'on n'efpéroit plus de le revoir. Pour le refte, mes foins vigilans, aidés des dieux, accompliront les décrets du deftin.

AGAMEMNON.

Fille de Léda, gardienne de ma maifon, vous avez mefuré votre difcours à mon abfence : vous l'avez fort étendu. Les louanges que je puis mériter, doivent m'être données par d'autres : fur tout ne me traitez point à l'égal d'une femme ; ne me prodiguez point comme à un roi barbare, ces cris, ces adorations ; n'étendez point fur mon paffage ces tiffus trop précieux : réfervons cet hommage à nos dieux. Moi, mortel, marcher fur ces tapis magnifiques ! je ne le puis fans crainte : honorez moi comme un homme, non comme un dieu. Ma gloire n'a pas befoin de cette pompe. La modération de l'ame eft le premier bienfait des dieux. N'appellons heureux que celui qui a fini fes jours dans une douce profpérité : c'eft en agiffant toujours ainfi que je puis être fans allarmes.

CLYTEMNESTRE.

Ah! ne me dites point ce que vous ne penſez pas.

AGAMEMNON.

Croyez que je ne parle jamais contre ma penſée.

CLYTEMNESTRE.

Eſt-ce un vœu arraché par la crainte?

AGAMEMNON.

Mieux inſtruit que perſonne, je dois vous parler ainſi.

CLYTEMNESTRE.

Qu'eût fait Priam, s'il eût été vainqueur?

AGAMEMNON.

Sans doute il eût marché ſur la pourpre.

CLYTEMNESTRE.

Ceſſez donc de redouter les diſcours des hommes.

AGAMEMNON.

L'opinion publique eſt bien puiſſante.

CLYTEMNESTRE.

Celui-là n'eſt point heureux qui n'eſt point envié.

AGAMEMNON.

L'opiniâtreté ne ſied point à une femme.

CLYTEMNESTRE.

Au comble de la gloire, il eſt beau de céder.

AGAMEMNON.

Vous voulez donc que je vous céde aujourd'hui ?

CLYTEMNESTRE.

Oui ; laiſſez moi librement cette victoire.

AGAMEMNON.

Vous le voulez ; qu'on détache promptement ces brodequins. Puiſſent les dieux, quand je marche ſur cette pourpre, ne point me regarder d'un œil jaloux ! je rougis de fouler aux pieds ces riches & précieux tiſſus : mais c'en eſt aſſez..... Accueillez avec bonté cette étrangère, (il montre Caſſandre) Qui commande avec douceur, eſt vu favorablement de Jupiter : perſonne ne ſubit volontiers le joug de l'eſclavage. Cette captive eſt la fleur, l'élite des richeſſes de Troye : c'eſt comme un don de l'armée qu'elle a ſuivi mes pas. (à Clytemneſtre) Puiſqu'il faut vous obéir, entrons dans mon palais, & marchons ſur cette pourpre.

CLYTEMNESTRE.

La mer n'eſt-elle pas la ſource féconde de cette pourpre, de ces couleurs toujours vives, de ces teintures auſſi chères que l'or ? qui pourroit l'épuiſer ? votre palais, ſeigneur, eſt plein de ces richeſſes ; & l'opulence, non l'indigence, eſt votre partage. Ah ! combien de tapis aurois je promis de fouler aux pieds, ſi les oracles euſſent mis à ce prix le retour d'un mortel ſi chéri ! Tant que vit le

tronc de l'arbre, le feuillage renaît, & ſon ombre nous défend des ardeurs de la canicule. Votre retour en ces lieux, la préſence d'un époux tant aimé, eſt comme un ſoleil brillant dans l'hiver, ou comme la fraîcheur du zéphir dans ces jours brûlans qui muriſſent le raiſin [1]. Jupiter, puiſſant Jupiter, entends mes prières, daigne accomplir ce que tu as réſolu !

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

D'où vient que la terreur aſſiége obſtinément mon eſprit occupé de préſages? D'où vient qu'un oracle ſecret, qui n'eſt point demandé, point acheté, me parle ſans ceſſe; & qu'une juſte confiance ne peut le rejetter comme un ſonge confus, & s'aſſeoir dans mon ame? Le temps des allarmes étoit celui où l'armée, attachant les cables au rivage, tirant les navires ſur le ſable, s'avança vers Ilion.

Mes yeux m'apprennent ſon retour, j'en ſuis

1 M. le Franc avouoit que ce paſſage étoit d'une très grande obſcurité; &, dans la façon de l'expliquer, il n'y voyoit qu'un galimathias qu'il n'a pas eu le courage d'inſérer dans ſa traduction. Ce ſont ſes termes. La façon dont M. du Theil l'a interprété eſt naturelle & ingénieuſe, & léve toutes les difficultés.

témoin; toutefois je crois entendre autour de moi le chant lugubre & dissonant d'Erynnys; mon cœur, de soi même, intérieurement averti, ne se livre point entièrement à la douce espérance. Ah! ce n'est point en vain que mes entrailles tressaillent, & que, dans la pensée d'une juste vengeance, l'esprit est enveloppé d'un noir tourbillon. Fasse le ciel que mes pressentimens soient au moins en partie démentis, & non entièrement vérifiés!

La santé trop robuste finit avant la jouissance; le mal est voisin & habite auprès d'elle. Le destin trop prospère de l'homme, échoue à un écueil invisible. La prévoyance, qui, d'un bras mesuré, rejette le surcroît d'une charge trop riche, prévient seule un naufrage total & la submersion du navire. Les dons abondans de Jupiter; des moissons annuelles peuvent éloigner l'indigence famélique: mais le sang d'un homme, une fois versé & tombé sur la terre, quel enchantement peut le rappeller dans les veines? Jupiter dans sa sagesse, n'arrêta-t-il pas jadis celui qui savoit ranimer les morts[1]? Si l'ordre établi par les dieux ne me défendoit pas de pénétrer plus avant, peut être mon cœur forceroit ma langue à tout

1 Le scholiaste remarque qu'il est ici question d'Esculape, que Jupiter avoit frappé de sa foudre, pour le punir d'avoir redonné la vie à Hippolyte.

expliquer ; mais hélas, mon ame frémit dans la nuit, affligée & ſans eſpoir de jamais démêler à temps rien de ce qui la trouble aujourd'hui.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, CASSANDRE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

Vous auſſi, Caſſandre, entrez dans ce palais, puiſque Jupiter veut que vous y ſoyez reçue avec bienveillance parmi nos nombreuſes eſclaves, à l'ombre des autels domeſtiques. Deſcendez de ce char.... Dépoſez tout orgueil.... Sçachez que le fils d'Alcmène lui même a été vendu comme un captif, & a ſubi le joug de l'eſclavage. Quand la fortune nous force à ſervir, il eſt doux d'être ſoumis à des maîtres accoutumés à l'opulence. Ceux qu'une moiſſon inattendue vient d'enrichir, ſont injuſtes & cruels envers leurs eſclaves. Ici vous éprouverez un traitement convenable.

LE CHŒUR, à Caſſandre.

La reine vient de s'expliquer clairement avec vous. Enlacée dans les liens de l'infortune, obéiſſez; croyez moi.... Mais vous ne m'écoutez pas. ....

CLYTEMNESTRE.

Si mon langage n'eſt pas entièrement étranger à cette barbare, mes diſcours doivent la perſuader.

LE CHŒUR, à Caſſandre.

Suivez la reine; ce qu'elle vous conſeille eſt ce qui convient le mieux à votre état : obéiſſez; deſcendez de ce char.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai pas le loiſir de l'attendre aux portes du palais. Déjà les victimes, deſtinées aux dieux en reconnoiſſance de notre bonheur ineſpéré, ſont rangées près du foyer domeſtique. Vous, Caſſandre, ſi vous voulez me ſuivre, ne tardez plus. Si vous ne pouvez comprendre mes diſcours, ni vous faire entendre, répondez au moins par des ſignes.

LE CHŒUR.

Cette étrangère, ce me ſemble, a beſoin d'interprètes. Elle eſt auſſi farouche que les hôtes des forêts nouvellement pris par les chaſſeurs.

CLYTEMNESTRE.

L'inſenſée! quelle écoute mal la raiſon! Elle

a vu la ruine de ſa patrie, & ne ſçaura pas obéir au frein avant de l'avoir couvert d'une écume ſanglante. Mais je ne veux point m'abaiſſer à lui parler davantage.

SCÈNE II.

CASSANDRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Pour moi, j'écoute la pitié, non la colère. Venez, infortunée; quittez ce char; ſubiſſez volontairement le joug de la néceſſité.

CASSANDRE.

Ah! ah! dieux! ô Apollon! Apollon!

LE CHŒUR.

Pourquoi ces ſoupirs envoyés vers Apollon? La plainte n'eſt point l'hommage qui lui convient.

CASSANDRE.

Ah! ah! dieux! ô Apollon! Apollon!

LE CHŒUR.

Elle pourſuit ſes triſtes plaintes, & les adreſſe à un dieu, qu'on n'invoque point dans les larmes.

CASSANDRE.

O Apollon conducteur! Apollon, dieu trop

bien nommé [1] pour moi, tu vas donc me perdre encore une fois?...

LE CHŒUR.

On diroit qu'elle va prophétiſer ſur ſes propres malheurs : toute eſclave qu'elle eſt, un dieu l'inſpire encore.

CASSANDRE.

O Apollon conducteur ! Apollon, dieu trop bien nommé pour moi, où m'as tu conduite?

LE CHŒUR.

Dans le palais des Atrides; ſi vous l'ignorez encore, je vous l'apprends, & ne vous trompe point.

CASSANDRE.

Dans un palais abhorré des dieux, complice de forfaits parricides, & d'apprêts de mort; en ce lieu du maſſacre d'un époux, en ce receptacle de ſang!

LE CHŒUR.

Quelle eſt donc la ſagacité de cette étrangère [2]? elle connoît trop bien ces lieux enſanglantés.

CASSANDRE.

J'en crois ces témoins..... ces enfans qui crient..... qu'on égorge...... dont les chairs ſervent de nourriture à leur père.

1 Le nom d'Apollon en grec, ſignifie QUI PERD.

2 Littéralement : Elle ſemble avoir la ſagacité d'un chien.

LE CHŒUR.

Vous avez le don des oracles, je le ſçai; mais qu'avons nous beſoin de prophètes?

CASSANDRE.

Ah dieux! que prépare t-on? quel crime nouveau, quel forfait horrible on médite en ce palais? Attentat odieux à des ſujets fidèles, irréparable.... Le ſecours eſt éloigné....

LE CHŒUR.

Je ne puis comprendre ces derniers oracles. Le reſte nous eſt connu: ces murs en parlent encore.

CASSANDRE.

Ah! malheureuſe! tu l'oſes?.... Après avoir ſervi ton époux dans le bain.... Acheverai je?... L'inſtant approche.... Les coups ſe redoublent & ſe preſſent....

LE CHŒUR.

Je ne vous entends plus: je ne puis comprendre des oracles enveloppés d'énigmes.

CASSANDRE.

Ciel! ô ciel! que vois-je? eſt ce le filet de l'enfer?... Quel piége?... L'aſſaſſin, c'eſt l'épouſe elle même!... Furies inſatiables du ſang de Pelops, réjouiſſez vous ſur ce ſaglant ſacrifice.

LE CHŒUR.

Quelles ſont ces furies que vous invitez à la joie? Vos paroles m'allarment... Mon ſang troublé

ſe retire vers mon cœur, comme s'il venoit d'être frappé d'un coup mortel, & que mes yeux ſe fermaſſent pour jamais au jour. Un malheur prochain nous menace.

CASSANDRE.

Voyez.... voyez.... Ecartez le taureau de la geniſſe.... Elle le ſurprend enveloppé dans un funeſte vêtement.... Elle le frappe.... Il tombe dans ſon bain.... dans le vaſe de la ruſe & de la mort.

LE CHŒUR.

Je ne me vante pointe de ſçavoir expliquer les oracles ; cependant je crois entrevoir ici de grands déſaſtres. Hélas ! quel bonheur les oracles annoncent-ils jamais aux mortels ? L'art antique des devins n'a jamais ſçu nous porter que le trouble & la terreur.

CASSANDRE.

Infortuné ! quel eſt ton deſtin déplorable ? car je puis mêler ici mes propres malheurs. Dieux, où amenez vous la triſte Caſſandre ? ou ?... ſi ce n'eſt à la mort.

LE CHŒUR.

Quel dieu, quelle fureur vous tranſporte ? Vous chantez ſur vous même un chant déréglé. Ainſi la tendre Philomèle, inſatiable de pleurs, dans ſes complaintes lamentables, gémit ſur Itys, & nourrit ſa vie d'armertume.

CASSANDRE.

Trop heureux le deſtin de Philomèle : les dieux lui ont donné des aîles ; ſes jours ſont doux & ſans douleur : un fer aigu tranchera les miens.

LE CHŒUR.

Ces terreurs ſubites, ces vains tranſports vous viennent-ils des dieux ? Pourquoi ce chant, ces cris effrayans, inarticulés, & ces accens aigus ? Qui vous ouvre la voie prophétique de ces oracles ſiniſtres ?

CASSANDRE.

O noces de Pâris, fatales à tous les ſiens ! O Scamandre qui abreuvois ma patrie ! tes rives ont vu croître & s'élever mon enfance ; bientôt je rendrai mes oracles ſur les bords du Cocyte & de l'Achéron.

LE CHŒUR.

Ah ! ce dernier oracle ne ſe fait que trop bien entendre. Un enfant le comprendroit. Je ſuis frappé d'une crainte mortelle. Chaque nouveau malheur qu'elle déplore eſt un trait qui me déchire.

CASSANDRE.

O travaux infructueux d'un empire renverſé ! Nombreux ſacrifices de taureaux engraiſſés, que mon père offroit aux dieux ſous nos murs, de quoi nous avez vous ſervi ? Ilion n'eſt

plus, & moi je verſerai bientôt ici tout mon ſang.

LE CHŒUR.

Vos diſcours ne ſe démentent point! Un démon trop puiſſant qui vous poſſéde, vous inſpire ce ſiniſtre langage, & vous fait annoncer des maux déplorables & funeſtes. Quel terme auront ces préſages ?

CASSANDRE.

Eh bien! mon oracle ne ſera plus enveloppé de voiles, comme une épouſe nouvelle, mais clairement énoncé, pareil au vent qui groſſit les flots en les pouſſant vers les côtes de l'orient, il mettra dans leur jour plus de maux que vous n'en préſentez. Je ne parle plus par énigmes. Soyez témoins ſi je ſuis ſur la trace de vos antiques malheurs. Ce palais retentit ſans ceſſe d'un concert diſſonant & funeſte. Ivre de ſang humain, une troupe enhardie de furies domeſtiques y reſte, on ne peut les en chaſſer. Fixées dans cette demeure, elles y ont entonné l'hymne des enfers, ſignal de la mort; &, dans un odieux refrein, elles ont chanté le nom déteſtable de celui qui ſouille la couche de ſon frère. Me trompé-je, où ai-je frappé le but? Suis je un faux prophète, un vain impoſteur? Rendez plutôt témoignage avec ſerment que je connois les anciens forfaits de cette race.

LE CHŒUR.

Hélas! un ſerment, ſi j'oſois le faire, remédieroit-il à nos maux? Mais que vous m'étonnez! Elevée au delà des mers, dans une ville étrangère, vous parlez comme ſi vous étiez née parmi nous.

CASSANDRE.

Le dieu prophète m'a fait don de cet art; jadis j'euſſe rougi de l'avouer.

LE CHŒUR.

Ce dieu n'étoit-il point frappé des traits de l'amour? Quiconque peut tout, eſt bien porté à n'écouter que ſes déſirs.

CASSANDRE.

Il m'attaqua long-temps; ſa paſſion étoit extrême.

LE CHŒUR.

Répondites vous enfin à ſes tranſports!

CASSANDRE.

Je le promis; mais je trompai le dieu des oracles.

LE CHŒUR.

Etiez vous déjà inſtruite de cet art divin?

CASSANDRE.

Déjà ma voix avoit prédit aux Troyens tous leurs malheurs.

LE CHŒUR.

Mais la colère du dieu vous laiſſa-t-elle impunie?

CASSANDRE.

Après mon menſonge, perſonne ne crut mes oracles.

LE CHŒUR.

Cependant ils ne nous paroiſſent que trop véridiques....

CASSANDRE.

Ah ciel! ô douleurs!... Un nouveau tranſport prophétique m'agite, de nouveaux préſages me troublent.... Voyez vous dans ce palais ces enfans pareils aux ſpectres de la nuit?... maſſacrés par ceux qui doivent les chérir.... Ils portent dans leurs mains leurs chairs, leurs entrailles, leurs cœurs!... Mets épouvantables!... Leur père en a gouté..... Pour les venger, un lion, mais un lion ſans courage, après avoir ſouillé le lit conjugal, n'attend que le retour de mon maître; (eſclave, je dois m'accoutumer à ce nom.) le chef des Grecs, le deſtructeur d'Ilion, ne ſçait pas quels maux lui prépare le monſtre domeſtique dont la bouche ſembloit le flatter & le viſage lui ſourire.... Une femme l'oſer!... Poignarder une homme!... Comment la nommerai-je? ſerpent à double tête, ou Scylla, habitante des rochers, fléau des nautonniers, mère de l'enfer, quelle haine inextinguible elle ſouffle dans ſa famille! L'impie!... elle pouſſe des cris de joie, comme après une victoire! on diroit qu'elle revient

triomphante.... Dussiez vous ne pas me croire, (car tel est mon sort) ma prédiction s'accomplira bientôt; vous en serez les témoins: bientôt en gémissant vous m'appelierez la trop véridique prophéresse.

LE CHŒUR.

J'ai reconnu le repas affreux de Thyeste; j'en ai frémi. A ce récit fidèle, la crainte m'a saisi; j'ai écouté le reste; mais je ne puis le comprendre.

CASSANDRE.

Vous verrez, je vous le déclare, vous verrez la mort d'Agamemnon.

LE CHŒUR.

Que dites vous? malheureuse, étouffez ces paroles.

CASSANDRE.

Il n'est point de remede à ce malheur.

LE CHŒUR.

Non sans doute, quand il sera venu; mais puisse-t-il ne pas arriver!

CASSANDRE.

Ici, vous faites des vœux; là, on songe à frapper.

LE CHŒUR.

Et quel homme méditeroit ce forfait?

CASSANDRE.

Vous avez donc bien mal écouté mes oracles?

LE CHŒUR.

Je n'ai point reconnu l'auteur du complot.

CASSANDRE.

Cependant j'ai ſçu vous parler votre langue...

LE CHŒUR.

Et celle des oracles: ils ſont obſcurs.

CASSANDRE.

O dieux! quel feu me dévore! O Apollon, dieu du Lycée! Infortunée Caſſandre! La lionne, unie avec un loup, dans l'abſence d'un lion généreux, va m'immoler à mon tour. Elle cherche une excuſe; je ſervirai de prétexte à ſa fureur. C'eſt pour le punir de m'avoir amenée, dit-elle, en aiguiſant ſon poignard, qu'elle égorge ſon époux. Que fais je encore de ce ſceptre, de ces couronnes, la riſée de mes ennemis? Vains ornemens, ſoyez briſés avant ma mort; c'eſt tout ce que je vous dois. Allez parer d'autres infortunées. Viens, Apollon, viens reprende cette robe prophétique. Sous cet appareil tu m'as vue l'objet des railleries injuſtes, & de mes amis & de mes ennemis; traitée, comme les femmes à preſtiges, de miſérable, de mendiante, de famélique, j'ai tout enduré. Aujourd'hui, dieu prophète, à quelle mort mènes tu ta prophéteſſe? Au lieu de l'autel où mon père fut immolé, c'eſt ſur le plus infâme trône que je vais être égorgée. Toutefois les dieux ne laiſſeront point ma mort impunie. Bientôt

celui qui doit la punir reviendra. Rejetton matricide, vengeur de ſon père, maintenant exilé, errant loin de cette terre, il reviendra pour combler les maux de cette famille : l'imprécation d'un père mourant le ramènera. Etrangère, qu'ai je à déplorer ici ? J'ai vu le deſtin d'Ilion ; celui de ſes vainqueurs eſt une injuſtice du ciel. Affrontons la mort, puiſque les dieux en ont prononcé le terrible ſerment. Portes des enfers, je vous invoque, ouvrez vous. Puiſſe au moins la mort me frapper d'un ſeul coup ! Puiſſe mon ſang s'écouler à grands flots, & mes yeux ſe fermer ſans effort !

LE CHŒUR.

O fille trop malheureuſe, trop éclairée, que d'événemens renfermés dans votre prédiction ! Si votre ſort en effet vous eſt connu, pourquoi courir à l'autel comme une victime entraînée par les dieux ?

CASSANDRE.

Amis, je ne puis, par des délais, éviter mon deſtin.

LE CHŒUR.

Le différer eſt toujours un avantage.

CASSANDRE.

Le jour eſt venu ; la fuite ſeroit inutile.

LE CHŒUR.

Infortunée, que nous admirons votre courage !

CASSANDRE.

C'eſt l'unique conſolation des malheureux.

LE CHŒUR.

Il eſt beau, ſans doute, de mourir généreuſement.

CASSANDRE.

O malheureux père! ô enfans généreux! quel fut votre ſort!

LE CHŒUR.

Qu'eſt ce donc, quel effroi vous ramène?

CASSANDRE.

Hélas! hélas!

LE CHŒUR.

D'où viennent ces ſoupirs? l'horreur vous ſaiſit.

CASSANDRE.

Ce palais reſpire le carnage; il dégoûte de ſang.

LE CHŒUR.

Oui; du ſang des victimes brûlées ſur l'autel.

CASSANDRE.

J'y vois la vapeur des tombeaux.

LE CHŒUR.

Quel exécrable encens!

CASSANDRE.

Entrons, & juſques dans ce palais déplorons le ſort d'Agamemnon, & le mien. J'ai aſſez vécu... O mes hôtes!... je n'héſite point comme l'oiſeau

qui preſſent le piége.... Rendez en témoignage quand la mort d'une femme expiera ma mort, & le ſang d'un homme, le ſang d'un époux malheureux; c'eſt le préſent d'hoſpitalité que je demande en mourant.

LE CHŒUR.

Infortunée, que je m'attendris ſur ton ſort que tu nous viens d'annocer!

CASSANDRE.

J'ajoute encore un mot, il me tiendra lieu de complainte. Soleil qui me luis pour la dernière fois, & vous, mes futurs vengeurs, faites payer cher à mes barbares aſſaſſins la mort trop facile d'une eſclave ſans défenſe. O deſtins des humains! Heureux, une ombre les renverſe; malheureux, ils ſont oubliés comme un trait effacé par l'éponge humide. Toutefois leur bonheur fait plus de pitié que leur malheur.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

Les hommes ne ſe raſſaſient jamais du bonheur. Nul de ceux que diſtingue la fortune, ne lui ferme ſa porte, & lui dit: n'entre plus ici. Voyez le fils d'Atrée: les dieux lui ont livré la ville de Priam,

AGAMEMNON.

T. II. P. 93.



Ah! Dieux! on me frappe encore.

il revient honoré par le ciel, mais s'il expie un ſang verſé depuis long-temps, ſi, ſacrifié à des mânes irrités, ſa mort paye trop chérement d'autres morts, qui des mortels ſe vantera d'être né ſous un aſtre bienfaiſant [1] ?

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, (derrière le théâtre.)
LE CHŒUR.

AGAMEMNON.

Ah ciel! je ſuis percé d'un coup mortel.

LE CHŒUR.

Ecoutons. J'entends des cris : qui donc eſt frappé ?

AGAMEMNON.

Ah! dieux! on me frappe encore.

1 Si on ſe rappelle ce que nous avons dit dans le diſcours ſur L'OBJET DE LA TRAGÉDIE GRECQUE, on verra qu'Eſchyle établiſſoit ici la grande vérité morale dont Sophocle a fait depuis le fondement de toutes ſes tragédies ; l'incertitude du bonheur de l'homme, & les révolutions de la vie humaine. Voilà ce que préſentoient aux Athéniens ces pompeux ſpectacles, dont nous ne pouvons jouir qu'en idée ; voilà les impreſſions morales qu'on ne peut s'empêcher de recueillir à la lecture ſeule de ces pièces, dont toutes les paſſions qui amolliſſent l'ame ſont rejettées, & où on apprend à braver la douleur & la mort, & à ne point trop compter ſur les faveurs de la fortune.

LE CHŒUR.

C'en eſt fait; c'eſt le roi que j'entends : amis, que faut-il faire ?

PREMIER DEMI CHŒUR.

Si vous m'en croyez, appellons ici le peuple.

SECOND DEMI CHŒUR.

Il vaut mieux fondre dans le palais, & ſurprendre les aſſaſſins le poignard à la main.

PREMIER DEMI CHŒUR.

J'approuve ce conſeil : agiſſons ; le temps preſſe.

SECOND DEMI CHŒUR.

Conſultons cependant : ce prélude horrible annonce des tyrans.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Nous balançons ; & ils agiſſent, ſans s'occuper de l'avenir.

SECOND DEMI CHŒUR.

Je ne ſçai quel parti prendre ; il faut bien examiner avant que d'agir.

PREMIER DEMI CHŒUR

Il eſt vrai ; car enfin ſi le roi eſt mort, nous ne ſçaurions le rappeller à la vie.

SECOND DEMI CHŒUR.

Mais faut-il donc, pour prolonger nos jours, céder à de laches aſſaſſins ?

PREMIER DEMI CHŒUR.

Non, ſans doute, plutôt mourir ; la mort eſt plus douce que les tyrans.

SECOND DEMI CHŒUR.

Ces cris perçans nous annoncent trop que le roi n'eſt plus.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Il faut nous en aſſurer; conjecturer ou ſçavoir ſont deux choſes différentes.

SECOND DEMI CHŒUR.

Je me rends à cet avis: entrons; voyons par nous même quel eſt le ſort du fils d'Atrée.

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

JUSQU'ICI j'ai tenu le langage du moment; je ne rougirai pas d'en changer. Je voulois me venger d'un ennemi qui paroiſſoit m'être cher; il falloit l'entraîner dans un piège de malheur dont il ne pût ſe dégager. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que mon antique haine méditoit ce combat. Enfin le jour eſt venu. L'ennemi eſt arrivé où je l'attendois: tout étoit prêt. Je ne le nie point; il n'a pu ni fuir, ni ſe défendre: je l'ai enveloppé dans un ſuperbe voile, comme le poiſſon dans un filet ſans iſſue; je l'ai frappé deux

fois ; deux fois il a gémi : ſes genoux ont plié, il eſt tombé ; un troiſième coup a été mon offrande au dieu des enfers [1], & l'a précipité chez les ombres. Son ſang a jailli ſur moi : roſée de mort, qui m'a réjouie comme la pluie du ciel réjouit la terre, quand les germes de ſon ſein vont éclore. Voilà ce que j'ai fait. Vieillards, ſoyez en ſatisfaits ou non, je m'en glorifie. Que n'avois-je de quoi faire des libations ſur ſon corps ! j'en euſſe fait & avec juſtice. La coupe, que, dans ce palais, le cruel avoit remplie de tant d'horreurs exécrables, il l'a bue lui même à ſon retour.

LE CHŒUR.

Quel diſcours audacieux ! vous inſultez ainſi à votre époux !

CLYTEMNESTRE.

Je ſuis femme, & vous croyez m'intimider mais ſçachez que mon cœur eſt intrépide ! votre éloge ou votre blâme me ſont indifférens. Oui, voilà le corps d'Agamemnon, de mon époux ; l'exploit de mon bras, l'œuvre de ma juſtice : je vous le dis :

LE CHŒUR.

Quel poiſon de la terre, quel venin de la mer vous inſpire cette rage, vous fait braver l'impré-

1 Expreſſion métaphorique, qui fait alluſion à un uſage des Grecs. A la fin d'un repas, ils faiſoient hommage à Jupiter, ou à quelque autre dieu, du dernier coup qui ſe buvoit.

cation

cation du peuple ? Vous avez frappé, égorgé votre époux ; l'exil, l'imprécation publique feront votre partage.

CLYTEMNESTRE.

Vous me condamnés à l'exil, à la haine des Argiens, aux imprécation du peuple ; sans rien prononcer contre celui qui, regardant sa propre fille, le fruit chéri de mon amour, comme une victime prise au hazard parmi de nombreux troupeaux dans un gras pâturage, l'immola pour calmer des vents importuns ? N'étoit ce pas lui qu'il falloit exiler, pour punir un pareil sacrilège ? Mais c'est pour moi seule que vous êtes un juge sévère. Menacez, j'y consens. Si vous l'emportez sur moi, je suis prête à vous obéir : si le ciel en ordonne autrement, vous apprendrez, mais trop tard, à vous contenir.

LE CHŒUR.

Dans vos desseins, dans vos discours vous bravez tout. Vous respirez le carnage. Le sang sort de vos yeux enflammés. Abandonnée de tous, vous expierez ce meurtre par votre mort.

CLYTEMNESTRE.

Entendez ici mon serment : J'en jure par la vengeance de ma fille, j'en jure par l'enfer & les furies, à qui j'ai sacrifié ce barbare ; jamais je ne marcherai dans le sentier de la crainte, tant que l'astre qui brille dans mon palais, Egiste,

me conſervera ſon amour : il eſt mon bouclier, l'appui de mon courage. Le voilà, couché dans la pouſſiere, l'auteur de mes larmes, l'amant de Chryſéis, avec la captive, ſa prophéteſſe inſpirée des dieux, la tendre amante qui partageoit ſon lit dans ſon vaiſſeau, ſous les yeux de ſes matelots! Qu'ils ſont bien tous deux traités comme ils le méritoient ; lui, dans l'état où je le vois, & à ſes pieds, celle qu'il a tant aimée, ce cygne qui a ſi bien chanté ſa propre mort, & qu'il amenoit pour ſuppléer aux plaiſirs incomplets de la couche d'une épouſe!

LE CHŒUR.

O mort! que ne viens-tu ſans retard, abrégeant nos douleurs & notre angoiſſe, plonger nos yeux dans un ſommeil éternel! Notre défenſeur chéri n'eſt plus. Après mille travaux ſoufferts pour une femme, une femme lui ravit le jour. O criminelle Hélène! que de héros toi ſeule as fait périr devant Troye ; & c'eſt encore toi qui rends le plus parfait, le plus célébre de tous, victime d'un forfait inexpiable! Certes un démon de diſcorde eſt le fléau de ce palais!

CLYTEMNESTRE.

Que votre affliction ne vous faſſe point invoquer le trépas: n'accuſez point non plus Hélène d'avoir cauſé tant de morts, d'avoir ſeule perdu tant de Grecs, & fait couler des larmes intariſſables.

LE CHŒUR.

Fatal démon, attaché au palais & aux deux neveux de Tantale! leurs épouſes te font remporter une double victoire, qui déchire mon cœur.... L'impie! Pareille à un vautour ennemi, acharné ſur ce cadavre, elle fait gloire de chanter ſon triomphe!

CLYTEMNESTRE.

Plus juſte maintenant, vous accuſez le génie de cette race infortunée; c'eſt lui qui perpétue chez elle une ſoif inextinguible de ſang. Avant qu'une plaie ſe ferme, une autre vient s'ouvrir.

LE CHŒUR.

Vous parlez du génie trop puiſſant qui opprime cette famille. Triſte ſouvenir d'une ſuite conſtante de malheurs, dont hélas, Jupiter tout puiſſant eſt la cauſe! car enfin, qu'arrive-t-il aux mortels ſans l'aveu de Jupiter? De quoi les dieux n'ont-ils pas ici diſpoſé? O Agamemnon! ô mon roi! quelles larmes, quels regrets aſſez ſincères vous donnerai-je? Je vous vois couché dans ce voile, privé du jour, par un forfait impie! Quelle indigne mort! Victime de la fraude, la hache a tranché vos jours.

CLYTEMNESTRE.

Vous dites que c'eſt là mon ouvrage, l'ouvrage de ſon épouſe; non, ce n'eſt point moi, c'eſt le démon vengeur du cruel feſtin d'Atrée,

qui, empruntant mes traits, a puni ſur un homme l'injuſte maſſacre de deux enfans.

LE CHŒUR.

Vous êtes innocente! où en ſont les témoins? où ſont-ils? Qu'il vienne donc, ce démon, aider auſſi à venger un père. Mars ne fait couler ici le ſang que par des parricides. Il s'en prépare un.... L'ombre de Thyeſte elle même en frémira. O Agamemnon! ô mon roi! quelles larmes, quels regrets aſſez ſincères vous donnerai je? Je vous vois couché dans ce voile, privé du jour, par un forfait impie! Quelle indigne mort! Victime de la fraude, la hache a tranché vos jours [1].

CLYTEMNESTRE.

Non, cette mort n'eſt point indigne de lui. N'employa-t-il pas la ruſe pour faire mon malheur? Ah! s'il a traité le fruit de notre hymen, la déplorable Iphigénie, comme elle ne le méritoit pas, il eſt traité comme il le mérite, & n'aura pas la joie de ſe glorifier chez les ombres. Le fer meurtrier lui a fait payer le prix de ſon crime.

LE CHŒUR.

Que ferai je? Ma raiſon s'égare; à quel ſoin m'arrêter? Ce palais s'écroule; le ſang n'y tombe

1 Les mots qui terminent ce couplet, ſont les mêmes que ceux qui finiſſent le précédent. Eſchyle aimoit beaucoup ces ſortes de refrains, qui, ſoutenus par la muſique, devoient produire le plus grand effet.

plus goutte à goutte, il y coule à grands flots, & va l'inonder. La parque aiguiſe le fer vengeur pour de nouveaux coups.

PREMIER DEMI CHŒUR.

O terre! ô terre! que ne ſuis je rentré dans ton ſein avant d'avoir vu mon roi couché dans ce bain fatal! Qui l'enſevelira? qui le pleurera? Sera ce vous? vous, qui avez égorgé votre époux? Oſerez vous pleurer ſa mort? oſerez vous lui offrir cette réparation d'un irréparable forfait?

SECOND DEMI CHŒUR.

Quels éloges funèbres, quelles larmes véritables honoreront aſſez cet homme divin?

CLYTEMNESTRE.

Ce n'eſt point vous que regarde ce ſoin. Nous l'avons immolé, nous l'enſevelirons. Si les larmes de tous les ſiens ne l'accompagnent pas au tombeau, ſa fille Iphigénie, viendra recevoir, comme elle le doit, ſon tendre père, & l'embraſſer au paſſage du fleuve rapide des douleurs.

LE CHŒUR.

L'outrage ſuccéde à l'outrage: quel en ſera le terme? Le meurtre punit le meurtre; qui frappe eſt frappé. La peine attend le coupable; Jupiter la lui réſerve à l'inſtant preſcrit. Qui peut chaſſer pour toujours un fils de la maiſon paternelle? Songez que nous ſommes attachés à ſa race.

CLYTEMNESTRE.

L'oracle, il eſt vrai, m'en menace. Eh bien! je cède au génie des Tantalides, & me ſoumets à tout pour l'appaiſer. Qu'il ſorte de ce palais, qu'il porte ailleurs la mort & la haine : la moindre part de nos richeſſes me ſuffit, pourvu que nous ſoyons enfin délivrés de ces fureurs homicides.

SCÈNE DERNIÈRE.

CLYTEMNESTRE, EGISTE, LE CHŒUR.

EGISTE.

O DOUCE clarté du jour de la juſtice! je dirai donc qu'il eſt des dieux vengeurs qui veillent d'en haut ſur les maux des mortels, puiſque mes regards ſatisfaits voyent cet homme couché dans ce voile, tiſſu par les furies, expiant la ruſe cruelle de celui dont il tenoit la naiſſance... Le père d'Agamemnon, Atrée, roi de ce pays, diſputant le ſceptre à Thyeſte ſon frère & mon père, (vous vous en ſouvenez) le chaſſa de ſa maiſon, & de ſa patrie. L'infortuné Thyeſte revenu, Suppliant dans ſes propres foyers, obtint l'aſſurance que

ſa mort n'enſanglanteroit point le palais de ſes ancêtres; mais, pour préſent d'hoſpitalité, l'impie Atrée, l'invitant, avec une perfide joie, à célébrer un feſtin, lui fit ſervir les chairs de ſes propres enfans, dont il avoit caché ſous la cendre les membres mutilés. Le malheureux père goûta de ce mets déguiſé, devenu fatal aujourd'hui à la race d'Atrée. Le forfait reconnu, il gémit, rejetta de ſon ſein l'horrible nourriture, renverſa la table, & dévoua les Pélopides au plus affreux deſtin. Dès lors dut périr la race de Pliſthène; dès lors fut arrêtée la mort d'Agamemnon: c'eſt avec juſtice que j'en ſuis l'artiſan. Troiſième fils d'un père infortuné, dès mon berceau, je fus exilé avec lui. Nourri pour le venger, la juſtice m'a ramené; c'eſt moi qui, par la main d'autrui, ai frappé le coup: mes conſeils ont tout fait. Déſormais je puis mourir content ſur l'ennemi tombé dans le piége de la vengeance.

LE CHŒUR.

Egiſte, l'inſolence dans le crime eſt horrible à mes yeux. Vous oſez vous vanter d'avoir été l'aſſaſſin de ce prince, d'avoir ſeul conſeillé ſa mort déplorable. Ah! vous en répondrez ſur votre tête. Un juſte ſupplice, & les imprécations du peuple vous attendent.

EGISTE.

Eſt ce vous qui parlez ainſi au pilote, vous,

aſſis au dernier banc des rameurs ! Vieillards, on dit, vous le ſçavez, qu'il eſt difficile d'apprendre la ſageſſe à votre âge ; cependant les fers, les horreurs de la faim ſont de grands maîtres, même pour la vieilleſſe, ils guériſſent l'erreur... Ne voyez vous rien en voyant ces objets ? Ne vous roidiſſez pas contre le joug ; craignez de l'aggraver.

LE CHŒUR, (à Clytemneſtre.)

Femme cruelle ! c'étoit donc ainſi que vous attendiez votre époux au retour des combats ! C'étoit peu d'avoir déshonoré ſa couche, vous prépariez la mort d'un héros.

EGISTE.

Ah! ces mots vous coûteront bien des larmes. Vous ne reſſemblez point à Orphée, qui entraînoit tout par les charmes de ſa voix, vous, qui nous aigriſſez par vos clameurs inſenſées ; vous ſerez traînés dans les fers ; la force vous adoucira.

LE CHŒUR.

Croyez vous régner jamais ſur les Argiens, vous, qui après avoir préparé la mort de leur roi, n'avez pas oſé la lui donner vous même ?

EGISTE.

Son épouſe ſeule pouvoit le tromper : notre haine antique me rendoit trop ſuſpect ; mais je ſçaurai me ſervir de ſa puiſſance pour regner à ſa place. J'accablerai d'un joug peſant le courſier indocile qui refuſera d'obéir : enfermé dans un

lieu obſcur, les ténebres & la faim le dompteront.

LE CHŒUR.

Lâche, que ne l'avez vous immolé vous même. Il falloit qu'une femme, l'exécration d'Argos & de nos dieux, vous prêtât ſon bras! Mais Oreſte vit encore.... Les dieux, les juſtes dieux le ramèneront, &, vous deux, vous ſerez ſes victimes.

EGISTE.

Puiſque vous voulez ſans ceſſe agir & parler ainſi, vous connoîtrez bientôt.... Hola, gardes, à moi, le moment preſſe; préparez vos épées...

LE CHŒUR.

Avec l'épée auſſi je ſçaurai me défendre, ou mourir.

EGISTE.

Mourez; j'en accepte l'augure.... Interrogeons le ſort...

CLYTEMNESTRE.

Ah, cher Egiſte, n'ajoutons pas à nos maux. N'en avons nous pas recueilli une déplorable moiſſon? C'eſt aſſez de déſaſtres, ne verſons plus de ſang. Vieillards, rentrez dans vos maiſons: n'attendez pas qu'on vous y force. Les circonſtances exigeoient ce que nous avons fait. S'il nous faut une peine, c'eſt aſſez que nous ſoyons frappés par le courroux peſant du ciel. Tel eſt le conſeil d'une femme; daignez l'écouter.

EGISTE.

Quoi donc, ils jouiront du fruit de leur audace: ils iront par tout invoquer les dieux: ils oseront accuser leurs maîtres!...

LE CHŒUR.

Jamais, jamais les Argiens ne flatteront un traitre.

EGISTE.

Je sçaurai vous rejoindre quelque jour...

LE CHŒUR.

Ah! si le ciel ramène jamais Oreste!..

EGISTE.

Toujours les proscrits se repaissent d'espérance...

LE CHŒUR.

Poursuivez... jouissez... outragez la justice...; vous le pouvez.

EGISTE.

Vous payerez cher cette folle insolence...

LE CHŒUR.

Triomphez avec audace auprès de votre conquête [1].

CLYTEMNESTRE.

Méprisez, cher Egiste, ces vaines injures. Maîtres de ce palais, nous sçaurons bien, vous & moi, nous faire obéir.

1 Littéralement: Comme le coq près de la poule.

FIN.

EXAMEN

DE LA TRAGÉDIE

D'AGAMEMNON.

Le ſavant M. Schutz, qui nous a donné une nouvelle édition d'Eſchyle, accompagnée de notes fort utiles, a raiſon de remarquer que cette pièce, indépendamment du ſujet, eſt conſtruite de manière à exciter les plus fortes impreſſions de terreur & de pitié. Un roi couronné de gloire, vainqueur d'un peuple ennemi, revient au bout de dix ans dans ſa patrie, & y eſt aſſaſſiné par ſa femme, dont d'indignes amours avoient corrompu le cœur! Sans doute cet événement ſeul étoit bien propre à exciter la commiſération du ſpectateur; mais le poëte a ſçu fort heureuſement préparer cette impreſſion pour la rendre plus profonde. Ce roi vainqueur n'arrive point dans ſa patrie avec la fierté d'un conquérant; il n'oſe marcher ſur les tapis que la reine a fait étendre devant ſon char, au moment qu'il en va deſcendre. Il attribue aux dieux ſeuls l'avantage qu'il a de revoir ſa patrie; il veut qu'on réſerve pour eux ſeuls la pompe qu'on lui deſtine; il convient qu'il n'eſt qu'un homme, &

qu'il ne faut point l'honorer comme un dieu. Cette modeſtie, ſi éloignée du caractère ſuperbe que l'on prête ordinairement à Agamemnon, paroît n'avoir été ainſi annoncée que pour diſpoſer les eſprits en ſa faveur; &, pour faire voir avec plus d'éclat un exemple des grandes révolutions humaines. Ce conquérant ſi fier, ce roi des rois, ce vainqueur de l'Aſie vient dans ſon palais pour y périr ſous les coups d'une femme. Il ſembleroit donc qu'Eſchyle dans cette pièce avoit déjà tourné les effets de la tragédie vers ſon véritable objet, dont nous avons aſſez parlé. Le P. Brumoy, & les autres critiques, ne ſe ſont pas contentés de cet objet ſeul; ils ont cru que la tragédie devoit préſenter auſſi la punition des méchans; &, comme ils n'ont pas vu Clytemneſtre punie dans cette pièce, ils ont dit que la ſédition annoncée à la fin, faiſoit entrevoir la punition de cette reine coupable : mais c'eſt vouloir forcer le ſens des choſes pour y trouver ce qui n'y eſt pas. Si la punition n'eſt pas dans la pièce, c'eſt qu'elle n'en fait point partie, & ſi elle n'en fait pas partie, comment peut elle en être la fin?

Au reſte il faut convenir que le ſentiment de pitié, excité par le ſort d'Agamemnon, que le poëte a voulu rendre intéreſſant, eſt bien moins fort que celui de la terreur, qui eſt porté au dernier degré par les prédictions de Caſſandre. Il n'eſt

point de lecteur qui, en lisant ces prédictions, ne se rappelle la magnifique scène de la prophétie de Joad, dans Athalie. Les prophêtes ont inspiré sans doute à Racine les sublimes images dont elle est remplie, mais c'est Eschyle qui lui aura appris l'art de les mettre en scène.

On a reproché, avec raison, à cette tragédie le peu d'action qui régne dans les premiers actes; le poëte tient trop long-temps l'esprit suspendu dans l'attente de l'arrivée d'Agamemnon : il est vrai qu'il remplit une partie de cet intervalle par un grand sepctacle, par la pompe des sacrifices de Clytemnestre, & par la préparation de ce qui doit arriver; mais le chœur, qui dans toutes les pièces d'Eschyle ajoute beaucoup à l'intérêt, par les émotions qu'il éprouve & qu'il communique, ne pouvoit pas dans celle-ci prendre part à l'action, puisque l'action même est le dénouement de la pièce, & a été forcé de s'abandonner à des réflexions trop générales. Mais le plus grand vice de la constitution de cette tragédie, est l'invraisemblance de l'arrivée d'Agamemnon peu d'heures après que les signaux de la prise de Troye se font appervoir. Quelques critiques, comme l'abbé d'Aubignac, ont voulu sauver cette invraisemblance, en supposant que la première scène de cette tragédie n'est qu'un prologue, où on annonce un événement, celui de l'apparition des fanaux,

bien antérieur à l'action de la tragédie ; mais cela ne peut guère quadrer avec ce que dit Clytemneſtre au chœur, v. 289, que la ville de Troye a été priſe la nuit précédente. Il paroît donc que les tragiques Grecs, aſſez ſévères ſur la vraiſemblance des actions qui ſe paſſoient ſur le théâtre, l'étoient beaucoup moins ſur ce qui ſe paſſoit hors de la ſcène. Cependant il ſeroit poſſible de ſauver cette abſurdité à Eſchyle, en démontrant qu'il n'a point ſuivi dans cette pièce l'unité de temps, ou la règle indéfinie des vingt-quatre heures. Il ſuffiroit même de ces vers, que Clytemneſtre adreſſe au hérault qui vient lui annoncer l'arrivée d'Agamemnon :

Ανωλόλυξα μεν πάλαι χαρᾶς ὕπο,
Ὅτ' ἦλθε ὁ πρῶτος νύχιος ἄγγελος πυρὸς.

Il ſemble que le mot πάλαι ne ſçauroit convenir à un événement qui s'eſt paſſé le jour précédent. Peut-être auſſi le mot πάλαι n'eſt-il ici qu'un mot explétif, comme les Attiques l'employent quelquefois. Ceci n'eſt qu'une conjecture que j'abandonne au jugement des ſavans.

LES COEPHORES[1],

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

Ce titre ſignifie DES PERSONNES QUI PORTENT DES LIBATIONS. Il eſt tiré du fond du ſujet, qui eſt le même que l'ELECTRE de Sophocle. Eſchyle l'avoit traité avant lui avec les mêmes perſonnages eſſentiels. Il a pris pour ſon chœur des filles étrangères, eſclaves de Clytemneſtre, & attachées à Electre. Comme il les introduit portant des préſens au tombeau d'Agamemnon, il leur a donné le nom de COËPHORES, dont il intitule ſa tragédie.

ACTE PREMIER.

Le commencement n'eſt pas entier : mais ce qui y manque n'empêche pas qu'on n'entrevoie l'expoſition du ſujet. Le fond de la ſcène eſt le tombeau d'Agamemnon. Oreſte y arrive avec Pylade. Il invoque Mercure, qui préſide aux funérailles. Il coupe ſa chevelure pour la répandre ſur le monument, ſuivant l'uſage ; &, tandis qu'il eſt occupé à cette pieuſe cérémonie, il ap-

1 Il ſeroit plus exact d'écrire CHOÉPHORES, pour conſerver l'étymologie de ce mot, qui vient de χοὴ libatio.

perçoit de loin Electre sa sœur, à la tête d'une troupe de jeunes filles qui s'avancent avec des dons pour le mort. De peur d'en être vu, il se coule un peu à l'écart avec son ami, après avoir demandé à Jupiter de le secourir dans le projet de vengeance qu'il a médité. Cette exposition est nette & noble; elle fait voir que l'inventeur de la tragédie en avoit conçu des idées bien précises.

Les jeunes filles arrivent ; & celle qui parle pour les autres, dit qu'elle conduit la cérémonie funébre en battant des mains. « Leurs joues, » ajoute-t-elle, montrent encore les traces ré» centes que la douleur y a imprimées. Leur » cœur ne se nourrit que de soupirs. Leurs voiles » & leurs vêtemens sont déchirés. Un songe » affreux, suscité sans doute par Agamemnon, » effraie Clytemnestre, & l'engage à les envoyer » à son tombeau pour l'appaiser par des dons. » O maison déplorable, ô palais haï du soleil & » des hommes ! d'épaisses ténébres te couvrent » & vengent le meurtre de ton souverain. Cette » majesté du trône, si respectacle autrefois, & » dont la renommée s'étendoit si loin, s'est » évanouie.... Que la justice est inégale dans ses » châtimens! Elle fond tout à coup sur les uns, » elle poursuit lentement les autres, & quelques » uns se dérobent à ses regards, à la faveur d'une nuit

» nuit ſombre qui les enveloppe [1]... Malheureuſe » dans l'eſclavage où je ſuis, il faut que je cache » ma haine pour mes maîtres, & que j'approuve » des iniquités. Mais Agamemnon eſt l'objet de » ma ſecrète douleur ». Il n'eſt pas poſſible de rendre à la lettre la force & l'énergie des vers de ce chœur.

ACTE II.

Electre prend la parole, & demande à ces filles comment elle doit invoquer ſon père pour lui faire agréer ces libations, qu'on l'oblige de porter à ſon ſépulcre. « Lui dirai-je que ce ſont là des » dons qu'une épouſe cherie envoie à ſon cher » époux.... hé, puis-je le dire ſans rougir ? dois- » je le prier de payer ces dons, qu'une main » barbare lui envoie, par un retour digne d'elle » & de lui ? ou vaut-il mieux me taire, détourner » les yeux avec horreur, & jetter comme des » choſes exécrables, ces indignes préſens » ? Le chœur lui conſeille de faire des vœux favorables pour elle, pour Oreſte, pour quiconque haït Egiſte, & d'y mêler des imprécations pour ſes ennemis. Ceci ſe fait par vers entrecoupés d'in-

1 Le texte ne préſente point ce ſens là. Il dit au contraire que la juſtice atteint le coupable juſques dans l'obſcurité de la nuit. Le lecteur peut conſulter la traduction de M. du Theil à la ſuite de cet extrait.

terrogations & de réponses, pour instruire Electre de ce qu'elle doit demander.

Elle commence donc ainsi : « Mercure souterrain, daignez m'assurer que mes vœux seront » agréables aux dieux infernaux, témoins du » meurtre de mon père, & à la terre dont le » sein libéral produit tout & fait tout rentrer en » elle même. C'est dans cette vue que je fais » cette libation. O mon père ! jettez sur nous » un regard de pitié. Rendez la liberté & l'em- » pire à Oreste & à moi. Une mère inhumaine, » qui vous a donné pour successeur Egiste, votre » assassin, nous a tous trahis. Je suis esclave, & » mon frère est écarté du trône paternel, tandis » qu'ils jouissent impunément du fruit de vos » travaux. Rappellez Oreste en ces lieux, & faites » que mes mains soient moins criminelles que » celles de ma mère. Quant à nos ennemis, pa- » roissez à leurs yeux comme un vengeur irrité, » & ravissez le jour à ceux qui vous l'ont ravi. » Telle est l'imprécation que j'ose prononcer » contr'eux ». Elle invite ensuite le chœur à pousser des cris lugubres, & à chanter autour du tombeau.

La cérémonie faite, Electre apperçoit avec surprise des cheveux coupés tous semblables aux siens. Elle sçait que ce ne sont pas ceux de Clytemnestre. Une lueur d'espérance lui fait soup-

çonner que ce pourroient être ceux d'Oreſte. Cette idée lui pénétre le cœur comme un trait, & lui fait verſer des larmes de joie. Ainſi s'exprime-t-elle par l'inſtinct de la nature. Mais la crainte ſuccède à l'eſpérance, & rien ne peut la tirer de ſon incertitude. Elle avance ; elle voit ſur la terre des traces ſemblables à celles de ſes pieds. Tout cela ne fait que la rendre plus inquiéte : elle demeure donc dans ce trouble juſqu'à ce qu'Oreſte paroiſſe à ſes yeux. Il ſe montre tout à coup, & ſe fait reconnoître pour ſon frere, en lui préſentant un voile qu'elle a tiſſu elle-même.

Cette reconnoiſſance n'eſt pas à la vérité ſi brillante ni ſi pathétique que celle de Sophocle, mais elle eſt naturelle ; & je ne vois pas pourquoi M. Dacier dit : QU'ELLE SE FAIT DE LA MANIÈRE DU MONDE LA PLUS GROSSIÈRE, ni pourquoi il regarde comme un très grand défaut, qu'elle ſe faſſe de ſi bonne heure. Car, quant à ce point, « C'eſt, dit-il, un vice que la reconnoiſſance ſoit » ſi éloignée de la péripétie », c'eſt à dire du changement d'état. Cela ſeroit bon ſi la reconnoiſſance produiſoit immédiatement, & tout à coup, ce paſſage de l'état malheureux à une heureuſe fortune, comme il arrive dans la plupart des ſujets tragiques. Mais il n'en eſt pas ainſi dans le ſujet préſent. Il faut qu'Oreſte concerte

avec ſa ſœur la révolution qu'il médite de faire dans le royaume, en tuant ſa mère & l'uſurpateur. Il eſt donc néceſſaire que la reconnoiſſance ſe faſſe de bonne heure, afin de produire insenſiblement, & avec vraiſemblance, un effet qui ne ſçauroit être prompt & qui exige des meſures. Ainſi Eſchyle n'a point péché en ceci, non plus qu'Euripide, comme on le verra ci après. Pour ce qui regarde la GROSSIÈRETÉ, je ne puis mieux en juſtifier Eſchyle qu'en traduiſant ce morceau de ſa pièce. Le voici:

ORESTE. (paroiſſant tandis qu'Electre tient les cheveux qu'elle a trouvés.)

Priez les dieux qu'ils accompliſſent ainſi le reſte de vos deſirs.

ÉLECTRE.

Eh, qu'ai-je obtenu d'eux?

ORESTE.

Vous voyez celui que vous avez tant déſiré de revoir.

ÉLECTRE.

De qui, je vous prie, parlez vous?

ORESTE.

D'Oreſte, dont je ſçai que vous ſouhaitez ardemment le retour.

ÉLECTRE.

Hé, les dieux me l'ont-ils accordé?

ORESTE.

Oui: c'eſt moi. Ne l'attendez plus.

ÉLECTRE.

Voulez vous, ô étranger, me tendre un piége ?

ORESTE.

Ce ſeroit contre mes propres intérêts.

ÉLECTRE.

Venez vous inſulter à ma douleur ?

ORESTE.

Elle m'eſt commune avec vous.

ELECTRE.

Quoi ! c'eſt à Oreſte que je parle !

ORESTE.

Je parois à vos yeux, & je vous ſuis méconnoiſſable, moi dont vous ſembliez reconnoître la préſence dans les reſtes de ma chevelure, & juſques dans les traces de mes pas ! approchez de votre tête * les cheveux d'un frère qui vous reſſemble. Reconnoiſſez ce voile, ouvrage de vos mains, ce tiſſu précieux, ces figures d'animaux, &c.

* Oreſte étoit abſent depuis dix années, & il étoit enfant quand Electre l'envoya en Phocide. Or quand il eſt de retour à Mycènes, déjà devenu homme, ſa ſœur peut elle le reconnoître à la couleur de ſes cheveux, & ſur tout A LA MESURE DE SES PIEDS. Le P. Brumoy a beau dire : le bon Eſchyle a des morceaux frappants, une poéſie ſublime ; mais il radote quelquefois. Il eſt donc vrai qu'Euripide, ni Ariſtophane, ni M. Dacier n'ont pas été ſi mal fondés dans leur critique. Note de l'ancien éditeur.

Je sçai qu'Ariſtophane, dans ſes * NUÉES, ſe mocque en paſſant de cette reconnoiſſance fondée ſur la reſſemblance des cheveux : trait de ſatyre fort indirect, puiſque Madame Dacier paroît ne l'avoir pas apperçu, ou n'a pas voulu l'appercevoir. Mais ce trait tombe à faux; puiſqu'Electre ne conclut pas ſimplement de cette reſſemblance, que ſon frère ſoit de retour, mais qu'elle tire cette conſéquence de pluſieurs réflexions juſtes. Je sçai encore qu'Euripide, dans ſon ELECTRE a badiné ſur les trois marques dont ſe contente cette princeſſe; à ſçavoir ſur le rapport qu'elle voit entre les cheveux répandus & les ſiens, ſur la conformité des traces marquées ſur la terre avec celles de ſes pieds, & enfin ſur le tiſſu qu'Euripide appelle une robe de ſa grace; quoique le mot ὕφασμα ſignifie auſſi un voile, & ſoit pris par Eſchyle dans ce ſens. Ne le fut-il pas, Oreſte pouvoit avoir conſervé & apporté avec lui cette robe, pour ſe faire plus ſûrement reconnoître. Mais, outre qu'Euripide dégrade en ceci la majeſté de la tragédie, qu'il abaiſſe au comique, il exagère le ridicule, ou plutôt il veut en trouver où il n'y en a point.

Sa façon de le faire eſt pourtant ſi plaiſante, qu'on ne ſera peut-être pas fâché de voir ici ce morceau de ſon Electre avant que de voir la

* Voyez les NUÉES d'Ariſtophane. act. I. ſcène dernière.

pièce elle même. Un vieillard, domeſtique d'Agamemnon, revient de ſon tombeau. Il paroît comblé de joie. « J'ai trouvé, dit-il à Electre, des » boucles d'une chevelure blonde, & j'ai été » ſurpris de voir qu'on eût oſé les porter à ce » tombeau. Ce n'eſt ſans doute aucun Argien. » C'eſt donc apparemment votre frère qui a » voulu honorer les mânes du déplorable Aga- » memnon. Conſidérez ces cheveux, approchez » les de votre tête, & comparez la couleur; » car enfin vous ſçavez que ceux qui ſont » iſſus du même ſang ont coutume de ſe reſ- » ſembler ».

ÉLECTRE.

Vous n'y ſongez pas, ô vieillard, penſez vous que le brave Oreſte vint en cachette à Argos, & fût arrêté par la crainte d'un Egiſte? (Mauvaiſe raiſon contre Eſchyle. Oreſte étoit ſeul, & il devoit uſer de ſtratagême pour faire une révolution d'état.) D'ailleurs comment voulez-vous que ſa chevelure ſe rapporte à la mienne? L'une doit ſe ſentir de la manière dure dont un jeune homme de condition eſt élevé; l'autre ſe reſſent toujours de la molleſſe que lui donne le ſoin qu'on a de parer le ſexe.

LE VIEILLARD.

Du moins ajuſtez vos pieds ſur les veſtiges des ſiens, & voyez s'ils ne s'y rapportent pas?

ÉLECTRE.

Hé, comment les traces des pas ſeroient-elles imprimées ſur la pierre & ſur la terre dure? Mais quand cela pourroit être, peut-on imaginer que les pas d'un frère & d'une ſœur puiſſent être ſemblables?

LE VIEILLARD.

Mais ſi Oreſte étoit de retour, ne pourriez vous pas reconnoître la robe tiſſue de vos mains dont il étoit orné, lorſque je le dérobai à la mort?

ÉLECTRE.

Ignorez vous donc, ô vieillard, que j'étois encore enfant lorſqu'Oreſte fut enlevé? mais quand il ſeroit poſſible que je lui euſſe tiſſu une robe, pourroit-il la porter encore? il faudroit que les vêtemens ſuiviſſent la deſtinée des humains pour croître comme eux. Croyez moi, c'eſt quelque étranger ami d'Agamemnon, ou quelque citoyen qui aura trompé des yeux attentifs, pour porter ces triſtes dons au tombeau, &c.

Enfin je ſçai qu'Ariſtote * ne met qu'au ſecond rang des reconnoiſſances, celles qui ne ſont fondées que ſur la reſſemblance & le raiſonnement. Il cite même cette reconnoiſſance d'Oreſte dans

* Ariſtote, POET. chap. 17.

Eſchyle. Mais ce n'eſt pas là prouver qu'elle ſoit GROSSIÈRE.

Après les premiers tranſports d'une reconnoiſſance ſi ſubite *, Oreſte fait une prière éloquente à Jupiter, pour le conjurer de conſerver ce qui reſte d'une illuſtre maiſon. Il ajoute que c'eſt un oracle d'Apollon qui l'a contraint de venir venger un père, en ôtant le jour à ſes aſſaſſins; que ce dieu l'a menacé des plus cruels ſupplices s'il ne le faiſoit, qu'en le faiſant même il ſeroit livré aux furies, frappé de lèpre, ou de quelque maladie horrible, ſéparé du commerce des hommes, & obligé de traîner une vie languiſſante. Voilà une étrange doctrine. Criminel en obéiſſant, ou en n'obéiſſant pas, Oreſte eſt également menacé d'être puni. Il ſe réſout à obéir. La tendreſſe pour un père l'emporte ſur tout autre égard, auſſi bien que la pitié pour un peuple ſacrifié à l'ambition d'un uſurpateur, & d'une mère parricide. C'eſt ainſi qu'Eſchyle tâche d'aſſaiſonner un autre parricide pour le rendre ſupportable par la néceſſité de le commettre.

*Cette reconnoiſſance ſi ſubite eſt appellée GROSSIÈRE par M. Dacier; & ſi M. Dacier entend par là une reconnoiſſance mal préparée & mal conduite, on ne voit pas qu'il ait ſi grand tort. Qui voudra comparer les deux reconnoiſſances dans Eſchyle & dans Sophocle, verra ſans peine que la tragédie, du temps d'Eſchyle, étoit dans ſon enfance; & que Sophocle & Euripide, mais ſur tout Sophocle, l'ont amenée à ſa maturité, pour ne pas dire à ſa perfection. Note de l'ancien éditeur.

Le chœur fait des vœux en faveur d'Oreſte ; & ici commence un retour de tendreſſe entre le frère & la ſœur. Dans cette ſcène, qui eſt très vive, quoiqu'aſſez longue, il ſe fait un combat entre l'horreur naturelle du crime, & le deſir effrené d'une vengeance qui paroît légitime. C'eſt une perte pour notre langue, qu'on ne puiſſe rendre la délicateſſe de tous ces mouvemens qui ſe trouvent confondus dans une foule d'expreſſions & de vers d'une telle énergie, qu'ils perdroient tout leur prix dans une traduction littérale. On y voit dans Oreſte la vengeance dominante ; mais combattue par un reſte de ſcrupule qu'Electre & le chœur apperçoivent malgré lui, & qu'ils tâchent de vaincre ſans lui faire ſentir qu'ils l'apperçoivent. « O mon père, s'écrie-» t-il, où êtes vous ? où eſt ce lit fatal où vous » avez perdu la vie » ? Electre entre dans le même mouvement ; & le chœur les exhorte, non à pleurer, mais à venger celui qu'ils pleurent. « Hélas, continue la Princeſſe, ſi du moins quel-» que Lycien vous eût ravi le jour au ſiége de » Troye, vous auriez confondu vos cendres avec » celles de tant d'illuſtres Héros dont vous fûtes » le roi ». Le chœur invoque Jupiter vengeur & les furies. « Où êtes vous, déeſſes infernales ; » ô vous, qui prenez l'intérêt de ceux qu'on a » indignement égorgés, jettez les yeux ſur ces

» triſtes reſtes des Atrides ». Mais Electre, qui ſe ſent trop attendrie, en ne conſidérant qu'un père mort, ranime ſon courroux par l'idée & la peinture d'une femme barbare qui a donné la mort à ſon époux. Sur quoi Oreſte lui dit qu'il prend le parti de plonger le poignard dans le ſein de ſa mère; il ajoute, en ſoupirant, & de mourir apres elle. Electre, qui regarde ce dernier mot & ce ſoupir comme un reſte de remords qui ſe réveille, achéve d'aigrir le courroux de ſon frère contre Clytemneſtre. « Elle a coupé, dit-elle, » les pieds & les mains à ſon époux, & voici le » lieu où elle l'a inhumé ». Electre retrace ici en peu de mots ſa propre misère; puis elle invoque ſon père & les dieux. Ces fréquentes invocations, continuées alternativement, donnent de l'ame à toute cette ſcène, & ſont l'expreſſion pure de la vengeance & de la douleur. Car on y prie Agamemnon de ſe ſouvenir des indignes traitemens qu'il a ſoufferts, & on lui rappelle toute la noirceur de l'appareil de ſa mort.

Oreſte enfin demande par quelle bizarrerie Clytemneſtre s'aviſe d'envoyer des libations ſur le tombeau d'un mari qu'elle a maſſacré. C'eſt, lui dit-on, l'effet d'un ſonge effrayant. La reine a cru voir en dormant un ſerpent ſortir de ſon ſein; elle a cru l'allaiter, & le ſerpent lui a tiré du ſang au lieu de lait. Rien de plus naïf que

cette courte narration. Telle eſt la manière des anciens. Elle peint en peu de mots. Oreſte, qui conçoit le ſens de ce ſonge, jure qu'il l'accomplira ; & pour cela il envoie Electre dans le palais, afin d'obſerver ce qui s'y paſſe, il engage le chœur à un ſecret impénétrable, & il deſtine Pylade à le ſeconder dans ſon projet. Le chœur, pour l'intermède accoutumé, repaſſe les amours funeſtes qui ſe ſont cimentées par le ſang. C'eſt un tiſſu des amours de la fable, mis en ſtrophes pour le chant.

ACTE III.

Un eſclave ſort du palais : Oreſte l'appelle, & lui ordonne d'annoncer qu'un étranger eſt arrivé. Clytemneſtre ſurvient ſuivie d'Electre. Oreſte ſe dit un homme de Daulie, chargé par Strophius de porter à Argos la nouvelle de la mort d'Oreſte, & il feint de ne connoître ni la reine, ni la princeſſe. Ce prince, inconnu de Clytemneſtre, s'excuſe d'être obligé de faire un rapport ſi affligeant à des perſonnes qui l'honorent de l'hoſpitalité. Pour Clytemneſtre, elle reçoit froidement cette nouvelle, & dit à l'étranger prétendu, qu'il n'en ſera pas moins cher à Egiſte. Elle donne ordre qu'on prépare l'appartement deſtiné aux étrangers. Oreſte entre donc dans le palais, auſſi bien que Clytemneſtre & Electre, qui ſe retirent

de leur côté : ce qui donne au chœur l'eſpérance d'un heureux ſuccès.

La vieille qui a élevé Oreſte, va chercher Egiſte, par ordre de la reine. « L'inhumaine, » dit-elle, affecte une feinte douleur, mais elle » a peine à cacher ſa joie. C'eſt à moi de pleurer » le malheureux Oreſte ». Elle fait voir en effet la plus vive douleur. Le caractère de cette nourrice eſt très naïf. Car elle ſe rappelle aſſez en détail toutes les peines que lui a coûté l'enfance d'Oreſte. Il faut paſſer cela aux mœurs anciennes. Elle parle en un mot à peu près comme Phénix, dans Homère, à l'égard d'Achille, choſe dont on a fait un crime à Homère, & qu'on ne pardonneroit pas davantage à Eſchyle. Le chœur, pour conſoler cette femme, lui laiſſe entrevoir que le bruit du trépas d'Oreſte eſt un faux bruit ſemé à deſſein, & l'engage à ne pas différer davantage d'avertir Egiſte. Durant cet intervalle il chante à l'ordinaire pour occuper le théâtre, & ſes chants ne ſont que des prières pour la réuſſite de l'entrepriſe d'Oreſte. Il ne faut pas omettre que dans l'entretien du chœur avec la vieille, elle dit qu'elle a ordre d'avertir Egiſte de venir avec ſes gardes. C'eſt une précaution qu'a pris le poete pour marquer le caractère des tyrans, qui, ayant tout à ſe reprocher, vivent toujours dans la crainte, & en même temps pour ſurprendre l'eſprit

du ſpectateur par ce nouvel obſtacle. Mais le chœur le léve auſſitôt en diſant à la gouvernante de ſe bien garder de parler à Egiſte de cette circonſtance, & de l'engager au contraire à paroître ſeul, en le prévenant ſur les bonnes nouvelles qu'on vient lui annoncer.

ACTE IV.

Egiſte paroît en effet accompagné d'un ſeul homme qui l'avoit appellé de la part des deux étrangers. Il vient s'inſtruire de la vérité du fait ſur la mort d'Oreſte. Il ne fait point éclater ſa joie comme dans Sophocle ; au contraire, ſa politique défiante lui fait dire qu'il eſt fâcheux de répandre de pareils bruits, s'ils ne ſont éclaircis & fondés ; qu'on en peut tirer de dangereuſes conſéquences, en ſe rappellant la mort d'Agamemnon ; que peut-être ces bruits ne ſont nés que des vaines frayeurs de quelques femmes. C'eſt qu'il a été auſſi averti par la nourrice de la part de la reine. Il interroge l'homme qui l'accompagne, & celui ci le renvoye aux deux étrangers pour être plus ſûrement informé.

Egiſte entre dans leur appartement, tandis que le chœur fait des vœux contre lui : mais en entrant il eſt frappé par Oreſte. On entend ſes cris ſur le théâtre. Les filles qui compoſent le chœur s'écartent un peu en partie de frayeur, &

en partie pour ne paroître pas complices de cette action. Un domeſtique ſort tout effaré. Il annonce par ſes cris la mort de ſon maître, & fait promptement ouvrir l'appartement de la reine. Elle ſort; & il lui apprend ce qui vient de ſe paſſer. « Ah, » s'écrie Clytemneſtre, nous ſommes trahis, » nous périſſons par les embuches, comme nous » avons fait périr Agamemnon ». Elle demande des armes. Mais Oreſte ſe préſente à elle. « Je » vous cherche encore, lui dit-il; pour Egiſte il » eſt puni ». Et comme Clytemneſtre pouſſe un ſoupir ſur la mort de ſon cher Egiſte, « Barbare, » ajoute Oreſte, vous aimez cet époux. Hé bien, » vous l'accompagnerez au tombeau ». Clytemneſtre, qui reconnoît ſon fils à cet exploit, lui demande grace, & lui montre le ſein qui l'a allaité. Oreſte eſt ébranlé à ce ſpectacle. « Que » dois-je faire, dit-il, cher Pylade » ? Pylade le raffermit en alléguant l'ordre du ciel. « Où » ſont les oracles d'Apollon ? où ſont vos ſermens ? Tout vous doit être ennemi hors les » dieux ». Oreſte étouffe ſa tendreſſe, & ordonne à la reine de le ſuivre dans l'appartement où eſt le corps d'Egiſte, pour y être immolée auprès de lui. « Un double crime vous a unis pendant la vie, » le même ſort va vous réunir; venez l'épouſer » encore une fois ». Le diſcours entrecoupé du fils & de la mère eſt court & vif. Il commence ainſi.

CLYTEMNESTRE.

O mon fils, ſongez que je vous ai nourri. Donnez moi la vie.

ORESTE.

Vous avez tué mon père, & vous verriez le jour avec moi !

CLYTEMNESTRE.

C'eſt le deſtin qui donna la mort à Agamemnon.

ORESTE.

Et le deſtin le venge par la vôtre.

CLYTEMNESTRE.

Serpent que j'ai nourri dans mon ſein ! ah, mon ſonge étoit trop vrai.

ORESTE.

Votre main a commis un parricide, mourez par un parricide.

Il faut convenir que cela a quelque choſe de trop barbare pour nos mœurs, quelqu'adouciſſement qu'Eſchyle ſemble y apporter. Oracle tant qu'on voudra, c'eſt toujours un fils qui tue une mère, & une mère ſuppliante. Sophocle eſt un peu moins dur en ceci qu'Eſchyle & Euripide. Le chœur termine cet acte par une eſpèce de triomphe ſur cette vengeance opérée, dit-il, par la juſtice même, fille de Jupiter.

ACTE

ACTE V.

Oreste sort du palais, & fait ouvrir les portes. Il montre de loin au peuple les corps d'Egiste & de Clytemnestre. D'un autre côté, il leur fait voir le voile dont l'un & l'autre couvrit Agamemnon pour le massacrer, & les chaînes dont ils le lièrent. « Qu'on l'étende, dit-il, ce voile abo-» minable, non pour être vu de mon père, mais » afin que le soleil, témoin de tant de sang ré-» pandu, me soit garant que c'est avec justice » que j'ai osé tuer une mère. Car, pour Egiste, je » n'en parle pas. Il porte la juste & trop douce » peine de son adultère ». Le chœur, à ce spectacle, sent réveiller sa douleur & son indignation: mais Oreste a beau se rassurer à cette vue; le fruit de sa victoire, est d'être obligé de fuir à Delphes, suivant les ordres d'Apollon. Il sent même déjà sa raison se troubler. Mais, avant que les furies viennent l'agiter, il prend les Argiens à témoin de son innocence, & les laisse jouir de la liberté qu'il vient de leur procurer, pour s'exiler lui même loin de sa patrie. A l'instant, il croit voir les Euménides avec les serpens qui sifflent sur leurs têtes, & des yeux qui distillent [1] de sang.

1 Toutes les éditions portent la même faute; il faut dire, Qui distillent LE sang. Mais nous n'avons point entrepris de corriger, ni de relever les fautes de ce genre, qui ont pu échapper au P. Brumoy. C'est le savant, & non l'écrivain, que nous avons promis d'examiner.

Ce n'eſt là qu'une fureur commencée. Auſſi Eſchyle ne l'a fait qu'ébaucher en grand maître. En effet Oreſte ne perd pas entièrement l'uſage de la raiſon. Il ſe retire avec Pylade, & le chœur finit en plaignant la deſtinée de cette maiſon, où ſe ſont commis tant d'attentats, & même le ſort d'Oreſte, obligé de les venger ſur une mère, & d'être coupable malgré lui.

Je ne dois pas oublier que les furies dont Oreſte eſt agité, & que Clytemneſtre appelloit LES CHIENS IRRITÉS D'UNE MÈRE, ſont une peinture très ancienne & très noble des remords qui aiguillonnent la conſcience d'un coupable; remords que la nature rend plus vifs & plus ſenſibles, quand il s'agit d'un crime qui l'offenſe auſſi violemment que le parricide. Cicéron dit admirablement à ce ſujet. « * Ne vous imaginez pas, » que, comme vous le voyez ſouvent aux ſpec- » tacles, un homme coupable d'impiété ou de » quelque attentat, ſoit réellement agité & ſaiſi » d'effroi par les torches ardentes des furies. Le » ſcélérat eſt tourmenté par ſes propres fautes, » pourſuivi par ſes frayeurs, agité par ſes fureurs, » bourrelé par ſes noirs projets, déchiré par ſes » remords. Voilà les furies domeſtiques qui s'at- » tachent pour toujours aux impies. Ce ſont elles » qui, jour & nuit, vengent par de cruels, mais

* Cic. pro Roſc. Amer. n. 40.

» justes supplices, le sang des pères sur des fils » parricides ». Nolite enim putare, quemadmodùm in fabulis sæpenumerò videtis, eos qui aliquid impiè sceleratèque commiserint, agitari & perterreri furiarum tedis ardentibus. Sua quemque fraus, & suus terror maximè vexat : suum quemque scelus agitat, amentiaque afficit : suæ malæ cogitationes conscientiæque animi terrent. Hæ sunt impiis assiduæ domesticæque furiæ quæ, dies noctesque, parentûm pœnas à consceleratissimis filiis repetunt.

PERSONNAGES.

ORESTE.
PYLADE.
LE CHŒUR. (Il eſt compoſé de femmes eſclaves, vraiſemblablement des captives Troyennes).
ÉLECTRE.
UN PORTIER.
CLYTEMNESTRE.
GYLISSE. (nourrice d'Oreſte).
EGISTE.
UN OFFICIER DU PALAIS.
PEUPLE.

La ſcène eſt à Argos, devant le palais & le tombeau d'Agamemnon.

LES CHOEPHORES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

O TOI, que ton père a commis à la garde des morts, Mercure ſouterrein [1], ſois mon protecteur & mon appui : après un long exil, je reviens enfin dans ma patrie. Au pied de ce tombeau, mon père, je t'appelle ; entends moi. Vois ces cheveux que je coupe pour la ſeconde fois, & dont Inachus [2], pour prix de la nourriture qu'il me donna dans mon enfance, reçut jadis les prémices ; c'eſt

1 Les Grecs donnoient à Mercure ce ſurnom χθόνιος, & y joignoient encore l'épithéte de conducteur, parce qu'il conduiſoit les ames dans les enfers. Sophocle, dans ſa tragédie d'AJAX, donne à ce dieu ces deux ſurnoms, Πομπαῖον Ερμῆν χθόνιον.

à toi que je les consacre ; ils sont l'offrande de la douleur..... Que vois-je ? quelles sont ces femmes assemblées, vêtues d'habits lugubres ? Que dois-je penser ? un nouveau malheur afflige-t-il ce palais ? seroit-ce des libations qu'elles apportent pour appaiser les mânes de mon père ? oui sans doute.... Ah ! c'est Electre ; c'est ma sœur ; je la reconnois à sa profonde tristesse. O Jupiter, fais que je puisse venger la mort de mon père ! prête moi ton secours ! Pylade, retirons nous ; sçachons l'objet de cette pompe lugubre.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Envoyée par les maîtres de ce palais, j'apporte des libations ; je frappe ma poitrine à coups redoublés ; mes joues ruissellent de sang, & mes ongles y viennent de tracer leur sillon. Mon cœur se nourrit de soupirs. Ces tissus déchirés, ces voiles en lambeaux sur mon sein découvert, annoncent la douleur & la triste infortune.

La terreur aux cheveux hérissés, fille prophétique des songes, du sein du sommeil annonçant

la vengeance, a rempli l'appartement des femmes, au fond de ce palais, & troublé par ſon cri le ſilence de la nuit. Les devins ont déclaré, de la part des dieux, que des mânes en courroux s'élevoient contre leurs aſſaſſins.

O terre, ô terre, c'eſt pour détourner ces menaces, qu'une épouſe (oſerai-je prononcer ce nom!) qu'une épouſe impie t'envoie cette offrande! offrande trop inutile. Comment racheter le ſang qu'elle a verſé? O malheureux foyers!.. déplorable ſéjour! Plus de ſoleil pour toi! d'odieuſes ténébres t'enveloppent depuis la mort de mon maître.

Il n'eſt plus ce ſouverain puiſſant, invincible, dont la majeſté ſoumettoit tous les cœurs. La crainte y régne aujourd'hui. Quiconque eſt heureux eſt un dieu & plus qu'un dieu pour les mortels. Mais la juſtice viſite bientôt les coupables. Elle les frappe, ſoit au grand jour, ſoit un peu plus tard, à la lueur du crépuſcule, ſoit dans l'obſcurité de la nuit.

La terre féconde a bu du ſang; le trépas vengeur a germé; il doit éclore. Le crime eſt pour ſon auteur la ſource des maux les plus cruels; il n'eſt point de grace pour qui profane le ſanctuaire de l'hymen. En vain ſe réuniroient les fleuves de l'univers, ils ne laveroient point un odieux parricide.

Pour moi, que les dieux ont enveloppée dans la ruine de ma patrie, qu'ils ont arrachée de la maiſon paternelle, & réduite à l'eſclavage, je dois, étouffant la haine amère dans mon cœur ; approuver, juſtes ou injuſtes, les volontés du tyran impérieux, qui diſpoſe aujourd'hui de ma vie. Mais en ſecret, dévorant mes ſoupirs, je pleure la triſte deſtinée de mon roi.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

Esclaves fidèles, puiſque vous m'accompagnez dans ce triſte devoir, aidez moi de vos conſeils. Lorſque je répandrai ces libations funèbres ſur le tombeau, quels ſouhaits formerai-je, quels vœux adreſſerai-je à mon père ? Lui dirai-je que j'apporte ces dons de la part de ma mère, de la part d'une épouſe chérie, à l'époux qu'elle chériſſoit? Non, je n'aurai pas ce courage. Quels mots puis-je donc proférer en arroſant la tombe de

mon père ? Le prierai-je d'envoyer, ainsi qu'il est juste, à ceux qui lui font ces présens, la digne récompense de leurs forfaits ? ou bien, puisque mon père a péri par un crime, dois-je répandre en silence cette liqueur sacrée, &, comme dans les sacrifices expiatoires, jettant au loin derrière moi ce vase, fuir sans détourner les yeux ? Chères amies, c'est à vous de me conseiller ; car, sans doute, vous partagez ma haine. Ouvrez moi sans crainte votre cœur. Hélas ! maîtres, esclaves, nous sommes tous également au pouvoir du destin. Si vous avez quelque avis meilleur, je désire que vous m'en fassiez part.

LE CHŒUR.

Vous l'ordonnez, je m'expliquerai sans détour ; j'en atteste ce tombeau, aussi sacré pour moi qu'un autel.

ÉLECTRE.

Parlez, puisque vous respectez le tombeau de mon père.

LE CHŒUR.

En arrosant sa tombe, priez le pour ceux qui l'aimoient.

ÉLECTRE.

Et quels amis pourrai-je lui nommer ?

LE CHŒUR.

Vous d'abord, & quiconque est l'ennemi d'Egiste.

ÉLECTRE.

Ne prierai-je donc que pour vous & pour moi ?

LE CHŒUR.

C'eſt à vous d'y penſer, à vous de le dire.

ÉLECTRE.

Et quel autre puis-je aſſocier à nous ?

LE CHŒUR.

Ah ! ſongez à Oreſte, tout abſent qu'il eſt.

ÉLECTRE.

Oui, vous éclairez mon cœur.

LE CHŒUR.

Puis, rappellant le crime, ſouhaitez à ceux qui en furent les auteurs....

ÉLECTRE.

Quoi?... délivrez moi de mon incertitude.

LE CHŒUR.

Qu'un dieu ou un mortel vienne.....

ÉLECTRE.

Les juger, ou les punir ?...

LE CHŒUR.

Dites hardiment, donner la mort à des aſſaſſins.

ÉLECTRE.

Puis-je ſans impiété adreſſer aux dieux de pareils ſouhaits ?

LE CHŒUR.

Pourquoi non ? c'eſt rendre à vos ennemis le mal qu'il vous ont fait.

ÉLECTRE.

Mercure ſouterrein, fais moi connoître que mes vœux ſont agréés des divinités infernales qui régnent où mon père habite, & de la terre elle même, qui enfante, nourrit & reprend tout. En répandant ces libations funébres, mon père, je t'appelle ; jette un regard de pitié ſur moi & ſur ton cher Oreſte ; fais nous rentrer dans ton palais. Maintenant nous ſommes errans, trahis par celle dont nous tenons le jour. Elle a donné ton lit à Egiſte, le complice de ta mort. Je ſuis eſclave ; Oreſte eſt indigent & fugitif ; tandis que les coupables, dans le ſein des plaiſirs, jouiſſent inſolemment du fruit de tes travaux. Fais qu'Oreſte revienne & triomphe en ces lieux. Entends ma voix, ô mon père ! accorde moi d'avoir un cœur plus chaſte & des mains plus pures que ma mère : voilà mes vœux pour tes enfans. Quant à tes ennemis, parois à leurs yeux, armé de la vengeance. Viens leur donner la mort comme ils te l'ont donnée. Telles ſont les imprécations que je mêle à mes prières ; ſois nous favorable. Que les dieux, la terre & la juſtice vengereſſe ſe joignent à toi. Avec mes vœux reçois ces libations.

(En diſant ces mots, elle arroſe le tombeau; elle ſe tourne enſuite vers le chœur).

Vous, ſuivant l'uſage, faites entendre vos gémiſſemens, chantez l'hymne funébre.

LE CHŒUR.

Verſons, verſons un torrent de larmes pour un maître trop malheureux ; que ſa tombe en ſoit arroſée ; qu'elles ſe mêlent à ſes libations ; qu'elles ſervent avec elles à détourner nos maux, pour en accabler nos ennemis. Du ſein des ténèbres, ô mon maître, ô mon roi, écoutez nous ! Hélas ! hélas ! qui ſera votre vengeur ? qui ſauvera vos enfans ? Que le dieu des Scythes, que Mars lance lui même ces traits déchirans, ces traits imprévus, qui portent par tout une mort inévitable.

ÉLECTRE.

C'en eſt fait ; mon père a reçu les libations. Divin meſſager de l'olympe & des enfers. . . . .

(En diſant ces mots, elle apperçoit les cheveux qu'Oreſte avoit mis ſur le tombeau ; elle accourt auſſitôt vers le chœur).

Chères amies, partagez ma ſurpriſe.

LE CHŒUR.

Parlez ; mon cœur palpite de crainte.

ÉLECTRE.

J'ai trouvé ſur la tombe cette boucle de cheveux. . . .

LE CHŒUR.

De qui ſont-ils ? Quel homme ou quelle femme les y a déposés ?

ÉLECTRE.

Il n'eſt pas difficile de le conjecturer.

LE CHŒUR.

Comment ? Quoique plus jeune, inſtruiſez moi.

ÉLECTRE.

Je ſuis la ſeule ici qui pût offrir ce préſent à mon père....

LE CHŒUR.

Tous ceux qui lui devoient cette offrande ſont ſes ennemis.

ÉLECTRE.

Ces cheveux d'ailleurs ſont tout à fait ſemblables....

LE CHŒUR.

A quels cheveux ?... je brûle de l'apprendre...

ÉLECTRE.

Aux miens ; ils ſemblent être les mêmes.

LE CHŒUR.

Seroit-ce un préſent fait en ſecret par Oreſte ?

ÉLECTRE.

Il eſt aſſez vraiſemblable que ces cheveux ſont à lui [1].

LE CHŒUR.

Comment aura t-il oſé venir en ces lieux ?

1 Voilà le véritable ſens du texte, qui n'a rien en ſoi que de raiſonnable ; au lieu que ceux qui l'ont traduit ainſi : « Ils reſſemblent parfaitement aux ſiens », ont fait dire une abſurdité à Eſchyle.

ÉLECTRE.

Il aura envoyé cette offrande à ſon père.

LE CHŒUR.

C'eſt un nouveau ſujet de larmes, ſi elle annonce qu'il ne reverra plus ſa patrie.

ÉLECTRE.

Ah! mon cœur eſt aſſailli des flots de la triſteſſe; un trait perçant m'a frappée. En regardant ces cheveux, mes yeux ſont inondés des larmes les plus amères. A qui des Argiens pourroient-ils appartenir? Ce ne peut être à celle qui aſſaſſina ſon époux, à ma mère, dont la ſacrilége averſion pour ſes enfans dément un nom ſi tendre. Mais comment m'aſſurer qu'ils ſont un don d'Oreſte, du mortel le plus cher? Toutefois l'eſpoir me flatte.... Hélas! que ces cheveux ne peuvent-ils parler, & diſſiper mon cruel embarras? que ne me diſent-ils ſi, ſéparés d'une tête ennemie, je dois les rejetter avec indignation, ou ſi, venant de mon frère, & légitime offrande de ſa douleur, commune avec la mienne, ils ſont un digne ornement du tombeau paternel. Dieux, qui le ſçavez, je vous invoque!.... De quelle tempête mon ame eſt agitée!.... Si le ſalut m'attend, que ce foible germe jette donc une profonde racine! ....
Encore un autre indice..... des pas tracés, égaux aux miens.... Je vois des veſtiges différens....

Les uns ſont d'Oreſte, les autres de quelque ami qui l'aura ſuivi.... Le contour des pieds, les talons ſe rapportent aux miens.... Hélas! tout accroit mon trouble & ma douleur.

SCENE II.

ÉLECTRE, LE CHŒUR, ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

PRIEZ les dieux d'accomplir auſſi bien le reſte de vos ſouhaits.

ÉLECTRE.

Et qu'ai-je obtenu juſqu'à préſent?

ORESTE.

Vous voyez celui que vous déſirez depuis long-temps.

ÉLECTRE.

Qui m'avez vous donc entendu regretter?

ORESTE.

Je ſçais vos vœux ardens pour Oreſte.

ÉLECTRE.

Eh bien! en quoi ſont-ils exaucés?

ORESTE.

Le voici, n'en cherchez point un autre, & qui vous aime davantage.

ÉLECTRE.

Etranger, vous voulez me tendre quelque piége....

ORESTE.

C'eſt donc pour y tomber moi même....

ELECTRE.

Vous voulez inſulter à mes maux....

ORESTE.

A vos maux; dites donc aux miens en même temps....

ÉLECTRE.

Quoi, vous êtes Oreſte? c'eſt à lui que je parle?

ORESTE.

Je ſuis devant vous, & vous me méconnoiſſez! vous, qui, à l'aſpect de ces cheveux offerts à mon père, étiez enivrée d'eſpérance; vous, qui, obſervant les veſtiges de mes pas, croyiez déjà me voir. Prenez cette boucle, approchez la de mes cheveux, qui ſont ſemblables aux vôtres, reconnoiſſez l'endroit d'où elle a été coupée; regardez ce voile, ouvrage de vos mains; ſi vos doigts ont formé ce tiſſu, ont tracé ces figures..... Contenez vous; modérez votre joie: ceux qui devroient le plus nous chérir ſont devenus nos ennemis.

ÉLECTRE.

Cher objet des regrets de ta famille, eſpoir de

de ma vie, toi que j'ai pleuré! ah! ton courage te rendra le ſceptre de ton père. Doux objet qui raſſembles toutes les affections de mon ame! car je ne puis plus m'en défendre: oui, tout ce que je dus d'amour à mon père, à une mère, qu'il faut bien que je haïſſe, à une ſœur cruellement ſacrifiée; tout eſt réuni pour toi, tendre frère, qui vas faire mon bonheur & ma gloire. Puiſſent la victoire, la vengeance, &, ſur tout, le ſouverain des dieux, venir à notre ſecours!

ORESTE.

O Jupiter! Jupiter! contemple l'état où nous ſommes réduits; vois les aiglons d'un aigle généreux, qu'un affreux ſerpent étouffa dans ſes replis; malheureux orphelins, que preſſe une faim cruelle, trop foibles pour rapporter au nid leur nourriture accoutumée. Tel eſt Oreſte; telle eſt Electre, enfans privés de leur père, & tous deux bannis de leur palais. Si tu laiſſes périr les rejettons du roi qui t'honora jadis, & t'offrit de ſi pompeux ſacrifices, de quelle main recevras tu de ſemblables offrandes? Si tu perds la race de l'aigle, quel oiſeau portera tes augures aux mortels? Cet arbre antique, s'il eſt ſéché juſqu'en ſa racine, n'ombragera plus tes autels, aux jours de tes ſacrées hécatombes. Protége nous. Il t'eſt facile de tirer de ſon abaiſſement & de relever cette maiſon qui paroît anéantie.

LE CHŒUR.

Enfans, ſauveurs de vos foyers paternels, n'élevez point votre voix; craignez de vous trahir, & qu'un vil délateur n'avertiſſe ceux qui régnent encore. Ah! puiſſé-je les voir dévorés par les feux du bûcher!

ORESTE.

L'oracle du puiſſant Apollon ne me trahira pas. Il m'ordonne de tout entreprendre; ſa voix a tonné juſqu'au fond de mon cœur; il m'annonce d'effroyables malheurs, ſi je ne pourſuis pas les aſſaſſins de mon père; il veut que je les frappe comme ils l'ont frappé. Ses menaces inſtantes m'effraient encore. Si je n'obéis, des maux innombrables vengeront ſur moi même une ombre qui doit m'être chère. Celui qui apprend aux mortels à calmer des mânes irrités, m'a dit qu'un mal cruel, envahiſſant mes chairs, la lépre, avec ſes dents aigues, attaqueroit le principe de ma vie; que mes cheveux blanchiroient avant le temps. Il a parlé de furies redoutables qui naîtroient du ſang de mon père, d'un ſpectre dont je verrois étinceler les regards dans la nuit. Car le trait, que du ſein des ténébres lancent ceux dont une main parricide a terminé la vie, & l'effroi nocturne, & la rage armée d'un fouet d'airain, déchirent, troublent & pourſuivent de ville en ville le malheureux qui ne les venge pas. Dans cet état,

plus de part aux ſacrifices, aux libations ; plus de place aux autels ; plus d'hoſpitalité, ni de ſociété, pour l'objet viſible de la colere d'un père. Abhorré, mépriſé du monde entier, il faut ſubir une mort lente dans de pénibles tourmens. Sans doute je dois croire à de tels oracles ; &, quand je n'y croirois pas, je ne courrois pas moins à la vengeance. Trop de motifs ſont ici réunis ; l'ordre du ciel, la mort déplorable d'un père, la misère qui me preſſe, enfin la honte de voir aſſervis à deux femmes les citoyens courageux & célébres qui détruiſirent Ilion ; car Egiſte a tout le cœur d'une femme : nous verrons bientôt ſi je me trompe.

LE CHŒUR.

O parques puiſſantes ! que Jupiter faſſe éclater ſa juſtice ! que l'outrage ſoit puni par l'outrage ! L'équité crie hautement, & réclame ſes droits. Que le meurtre ſoit vengé par le meurtre ! que celui qui frappe ſoit frappé ! c'eſt la plus ancienne des loix [1].

1 Cette loi, qu'on a nommée la LOI DU TALION, étoit en effet fort ancienne, puiſque les Grecs l'appeloient la loi de RHADAMANTE τὸ Ῥαδαμάνθυος δίκαιον. Elle étoit conçue ainſi, ſuivant Ariſtote, (in ETHICIS, lib. 5. cap. 8).

Εἴ κε πάθοι τά κ' ἔρεξε, δίκη κ' ἰθεῖα γένοιτο.

« Que la peine ſoit réputée juſte, ſi le coupable ſouffre « le même mal qu'il a fait ».

Cette loi paroît être celle qui a été le plus univerſellement adoptée

ORESTE.

O mon père, père trop malheureux ! revenu de mon exil au pied de ta couche funèbre ; que dirai-je, que ferai-je pour obtenir que le jour ici succéde à la nuit ? Hélas ! la pompe du deuil est le seul tribut que reçoive l'antique maison des Atrides.

LE CHŒUR.

Mon fils, la dent dévorante du feu ne détruit pas le sentiment chez les morts. Leur courroux se montre après eux. Les mânes ont gémi, le vengeur a paru. Le père & les enfans confondent leurs larmes, & demandent justice.

ELECTRE.

Ecoute, à leur tour, ô mon père ! mes regrets lamentables. Tes enfans pleurent sur ce tombeau, tous deux supplians, tous deux fugitifs. Quel bien leur est-il resté ? que n'ont-ils pas souffert ? Mais leurs maux ne sont pas sans reméde.

LE CHŒUR.

Les dieux, s'ils le veulent, changeront ces plaintes en cris de joie ; au lieu de ces lamentations funébres, des chants de victoire raméneront dans son palais ce frère qui vous rejoint.

chez tous les peuples du monde. Moyse l'établit chez les Juifs : ŒIL POUR ŒIL, DENT POUR DENT. Solon rendit la loi du talion plus sévère encore chez les Athéniens. Il ordonna que celui qui créveroit un œil à un citoyen, auroit les deux yeux crevés. Voyez Diog. Laerce in Solone.

ÉLECTRE.

Que n'es tu mort, ô mon père, ſous les murs de Troye, par le fer des Lyciens, laiſſant ton palais plein de ta gloire, & tes enfans aſſurés d'une vie honorable! Dans le ſein d'une terre étrangère, tu aurois trouvé un ſuperbe tombeau; mourant avec les amis qui moururent généreuſement pour toi, tu euſſes été grand jusques chez les ombres, prince toujours auguſte, & honoré des maîtres redoutables des enfers, parce que tu fus roi pendant ta vie, & que le deſtin avoit mis entre tes mains le ſceptre & la puiſſance. Mais, hélas! tu n'es point mort devant Ilion, & tu n'es point enſeveli ſur les rives du Scamandre, avec tous ces Grecs immolés par le fer. Ah! plût au ciel que ceux qui t'ont aſſaſſiné euſſent péri de cette manière, & qu'exempt des maux que tu as éprouvés, tu euſſes appris de loin leur trépas [1].

LE CHŒUR.

Ce deſtin, ô ma fille, eût été trop beau! vous demandez une faveur plus précieuſe que toutes les faveurs du ſort le plus proſpère..... Vous

1 On a ſuivi le ſens adopté par Paw; ce qui paroît d'autant plus naturel, qu'il donne lieu au chœur d'obſerver à Electre que le ſouhait qu'elle fait eſt au deſſus de toutes les faveurs de la fortune. Si l'on admet l'interprétation de Stanley, qui fait ſouhaiter à Electre que ſon père fût mort devant Troye, &, qu'exempte de tourmens, elle en eût appris la nouvelle, il ſemble qu'il n'y a pas lieu de s'écrier beaucoup ſur un pareil ſouhait.

cédez à la douleur.... mais la fortune vous a frappée d'un double coup. Vos défenſeurs ne ſont plus, & les mains de nos odieux tyrans ne reſpectent rien. Malheureux enfans, c'eſt vous ſur tout qui l'éprouvez!..

ÉLECTRE.

Cruelle penſée! trait qui déchire mon cœur! Jupiter, Jupiter, fais donc ſortir enfin des enfers la punition due à de coupables & parricides mortels! Quand jouirai-je des larmes amères de ces indignes époux, à leur dernier ſoupir? C'eſt ma mere.... Eh! je le ſçais... Mais pourquoi me contraindre?... Le dieu de la vengeance vole autour de moi. La fureur & la haine enflamment mon viſage, embrâſent mon cœur.... Jupiter, qui retient ton bras puiſſant? frappe, frappe des têtes criminelles, & fais toi connoître à tes coups. Je demande juſtice de ces injuſtes mortels.... Déeſſe, qui vengez les morts, écoutez moi: le ſang verſé demande du ſang; ainſi le veut la loi: les furies appellent la mort pour venger des mânes infortunés.... Puiſſances de l'enfer, où êtes vous? Imprécations des mourans, où eſt votre pouvoir? Voyez le reſte infortuné des Atrides, honteuſement chaſſé de leur palais. Jupiter, où ſera notre refuge?

LE CHŒUR.

Mon cœur treſſaille lorſque j'entends ces

plaintes lamentables. Tantôt vos gémiſſemens me jettent dans un affreux déſeſpoir ; tantôt votre audace, qui s'anime, ſuſpend ma douleur, & me rend l'eſpérance.

ÉLECTRE.

Que dirai-je? rappellerai-je tous les maux que m'a fait ſouffrir une mère?.. Irai-je la flatter?... rien ne peut l'attendrir. Telle qu'un loup cruel, ſon ame féroce ne peut être adoucie. Plus barbare qu'une Ciſſienne[1], elle a frappé un coup terrible.... Elle a redoublé; & bientôt on ne peut compter les bleſſures. Infortunée!... ma tête retentit encore du bruit de ces funeſtes coups!... O ma mère!... ô femme impie!... vous avez oſé enſevelir un roi ſans le concours de ſon peuple, un époux ſans larmes ni regrets!

ORESTE.

Ah, ciel! que d'outrages vous m'apprenez! Les dieux & cette main les lui feront payer bien cher. Puiſſé-je mourir après m'être vengé!

ÉLECTRE.

A peine expiré, on lui coupa les extrémités du corps[2].... &, après l'avoir ainſi traité, elle l'enſevelit ici... Elle croyoit vous dévouer à l'in-

1 Les Ciſſiens étoient une nation des Perſes, dans le voiſinage de Suze.

2 Triclinus obſerve que les anciens croyoient qu'en coupant les extrémités du corps d'un homme aſſaſſiné, ils ſe mettoient à l'abri de la vengeance des furies que les morts ſuſcitent contre leurs aſſaſſins.

fortune.... Vous entendez l'horrible inſulte faite à votre père...

ORESTE.

Quoi, ce fut là ſon deſtin?

ÉLECTRE.

Et moi, accablée de mépris, d'indignités, écartée du palais comme un animal dangereux; étrangère à la joie, ne connoiſſant que les larmes, mon bonheur fut de cacher mes ſoupirs & mes pleurs. Que ce récit ſe grave dans votre cœur; que vos oreilles le tranſmettent juſqu'à votre ame. Voilà ce qu'ils ont fait; voilà ce que vous vouliez ſçavoir: que votre cœur ſoit inflexible. Et toi, mon père, viens te joindre à tes enfans. Je t'appelle en pleurant, & tout ce qui eſt ici ſe réunit à moi. Ecoute nous; reviens au jour; aide nous contre tes ennemis. La force va lutter contre la force; la vengeance contre la vengeance: dieu, ſecondez la juſtice!

LE CHŒUR.

Je tremble en écoutant cette prière. L'arrêt eſt porté depuis long-temps; que nos vœux en précipitent l'effet! O ſuite fatale de malheurs! ô coups ſanguinaires, coups ſacriléges de la vengeance! ô deuil funeſte! ô maux ſans remède, & enracinés dans la maiſon des Atrides! Ce n'eſt point par des mains étrangères, c'eſt toujours par les mains les plus chères qu'ils perdent la vie.

)éeſſes des enfers, déeſſes de ſang, vous entendez hymne qui vous eſt conſacré ! Dieux ſouterreins, coutez nos prières; prêtez votre ſecours à ces nfans, & faites les triompher !

ORESTE.

O mon père, tu tombas ſous d'indignes coups! ends moi ton ſceptre & ta puiſſance.

ÉLECTRE.

Et moi auſſi, mon père, j'ai beſoin de ton ecours pour tromper Egiſte, & lui donner la nort. Alors les humains te rendront de légitimes ionneurs; &, dans les jours conſacrés aux mânes, u ne ſeras point honteuſement privé d'offrandes & de ſacrifices. Alors, rétablie dans ton palais & dans mes biens, aux jours de mon hymen je 'apporterai des libations, & ta tombe ſera le remier objet de mon culte.

ORESTE.

Terre, ouvre toi ; que mon père voie ce combat [1].

ÉLECTRE.

O Proſerpine, donne nous une victoire éclatante!

ORESTE.

Mon père, ſouviens toi du bain où tu perdis la vie !

1 Voilà de ces DUO à la manière d'Eſchyle, tels qu'on n'en trouve point de pareils dans les autres tragiques. Cette invocation à deux voix alternatives, compoſée de vers égaux, eſt du plus grand effet. Elle a été imitée dans la dernière ÉLECTRE Françoiſe.

ÉLECTRE.

Souviens toi de ces lacs où tu trouvas la mort!

ORESTE.

Tu fus arrêté dans de honteuſes chaînes!

ÉLECTRE.

Tu fus ſurpris dans un infâme piége!

ORESTE.

Réveille toi au ſouvenir de ces outrages.

ÉLECTRE.

Leve, leve ta tête auguſte; envoie la vengeance au ſecours de tes enfans; ou plutôt rends toi même les coups qui te furent portés, ſi tu veux vaincre ainſi que tu fus vaincu. Entends cette dernière prière, ô mon père! Tu vois à ce tombeau deux orphelins; prends pitié de ton fils & de ta fille; ne laiſſe point périr en eux la race de Pélops. Par eux tu ſurvis à toi même. La gloire de ſes enfans reſſuſcite un père; pareille au liége qui ſoutient le filet, & l'empêche de ſe perdre au fond des eaux. Ecoute nous; c'eſt ſur toi que nous pleurons. Tu te ſauveras toi même en exauçant nos vœux, ces juſtes hommages dus à ta tombe & à tes cendres mal honorées juſqu'ici. (à Oreſte.) Le projet eſt formé, il eſt temps de l'exécuter; il eſt temps d'éprouver les dieux.

ORESTE.

J'y cours.... Toutefois, avant tout, apprenez

moi pourquoi elle a envoyé ces offrandes. Qui l'engage à tenter aujourd'hui de réparer un mal irréparable? Honneurs tardifs rendus à une cendre insensible ! Que peut-elle attendre de ces dons? ils sont trop au dessous de son forfait. Toutes les libations réunies n'expieroient point le sang d'un seul homme: telle est la loi. Cependant instruisez moi, si vous le pouvez.

LE CHŒUR.

Je le puis, ô mon fils ! car j'étois présente. Effrayée par un songe & des visions nocturnes, cette femme impie a ordonné ces sacrifices.

ORESTE.

Sçavez vous quel est ce songe?

LE CHŒUR.

Elle a cru, nous a-t-elle dit, enfanter un serpent.

ORESTE.

Et cette vision, comment a-t-elle fini ?

LE CHŒUR.

Le monstre nouveau né, comme un enfant dans ses langes, s'est approché pour chercher sa nourriture; & dans ce songe elle lui a présenté la mamelle.

ORESTE.

Sans doute cet odieux serpent l'a blessée?

LE CHŒUR.

Il a sucé à longs traits le sang avec le lait.

ORESTE.

Ah ! ce ſonge ſera réaliſé.

LE CHŒUR.

Saiſie d'effroi, elle s'éveille, elle crie ; auſſi tôt les lampes éteintes ont commencé à briller dans le palais. Enſuite elle a ordonné ces libations funèbres, dans l'eſpérance de prévenir ainſi les maux qui la menacent.

ORESTE.

O terre ! ô tombeau de mon père ! puiſſé-je accomplir ce ſonge ! Il me paroît avoir avec moi un entier rapport. Le ſerpent eſt né dans le ſein qui m'a conçu : enveloppé de langes, il a ſucé la mamelle qui m'a nourri, mais il en a fait couler le ſang avec le lait. De douleur & d'effroi la nourrice a gémi ; le monſtre affreux, par elle même allaité, eſt le préſage de ſa mort. Je ſerai le ſerpent ; je lui arracherai la vie ; je vérifierai le ſonge. Vous même ne l'interprêtez vous pas ainſi ?

LE CHŒUR.

Ah ! telle en ſoit l'iſſue ! Mais inſtruiſez vos amis. Qui doit agir ? qui doit reſter ?

ORESTE.

Un mot expliquera tout. Electre doit rentrer, & cacher ſoigneuſement mes projets. Par la fraude ils ont immolé un héros ; par la fraude, & dans un piége, ils mourront à leur tour. Ainſi l'a prédit

le dieu des oracles, Apollon, prophète qui jusqu'ici ne fut jamais menteur. Pour moi, ſous l'extérieur d'un voyageur, je me préſenterai avec Pylade aux portes de ce palais, comme hôte & ami de guerre de cette famille. Nous imiterons le langage uſité près du Parnaſſe, & l'accent Phocéen. Sans doute perſonne ne nous accueillera dans ce palais : car tout y reſpire la violence. Nous attendrons que quelque paſſant nous apperçoive, & leur diſe : « Pourquoi rebuter ces » étrangers ? Egiſte n'eſt-il pas ici ? ne les y ſçait- » il point » ? Si une fois je paſſe le ſeuil de la porte, ſoit que je le trouve aſſis au trône de mon père, ſoit qu'il vienne à moi pour me parler & me conſidérer ; n'en doutez pas, avant qu'il ait pu me dire : Etranger, qui êtes vous ? je l'étends mort à mes pieds du coup le plus rapide ; & bientôt un ſang plus précieux abreuvera, pour la troiſiéme fois, la furie qu'ici la mort ne ceſſe d'accompagner. Vous donc, Electre, faites que dans le palais tout concoure à l'exécution de mon deſſein. (au chœur.) Vous, faites des vœux ; ſçachez parler & vous taire à propos. Pylade aura l'œil ſur le reſte, & m'aſſurera le ſuccès de ce ſanglant combat.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

L'AIR eſt peuplé d'oiſeaux cruels & redoutables: les antres de la mer abondent de monſtres ennemis des mortels; les tempêtes dans les nues ſe forment des vapeurs de la terre; des oiſeaux, des monſtres, des tempêtes on peut connoître, on peut prévenir la fureur.

Mais qui connoît juſqu'où va l'audace des humains, l'emportement des femmes, la fureur de l'amour, toujours voiſin du malheur, & la rage des paſſions? L'odieux amour dans le cœur d'une femme, eſt plus féroce que l'homme & la brute. Témoin, ſans nous élever à des penſées plus hautes, le projet conçu par une mère babare, la malheureuſe Althée [1], d'enflammer le tiſon fatal

1 Althée étoit la mère de Méléagre. Homère en parle au IXe livre de l'ILIADE, mais ſans rien dire de ce tiſon fatal, auquel les parques avoient attaché la vie de Méléagre. Ovide en fait mention au VIe livre des MÉTAMORPHOSES :

Stipes erat quem cùm partus enixa jaceret
Theſtias in flammam triſtes poſuere ſorores.
Staminaque impreſſo fatalia pollice nentes,
Tempora, dixerunt, eadem lignoque tibique
O modo nate, damus.

auquel les parques avoient attaché la vie de ſon fils, au moment qu'il avoit vu le jour, & fait entendre ſes premiers cris.

Témoin la ſanguinaire & déteſtable Scylla [1], qui ſacrifia à ſes ennemis le mortel le plus cher. Séduite par les colliers brillans des Crétois, par les dons de Minos, l'impie! elle coupe ſans balancer, l'immortel cheveu de ſon père endormi, & ſoudain Niſus deſcend chez les ombres. Puiſque nous retraçons ces triſtes hiſtoires, rappellons, quoiqu'avec peine, un odieux hymen, funeſte à une famille entière, & la trahiſon d'une épouſe contre un époux vaillant & courageux. Qu'un homme ſe venge de ſes ennemis, c'eſt là ſa gloire: l'honneur d'une femme eſt de régler en paix ſa maiſon; que jamais elle n'oſe armer ſes mains!

Mais tout céde au crime de Lemnos: crime exécrable, par tout déteſté. Quel forfait lui peut-on comparer? Auſſi la race entiere qu'avoit ſouillée un odieux ſacrilège, a diſparu de la terre, en butte au mépris des humains: nul d'eux ne reſpecte ce que haïſſent les dieux.

Que ne dois-je point juſtement augurer d'un

1 Ovide, livre VIII des MÉTAMORPHOSES, dit que Scylla fut ſéduite par l'amour, lorſqu'elle ſe détermina à couper le cheveu fatal d'où dépendoit la vie de Niſus ſon père.

. . . . Suaſit amor facinus.

tel exemple ! Le glaive tranchant de la vengeance brille ſur des têtes coupables. Ce n'eſt point impunément qu'on foule aux pieds toutes les loix. La majeſté de Jupiter a été outragée ; mais les fondemens de ſa juſtice ſont inébranlables. La parque aiguiſe le fer, & raméne un fils dans cette maiſon. Erynnys, à qui rien n'échappe, vient demander compte du ſang verſé depuis long-temps.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHŒUR, ORESTE, PYLADE.

(Ils frappent à la porte du palais).

ORESTE.

Esclaves, répondez moi... (Il frappe une deuxième fois). N'y a-t-il donc perſonne dans ce palais.... (Il frappe une troiſième fois). Pour la troiſième fois, je demande celui qui doit recevoir les étrangers, ſi Egiſte connoît l'hoſpitalité.

SCÈNE

SCÈNE II.

Les mêmes, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Me voici. Etrangers, qui êtes vous ?

ORESTE.

Allez m'annoncer à vos maîtres, ce ſont eux que je cherche; je leur apporte des nouvelles intéreſſantes. Hâtez vous. Le char ténébreux de la nuit approche ; il eſt temps, pour des voyageurs de s'arrêter chez des hôtes favorables. Que celle qui commande ici, que la maîtreſſe vienne... ou plutôt amenez ici le maître ; je lui parlerai ſans contrainte : un homme devant un homme s'explique librement & ſans détour.

(Le portier rentre, & fait venir Clytemneſtre).

SCÈNE III.

LE CHŒUR, ORESTE, PYLADE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

ETRANGERS, dites nous ce que vous demandez? Vous trouverez ici ce que vous avez droit d'attendre, des bains, des lits pour vous remettre de vos fatigues, & des cœurs remplis de bienveillance; ſi quelqu'affaire plus importante vous améne, ce ſoin regarde mon époux, je l'en inſtruirai.

ORESTE.

Je ſuis Phocéen, de Daulis. Je venois à Argos, chargé moi même, comme vous voyez, de mon propre bagage. J'ai rencontré un homme qui m'étoit inconnu, mais qui m'a dit être Strophius le Phocéen. Il m'a demandé où j'allois, m'a montré le chemin. « Etranger, a-t-il ajouté, puiſ-
» que vous allez à Argos, ſouvenez vous de dire
» aux parens d'Oreſte, qu'il eſt mort, ne l'oubliez
» point; à votre retour, vous m'apprendrez s'ils
» veulent qu'on le rapporte à Argos, ou qu'on
» l'enſeveliſſe à jamais dans la terre étrangère où

» il avoit trouvé l'hoſpitalité ; pour ce moment » ſa cendre, juſtement honorée de nos larmes, » eſt enfermée dans une urne d'airain ». Je vous rends ce qu'il m'a dit, j'ignore ſi je parle à ceux qu'intéreſſe cette nouvelle ; mais il faut que la mère d'Oreſte en ſoit inſtruite.

ÉLECTRE.

O malheureuſe, je ſuis perdue ſans reſſource! Deſtin irréſiſtible qui pourſuis notre race ! rien ne t'échappe; tu me prives de tous les objets qui m'étoient chers; tes traits inévitables atteignent juſqu'à ceux qui étoient les plus éloignés. Oreſte ſe tenoit prudemment dans un port aſſuré contre la tempête ; mais aujourd'hui tu détruis avec lui l'eſpoir conſolateur qui nous reſtoit de revoir les jours de la joie.

ORESTE.

C'étoit en apportant d'heureuſes nouvelles que j'euſſe déſiré de me faire connoître à des hôtes ſi reſpectables , & mériter d'en être accueilli : qui plus qu'un hôte ſouhaite du bien à ſes hôtes ? mais, après ma promeſſe, je me ſerois fait un crime de ne point informer de cet événement des perſonnes généreuſes dont je reçois l'hoſpitalité.

CLYTEMNESTRE.

Vous n'en ſerez ni moins dignement traité, ni moins ami de cette maiſon. Tôt ou tard, quelqu'autre voix nous eût inſtruits. Mais il eſt

temps pour des voyageurs, fatigués d'une longue journée, de goûter quelque repos. Esclave, menez le, avec ceux qui le suivent, dans l'appartement des hôtes; qu'ils y trouvent tout ce qui convient. Je vous en charge, & vous m'en répondrez. Pour nous, allons informer de cette nouvelle le maître de ces lieux; nous avons des amis, délibérons avec eux sur cet événement.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

GARDONS, chères compagnes, gardons bien le secret d'Oreste. O vénérable terre! ô tombe respectable, étendue sur la cendre d'un roi, qui commanda jadis à mille vaisseaux, écoutez nos vœux, protégez Oreste! Voici l'instant où l'artifice doit le servir; que le dieu des ombres, Mercure souterrein, le mène lui même à ce sanglant combat.

(Elles apperçoivent quelqu'un qui sort du palais, aussitôt elles changent de discours).

Cet étranger n'aura porté ici que le deuil....

SCENE V.

LE CHŒUR, GYLISSE, nourrice d'Orefte.

LE CHŒUR.

Je vois la nourrice d'Orefte, baignée de larmes. Gyliffe, qui vous fait ainfi franchir les portes du palais ? La douleur qui vous accompagne, éclate malgré vous.

GYLISSE.

Celle qui reçoit ces étrangers, m'ordonne de chercher Egifte fans tarder, afin qu'il puiffe lui même apprendre de leur bouche, avec certitude, la nouvelle qu'ils ont apportée. Devant fes efclaves elle a caché, fous un vifage trifte, la joie que lui donne cet événement. Ces hôtes ont comblé fon bonheur, & le malheur de cette famille. Certes Egifte pourra s'abandonner à la joie en écoutant ce récit. Ah malheureufe ! les maux affreux, accumulés depuis long-temps dans le palais des Atrides, avoient bien affligé mon cœur; mais je n'avois pas encore éprouvé de douleur pareille. Mon courage m'avoit fait tout fupporter; mais, mon cher Orefte.... l'affection de mon ame... que j'avois nourri au fortir du fein maternel....

dont les cris m'ont si souvent appellé dans la nuit!... Que de peines & que de fatigues perdues ! car pour élever un enfant dépourvu de raison ainsi que la brute, ne faut-il pas mille attentions? Enveloppé dans ses langes, soit que la faim, la soif, ou d'autres nécessités le pressent, il ne peut s'exprimer. Le foible instinct auquel il obéit, est tout ce qui le guide. Hélas! nourrice & gouvernante, l'une l'autre sont bien trompées dans leurs soins! l'une & l'autre en reçoivent le même prix. Ce double office, c'est moi qui en avois été chargée, en recevant Oreste des mains de son père; & maintenant, infortunée! j'apprends qu'il n'est plus... Mais allons trouver celui qui a causé tous nos malheurs. Qu'avec plaisir il m'écoutera !

LE CHŒUR.

Mais, commenr a-t-elle ordonné qu'il vînt?

GYLISSE.

Comment?... Expliquez vous; je ne vous entends pas.

LE CHŒUR.

A-t-elle dit qu'il vint seul, ou avec ses gardes?

GYLISSE.

Avec la suite armée qui l'accompagne.

LE CHŒUR.

C'est ce qu'il ne faut point dire à ce maître odieux; dites lui qu'il vienne seul & sans crainte

apprendre la nouvelle. Faites promptement ce meſſage avec joie : votre bonheur, ſans que vous le ſçachiez, en dépend.

GYLISSE.

Y penſez vous ? Après cette nouvelle?..

LE CHŒUR.

Mais, ſi Jupiter enfin détournoit nos maux...

GYLISSE.

Eh comment ? Oreſte eſt mort, & notre eſpoir avec lui.

LE CHŒUR.

Pas encore : qui liroit bien dans l'avenir en jugeroit autrement.

GYLISSE.

Que dites vous ? Seriez vous mieux inſtruite que nous ?

LE CHŒUR.

Allez, exécutez les ordres qu'on vous a donnés; laiſſez au ciel le ſoin d'accomplir ſes deſſeins.

GYLISSE

Je vais donc, & vous obéis. Puiſſent les dieux nous regarder favorablement !

SCÈNE VI.

LE CHŒUR.

Maintenant, père des dieux de l'olympe, exauce mes vœux! fais que mes juſtes déſirs aient leur entier accompliſſement! Tu ſçais pourquoi je t'implore, ô Jupiter! veille ſur lui, dieu puiſſant; fais que dans cette maiſon il ſurmonte ſes ennemis. Si tu lui prêtes ton invincible appui, il leur fera ſentir tout le poids de ſa vengeance. Tu vois le fils d'un homme qui te fut cher, enchaîné au char de l'infortune; modére l'excès de ſes travaux. Pourra-t-il fournir juſqu'au bout ſa pénible carrière? Le verrons nous toucher enfin au terme déſiré de ſes peines? Et vous, habitans de ces vénérables foyers, dieux bienfaiſans, écoutez nous! voici votre jour; vengez ceux dont jadis on verſa le ſang.

Mais que la mort n'engendre plus la mort. Ces derniers coups ſeront juſtes. Habitant de l'antre prophétique! qu'Oreſte rentre dans ſon palais; que nos yeux le voient libre, & ſorti des ténèbres qui le couvrent! Qu'avec toi le fils de Maïa lui prête un juſte ſecours, & ſeconde ſes projets! Trop ſouvent tes oracles ſont obſcurs,

& tes paroles inexplicables s'enveloppent d'une nuit qu'aucun jour ne diſſipe. Mais ſi tu lui donnes la victoire, nous te préſenterons les plus riches offrandes, en honorant de nos larmes le tombeau de notre roi. Le ſuccès d'Oreſte ſera notre bonheur, & ſera la fin des maux d'une famille que nous aimons. Et toi, cher prince, raffermis ton courage; à l'inſtant de frapper, ſi elle te dit: Mon fils, c'eſt ta mère qui te prie; rappelle ce qu'elle oſa contre ton père; achéve une horrible vengeance; endurcis ton cœur[1]; rends à l'ombre qui t'eſt chère, aux vivans que tu haïs, ce que leur doit ta colère; fais couler le ſang; immole de coupables aſſaſſins.

1 Littéralement: Prenant un cœur de Perſée.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

LE CHŒUR, EGISTE, GYLISSE,

EGISTE.

On eſt venu me chercher, je ſuis accouru. J'apprends que des étrangers arrivés ici, répandent la nouvelle de la mort déplorable d'Oreſte. L'annoncer dans le palais, ce ſeroit ajouter un poids douloureux au meurtre dont le ſouvenir cuiſant a ulcéré déjà les cœurs. Mais comment m'aſſurer de la vérité d'un pareil diſcours? Ne ſeroit-ce point un bruit légérement adopté par des femmes craintives, & qui tombera bientôt? Etes vous bien inſtruite de cette nouvelle?

GYLISSE.

Je l'ai entendu dire: mais entrez; interrogez ces étrangers. Les rapports ne ſont d'aucune importance, quand on peut ſoi même s'éclaircir.

EGISTE.

Oui, je veux les voir, & apprendre s'ils ont

eux mêmes été témoins de ſa mort, ou ſi c'eſt un bruit peu fondé. Ils ne pourront tromper ma pénétration.

(Il entre avec Gyliſſe).

SCENE II.

LE CHŒUR.

O JUPITER! que dirai-je? par où commencerai-je mes prières & mes ſupplications? comment exprimer tous mes deſirs? Bientôt le fer meurtrier, rougi de ſang, anéantira pour jamais la race d'Agamemnon, ou lui rendra l'éclat, la liberté, le ſceptre, & les biens de ſon antique héritage. Tel eſt le combat qu'Oreſte va livrer ſeul à deux ſacriléges aſſaſſins. Puiſſe-t-il remporter la victoire!

EGISTE. (Derrière le théâtre.)

Hélas! hélas! ah dieux!

LE CHŒUR.

Frappe, redouble..... (Ils voyent quelqu'un qui ſort du palais)? Qu'y a-t-il? que ſe paſſe-t-il dans le palais?... (à part.) Tout eſt fait; éloignons nous, afin de paroître n'y prendre aucune part.

SCÈNE III.

LE CHŒUR, UN ESCLAVE ou OFFICIER, (qui ſort d'un côté où eſt entré Egiſte, & va frapper à l'appartement de la reine, auquel on doit ſuppoſer que conduit une porte différente de celle par laquelle Egiſte eſt entré).

L'ESCLAVE.

AH! malheureux, malheureux! mon maître eſt mort!... Ah! trois fois malheureux! Egiſte n'eſt plus!... Mais ouvrez vîte, ouvrez l'appartement des femmes.... Dépêchez.... non pour ſecourir Egiſte.... hélas! il n'eſt plus temps.... Ouvrez donc.... Perſonne n'entend.... Ils ſemblent endormis.... mes cris ſont inutiles ... Où eſt Clytemneſtre? que fait-elle? Ah! bientôt ſa tête va tomber auſſi ſous le glaive de la vengeance.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR, L'ESCLAVE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

QU'EST-CE? d'où viennent ces cris?

L'ESCLAVE.

Ceux qu'on disoit morts ont tué les vivans.

CLYTEMNESTRE.

Ah! dieux, j'entends cette énigme. La ruse nous perd comme elle nous avoit servis.... Qu'on me donne au plutôt une hâche, quelqu'arme.... Puisque j'y suis réduite, voyons à qui demeurera la victoire.

SCENE V.

LE CHŒUR, CLYTEMNESTRE, ORESTE, (une épée à la main).

ORESTE.

C'est vous que je cherche ; Egiſte a reçu ſon ſalaire.

CLYTEMNESTRE.

Ah! malheureuſe! cher Egiſte, tu n'es plus!

ORESTE.

Vous l'aimiez ? eh bien ! vous ſerez dans le même tombeau ; ſoyez lui fidéle juſqu'après ſa mort. (Il la ſaiſit, & veut la tuer).

CLYTEMNESTRE.

Arrête, ô mon fils ! Reſpecte le ſein où tu repoſas ſi ſouvent, où tu ſuças le lait qui t'a nourri.

ORESTE.

(Il s'arrête, & ſe tourne vers Pylade).

Pylade, que ferai-je ? Puis-je, ſans frémir, poignarder ma mère !

PYLADE.

Où ſont les oracles de Pythos ? où ſont tes ſermens ? Ne crains d'ennemis que les dieux.

ORESTE, (après une pauſe).

...... Tu l'emportes ; & tes conſeils ſont juſtes... (à Clytemneſtre, en l'entraînant.) Suivez moi ; c'eſt auprès de lui (montrant, derrière le théâtre, l'endroit où l'on doit ſuppoſer qu'il a tué Egiſte.) que je veux vous immoler. Vivant, vous l'avez préféré à mon père ; que la mort vous uniſſe encore avec lui ; vous, l'amante de ce traître ; vous, l'ennemie de votre époux !...

CLYTEMNESTRE.

J'ai nourri ton enfance, épargne ma vieilleſſe.

ORESTE.

Vous avez tué mon père, vivrois-je avec vous ?

CLYTEMNESTRE.

Le deſtin, mon fils, a tout fait.

ORESTE.

C'eſt le deſtin auſſi qui vous va donner la mort.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, crains les imprécations d'une mère.

ORESTE.

Ma mère ?... vous, qui m'avez abandonné à l'infortune.

CLYTEMNESTRE.

Je ne t'ai abandonné qu'à des hôtes fidèles.

ORESTE.

Vous m'avez vendu, moi, fils d'un père libre.

CLYTEMNESTRE.

Eh! où eſt le prix que j'en ai reçu?

ORESTE.

Le prix! je rougirois de le dire....

CLYTEMNESTRE.

Dis le, mais dis auſſi les infidélités de ton père.

ORESTE.

Etoit ce à vous, aſſiſe en ce palais d'accuſer un héros éloigné?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, l'abſence d'un époux eſt pénible à ſa femme.

ORESTE.

Mais l'époux abſent ne travaille que pour elle.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, tu veux donc tuer ta mère?

ORESTE.

Ce n'eſt pas moi, c'eſt vous qui vous condamnez.

CLYTEMNESTRE.

Songes y: des chiens dévorans vengeront une mère.

ORESTE.

Ne vengeront ils pas un père ſi je l'oublie?

CLYTEMNESTRE.

En vain je pleure au bord du tombeau....

ORESTE.

Le deſtin de mon père a décidé votre ſort.

CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! j'ai engendré & nourri ce ſerpent! Songe effroyable, vous n'étiez que trop vrai!

ORESTE.

Coupable d'un parricide, un parricide vous punit.

(Il entraîne Clytemneſtre hors du théâtre).

SCÈNE VI.

LE CHŒUR.

PLAIGNONS les l'un & l'autre; mais ſi le malheureux Oreſte eſt contraint de répandre tant de ſang, ſouhaitons du moins que le flambeau de cette race ne s'éteigne point à jamais!

Le temps a vengé Priam & ſes ſujets. Deux guerriers, deux lions ſont entrés dans la maiſon d'Agamemnon. Inſtruit par l'oracle d'Apollon, le héros exilé a tout accompli. Envoyé par l'ordre du ciel, qu'il triomphe dans ſon palais. Il a trouvé le terme de ſes peines; il rentre dans ſes biens qu'avoient uſurpés deux impurs aſſaſſins.

Ceux qui avoient vaincu par la fraude, ſont punis par la ruſe. La véritable fille de Jupiter a ſaiſi le glaive: mortels, avec raiſon nous la nommons la juſtice. Sa colère exterminatrice a

ſoufflé ſur ſes ennemis ; (le prophète du parnaſſe, qui ſur ce mont habite l'antre profond de la terre, l'avoit prédit hautement) elle viſite enfin dans ſa vengeance la femme perfide qui l'avoit outragée.

La divinité eſt comme forcée à ne point ſervir les méchans. Adorons, il eſt juſte, la puiſſance qui régle les cieux.

(Oreſte paroît en ce moment ; les portes du palais ſont ouvertes ; on voit dans l'éloignement le corps d'Egiſte & de Clytemneſtre. On apporte en même temps la robe dans laquelle Agamemnon s'étoit trouvé enveloppé lorſqu'il avoit été aſſaſſiné au ſortir du bain).

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

LE CHŒUR, ORESTE, ÉLECTRE, PYLADE, ARGIENS.

LE CHŒUR.

Enfin le jour luit: notre joug pesant est brisé. Long-temps nous avons craint ici de vous voir couché pour jamais dans la nuit du malheur, bientôt le temps qui fait tout, changera la face de ce palais, quand vos expiations en auront lavé les souillures. La fortune, plus riante, écoutera nos vœux. Les destins de cette famille prendront un autre cours: enfin le jour luit.

ORESTE.

Voyez ces deux tyrans d'Argos, (Il montre les deux corps.) ces parricides destructeurs de ma maison, nagueres assis orgueilleusement sur le trône, unis par l'amour, & maintenant encore, comme on en peut juger, fidéles à leurs sermens. Tous deux s'étoient juré de tuer mon malheureux père, & de mourir ensemble; ils ont

tout accompli. Voyez, vous qui en avez si souvent entendu parler, voyez ce tissu artificieux, dont l'infortuné ne put se débarrasser, ce lien dont ses membres se trouvèrent enchaînés. (à des esclaves qui portent la robe dont il parle.) Etendez & montrez ce fatal vêtement. Que le père, non celui d'Oreste, mais de toute la nature, le soleil, voye l'ouvrage impie d'une épouse. Un jour, si l'on m'accuse, il témoignera qu'avec justice j'ai donné la mort, je ne dis point à Egiste, il a subi le sort dû à un vil adultère, mais à ma mère... Quoi donc! celle qui conçut tant de haine contre un époux, de qui l'amour avoit formé dans son sein des enfans, gages de sa tendresse, autrefois précieux, aujourd'hui funestes, est ce ainsi que je dois la nommer? N'est ce point une hydre, une vipère, dont le tact seul, même sans morsure, empoisonne? Ce filet, ce réseau, ce voile perfide, est ce un piége destiné aux hôtes des bois, ou un vêtement de mort, un linceul sépulchral? Invention infâme, digne d'un brigand, qui, perfide envers ses hôtes, ne vivant que de vols, aidé par ce tissu dans ses assassinats, accumuleroit aisément des forfaits. Grands dieux! que jamais pareille épouse n'habite avec moi. Puissé je plutôt mourir sans postérité!

LE CHŒUR.

(Il considère les deux corps.) Ah! déplorable

CHOEPHORES.

T. II. P. 182.



Mes sens égarés m'emportent malgré moi. T. II. P. 181.

ſpectacle !... (Il regarde particuliérement le corps de Clytemneſtre) Cette mort eſt horrible.... (Il voit Oreſte, qui, les yeux fixés ſur le corps de ſa mère, commence à ſe troubler.) Plus il s'arrête à la conſidérer, plus ſa douleur augmente.

ORESTE.

Fut-elle innocente ou coupable ?... Ah ! j'en crois cette robe que le poignard d'Egiſte a teinte d'un ſang dont les taches n'ont pu être effacées par le temps. A la vue de ce tiſſu, fatal à mon père, tantôt je m'applaudis, ... tantôt je gémis. Je pleure ſon crime, ſa punition, cette race entière.... Ma victoire eſt affreuſe, & ſouille ma main.

LE CHŒUR.

(Il voit le trouble d'Oreſte qui s'augmente peu à peu.) Nul des mortels ne devient criminel impunément. Ils ſont châtiés, les uns plutôt, les autres plus tard.

ORESTE.

Quoi qu'il en ſoit, je ſçais le ſort qui m'attend. Tels que des courſiers fougueux qui s'échappent, mes ſens égarés m'emportent malgré moi. Mon cœur ſoupire de crainte, & palpite de rage. Tandis que je me poſſéde encore, chers amis, je le répéte, ce n'eſt point injuſtement que j'ai tué une mère, ſouillée du ſang de mon père, & abhorrée des dieux. Le prophète de Pythos,

le chef de la Grèce maſſacré dans un bain. Aujourd'hui Oreſte eſt venu réparer, le dirai je, ou combler ces malheurs. A quel terme s'arrêteront-ils? où ſe terminera cette ſuite horrible de meurtre & de vengeance ?

FIN.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
DES CHOEPHORES.

C'EST peut-être dans cette pièce, plus que dans toute autre, qu'on peut remarquer que l'art, tel que nous l'avons défini, c'est à dire une heureuse combinaison de moyens pour étonner & intéresser les spectateurs, a manqué à Eschyle; & c'est en comparant cette pièce avec celle de Sophocle, qu'on pourra mieux juger de la différence qui régnoit entre ces deux grands poëtes. L'ouverture de la scène se fait par l'arrivée d'Oreste, qui, sans dire, à la manière d'Euripide, JE SUIS ORESTE, se fait aisément connoître dans son invocation à Mercure, & par ces mots: J'APPERÇOIS ÉLECTRE, MA SŒUR. Mais cette première scène, que les anciens nommoient le prologue, parce qu'elle précédoit l'entrée du chœur, n'annonce pas tout ce qu'elle devroit annoncer, comme dans l'ÉLECTRE de Sophocle. Depuis quand Oreste est-il absent d'Argos? Quel projet a-t-il, & quels moyens compte-t-il employer? Voilà ce qu'on

voudroit d'abord sçavoir, & ce qu'on trouve si parfaitement annoncé en peu de mots dans Sophocle. Cependant Oreste, coupant ses cheveux pour en faire une offrande au tombeau de son père, a quelque chose de tendre & de religieux qui prépare les grands mouvemens de cette tragédie, & particuliérement la reconnoissance du frère & de la sœur; & on peut dire que c'étoit avoir déja le sentiment de l'art, que d'avoir aussi heureusement préparé cette belle scène. Ces cheveux offerts sur le tombeau d'Agamemnon devoient servir naturellement d'indices aux yeux d'Electre, & lui annoncer le retour de son frère, non parce que la couleur les lui fait reconnoître, comme on l'a cru, mais parce qu'Electre devoit penser qu'il n'y avoit que son frère qui dût présenter une pareille offrande. Ce signe de reconnoissance étoit suffisant pour porter la joie & l'espérance dans le cœur d'Electre; & je ne conçois pas pourquoi Eschyle a voulu y ajouter un autre signe, qu'on a regardé, avec raison, comme puéril & absurde, & qui étoit absolument inutile. La boucle de cheveux rapprochée de celle d'Oreste, & le voile tissu des mains d'Electre que ce frère offre aux yeux de sa sœur, étoient des moyens suffisans pour fonder la reconnoissance. Je serois presque tenté de penser qu'il y avoit quelque tradition qui avoit engagé Eschyle à employer comme

un indice, aux yeux d'Electre, la conformité de ses pieds avec ceux de son frere. Sans cela, comment imaginer qu'Eschyle se fut servi d'un moyen surabondant, & en même temps tout à fait ridicule ?

Les moyens que le poete emploie ensuite pour amener le dénouement sont heureusement conçus, & ont été imités par Sophocle. Mais Eschyle fait mourir Egiste avant Clytemnestre, & Sophocle fait mourir Clytemnestre avant Egiste. La gradation de l'intérêt semble mieux observé dans Eschyle ; car le meurtre de ce tyran paroît fait pour préparer l'autre. J'observerai que ces mots terribles, FRAPPE, REDOUBLE, prononcé par le chœur lorsqu'Oreste poignarde Egiste, sont mis, par Sophocle, dans la bouche d'Electre, au moment que son frère poignarde Clytemnestre, & que cette imitation, devenue exagérée a rendu horrible une situation qui n'excitoit que la terreur. Ce n'est pas encore la seule différence qu'il y ait dans la catastrophe de ces deux poetes. Dans Eschyle, Oreste, prêt à tuer sa mère, est attendri ; il frémit du meurtre qu'il va commettre, & il a besoin que Pylade lui rappelle les oracles des dieux. Dans Sophocle, au contraire, Oreste ne témoigne ni allarmes ni remords ; & cette insensibilité, horrible en soi, ne seroit pas supportable, si Sophocle n'avoit pas employé autant d'art pour

deſſiner ſes caractères & préparer la cataſtrophe. Remarquons encore que Clytemneſtre, dans Eſchyle, armant ſon bras d'une épée pour attaquer ſon fils, devient plus criminelle, & ſemble ainſi mériter mieux le ſort qu'elle éprouve.

Voilà donc quelques avantages qu'Eſchyle pourroit avoir ſur Sophocle, ſi on ne conſidéroit pas que dans Eſchyle les perſonnages n'ont preſque point de caractères deſſinés & marqués, & qu'au contraire c'eſt par là principalement que la pièce de Sophocle eſt admirable. Eſchyle ne donne point à ſon Electre une ſenſibilité particulière; & c'eſt cette ſenſibilité qui diſtingue ſingulièrement l'Electre de Sophocle. Auſſi la reconnoiſſance dans Eſchyle n'a-t-elle rien de bien touchant; dans Sophocle, la lecture ſeule fait verſer des larmes. Clytemneſtre, chez ce dernier, y eſt peinte avec toutes les agitations d'une femme coupable, Oreſte avec toute l'impétuoſité d'un jeune homme bouillant de vengeance; Chryſothémis, le Gouverneur, ont auſſi leurs caractères; & c'eſt du mouvement de tous ces caractères que réſultent les grands effets de l'intrigue de cette pièce: auſſi eſt ce dans cet ouvrage de Sophocle, plus qu'en tout autre, qu'on trouve ces changemens de ſituation, ces révolutions théâtrales, ces péripéties, qui, comme nous l'avons déja obſervé, conſtituent le grand art de la tragédie. Eſchyle ne paroit point en

avoir eu connoiſſance. Le changement de ſituation qu'éprouve Electre dans les Choephores n'eſt preſque point marqué ; & ce défaut vient de ce que le caractère d'Electre n'eſt point annoncé comme il l'eſt dans Sophocle ; elle n'a pas perdu toute eſpérance, elle n'eſt point enflammée du déſir de ſe venger, elle n'a point enfin ce qui conſtitue la force des grandes paſſions, l'énergie de l'ame. Ainſi Eſchyle n'a pas tiré de ſon ſujet tout ce qu'il ſembloit lui fournir. Ses caractères n'ont rien de cette vigueur qui enchaîne & ſubjugue le ſentiment. La marche de ſa pièce n'a point aſſez de jeu, mais elle a des beautés qui lui ſont tellement propres, que Sophocle en l'imitant n'a jamais pu les lui dérober. Tel eſt ce DUO qui régne entre Oreſte & Electre, que nous avons déjà remarqué ; tel eſt ce moment terrible où Oreſte fait apporter aux yeux d'Argos le tiſſu dont ſon père fut enveloppé dans le bain, & la hâche dont il fut frappé ; tels ſont enfin les remords qui déja ſaiſiſſent Oreſte après ſon crime, & l'aſpect des furies dont il ſe croit tourmenté. Tout ce qui poùvoit exciter la terreur, perſonne mieux qu'Eſchyle n'a jamais ſçu l'employer. S'il eût poſſédé de même les autres parties de la tragédie, peut être n'eût-on jamais parlé ni de Sophocle, ni d'Euripide.

LES EUMÉNIDES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

LA piéce qui porte ce nom eſt ſi bizarre [1], que je crois devoir en dire peu de choſes. J'en dirai toutefois aſſez pour en laiſſer une idée juſte, & pour ne paroître pas vouloir déguiſer Eſchyle, en ne le montrant qu'en beau.

Le ſujet des EUMÉNIDES eſt la ſuite des COÉPHORES. Oreſte, après avoir tué ſa mère, eſt obſédé par des furies qui ne le quittent plus. Apollon, pour l'en délivrer, lui conſeille d'aller à Athènes implorer le ſecours de Minerve. Ce dieu s'y tranſporte lui-même. Oreſte eſt ſoumis au jugement des Aréopagites, & ſauvé par Minerve. Voilà en gros le ſujet. On verra, par le détail, que cette tragédie nous montre l'origine & la pratique d'une loi de l'aréopage en faveur des coupables. Ce tribunal reçut ſon nom du dieu Mars *, qui y fut jugé le premier, dit Pauſanias †.

1 La bizarrerie de cette pièce diſparoîtra ſans doute quand on conſidérera de quel intérêt elle devoit être aux yeux des Athéniens, pour qui elle étoit faite.

* Ἄρης.

† IN ATTICIS.

Oreſte le fut long temps après ſous Démophon, roi d'Athènes, comme on l'apprend par les marbres d'Arondel, & non auparavant ſous Pandion, comme l'a prétendu le Scholiaſte d'Ariſtophane ſur les GUESPES.

ACTE PREMIER.

L'unité du lieu n'eſt pas gardée dans cette piéce; car d'abord la ſcène eſt à Delphes. Mais ce n'eſt pas-là ce qui choque le plus, comme on le reconnoîtra bientôt. Oreſte donc eſt ſuppoſé à Delphes dans le temple d'Apollon. Une vieille Pythoniſſe ouvre le théâtre par l'invocation de tous les dieux fatidiques; début un peu lent, mais qui peint bien les cérémonies de ces ſortes de prophéteſſes. Elle s'aſſeoit ſur ſon trépié comme prête à prononcer des oracles aux Grecs aſſemblés; ſpectacle plus frappant que les vers. Dans l'enfoncement du théâtre [1], & apparemment dans le veſtibule du temple, elle apperçoit Oreſte environné de furies endormies par Apollon. Elle en fait une peinture horrible. Il falloit en effet que leur figure fût extrêmement hideuſe, puiſqu'on rapporte que dès que ces furies vinrent à ſe réveiller & à paroître tumultuairement ſur le théâtre, où elles faiſoient l'office du chœur,

1 Il paroît que la Pythoniſſe entroit un moment dans le temple, & en ſortoit précipitamment hors d'elle & ſaiſie d'effroi.

quelques femmes enceintes furent bleſſées de ſurpriſe, & que des enfans en moururent d'effroi. Le chœur étoit alors au nombre de cinquante acteurs. On le réduiſit depuis cet accident à quinze par une loi expreſſe, & depuis à douze.

La prophéteſſe expoſe donc le ſujet fort naturellement. Elle montre de loin [1] Oreſte (qu'on ne voit point encore,) en forme de ſuppliant, la tête ceinte d'une large bande de laine blanche, tenant une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée encore ſanglante. Elle en laiſſe le ſoin à Apollon qui paroît avec Oreſte.

Ce dieu l'aſſure qu'il ne l'abandonnera pas, & qu'il ſçaura le tirer des mains des furies. Il lui ordonne de profiter de l'intervalle qu'elles lui laiſſent pour ſe réfugier à Athènes, où ce dieu achevera de le délivrer de leurs mains. Car enfin, ajoute-t-il, c'eſt moi qui vous ai porté à tuer Clytemneſtre. Oreſte, après une courte prière à Phœbus, ſe retire; & Apollon prie Mercure de conduire heureuſement ce fugitif qu'il a pris ſous ſa protection.

A peine Apollon & Oreſte ont diſparu, qu'on voit ſortir de terre l'ombre de Clytemneſtre tant cette tragédie eſt féconde en ſpectacles. Elle

1 Elle ne le montre point, mais elle annonce l'état où elle a vu le ſuppliant, qui ne paroît que dans la ſcène ſuivante, où l'intérieur du temple ſe fait appercevoir.

appelle

appelle à haute voix les furies pour les réveiller. Apparemment elles sont étendues sur le théâtre. L'ombre se plaint d'être négligée parmi la foule des morts, sans vengeance, sans ressource contre un fils qui a tué sa mère, tandis qu'elle paye bien cher la mort de son époux. Elle leur montre les blessures qu'elle a reçues d'Oreste, & leur reproche leur nonchalance à la venger. Etoit ce là le prix de tant de sacrifices qu'elle leur a faits? « Quoi, » dit-elle, vous dormez ! & votre captif, semblable » à un faon, s'est échappé de vos mains ».

L'on auroit peine à deviner ce qui va suivre ; &, pour le dire sans aucun déguisement, le chœur entier, ou la principale furie ne répond que par des ronflemens redoublés, que l'auteur a marqués très exactement, tantôt plus, tantôt moins forts, suivant différens tons. Cela feroit croire que les instrumens exprimoient * ceci, comme ils exprimoient apparemment les plaintes & les pleurs à diverses reprises dans certains autres chœurs, par exemple dans la tragédie DES PERSES. Toutefois, à quelque assaisonnement qu'on mette ces ronflemens de furies, on convient aisément qu'ils n'en valent pas mieux, au moins pour notre siécle, où l'on a cependant vu les ris mis

* On peut penser la même chose des croassemens des grenouilles, & du ramage des oiseaux dans ARISTOPHANE. Voyez la troisiéme partie.

en rime & en musique dans un opéra *. Il faut encore ajouter qu'après quelques importunités de l'ombre de Clytemnestre, la furie principale rêve, & s'écrie en rêvant, comme si elle poursuivoit une bête à la chasse. Enfin elle se réveille, & réveille ses compagnes, fort étonnées à leur réveil de voir que leur proie leur est échappée. Elles s'en prennent à Apollon, & sont fort scandalisées qu'un jeune dieu ait duppé de vieilles divinités.

ACTE II.

Apollon survient d'un air courroucé, & leur ordonne de sortir de son temple, sous peine d'être percées de ses traits, & d'être blessées jusqu'à rendre par leurs blessures tout le sang humain dont elles se repaissent. Il les renvoie dans les lieux de la Grèce où se commettent les crimes énormes, le meurtre, la vengeance qui fait arracher les yeux [1], & la fureur qui fait qu'on lapide les hommes, qu'on les empale, qu'on leur coupe les extrémités du corps, qu'on les rend eunuques. « Voilà, dit-il, vos régals ordinaires. C'est l'antre

* Oh, qu'il est beau, ho, ho, ho!
Qu'il est joli, hi, hi, hi, &c.
FÊTES DE L'AMOUR ET DE BACCHUS, act. II. scène II.

1 Les Athéniens étoient les peuples les plus doux de la Grèce, & celui chez lesquels les supplices barbares étoient le moins connus; ces supplices n'étant en usage que chez les peuples où régnoient les tyrans. La liberté & la barbarie ne pouvoient pas exister ensemble.

» d'un lion ſanguinaire qui doit être votre re-
» traite, & non ce temple des oracles ». Cependant, ſur le reproche que lui font les Euménides d'être le fauteur d'un fils meurtrier de ſa mère, il ſe diſculpe autant qu'il peut en deux mots, & il les renvoie au jugement de Minerve. Elles le quittent déterminées à pourſuivre Oreſte, & le laiſſent réſolu de le défendre.

ACTE III.

Tout à coup le lieu de la ſcène change, & Delphes devient Athènes. On voit Oreſte proſterné aux pieds de la ſtatue de Minerve, à laquelle il fait une prière courte & touchante. Les Euménides qui, en qualité de déeſſes, parcourent la terre d'un bout à l'autre en un inſtant, ſe trouvent à ſes côtés, & reconnoiſſent leur captif à l'odeur du ſang maternel qu'il a verſé. Elles lui déclarent qu'elles boiront long-temps du ſien, ſans lui donner la conſolation de mourir, & qu'elles le livreront enfin à Pluton, ce dieu redoutable aux impies. Oreſte a beau s'écrier qu'il a été purifié dans le temple de Delphes par le ſang des animaux répandu ſur lui, & plus encore par le temps qui efface tous les crimes. Il a beau dire qu'il vient invoquer Minerve, & lui offrir pour appui ſon bras, ſon ſceptre & ſon royaume. Les Euménides lui répètent qu'il leur eſt dévoué, & que ni

Minerve, ni Apollon ne pourront le dérober à leurs coups. En ſigne de réjouiſſance de l'avoir retrouvé, elles ſe mettent à chanter autour de lui une ode magique & infernale. Cette eſpèce d'hymne eſt pleine du feu d'Eſchyle, & inſpire je ne ſçai quelle horreur. Pluſieurs des couplets [1] finiſſent par un refrain qui montre que ce chant eſt un chant de furies, un chant qui lie les hommes coupables, & qui les fait ſécher de frayeur. Tout ce qu'elles diſent tend à faire voir qu'elles ſont les vengereſſes de la juſtice, & les bourreaux des criminels.

ACTE IV.

Minerve deſcend avec majeſté dans ſon temple. Elle voit Oreſte aux pieds de ſa ſtatue, & les furies qui l'aſſiégent. « Que prétendez vous, leur » dit-elle, vous qui ne reſſemblez ni aux divi» nités, ni aux hommes »? Les furies font connoître à la déeſſe ce qu'elles ſont & ce qu'elles veulent; &, comme elles la voyent déterminée à ne pas condamner Oreſte ſans l'entendre, elles conſentent à la prendre pour arbitre de leurs prétentions contre lui.

1 Ce refrain, dont parle le P. Brumoy, & qui termine deux ſtrophes du chœur, a cette énergie propre à Eſchyle, & qui conſiſte particuliérement dans un choix de mots preſque de même meſure & de même conſonance, comme nous l'avons déjà obſervé dans un chœur de la tragédie des SEPT CHEFS.

Ce prince commence ſon apologie par déclarer qu'il a été purifié avant que de toucher la ſtatue qu'il tient embraſſée. Il raconte enſuite ſon hiſtoire en peu de mots. Il convient du fait : mais il le juſtifie ſur l'ordre d'Apollon, & remet ſa cauſe entre les mains de Minerve. Par proviſion, elle le prend ſous ſa ſauve garde, & veut qu'il ſoit jugé dans les formes par des Athéniens choiſis, qui jureront de prononcer ſuivant l'équité. Voilà, ſelon Eſchyle, l'origine des procédures de l'aréopage, par rapport aux affaires criminelles.

Minerve ſort avec Oreſte : mais le chœur, fort mécontent d'un commencement de procès qui prend le train de leur enlever leur victime, ſe plaint amèrement de cette prétendue injuſtice. « Oui, s'écrient les Euménides, ſi cet aſſaſſin » nous échappe, toutes les loix ſont renverſées. » L'impunité rendra les hommes plus prompts » à l'imiter ; & combien de mères auront le ſort » de Clytemneſtre ?.. Qui voudra déſormais nous » invoquer ? quel malheureux s'écriera, ô juſtice ! » ô trône des furies » !... Tout roule ſur cette morale, en muſique, qui remplit l'intervalle de l'acte.

ACTE V.

Minerve reparoît à la tête des juges qu'elle a choiſis. Elle ordonne au hérault d'emboucher la

trompette, & d'impoſer ſilence au peuple, qu'on ſuppoſe préſent. On voit Apollon qui la ſuit, & qui entre en cauſe en faveur de l'accuſé. Quoique tout ceci prenne dans l'eſprit des lecteurs un je ne ſçai quel air comique, qui les rappelle à la comédie des PLAIDEURS, c'eſt toutefois une action très ſérieuſe, ainſi que le plaidoyé d'HORACE devant Tullus.

Minerve met la cauſe ſur le Bureau; & la principale Euménide commence à parler, non en haranguant, mais en interrogeant pied à pied l'accuſé ſur le fait; il en convient: ſur la manière; il l'explique: ſur l'auteur de ce deſſein; c'eſt Apollon.

Oreſte interroge à ſon tour l'Euménide. « Pourquoi n'avez vous pas puni Clytemneſtre après qu'elle a tué ſon époux? Elle ne lui étoit pas liée par le ſang, répond la furie ».

Les faits ainſi expoſés, & convenus de part & d'autre, Appollon ſe léve à ſon tour; &, pour juſtifier Oreſte, il avoue qu'il lui a commandé de tuer ſa mère. Mais il ajoute que tous ſes oracles ſont les décrets de Jupiter même. « Quoi, réplique le chœur, Jupiter vous a inſpiré d'ordonner le meurtre d'une mère, pour venger un père mort? oui, dit le dieu; car la mort d'un héros & d'un roi [1] doit être conſidérée avec d'autres

1 L'énergie du Grec mérite ici quelque attention. Eſchyle dit: « La mort d'une femme eſt-elle comparable à celle d'un roi puiſſant, qui tient ſon ſceptre de Jupiter »? Cette opinion ſur la dignité des

» yeux que celle d'un indigne épouse ». Il retrace, pour émouvoir le peuple en sa faveur, la manière horrible dont Clytemnestre a égorgé son époux & son roi. « Roi, malheureux d'avoir été épargné » à Troye, qui lui eût procuré une mort moins » ignominieuse ». C'est le morceau pathétique de l'avocat.

La Furie fait une petite objection assez impie à Apollon. « Hé quoi, dit-elle, Jupiter a lié son » père Saturne, & il condamne une reine qui a » enveloppé son mari d'un voile pour le faire » périr » ! Apollon réfute cette objection, par l'extrême différence d'un dieu lié, & d'un roi mis à mort [1]. On le presse sur le titre de mère, titre si sacré parmi les hommes, qu'il fait regarder comme parricides ceux qui donnent la mort à celles dont ils ont reçu le jour. Il se tire delà par un DISTINGUO très singulier, mais reçu chez les autres tragiques Grecs qui ont traité le même sujet *;

rois qui tiennent leur puissance du souverain des dieux, se retrouve partout dans Homère. Les Athéniens & les Grecs en général, n'avoient donc pas pour les rois l'horreur qu'on leur a supposée; & ceux qui regardent l'humiliation des rois, dans les tragédies, comme l'objet principal qu'elles devoient avoir en vue, & celui qui flattoit le plus le peuple, se sont donc fort écartés de la vraisemblance & de la vérité.

1 On ne sçauroit s'empêcher de remarquer que c'est parodier cruellement son auteur, que de le présenter ainsi. Minerve dit « Qu'il n'est » point de liens qu'on ne puisse rompre; mais que sitôt que la pous» sière a bu le sang d'un homme, & qu'il est mort, il n'est point d'en» chantement qui puisse le rappeller à la vie ».

* Voyez l'ORESTE d'Euripide.

c'eſt que le père eſt véritablement l'auteur de la vie, & non la mère, qui n'eſt, dit-il, que ſimple dépoſitaire de ſon fruit. Il prend à témoin Minerve elle même, iſſue ſans mère du cerveau de Jupiter. Il finit en promettant à Minerve, que ſi elle ſauve Oreſte, ce prince & ſa poſtérité ſeront toujours attachés au peuple d'Athènes par une alliance que rien ne pourra diſſoudre. C'eſt un trait de politique d'état, qu'Eſchyle avoit ſes raiſons de placer ici. Il regarde les Argiens ſujets d'Oreſte. Preſque toutes les tragédies anciennes ſont pleines d'alluſions pareilles, dont l'application nous eſt cachée. Nous ſerons plus heureux à démêler celles d'Ariſtophane.

Minerve ordonne qu'on aille aux voix, c'eſt à dire, qu'on mette les petites pierres dans l'urne, à la manière des Aréopagites. Durant cet intervalle où chacun donne ſes ſuffrages pour ou contre, elle prononce la loi qu'elle veut qu'on obſerve dans les jugemens criminels ; car c'eſt ici l'établiſſement des juges de l'aréopage. « J'entends, » dit-elle, que cet aréopage, que ce lieu qui » tire ſon nom de Mars, & qui fut le camp des » Amazones, quand elles firent la guerre à Théſée, » conſerve la majeſté de la juſtice, pour prévenir » les crimes parmi mon peuple. Plus déſormais de » nouvelles loix : elles ſouilleroient les miennes, » comme l'eau eſt ſouillée par une matière étran-

» gère. Que mes loix régnent parmi vous, & » tiennent lieu de monarque. Sans la crainte, qui » cultiveroit la justice? maintenez donc ce tribunal » comme le rempart le plus ferme de votre pays: » tribunal que n'ont point d'autres peuples, tri- » bunal désintéressé, prompt à punir le crime, & » toujours attentif à veiller au salut des citoyens. » Tel est l'établissement que je fais pour ma na- » tion chérie[1] ».

Comme les Euménides sentent que l'air du bureau n'est pas pour elles, la furie Coriphée lance quelques traits piquans pour intimider les juges. Apollon y réplique: & l'une & l'autre imitent parfaitement deux parties adverses qui sont dans l'attente de leur jugement. Cependant Minerve donne son suffrage à Oreste; & la raison qu'elle en apporte, c'est que, n'ayant point de mère, elle prend peu d'intérêt au meurtre de Clytemnestre, considérée comme mère. Elle donne ordre aussi tôt de produire les pierres blanches & noires. « O » Apollon, s'écrie Oreste, quelle sera l'issue de » cette cause »?... L'Euménide en fait de même dans l'incertitude du succès: & Apollon commande que l'on compte exactement les suffrages, parce qu'un seul de plus ou de moins renverse ou rétablit des familles entières. Ce sont là, comme

1 Ce discours de Minerve, qui a dans l'original une très grande majesté, n'est présenté ici que par extrait.

il eſt viſible, autant de trait pour les gens de juſtice du ſiécle d'Echyle, & de tous les temps. Les pierres noires & blanches ſe trouvent en nombre égal. Ainſi Oreſte eſt abſous.

Surquoi, s'adreſſant à Minerve : « O Pallas, » dit-il, ô déeſſe tutélaire, c'eſt vous qui me » rendez à ma patrie. Oui, les Grecs diront en » me revoyant : C'eſt par le ſecours de Minerve, » d'Apollon & de Jupiter, qui prend en main » les intérêts d'Agamemnon, qu'Oreſte remonte » ſur le trône de ſon père. Mais, avant que d'y » monter, je voue à cette terre une alliance éter- » nelle ». Voilà le but de cette piéce. (Eſchyle vouloit montrer l'union des Argiens & des Athéniens.) « Je jure qu'aucun Argien n'y portera la » guerre; & ſi quelqu'un des miens, après mon » trépas, oſoit violer le ſerment ſolemnel que j'en » fais, je lui annonce par avance des malheurs » qu'il ne pourra éviter; je lui rendrai les che- » mins d'Athènes impraticables [1]; &, du fond du » tombeau, je ſçaurai le faire repentir de ſon » entrepriſe, prêt au contraire à devenir favorable » à ceux qui honoreront Athènes, & qui garde- » ront l'alliance que je viens de jurer, &c. ». Il ſe retire, & laiſſe les Euménides exhaler leurs plaintes & leur rage.

1 Cette expreſſion du P. Brumoy eſt de nature à être priſe à la lettre, & préſente ainſi un aſſez mauvais ſens : celle d'Eſchyle eſt métaphorique, & veut dire, ſeulement, que l'entrepriſe ſera pénible & funeſte.

Minerve tâche de les adoucir en leur représentant que, si Oreste est sauvé, leur honneur est à couvert, & que c'est une affaire de grace, puisqu'après tout, les suffrages se sont trouvés égaux. Elle les prie de ne pas s'abandonner à leur courroux, ni accomplir les menaces qu'elles ont faites de désoler Athènes. Elle leur promet enfin un asyle, des honneurs & des autels dans la ville. Le chœur, encore irrité, répéte ses plaintes & ses invectives. Ce sont des furies qui s'emportent contre leurs juges. Minerve continue de les prier avec dignité ; & elle mêle adroitement la douceur avec la force, comme Jupiter fit à l'égard de Phœbus, quand ce dieu, au sujet de Phaëton foudroyé, voulut refuser sa lumière au monde,

Precibusque minas regaliter addit *.

Elle tâche enfin de les engager à recevoir l'hommage & le culte des Athéniens. On leur passe de faire éclater quelque colère dans les premiers momens ; mais il faut que la raison les rappelle à des conseils plus doux.

Cette scène, à la matière près, est bien conduite quant à la passion. Les Euménides sont contraintes de céder à l'éloquente & vive douceur de la déesse. Elles font leurs conditions. Minerve leur donne parole qu'on leur élevera un temple : (c'étoit celui qui étoit à Athènes du temps d'Eschyle.)

* Ovid. MÉTAMORPH. liv. 2. v. 397.

& que nulle famille ne proſpérera ſans leur aveu. Elles ſont à leur tour des ſouhaits propices à la ville d'Athènes. On les reçoit comme déeſſes du pays, par l'ordre de Minerve; & cette cérémonie s'exécute par une troupe de jeunes filles & de femmes de tout âge, qui conduiſent ces divinités, nouvellement adoptées, dans le lieu qui leur eſt deſtiné.

On ſent aſſez que les traits rudes & un peu groſſiers de cette pièce, ſont fort oppoſés à notre goût, & au vrai goût du théâtre. Mais il ne faut pas confondre parmi ces traits, ce qui regarde uniquement les mœurs & les idées des Grecs. Le ronflement des furies, & ce ſpectacle de monſtres difformes, ne vaut du tout rien. Cependant, comme c'étoient des divinités reſpectables pour les Grecs, ils les voyoient avec d'autres yeux que nous. A plus forte raiſon devoient-ils être moins choqués de voir Apollon plaider pour Oreſte, & Minerve jouer le rôle qu'elle joue. Tout cela étoit dans leur génie; & il eſt néceſſaire qu'on s'en rapproche autant qu'il eſt poſſible, pour ne pas trouver ridicule une tragédie qui ne l'étoit certainement pas au goût du peuple le plus poli de l'univers.

LES EUMÉNIDES,

TRAGEDIE D'ESCHYLE.

PERSONNAGES.

LA PYTHIE, ou prophéteſſe du temple de Delphes.

APOLLON.

ORESTE.

LE CHŒUR. (Il eſt composé des Euménides ou Furies.)

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE.

MINERVE.

LES ARÉOPAGITES.

PEUPLE d'Athènes, FEMMES, VIEILLARDS ET ENFANS.

La ſcène, au premier acte & au deuxième, eſt à Delphes dans le temple; au troiſième, elle eſt à Athènes, d'abord dans le temple de Minerve, & enſuite ſur la colline de Mars.

LES EUMÉNIDES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente l'entrée du temple d'Apollon à Delphes.

SCÈNE PREMIERE.

LA PYTHIE, ORESTE, LES EUMÉNIDES, (endormies).

LA PYTHIE.

OFFRONS d'abord nos hommages à la Terre, qui, la première des dieux, rendit ici ſes oracles; enſuite à Thémis, qui remplaça, dit-on, ſa mère dans ce ſanctuaire prophétique. Par la ceſſion libre & volontaire de Thémis, Phœbé, ſa ſœur, en devint la troiſiéme ſouveraine. Phœbé, pour honorer la naiſſance de ſon neveu, lui en fit

présent, & lui donna le surnom de Phœbus. Ce dieu, quittant les marais & les rochers de Délos, aborda sur ces rivages de Pallas, que fréquentent les nochers, & vint ensuite habiter cette contrée, & le sommet du Parnasse. Les enfans de Vulcain[1] l'y conduisirent avec pompe & respect, & nétoyèrent les chemins des brigands qui l'infestoient. Le roi de ce pays, Delphus, & tout son peuple, honorèrent avec empressement l'arrivée du dieu prophète, qui, inspiré par Jupiter même dans l'art des oracles, s'assit le quatrième sur ce trône fatidique: Apollon est le prophète de son père; c'est à ces dieux que j'adresse les prémices de mes supplications. Après eux, je les offre à Pallas, placée devant ce temple; j'adore aussi les nymphes qui habitent le Coryce, retraite amie des oiseaux, & visitée des dieux. Bromius y fait son séjour; je n'oublierai point ce dieu; c'est delà qu'entraînant les bacchantes, il fit subir à Penthée le sort d'un liévre timide. Invoquons aussi les sources de Plisthus, le redoutable Neptune, & sur-tout Jupiter, le souverain des dieux.... Maintenant asseyons nous sur le siége prophétique. Puisse

1 Le poëte désigne ici les Athéniens dont Thésée étoit roi; & on sçait que ce prince, à l'exemple d'Hercule, occupa sa valeur à détruire les brigands qui infestoient la Grèce. Eschyle, pour flatter les Athéniens suppose que ce furent eux qui conduisirent Apollon à Delphes. En effet on pouvoit rapporter à cet événement, l'usage où étoient les Athéniens d'envoyer, tous les ans, à Delphes une procession solemnelle.

moi

mon entrée dans le temple être aujourd'hui plus heureuſe que par le paſſé ! Si quelques Grecs ſont venus me conſulter, qu'ils tirent au ſort ſelon l'uſage ; car je prophétiſe au gré du dieu qui m'inſpire.

[1]........ Un ſpectacle, horrible à voir, horrible à décrire, me chaſſe du temple. Je ne puis ni me ſoutenir, ni marcher ; mes genoux ſont ſans force : tremblante ſous le poids de l'âge, pareille à un enfant, je me traine ſur la terre.... J'entrois dans le ſanctuaire redoutable ; je vois à l'autel un homme proſcrit par les dieux ſans doute : c'eſt un ſuppliant ; ſes mains dégoutent de ſang ; il tient une épée nue, & un rameau couronné, ſelon l'uſage, de longues bandelettes de laine blanche ; à ces marques je ne puis me tromper. Mais autour de lui dort une foule étonnante de femmes aſſiſes ſur les ſiéges.... Que dis-je de femmes ? de gorgones.... mais non.... je ne reconnois point là les gorgones ; jadis je les ai vues en peinture, enlevant le repas du malheureux Phinée : celles ci n'ont point d'aîles ; elles ſont noires, d'un aſpect affreux ; un ſouffle bruyant ſort de leurs narines ; leurs yeux diſtillent un odieux venin : vêtues comme elles le ſont, elles ne devroient approcher ni des ſtatues des dieux, ni de l'habitation des hommes. Jamais race ſemblable ne s'offrit à mes

1 Elle entre dans le temple, & en ſort précipitamment.

regards. Quelle terre ſe vanteroit de l'avoir nourrie impunément, & ſans s'être repentie de ſes bienfaits ? Mais c'eſt au puiſſant Loxias [1], au dieu médecin, prophète, augure & purificateur ſuprême, de veiller à la pureté de ſa propre demeure.

SCENE II.

ORESTE, LES EUMÉNIDES, (toujours endormies.) APPOLLON.

APOLLON, (à Oreſte.)

Je ne t'abandonnerai point; de près ou de loin, je te protégerai toujours, & tes ennemis reſſentiront ma colère. Ces audacieuſes, tu les vois, ſont enchaînées par le ſommeil; elles ont ſuccombé à la fatigue, ces vieilles & déteſtables filles, dont n'approchent ni les dieux, ni les hommes, ni les brutes. Nées pour cauſer des maux, abhorrées de la terre & du ciel, elles habitent les ténébres & les abymes du Tartare. Fuis, ſaiſis cet inſtant, ſinon elles te pourſuivront par toute la terre, dans les îles & ſur les mers : hâte toi d'éviter ce tourment. Cours à la ville de Pallas ; embraſſe l'antique image de la déeſſe. Là, nous aurons des juges,

1 Apollon.

là, plaidant pour toi, je sçaurai t'affranchir à jamais de ces peines. Je le dois; car c'est moi qui t'ordonnai de tuer ta mère.

ORESTE.

Puissant Apollon, vous sçavez que mon bras ne fut pas injuste; songez donc à ne point m'abandonner; votre pouvoir suffit pour me secourir.

APOLLON.

Souviens toi de mes paroles, & ne crains rien. Et toi, mon frère, fils, ainsi que moi, de Jupiter; prends le sous ta garde. Fidéle à ton nom, MERCURE CONDUCTEUR, conduis mon Suppliant. Jupiter lui même respecte le droit des Supplians, droit que le sort propice fit établir en faveur des mortels.

(Ils sortent.)

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE, (Elle porte les marques des blessures qu'elle a reçues d'Oreste.) LES EUMÉNIDES, (toujours endormies.)

L'OMBRE.

Vous dormez, Furies ? est ce là votre emploi? Vous dormez ! & moi, dont vous trahissez ainsi la vengeance, errante honteusement chez les morts, je m'entends reprocher sans cesse le meurtre que j'ai commis. Sçachez qu'ils m'en punissent sévèrement; tandis que moi, si cruellement traitée par le mortel le plus cher, égorgée par des mains parricides, je ne trouve aucun des dieux qui s'indigne de mon sort. Voyez en esprit ces blessures : l'esprit, quand on dort, a des yeux, &, quand on veille, il est aveugle [1]. Combien de fois ne vous ai je point abreuvées de libations

1 C'étoit un principe de Pythagore, que les plus grands philosophes de l'antiquité, Aristote & Platon, adoptèrent ensuite.

ſans vin, ſobres & adouciſſantes offrandes? Combien de fois ne vous ai je point conviées à des feſtins nocturnes, auprès de mon foyer, dans ces heures où l'on n'invoque aucune autre déeſſe? Aujourd'hui vous foulez aux pieds mes hommages. Pareil au faon, le coupable vous échappe & s'enfuit; il s'eſt dégagé du filet, & vous inſulte. Entendez les plaintes de mon ombre, déeſſes de l'enfer, reprenez vos ſens. C'eſt Clytemneſtre qui vous appelle en ſonge..... (Ici l'on entend des ronflemens.) Vous dormez....; cependant il s'éloigne. Les dieux de Clytemneſtre ſeuls n'écoutent point leurs Supplians! (Nouveaux ronflemens...) Ah! c'eſt trop dormir: c'eſt trop peu compatir à ma peine. L'aſſaſſin de ſa mère, Oreſte, vous échappe. (Ici le chœur pouſſe des cris confus....) Vous criez, encore endormies! Ne vous léverez vous pas à l'inſtant? ne ſerez vous donc jamais que du mal? (Nouveaux cris du chœur.) Le ſommeil & la fatigue, enſemble conjurés, ont engourdi vos mortelles vipères.

LE CHŒUR, (encore à moitié endormi.)

Arrête! arrête! arrête!... prends garde.....

L'OMBRE.

Vous le pourſuivez en ſonge; ainſi que l'animal chaſſeur, toujours occupé de ſa proie, vous pouſſez des cris inarticulés. Que faites vous? Levez vous. Surmontez la fatigue. Reconnoiſſez ce que vous

coûte le ſommeil. Que mes juſtes reproches percent votre ame : les reproches ſont l'aiguillon des ſages… N'exhalez point dans l'air ce ſouffle ſanguinaire, ce feu dévorant de vos entrailles… Suivez le coupable ; que de nouveaux tourmens le conſument.

(Le chœur ſe réveille ; l'ombre diſparoît.)

SCÈNE II.

Les Euménides s'éveillent les unes les autres.

LE CHŒUR.

Eveillez vous…. éveillons nous….. Tu dors ?… leve toi…. chaſſe le ſommeil. Sçachons ſi l'allarme eſt vaine… Ah ! dieux ! il eſt vrai, mes amies, nos ſoins ſont perdus…. Quel affront humiliant ! quelle peine inſupportable ! il s'eſt échappé du filet. Vaincues par le ſommeil, nous perdons notre proie. (à Appollon, qui paroît.) Fils de Jupiter, c'eſt vous qui nous l'avez dérobé. Jeune dieu, vous avez vaincu de vieilles déeſſes. Pour ſauver ſon Suppliant, un dieu nous enléve l'impie, le parricide aſſaſſin d'une mère ! Où donc eſt la juſtice ? Les reproches qu'on m'a faits en ſonge, ont percé mon ame comme un aiguillon

déchirant; les bourreaux n'ont point de pareil ſupplice. Un froid, un froid glacial pénétre mon cœur & mes veines. Ainſi ſe conduiſent les nouveaux dieux! ils régnent ſans équité. Voyez ce trône placé au centre de la terre, il dégoute de ſang; celui qui s'y aſſied, a ſouffert qu'un aſſaſſin le ſouillât. Dieu prophète, ſans reſpecter votre propre ſanctuaire, vous y avez appellé, amené vous même un impur Suppliant. Vous n'honorez que d'injuſtes dieux, & mépriſez les antiques parques. Vous m'outragez, ſans toutefois ſauver le coupable; car, fuiroit-il ſous la terre, il ne peut éviter ſon châtiment. Après ſon parricide, un démon vengeur le pourſuivra toujours.

SCÈNE III.

APOLLON, LE CHŒUR.

APOLLON.

SORTEZ, je vous l'ordonne; ſortez à l'inſtant de ce temple. Purgez ce ſanctuaire prophérique, ſi vous ne voulez que de cet arc reſplendiſſant parte un trait aîlé qui vous force à vomir douloureuſement les flots écumans du ſang humain dont vous vous abreuvez. Ce n'eſt point à vous d'approcher de ce ſejour. Allez où la juſtice, puniſſant les aſſaſ-

ſinats, les avortemens, les mutilations, ordonne la torture & la mort; où des ſcélérats gémiſſans expirent dans les ſupplices. Filles abhorrées des dieux, voilà les fêtes que vous aimez..... Vos mœurs répondent à votre forme. C'eſt dans le repaire d'un lion ſanguinaire, non dans ce temple, que doivent habiter de tels monſtres. Allez, errez, troupeau ſans paſteur, que nul des dieux ne daignera conduire.

LE CHŒUR.

Puiſſant Apollon, écoute nous à notre tour. Tu es, non le complice, mais l'auteur du crime: tu as tout fait.

APOLLON.

Comment? Oſez le dire, & rien de plus.

LE CHŒUR.

Tu lui as commandé de tuer ſa mère.

APOLLON.

Je lui ai commandé de venger ſon père.

LE CHŒUR.

Enſuite tu l'as reçu tout ſouillé de ſang!

APOLLON.

J'ai voulu qu'il ſe rendît Suppliant dans mon temple.

LE CHŒUR.

Et tu outrages celles qui le pourſuivent...?

APOLLON.

Ces lieux ne ſont pas faits pour elles.

LE CHŒUR.

Mais il nous eſt ordonné..........

APOLLON.

Quoi?... Vantez ce miniſtère auguſte....

LE CHŒUR.

De perſécuter par-tout les parricides.

APOLLON.

Eh! comment? le meurtre d'une femme qui tua ſon époux, peut-il être un parricide? Certes, ce ſeroit bien avilir, anéantir les ſermens d'hyménée, dont Jupiter & Junon ſont garants. Que deviendroient les honneurs de Cypris, qui diſpenſe aux mortels les plaiſirs les plus chers? La foi, qui fait partager aux époux le même lit, eſt à juſte titre le ſerment le plus ſaint. Si vous ſouffrez qu'ils attentent mutuellement à leurs jours; s'ils n'ont rien à redouter de votre colère, c'eſt injuſtement que vous pourſuivez Oreſte. Pourquoi vous irriter de ſon crime, ſi le crime d'un autre ne peut vous offenſer? C'eſt à Pallas que j'en appelle aujourd'hui.

LE CHŒUR.

Nous ne quitterons point les pas de ce coupable.

APOLLON.

Eh bien! pourſuivez-le; ajoutez à vos efforts...

LE CHŒUR.

Et toi, n'abolis point nos honneurs.

APOLLON.

Quels honneurs! jamais je ne les respecterai.

LE CHŒUR.

Ta gloire est de t'asseoir auprès de Jupiter; la nôtre, quand le sang d'une mère demande vengeance, est de poursuivre incessamment le criminel.

APOLLON.

Et moi, je secourrai, je sauverai mon Suppliant: la colère d'un Suppliant trahi, est à craindre pour les hommes & les dieux.

ACTE III.

(Le théâtre change, & doit représenter d'un côté le temple de Minerve à Athènes; de l'autre, l'aréopage & la colline de Mars.)

SCÈNE PREMIERE.

ORESTE.

PUISSANTE Minerve, j'arrive ici par les ordres d'Apollon. Reçois avec bienveillance un malheureux persécuté, qui n'est plus impur, & dont les mains ne sont plus souillées. Epuisé de fatigue,

rrant dans toutes les villes & chez tous les euples, j'ai traverſé les terres & les mers, fidéle ux ordres fatidiques d'Apollon, & je viens, ô léeſſe, au pied de ton image, y attendre mon ugement.

SCÈNE II.

ORESTE, LE CHŒUR,

LE CHŒUR.

Allons, voilà des marques certaines de ſon paſſage... Ces indices muets nous guident... Telles que le chien qui ſuit un faon bleſſé, ſuivons le à la trace du ſang qui dégoutte de ſon corps. Tant de fatigues m'ôtent la reſpiration. Nous avons parcouru la terre; nous avons volé ſans aîles.... Auſſi vîtes que ſon vaiſſeau, nous l'avons pourſuivi au delà des mers. Sans doute c'eſt ici qu'il s'eſt réfugié : une odeur flatteuſe de ſang humain m'en aſſure.....

Voyez.... cherchez par-tout.... que ce parricide ne puiſſe fuir impuni.

Le voici abatu & ſans force. Il embraſſe la ſtatue de l'immortelle déeſſe; il demande un jugement.

Le jugement eſt porté. Le ſang maternel répandu eſt difficile à racheter : la terre qui en fut humectée, ne le rendra plus.

A la place de ce ſang, il faut que de ton vivant je ſuce le tien à long traits, & que de ta ſubſtance je tire un amer breuvage. Lentement conſumé, je t'entraînerai chez les morts. Là, tu ſubiras le châtiment des parricides ; là, tu verras, punis en proportion de leurs crimes, les impies qui ont outragé les dieux, les droits de la nature ou de l'hoſpitalité. Pluton eſt ſous la terre le juge abſolu des mortels ; rien n'échappe à ſa vue, & tout ſe grave dans ſa mémoire.

ORESTE.

Inſtruit par mes malheurs, je ſçais plus d'un moyen d'expier mon crime ; je ſçais quand il faut parler ou me taire : un maître habile m'a enſeigné ce que j'aurai à dire aujourd'hui. Le ſang dont cette main fut teinte, pâlit & s'efface [1]. Déjà la ſouillure de mon parricide eſt lavée : récente, elle a été purifiée dans le ſanctuaire de Phœbus par les ſacrifices accoutumés : je puis déſormais parler & me défendre. Ma préſence n'apporte ici rien de funeſte. Le temps, en vieilliſſant, abolit auſſi tous les crimes. Aujourd'hui ma bouche eſt

1 Cette image terrible étoit peut-être connue de Schakeſpear, lorſqu'il introduiſit Macbeth ſur la ſcène, après l'aſſaſſinat de ſon roi, ſe frottant les mains pour eſſuyer le ſang dont elles étoient couvertes, & prononçant ces mots : L'océan ne pourroit les laver.

ɔure; je puis invoquer Minerve qui régne en ces ieux, & l'appeller à mon ſecours. Sans combat, ɛlle fera pour toujours de moi, de mon pays & les Argiens les alliés fidéles de ſon peuple. Soit que dans les plaines de la Lybie, aux bords du leuve [1] qui la vit naître, viſible ou inviſible, elle combatte pour ſes Africains chéris; ſoit que, pareille à un vaillant général, elle parcoure les champs de Phlégra, elle eſt déeſſe, & doit m'entendre, quoi que éloignée; elle eſt déeſſe qu'elle vienne me délivrer de mes maux.

LE CHŒUR.

Le pouvoir de Phœbus & de Pallas n'empêchera pas que tu ne ſois toujours errant, perſécuté par nous, & déſormais étranger à la joie. Fantôme deſſéché, pâture des démons, tu ne pourras parler, tu ne pourras me répondre; ta voix expirera ſur tes lévres. Victime élevée pour moi, à moi ſeule conſacrée, tu ne ſeras pas égorgé ſur l'autel, mais vivant tu ſeras ma nourriture; tu entendras les chants qui te dévouent à moi ſans retour.

Formons, formons nos chœurs; commençons nos effrayans concerts; retraçons le ſort que nous deſtinons aux mortels.

Nous aimons à être juſtes. Quiconque a les mains pures, n'a rien à redouter de notre courroux, & vit tranquille; mais tout coupable qui,

1 Ce fleuve ſe nommoit LE TRITON.

comme cet aſſaſſin, cache des mains parricides; nous voit promptes à venger les morts, lui redemander ſans ceſſe le ſang qu'il a verſé.

O ma mère, ô nuit qui m'avez engendrée pour punir les vivans & les morts, écoutez moi!... Le fils de Latone me déshonore; il m'arrache ma proie, le ſacrilège aſſaſſin d'une mère!

Voilà les chants que doit entendre notre victime; chant du délire, de la fureur & du déſeſpoir; hymne des Furies, que n'accompagne point la lyre, & qui, enchaînant les eſprits, deſſéche auſſi les cœurs.

Tel eſt le ſort immuable que la Parque inflexible a filé pour moi. Celui qui s'eſt fait l'artiſan de la mort, je dois le ſuivre juſqu'aux enfers, & le trépas même ne le délivre pas de moi.

Voilà le chant que doit entendre notre victime; chant du délire, du déſeſpoir & de la fureur; hymne des Furies, que n'accompagne point la lyre, qui enchaîne l'ame & ſéche les cœurs.

Dès le jour de ma naiſſance, telle fut ma deſtinée: de ne point approcher des immortels. Nul d'entre eux ne participe à nos feſtins. Les vêtemens de fêtes nous ſont étrangers. Chargées de détruire les familles où des traîtres s'arment contre leurs proches, nous pourſuivons le coupable: quelque fort qu'il ſoit, dès qu'il a fait couler le ſang, il eſt perdu.

C'eſt un ſoin que nous nous hâtons d'épargner aux dieux ; mais qu'ils laiſſent nos arrêts rrévocables & ſans appel ! La race odieuſe qui eſt ſouillée de ſang, n'eſt plus digne d'être écoutée le Jupiter. La gloire des humains, la plus brillante aux yeux des hommes, flétrie dans les enfers, 'efface à notre ſombre aſpect, & s'anéantit ſous nos pieds tout ſanglants.

D'un élan vigoureux nous atteignons de loin e coupable. En vain il ſe fatigue pour nous fuir ; notre poids l'accable : il tombe.

Aveuglé par ſon forfait, il ne voit rien ; tant a nuit du crime ſe répand au tour de lui : & la renommée gémiſſante parle des ténébres épaiſſes qui enveloppent ſa demeure.

Le deſtin l'a voulu : habiles & conſtantes, gardant le ſouvenir des crimes, inexorables aux mortels, nous régnons ſéparées des dieux, ſans honneur & ſans gloire, dans un ſéjour que n'éclaire point le ſoleil, & où marchent avec peine celui qui a l'uſage de ſes yeux & celui qui l'a perdu.

Mortels, vous entendez les loix éternelles, dictées par la Parque, que les dieux nous ont impoſées : reſpectez nous ; tremblez. Notre culte eſt antique, & ne fut jamais négligé ; bien que notre demeure ſoit ſous la terre & dans les abymes ténébreux.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

ORESTE, LE CHŒUR, MINERVE, (Elle paroît dans un char, porté ſur des nuages au travers des airs.)

MINERVE.

La voix qui m'implore s'eſt fait entendre juſqu'aux bords du Scamandre, dans ces champs que jadis les princes & les chefs de la Grèce aſſignèrent aux enfans de Théſée, comme un don choiſi ſur tous les biens des vaincus, pour m'ètre à jamais conſacré [1]. A ces accens, j'ai précipité ma courſe infatigable ; j'ai attelé mes courſiers agiles à ce char, & l'ægide m'a ſervi d'aîles pour mieux fendre les airs. (Elle apperçoit Oreſte & les Furies.)

1 Le Scholiaſte rapporte que les habitans de Mitylene diſputèrent aux Athéniens la poſſeſſion de la ville de Sigée, & qu'un combat particulier décida du ſort de cette ville, & la fit paſſer ſous la domination de Mitylene. Eſchyle, ne perdant jamais de vue les intérêts politiques de ſa nation, veut ici rappeller aux Athéniens leurs anciens droits, & les engager à combattre les Mityléniens, pour recouvrer la ville qui leur a été enlevée.

Furies.) Quelle troupe eſt ici raſſemblée? Je ne redoute rien; mais ce que je vois m'étonne. Qui êtes vous? Je vous parle à vous tous; à cet étranger qui embraſſe ma ſtatue; & à vous, qui ne reſſemblez à nul des êtres que produit la nature, à rien de ſe qui ſe voit chez les dieux ni chez les hommes..... Mais inſulter à votre difformité, ce ſeroit une injuſtice; & Thémis le défend.

LE CHŒUR.

Fille de Jupiter, vous ſçaurez tout en peu de mots. Nous ſommes les éternels enfans de la nuit. On nous appelle Furies dans les enfers.

MINERVE.

Je connois votre origine & votre nom.

LE CHŒUR.

Vous apprendrez bientôt quel eſt mon miniſtère.

MINERVE.

Je le ſçaurai, ſi vous me l'expliquez.

LE CHŒUR.

Nous pourſuivons par tout les aſſaſſins.

MINERVE.

Et où le meurtrier trouve-t-il un terme à ſa fuite?

LE CHŒUR.

Dans le ſéjour où jamais n'entra la joie.

MINERVE.

Cet homme a-t-il mérité d'être ainsi poursuivi?

LE CHŒUR.

Oui. Il a osé égorger sa mère.

MINERVE.

Quelque pouvoir menaçant ne l'y a-t-il point forcé?

LE CHŒUR.

En est-il d'assez fort pour rendre un parricide nécessaire?

MINERVE.

De deux parties [1] je n'ai encore entendu que la première.

LE CHŒUR.

S'il l'ose, qu'il donne & défere ici le serment.

MINERVE.

Vous voulez paroître juste plus que vous ne l'êtes en effet.

LE CHŒUR.

Comment? expliquez vous : nous connoissons votre sagesse.

MINERVE.

Les sermens seuls ne font pas la justice.

1 Comme le reste de cet acte est une véritable plaidoirie, & qu'on reconnoit clairement qu'Eschyle avoit exprès transporté sur la scène les formes du tribunal de l'aréopage, on a cru devoir se permettre d'employer également dans la version Françoise des termes de barreau, tels qu'ici le mot PARTIES, & quelques autres, qu'on pourra remarquer dans les scènes suivantes.

LE CHŒUR.

Eh bien! examinez; & jugez nous.

MINERVE.

Me prenez vous pour arbitre?

LE CHŒUR.

Qui vous recuſeroit? digne fille d'un digne père.

MINERVE.

Etranger, à votre tour, qu'avez vous à dire Quelle eſt votre patrie, votre naiſſance, votre infortune? Repouſſez l'accuſation, ſi c'eſt avec confiance dans la juſtice de votre cauſe, que vous êtes venu, Suppliant reſpectable, comme autrefois Ixion chez Jupiter, embraſſer mon image dans mon ſanctuaire. Répondez clairement à mes queſtions.

ORESTE.

Puiſſante Minerve, vos derniers mots ont raſſuré mon cœur. Je ne ſuis plus impur; & mes mains en la touchant, n'ont point ſouillé votre image. Je vous en donnerai une preuve certaine. La loi veut que tout homicide garde le ſilence juſqu'à ce qu'il ait été purifié par le ſang expiatoire d'une jeune victime. Eh bien! il y a long-temps que dans d'autres lieux, le ſang des victimes & l'eau luſtrale, ont lavé mon crime; & c'eſt un ſoin dont aujourd'hui je ſuis délivré. Quant à mon origine, vous la ſçaurez bientôt. Je ſuis Argien;

mon père vous eſt connu : c'eſt Agamemnon, le chef de l'armée des Grecs, par les mains duquel vous avez détruit Ilion. De retour en ſon palais, il y eſt mort, non glorieuſement, mais par la noire perfidie de ma mère, ſurpris dans un piége funeſte, dans un bain, dont les apprêts dépoſent encore contre elle. J'étois alors en exil. Long-temps après je revins, & je tuai, je ne le nie point, je tuai ma mère, pour venger un père que j'aimois. Mais de ce que j'ai fait Loxias a été le complice & l'inſtigateur. Ses menaces aiguillonnantes m'annonçoient des maux affreux, ſi je ne puniſſois pas les auteurs d'un forfait. Déeſſe, décidez ſi je ſuis innocent ou coupable. Quelque ſoit votre arrêt, je m'y ſoumets.

MINERVE.

Cette cauſe eſt difficile; quel mortel oſeroit la juger? Moi même je n'ai pas le droit de ſouſtraire un meurtrier à la juſtice vengereſſe. D'ailleurs il faut ménager ici, d'une part, un Suppliant, qui, purifié ſelon les formalités requiſes, ne ſouille point ma demeure, & dont, s'il eſt abſous, je fais l'ami de mon peuple; de l'autre, ces divinités, dont le courroux n'eſt pas facile à calmer, & dont le cœur, ſi elles ſe retirent ſans avoir triomphé à mon tribunal, répandra ſur cette terre un venin corrupteur, qui l'infectera pour jamais. Tels ſont à la fois les biens que je puis

eſpérer, & les maux que je dois craindre. Mais, puiſqu'il faut prononcer, je vais établir à jamais un tribunal, & des juges que j'engagerai par des ſermens ſolemnels. Vous cependant préparez vos témoignages & vos preuves, que la juſtice admettra ſur la foi du ſerment. Je vais choiſir les plus intégres de mes citoyens. Je reviendrai décider cette cauſe avec eux, & leur ferai jurer de ne point trahir l'équité.

SCÈNE II.

LE CHŒUR.

Si ce parricide triomphe aujourd'hui, des loix nouvelles vont tout renverſer. Ce crime ſe multipliera chez les mortels par la facilité de l'exécuter. Que d'attentats les pères auront déſormais à craindre de leurs enfans!

Le courroux des Furies vigilantes n'arrêtera plus les forfaits: nous leur laiſſerons un libre cours. Chacun apprendra, en frémiſſant, le malheur d'autrui: plus de fin, ni de terme aux peines; plus de conſolation pour l'infortuné. Que celui qui ſera frappé ne nous invoque plus! Qu'il ne s'écrie plus: ô vengeance! ô trône des Furies! Bientôt ſans doute, victime d'un nouveau forfait,

un père ou une mère gémiront ; mais en vain : le palais de la justice est détruit.

Quelquefois le seul regard sévére & pénétrant d'un juge assis arrête le coupable. La frayeur qui retient est utile. Si le cœur ne nourrit aucune crainte, quel homme, quelle ville respectera la justice ?

L'anarchie est dangereuse autant que le despotisme : ce n'est que dans un juste milieu que dieu, dont l'œil embrasse tout, a fait résider la force. En un mot l'impiété ne produit que l'injure ; mais de la sagesse naît une douce & desirable félicité.

Mortel, écoute moi : Respecte l'autel de la justice ; ne vas point, épris de l'amour du gain, le renverser d'un pied sacrilége ; car la punition t'attend, & l'arrêt est irrévocable. Honore tes parens, & garde inviolablement les loix de l'hospitalité.

Qui pratique volontairement la justice ne peut être malheureux, & ne périt jamais tout entier ; mais l'audacieux qui, sans équité, confond tout les droits, fait, tôt ou tard, un terrible naufrage, lorsque la tempête, attaquant son navire, en brise les antennes.

Il invoque des dieux qui ne l'écoutent pas ; il lutte avec l'orage : mais le ciel rit en voyant l'impie humilié dans les chaînes indissolubles du

malheur, qu'il ne peut ſurmonter. Sa proſpérité première a échoué à l'écueil de la vengeance : il périt ; & ne laiſſe ni regret ni ſouvenir.

ACTE V.

(Minerve revient, accompagnée de ceux des Athéniens qu'elle a choiſis pour juges. Elle eſt auſſi ſuivie d'un hérault, & d'une foule de peuple qu'attire la curioſité. Oreſte & les Euménides ſe tranſportent également sur l'aréopage, ou colline de Mars.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MINERVE, LES ARÉOPAGITES, LES EUMÉNIDES, ORESTE, PEUPLE, HÉRAULT. (Les juges s'aſſeyent, & Minerve préſide.)

MINERVE.

HÉRAULT, faites votre devoir ; contenez la foule ; que le ſon perçant de la trompette appelle hautement le peuple à ce tribunal aſſemblé ; qu'on faſſe ſilence ; qu'on écoute les loix qu'Athènes doit obſerver à jamais, & le jugement qui va décider cette cauſe.

SCÈNE II.

Les mêmes, APPOLLON.

LE CHŒUR.

PUISSANT Apollon, commande aux lieux où tu régnes. Qu'as tu à déméler ici?

APOLLON.

J'y viens ſervir de témoin. Cet homme a été Suppliant dans mon temple; il a embraſſé mes autels; je l'y ai purifié de ſon crime, & je ſerai impliqué dans l'accuſation comme inſtigateur de la mort de ſa mère. Vous qui confirmerez le jugement, Minerve, faites y procéder en régle.

MINERVE.

J'appelle la cauſe. (Aux Euménides.) Je vous défére la parole. C'eſt à l'accuſateur qu'il appartient de parler le premier, & d'énoncer les faits.

LE CHŒUR.

Nous ſommes pluſieurs; mais nous parlons briévement. Toi, (à Oreſte) réponds exactement à chaque interrogation. D'abord, eſt-il vrai que tu ayes tué ta mère?

ORESTE.

Je l'ai tuée; je ne le nie point.

LE CHŒUR.

Nous triomphons. Voilà déjà notre athlete tombé une fois [1].

ORESTE.

Vous vous vantez avant qu'il ſoit terraſſé.

LE CHŒUR.

Répondez encore: comment l'as tu tuée?...

ORESTE.

Cette main lui a enfoncé un poignard dans le ſein.

LE CHŒUR.

Qui te l'a conſeillé? qui te l'a perſuadé?...

ORESTE.

Les oracles d'Apollon: c'eſt lui que j'atteſte.

LE CHŒUR.

Ses oracles!... Un dieu prophète t'ordonner un parricide!

ORESTE.

Oui: & juſqu'ici je n'accuſe point la fortune.

LE CHŒUR.

Bientôt, condamné par l'arrêt, tu changeras de langage.

ORESTE.

Je ſuis tranquille: du fond de ſon tombeau mon père ſera mon défenſeur.

1 Dans les combats de la gymnaſtique, l'athlete qui avoit renverſé trois fois ſon adverſaire étoit réputé vainqueur.

LE CHŒUR.

Aſſaſſin d'une mère, tu comptes ſur les morts!

ORESTE.

Elle s'étoit ſouillée de deux crimes.

LE CHŒUR.

Comment? Prouve le devant tes juges.

ORESTE.

Elle avoit tué ſon époux, & mon père.

LE CHŒUR.

Sa mort a tout expié; mais toi tu vis!

ORESTE.

Tant qu'elle a vécu, que ne l'avez vous pourſuivie?

LE CHŒUR.

Celui qu'elle avoit tué, n'étoit pas de ſon ſang.

ORESTE.

Et moi, ſuis-je donc du ſang de ma mère?

LE CHŒUR.

Quoi? de celle qui t'a nourri dans ſon ſein? Scélérat, tu renies le ſang de ta mère!

ORESTE.

Apollon, témoignez, déclarez ſi ce fût avec juſtice que je la tuai. Je ne puis nier d'avoir commis ce meurtre; mais vous paroît-il juſte ou non? Décidez; votre réponſe ſera ma défenſe.

APOLLON.

Auguſte tribunal de Minerve, devant vous je dirai la vérité, & le dieu prophète ne mentira

point. De mon trône fatidique, jamais homme, femme, ou ville ne reçut de réponſe qui ne me fût inſpirée par le ſouverain des dieux; jugez de quel poids eſt ici mon témoignage. Conformez vous à la volonté de mon père: il n'eſt point de ferment qui l'emporte ſur lui.

LE CHŒUR.

Ainſi donc, à t'entendre, Jupiter t'a dicté l'oracle qui ordonnoit à Oreſte de ne compter pour rien les droits de ſa mère?

APOLLON.

Sans doute: le meurtre d'une femme eſt-il donc comparable à l'aſſaſſinat d'un héros qui n'avoit reçu le ſceptre que des mains de Jupiter, & que ſon épouſe immola, non par de nobles coups, tels que ceux de l'Amazone, (car il faut que vous le ſçachiez, ô Pallas! ô juges qu'elle a choiſis!) mais en le frappant, au retour de la guerre, où il avoit ſi ſouvent triomphé, après un accueil trompeur, au milieu de ſon bain, embarraſſé dans le voile artificieux, dans le vêtement ſans iſſue qu'elle lui avoit exprès préparé. Tel a été le ſort du mortel auguſte qui jadis avoit commandé mille vaiſſeaux. Je l'ai raconté, pour que le tribunal qui doit prononcer dans cette cauſe en ſoit indigné.

LE CHŒUR.

Jupiter, s'il faut t'en croire, honore par pré-

férence les deſtins des pères. Toutefois il enchaîna le ſien, l'antique Saturne. Sa conduite ne contredit-elle pas tes diſcours ? Juges, qui nous écoutez, c'eſt vous que j'atteſte.

APOLLON.

O monſtres déteſtables, abhorrés des dieux !... On peut ſortir des fers, il y a du remède, mille moyens peuvent en affranchir. Mais quand la terre a bu le ſang d'un homme, lorſqu'une fois il eſt expiré, on ne peut plus le rendre à la vie. Mon père n'a point inventé d'enchantement vainqueur de la mort, lui qui ſans peines, ſans effort bouleverſe l'univers.

LE CHŒUR.

Vois ton injuſtice en défendant ce coupable. Après avoir verſé le ſang qui l'anima, le ſang de ſa mère, habitera-t-il dans Argos la maiſon paternelle ? de quels autels publics pourra-t-il approcher ? quelle ſociété lui permettra de participer à ſes libations ?

APOLLON.

Écoutez ce que je vais dire, & reconnoiſſez en la vérité. La mère eſt, non la créatrice de ce qu'on appelle ſon enfant, mais la nourrice du germe verſé dans ſon ſein. C'eſt le père qui crée : la femme, comme un dépoſitaire étranger, reçoit le fruit, &, quand il plaît aux dieux, le conſerve. La preuve de ce que j'avance eſt, qu'on

peut devenir père ſans le concours d'une mère ; témoin la fille du dieu de l'olympe, qui n'a point été conçue dans les ténèbres du ſein maternel. Quelle déeſſe eût produit un rejetton ſi parfait ? Pallas, je veux contribuer de toute ma puiſſance à la grandeur de ta ville & de ton peuple. J'ai envoyé ce Suppliant à tes autels, pour qu'il devînt à jamais le fidéle ami d'Athènes. Déeſſe, fais toi des alliés de lui & de ſes deſcendans. Que cette union ſoit éternelle, & que la poſtérité en reſpecte le ſerment.

MINERVE.

Les parties ont aſſez parlé. Que chacun donne ſon ſuffrage ſelon qu'il le croit équitable.

LE CHŒUR.

J'ai employé toutes mes armes ; voyons quelle ſera l'iſſue du combat.

MINERVE.

Comment pourrai-je ici éviter tout reproche ?

LE CHŒUR.

Vous avez tout entendu : en donnant vos ſuffrages, Athéniens, au fond du cœur reſpectez vos ſermens.

MINERVE.

Peuple, qui, pour la première cauſe, en ces lieux allez entendre juger un meurtre, écoutez mes loix. Cette aſſemblée ſera déſormais pour le peuple Ægée un tribunal éternel. Jadis les

Amazones fortifièrent ce mont, où elles s'étoient campées, lorſqu'irritées contre Théſée, elles opposèrent des tours à ſes tours nouvellement bâties. Elles y ſacrifièrent à Mars; & cette colline, depuis ce temps, fut appellée le mont de Mars. Le reſpect & la crainte de ce tribunal, parmi vos citoyens, la nuit comme le jour, arrêteront l'injuſtice; pourvu qu'eux mêmes, par un mauvais mêlange, n'en altèrent point la conſtitution. Cette ſource limpide, ſi vous la troublez par la fange, n'étanchera plus votre ſoif. Que mon peuple n'embraſſe ni l'anarchie, ni le deſpotiſme; ne baniſſez point de ma ville toute ſévérité : quel mortel eſt juſte lorſqu'il n'a rien à craindre. Maintenez ce tribunal majeſtueux, que j'établis comme le boulevard de ce pays, & le ſalut de cette ville; tribunal tel que n'en eût jamais ni le Scythe, ni le peuple de Pélops. Toujours incorruptible, vénérable, actif, il veillera ſur Athènes, tandis que vous dormirez en paix. Voilà les conſeils que je donne pour l'avenir à mon peuple. Mais il faut procéder : donnez vos ſuffrages, portez le jugement, & ſongez à vos ſermens. J'ai dit.

LE CHŒUR.

Gardez d'offenſer les redoutables divinités des enfers : je vous le conſeille.

APOLLON.

Moi, je vous ordonne de reſpecter les oracles

le Jupiter & d'Apollon. Ne les rendez pas nutiles.

LE CHŒUR.

Tu favoriſes une cauſe de ſang, qui n'eſt point le ton reſſort. Si tu reſtes ici tu ſouilleras pour amais ton ſanctuaire prophétique.

APOLLON.

Quoi donc? Jupiter eût-il tort d'écouter Ixion, e premier homicide?

LE CHŒUR.

Soit.... Mais ſi je n'obtiens juſtice, je reviendrai viſiter ce pays dans ma colère.

APOLLON.

Les nouveaux & les anciens dieux vous mépriſent également. C'eſt moi qui l'emporterai.

LE CHŒUR.

Ta conduite fut la même dans le palais de Phérès, quand tu perſuadas aux Parques de donner l'immortalité à des hommes.

APOLLON.

Ne doit on pas récompenſer un bienfaiteur, ſur tout quand il nous implore?

LE CHŒUR.

Tu détruis d'anciennes divinités, après avoir trompé, par le ſommeil, de vieilles déeſſes [1].

1 Stanley lit ὕπνῳ, au lieu d'οἴνῳ. Paw a fait auſſi un changement dans ce paſſage, en liſant ἀρχαίους θεοὺς, au lieu d'ἀρχαίας θεάς; mais ce changement, adopté par M. le Franc, eſt inutile; il s'agit ici des Parques & des Euménides, trompées également par Apollon.

APOLLON.

Condamnées dans ce jugement, bientôt vous exhalerez un venin qui ne ſera plus à craindre.

LE CHŒUR.

Ta jeuneſſe inſulte à mon âge. J'attends l'arrêt: juſques là je ſuſpends mon courroux contre Athènes.

MINERVE.

C'eſt à moi de porter le dernier ſuffrage: je le donne à Oreſte. Je n'ai point de mère dont j'aie reçu la naiſſance; & ſans me ſoumettre à l'hyménée, je rends hommage au ſexe viril. Je ſuis toute pour la cauſe d'un père; & je ne vengerai point par préférence la mort d'une femme qui tua ſon époux & ſon maître. Si les ſuffrages ſont égaux, Oreſte eſt abſous. Renverſez les urnes, vous à qui ce ſoin eſt confié. (On compte les ſuffrages.)

ORESTE.

Puiſſant Apollon, qui l'emportera?

LE CHŒUR.

O nuit ténébreuſe! ô ma mère! tu le vois; il y va de notre exiſtence, ou de notre déſeſpoir. Nous périrons, ou nous conſerverons nos droits.

APOLLON.

Athéniens, comptez exactement les ſuffrages. Gardez-vous d'employer la fraude: un ſuffrage de plus ou de moins, ſauve ou détruit des familles.

MINERVE.

MINERVE.

Les suffrages sont égaux: Oreste est absous. [1]

ORESTE.

O Pallas! ô déesse tutélaire! vous me rendez à ma patrie, dont j'étois séparé. Les Grecs diront: « Voilà cet Argien qu'ont rétabli dans l'héritage » paternel Pallas, Apollon, & avec eux le Tout » puissant, Jupiter Sauveur ». C'est Jupiter qui, touché du sort de mon père, m'a sauvé des Furies vengeresses de ma mère. Prêt à retourner à Mycènes, je jure à cette contrée, à ce peuple, que jamais les rois d'Argos ne porteront la guerre en ces lieux. S'ils osoient jamais trahir ce serment, du fond de mon tombeau, je leur rendrai, par des châtimens terribles, les chemins d'Athènes si difficiles, je leur enverrai de si funestes auspices, qu'ils ne tarderont pas à se repentir. Mais, s'ils le gardent, si, fidéles alliés, ils honorent toujours la ville de Pallas, mes mânes leur seront favorables & propices. Adieu, déesse; adieu, peuple d'Athènes. Que vos armes soient pour vos ennemis un fléau redoutable, & fassent la gloire & la sûreté de vos amis.

1 Cet usage seul montre l'humanité qui régnoit dans les tribunaux d'Athènes. Les juges étoient toujours censés pencher vers la clémence; &, lorsque les suffrages pour l'accusateur & l'accusé étoient égaux, l'accusé étoit absous. ARISTOTE, sect. 23, quæst. 13, rapporte plusieurs raison de cet usage; mais la plus forte de toutes étoit le caractère de douceur & de bonté, qui sembloit appartenir particulièrement aux Athéniens.

SCÈNE III.

MINERVE, LES EUMÉNIDES, PEUPLE D'ATHÈNES.

LE CHŒUR.

Ah ! divinités nouvelles, au mépris des plus anciennes loix, vous arrachez donc le coupable de mes mains. Malheureuſe, déshonorée, furieuſe, que me reſte-il, hélas ! qu'à répandre ſur cette terre le venin contagieux de mon cœur ulcéré ! O vengeance ! que la ſéchereſſe & la ſtérilité, envahiſſant cette contrée, y raſſemblent leurs fléaux deſtructeurs.... Je gémis !... Que faire ? que devenir?... Indignement traitées par les Athéniens, filles de la nuit, il ne nous reſte que la douleur & la honte.

MINERVE.

Croyez moi, ſupportez ſans peine ce jugement. Vous n'avez pas été vaincues ; les ſuffrages ſe ſont trouvés égaux. On n'a point voulu vous offenſer. La volonté de Jupiter étoit marquée. L'auteur même de l'oracle atteſtoit que l'impunité avoit été promiſe à Oreſte. Ne ſoyez donc point courroucées. N'appeſantiſſez point votre

vengeance ſur ce pays, ne le rendez point ſtérile en y verſant votre poiſon, ce ſauvage, ce dévorant fléau des plantes; & moi, je vous promets ſolemnellement, qu'ici, placées dans d'auguſtes foyers, honorées de tous les habitans, vous aurez dans cette contrée religieuſe des retraites & des temples.

LE CHŒUR.

Ah! divinités nouvelles [1], au mépris des plus anciennes loix, vous arrachez donc le coupable de mes mains! Malheureuſe, déshonorée, furieuſe, que me reſte-t-il, hélas! qu'à répandre ſur cette terre le venin de mon cœur ulcéré! O vengeance! que la ſéchereſſe & la ſtérilité, envahiſſant cette contrée, y raſſemblent leurs fléaux exterminateurs! Je gémis. Que faire? que devenir? Indignement traitées par les Athéniens, filles de la nuit, il ne nous reſte que la douleur & la honte.

MINERVE.

Vous n'êtes point déshonorées. Déeſſes, dans l'excès de votre colère, ne déſolez point l'habitation des mortels. Minerve, faut-il le dire, peut quelque choſe auprès de Jupiter. Seule d'entre les dieux, je ſçais où repoſe la foudre. Mais je ne

1 Le chœur, pour toute réponſe, ne fait que répéter le même couplet précédent, qui renferme toutes ſes imprécations. Ces ſortes de répétitions, comme nous l'avons obſervé, n'appartiennent qu'à Eſchyle, & devoient produire le plus terrible effet, lorſqu'elles étoient ſoutenues par une déclamation ou une muſique analogue.

ſerai point forcée d'y recourir. Cédez à mes avis; ne lancez point contre cette terre de vaines imprécations, dont l'effet ne vous ſatisferoit pas. Calmez les noirs orages de votre ame; &, quand vous partagerez avec moi les honneurs & les temples de cette contrée, quand on vous offrira ſouvent les prémices, pour vous rendre favorables à l'hymen ainſi qu'aux enfantemens, vous applaudirez à jamais à mes conſeils.

LE CHŒUR.

Souffrir de pareils traitemens! O ciel! dans ma vieilleſſe, habiter la terre avec opprobre! quelle honte! Je ne reſpire que colère & vengeance. Hélas! hélas! quelle douleur déchire mon ſein! O nuit! ô ma mère! entends mes cris. La ruſe inévitable des nouveaux dieux m'enléve, en un inſtant, mes honneurs & ma gloire.

MINERVE.

Je pardonne ces tranſports, par égard pour votre âge. Sans doute, je vous céde beaucoup en ſageſſe; mais Jupiter ne m'en a pas non plus refuſé le don. Si vous allez habiter un autre pays, vous regretterez cette contrée: je vous le prédis. Le temps ne fera qu'augmenter la gloire des Athéniens; & vous, placées honorablement près du palais d'Erechtée, vous y verrez & les hommes & les femmes vous rendre des honneurs tels que vous n'en recevrez chez aucun peuple. Ne jettez

point dans ce pays des ſemences de diſcorde, tourmens aigus des jeunes ames, livrées à de ſombres fureurs. N'allez point, rendant les cœurs de mes citoyens prompts à ſe haïr, allumer ici les guerres civiles. Qu'ils combattent l'étranger, l'occaſion en eſt proche; c'eſt là qu'ils trouveront la gloire, non dans les guerres inteſtines. Acceptez les offres que je vous fais. Bienfaiſantes autant que bien traitées & comblées d'honneurs, partagez avec moi ce ſéjour aimé des dieux.

LE CHŒUR.

Souffrir de pareils traitemens! O ciel! dans ma vieilleſſe habiter la terre avec opprobre! quelle honte! Je ne reſpire que colère & vengeance. Hélas! hélas! quelle douleur me déchire! O nuit! ô ma mère! entends mes cris. La ruſe inévitable des nouveaux dieux m'enléve, en un inſtant, mes honneurs & ma gloire.

MINERVE.

Je ne me laſſerai point de vous donner un conſeil ſalutaire: vous ne pourrez dire qu'une divinité plus jeune que vous, Minerve, & ſes citoyens ont, par leurs mépris, chaſſé de ces lieux d'anciennes déeſſes. Si la perſuaſion, prêtant à mes diſcours ſon charme adouciſſant, a ſur vous de l'empire, vous reſterez ici; mais, ſi vous n'y conſentez pas, c'eſt injuſtement que vous ferez éprouver votre colère, votre haine & votre ven-

geance, à cette ville & à son peuple; puisqu'il ne tient qu'à vous d'en partager la possession, & d'y recevoir à jamais un culte légitime.

LE CHŒUR.

Puissante Minerve, quel asyle m'y promettez vous?

MINERVE.

Un asyle exempt de toute disgrace: daignez l'accepter.

LE CHŒUR.

Eh bien! je l'accepte. Mais quel sera mon pouvoir?

MINERVE.

Nulle famille, sans vous, ne pourra prospérer.

LE CHŒUR.

Et vous m'assurez ce dégré de puissance?

MINERVE.

Je comblerai de bien ceux qui vous respecteront.

LE CHŒUR.

Vous-vous y engagez pour toujours?

MINERVE.

Les promesses de Minerve ne sçauroient être vaines.

LE CHŒUR.

Vous me désarmez; j'abjure ma colère.

MINERVE.

Si vous restez en ces lieux tous les cœurs sont à vous.

LE CHŒUR.

Que m'ordonnez vous de souhaiter à ce pays.

MINERVE.

Que, pour le faire justement triompher, la terre, la mer & l'air conspirent sans cesse. Que la terre, féconde en fruits & en troupeaux, ne se lasse point d'enrichir ces citoyens, & d'être pour eux un séjour salutaire. Que les impies ressentent votre colere; car j'aime les humains, comme le pasteur ses brebis: mais que la seule race des justes soit exempte de maux. Tel doit être votre soin. Moi, dans les combats que chante la renommée, je ne souffrirai point que la gloire de cette ville triomphante, soit jamais éclipsée chez les hommes.

LE CHŒUR.

Consentons d'habiter avec Pallas, & ne dédaignons point la ville dont Mars & le puissant Jupiter ont fait l'asyle des dieux, & le rempart assuré des autels de la Grèce. Par une bienveillance fatidique, souhaitons que les rayons purs du soleil fassent germer en abondance, au sein de cette terre, tous les biens utiles à la vie.

MINERVE.

Je m'applaudis pour mes citoyens d'avoir fixé parmi eux ces puissantes & implacables divinités. Ce sont elles qui réglent tout parmi les hommes [1].

[1] Le traducteur a suivi la correction de Paw, qui lit ὅ δὲ δὴ κύρσας, au lieu de ὁ δὲ μὴ κύρσας.

Celui que pourſuit leur courroux ne ſçait d'où partent les coups qui le frappent. Souvent c'eſt le crime de ſes ancêtres qui l'entraîne vers elles ; &, miniſtre de leur colère, la mort en ſilence pulvériſe le ſuperbe.

LE CHŒUR.

Qu'en faveur de mes vœux, jamais un ſouffle empeſté n'infecte ici les arbres ! Que le poiſon brûlant qui détruit les plantes dans leur germe, s'arrête aux bornes de ce pays ! Que jamais les maux de douleur & de ſtérilité n'y pénétrent ! Que la terre y nourriſſe, en chaque ſaiſon, les troupeaux féconds, & leurs femelles deux fois mères ! Et que la poſtérité de ces citoyens reconnoiſſe les bienfaits ineſpérés des dieux !

MINERVE, (aux Aréopagites.)

Gardiens de ma ville, vous entendez ces vœux : ils ſeront accomplis. Les Furies ont un grand pouvoir auprès des dieux du ciel & des enfers : maîtreſſes ſouveraines de la deſtinée des hommes, elles font vivre les uns dans les chants & la joie, les autres dans la triſteſſe & les larmes.

LE CHŒUR.

J'éloignerai d'ici les fléaux qui font mourir les hommes avant le temps. Faites jouir long-temps les jeunes épouſes des douceurs de l'hymen, vous qui réglez le Sort. Déeſſes, ſœurs de ma mère, juſtes diſpenſatrices, préſentes en tous lieux,

agiſſantes en tout temps, votre équité vous rend les plus vénérables des divinités.

MINERVE.

Que j'aime à les voir favoriſer ainſi ce pays! O doux attraits de la perſuaſion, vous avez orné mes paroles, & déſarmé un courroux obſtiné. Grace au dieu de l'éloquence, j'ai vaincu; & ma victoire ne fera que des heureux.

LE CHŒUR.

Que jamais on n'entende ici les frémiſſemens de la diſcorde, inſatiable de maux! Que jamais la terre, abreuvée & rougie du ſang de ſes habitans, n'y devienne un théâtre de meurtres & de vengeances mutuelles; mais que la concorde, y régle les affections & les haines: l'union eſt le reméde aux peines des mortels.

MINERVE.

Ces conſeils, ſi vous êtes ſages, vous ouvrent le chemin du bonheur. Je prévois que ces déeſſes ſi terribles ſeront le plus ferme appui de mon peuple. Oui, ſi, rendant amour pour amour, vous les honorez ſans ceſſe, votre pays & votre ville, ſéjour de la juſtice, ſeront à jamais célébrés.

LE CHŒUR.

Adieu, peuple d'Athènes: vivez dans l'abondance; vivez heureux. Préſent à la mémoire de Jupiter, ami de la vierge immortelle qui vous

aime, ſuivez toujours la ſageſſe : ceux que Pallas couvre de ſes aîles, ſont reſpectés de ſon père.

MINERVE.

Adieu, déeſſes. Je dois marcher devant vous, & vous marquer votre demeure. Allez à la lueur de ces flambeaux ſacrés, à l'odeur de ces victimes. Retournez aux enfers ; mais écartez de ces contrées ce qui pourroit leur nuire, & n'envoyez vers Athènes que le bonheur & la victoire. Habitans de ces murs, enfans de Cranaüs, conduiſez ces nouvelles citoyennes, & méritez les biens que vous allez leur devoir.

LE CHŒUR.

Adieu encore une fois, adieu, vous tous qui habitez Athènes, dieux & mortels, citoyens de la ville de Pallas. Si vous reſpectez l'aſyle que vous nous accordez parmi vous, vous n'aurez jamais de malheurs à déplorer.

MINERVE.

Que ces vœux ſont doux à mon cœur ! Les prêtreſſes de mon temple, les gardiennes ſoigneuſes de mon image vous accompagneront, & l'éclat de leurs torches pénétrera juſques dans les lieux ſouterreins. Jeunes vierges, troupe choiſie, vous qui êtes la fleur du pays de Théſée, & vous, femmes, mères vénérables, revêtez vous de pourpre, honorez ces déeſſes; faites briller des feux : méritez que la bienveillance de vos nouvelles

concitoyennes ſe ſignale à jamais par votre conſtante proſpérité.

CHŒUR DE FEMMES ET DE FILLES ATHÉNIENNES.

Puiſſantes & reſpectables filles de la nuit, chaſtes déeſſes, retirez vous avec la pompe qui vous eſt due! (Au peuple.) Applaudiſſez!... (Aux Euménides.) Retournez dans votre antique & ſouterrein ſéjour. Honorées de nos reſpects & de nos ſacrifices, ſoyez nous favorables!.... (Au peuple.) Peuples, applaudiſſez tous.... (Aux Euménides.) Propices & bienveillantes pour ce pays, venez, déeſſes auguſtes; que ces torches brillantes réjouiſſent vos yeux!... (Au peuple.) Peuples, en les ſuivant, chantez des hymnes. (Aux Euménides.) Nous ferons, ſans ceſſe, à la lueur des flambeaux, des libations dans vos temples.... Le peuple de Pallas eſt toujours ſous les yeux de Jupiter; tel eſt ſon heureux deſtin.... (Au peuple.) Chantez, chantez des hymnes.

FIN.

EXAMEN

DE LA TRAGÉDIE

DES EUMÉNIDES.

C'EST dans cette pièce, comme dans le PROMÉTHÉE, qu'on reconnoît les irrégularités & les bizarreries qui ont accompagné la naiſſance de l'art. Cependant cette pièce, toute défectueuſe qu'elle paroît, mérite quelque indulgence, en faveur des intentions particulières de l'auteur. Le PROMÉTHÉE étoit tout allégorique, comme nous l'avons vu. Les Euménides ſont à la fois hiſtoriques & politiques. Il s'agiſſoit, d'un côté, de conſacrer dans cette pièce l'établiſſement du tribunal le plus ancien & le plus auguſte qu'il y eût à Athènes, de l'aréopage; & de l'autre, de rappeller l'ancien traité d'union qui exiſtoit entre Athènes & Argos. A ces puiſſans intérêts, ſe joignoit encore celui de la punition ou de l'expiation du plus grand crime qui eût été commis en Grèce. Quelle horreur ne devoient pas produire, pour un pareil forfait, toutes ces filles de l'enfer, pourſuivant leur proie ſans relâche? Pour dérober Oreſte d'entre leurs mains, il ne faut pas moins que l'entremiſe d'Apollon

& de Minerve : les voix ſe trouvent égales ; & ce n'eſt que la faveur de ces divinités qui décide la grace d'Oreſte.

L'intérêt ſingulier, & la nature de cette pièce, ſembloient l'affranchir de la régularité des autres. Les règles de la vraiſemblance pouvoient y être violées, ſans que l'effet qu'elle devoir produire ſur les Athéniens en fut moins puiſſant. Il y a même une choſe à remarquer : c'eſt que ce terrible chœur des Euménides étoit en action dans toute la pièce, & y jouoit un premier perſonnage ; tandis que, dans toutes les autres, le chœur n'y remplit qu'un róle ſubalterne. Ailleurs il loue, il blâme, il reçoit les impreſſions des premiers perſonnages ; mais ici c'eſt lui qui les donne. On ne doit plus s'étonner que cette pièce (où l'on voyoit cinquante furies, ſous l'aſpect le plus terrible, former l'action de toute la tragédie) produiſit un ſi grand déſordre parmi les ſpectateurs, que les femmes avortèrent, & les enfans moururent de frayeur. Ajoutez à ce que nous venons de dire du ſpectacle & de l'intérêt, une poéſie & une muſique aſſorties à ces affreuſes images, & l'on jugera ce que devoit être ce ſpectacle. Que ſont aujourd'hui nos plus terribles tragédies auprès d'un ſpectacle de ce genre ?

LES SUPPLIANTES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

VOICI encore une des tragédies les plus ſimples de la façon d'Eſchyle. C'eſt la dernière de celles qui nous reſtent de lui. Danaüs régnoit en Egypte avec ſon frère Egyptus. Celui-ci ſe rendit l'unique maître, & ſoumit ſon frère à ſes loix. Egyptus avoit cinquante fils, & Danaüs cinquante filles. Le premier voulut donner pour épouſes à ſes fils leurs couſines germaines. La propoſition effraya les Danaïdes, de manière qu'elles s'enfuirent à Argos, avec leur père Danaüs, afin d'éviter un mariage qui lui paroiſſoit impie. Au reſte, Argos étoit en quelque ſorte leur terre natale, puiſque la maiſon de Danaüs étoit iſſue d'Io, qui étoit Argienne. C'eſt ſur ce fondement qu'elles crurent qu'on les recévroit plus volontiers dans ce pays. Pelaſgus, fils de Paleсthon, étoit alors roi d'Argos. Il lui parut inhumain de rejetter les prières de ces illuſtres Suppliantes, mais dangereux en même temps de les recevoir. Egyptus pouvoit lui faire la guerre ; & Pélaſgus, en bon roi, content de gouverner ſon petit état, n'aimoit pas à s'attirer des affaires étrangères. Cette délibération eſt tou

le fond de la tragédie dont on va rendre compte. L'hiſtoire de Danaüs & d'Egyptus paroît ici fort différente de celle que racontent d'autres poëtes. Selon eux, Danaüs, après avoir régné neuf ans avec ſon frère en Egypte, fut détrôné, pourſuivi, & contraint de ſe réfugier à Argos, où il fonda le royaume de ce nom. Il ne laiſſa pas de conſentir au mariage de ſes cinquante filles avec ſes cinquante neveux; mais ſous condition ſecrette, que les Danaïdes, armées d'un poignard, caché ſous leurs robes, maſſacreroient leurs maris la premiére nuit de leurs noces. Ce projet s'exécuta, diſent-ils; & la ſeule Hypermneſtre épargna ſon mari Lyncée, qui fut depuis ſucceſſeur de Danaüs au royaume d'Argos. Eſchyle n'entre point du tout dans ces événemens. Il peut ſe faire toutefois qu'ils ſoient la ſuite de l'hiſtoire qu'il traite, & à laquelle il ſe borne dans cette tragédie. Dans les éditions qui nous en reſtent, les perſonnages ne paroiſſent pas exactement cotés. On en met un ſur la liſte qui ne doit point ſe trouver dans la pièce: c'eſt le perſonnage d'un vieillard. Il paroît qu'il eſt inutile, & qu'on lui a donné mal à propos une partie du rôle de Danaüs, comme il eſt aiſé de s'en convaincre en liſant la ſcène. Le roi d'Argos eſt le ſecond acteur; un Hérault envoyé par Egyptus, & le chœur, composé des Danaïdes, ſont les autres rôles. La ſcène eſt ſur le rivage

de la mer, près de la lice, où l'on faiſoit les jeux publics, & où l'on voyoit les ſtatues des divinités qui préſidoient à ces jeux.

ACTE PREMIER.

Eſchyle, qui prend plaiſir à frapper ſes ſpectateurs dès l'abord, par de grands & de magnifiques ſpectacles, fait voir ici des vaiſſeaux qui abordent, & les cinquante Danaïdes, qui mettent pied à terre avec leur ſuite, ayant à leur tête leur père Danaüs. Celle qui parle pour les autres s'adreſſe à Jupiter, pour le prier de leur être propice; &, par là, elle explique naturellement le ſujet de leur fuite & de la tragédie. C'eſt leur père qui eſt l'auteur du parti qu'elles ont pris, chef de leur entrepriſe, & compagnon de leur exil. Ce ſont des hymens exécrables aux dieux qu'elles fuient; & c'eſt leur ancienne patrie, l'Argolide, qui eſt le terme qu'elles ont ſi ardemment déſiré. « O ville! ô contrée! ô dieux! protecteurs de l'in- » nocence, recevez une troupe timide qui vous » implore, & précipitez dans le fond des mers » les fils d'Egyptus, plutôt que de permettre des » mariages que vous déteſtez ».

Il faut remarquer que, comme elles viennent demander à des étrangers un aſyle en qualité de Suppliantes, elles portent des ſymboles conformes à leur ſituation, à ſçavoir des rameaux ornés de bandelettes

bandelettes de laine. Tout ce premier acte, qui commence par le chœur, ainsi que plusieurs autres piéces des anciens, ne consiste guère que dans l'exposition abrégée que je viens de dire. Eschyle en fait quarante vers, avec cette vigueur d'expression qu'il est impossible de représenter. Le chant ordinaire, qui est ici fort long, remplit tout le reste de l'acte; ce ne sont que des invocations réitérées que font les Danaïdes aux divinités du pays, & une peinture vive de leurs infortunes. Elles commencent par implorer Io, changée en genisse par Junon, puis Epaphus son fils, dont elles tirent leur origine. Elles se comparent à la plaintive Philoméle, comparaison favorite d'Eschyle & des autres tragiques Grecs. Elles reviennent aux louanges des dieux, particuliérement de Jupiter, dont elles disent des choses très relevées, qui montrent bien que les Grecs avoient souvent des idées fort nobles de la Divinité. « Dieux, auteurs » de notre race, daignez écouter de justes vœux, » & rejetter ceux des impies. Mars lui même » donne à ceux qui échappent du combat un asyle » respecté des dieux. Tout notre cœur se doit à » Jupiter. Ses vues sont impénétrables. Sa lumière » luit en tous lieux, jusques dans les ténébres. Les » accidens de la vie n'en sont pas moins obscurs » pour nous: mais, quelque ténébreuses que soient » les routes de Jupiter, tout ce qu'il a déterminé

» d'un ſigne de ſa tête s'exécute. Du plus haut » des cieux, il jette un coup d'œil ſur les impies, » & il les condamne, &c ». Enfin, tout ce que diſent les Danaides exprime vivement & les vœux qu'elles font pour éviter les fils d'Egyptus, & l'horreur qu'elles ont de leur alliance : car elles ſont déterminées, ſi les dieux & les hommes n'ont pitié d'elles, & ne les protégent contre la violence, à recourir à la mort, & à chercher aux enfers l'aſyle qu'on leur aura refuſé ſur la terre.

ACTE II.

Après ces éloquentes invocations, Danaüs dit à ſes filles qu'il eſt temps de ſonger à la manière dont elles vont ſe comporter à l'égard des Argiens. En effet, il apperçoit de loin un nuage de pouſſière, & découvre peu à peu que ce ſont des gens armés. Bientôt il entend le bruit des chars. Nous allons voir, dit-il, tout un peuple qui vient nous interroger ou nous perdre. Il veut donc que ſes filles s'aſſeient au pied d'un groupe de divinités, qu'il reconnoît pour celles qui préſident aux Jeux publics. « Un autel eſt un rempart plus ferme que » les tours. C'eſt un bouclier qu'on ne peut briſer. » Prenez ces rameaux d'olivier ſi chers à Jupiter: » couronnez-les de bandelettes blanches; portez-» les avec un religieux reſpect, & parlez avec la

» modeſtie qui convient à des étrangères. Dites
» toutefois hardiment que votre fuite n'eſt point
» criminelle, & que vos mains ne ſont point
» ſouillées de ſang. Que vos paroles, que votre
» air, que vos regards, que tout reſſente l'humble
» pudeur qui doit briller ſur votre front. Gardez
» vous de parler d'abord, ou de faire de longs
» diſcours. Rien n'eſt plus odieux. Souvenez vous
» d'être ſouples, & de céder. Etrangères, vous
» venez demander du ſecours; & il ne ſied pas
» d'élever la voix dans cette ſituation ».

Les Danaïdes, ſemblables à de timides tourterelles à l'aſpect du vautour, comme parle Eſchyle, vont à l'inſtant ſe placer à l'abri des autels, où elles invoquent derechef les dieux qu'on y révère, Jupiter, Apollon, Neptune & Mercure.

ACTE III.

Cependant le nuage s'éclaircit, la petite armée s'approche, & l'on voit paroître Pelaſgus, environné des principaux Argiens ſes ſujets. Il demande à cette troupe de jeunes filles quel eſt leur pays, & ce que ſignifient ces ſymboles de Suppliantes. Interrogé à ſon tour, il ſe déclare roi d'Argos; il fait la deſcription de ſes états, & nomme ſes prédeceſſeurs, à peu près comme font les héros d'Homère, choſe qui montre bien les mœurs des anciens, mais que nous ne ſçaurions leur par-

donner, ſoit raiſon, ſoit caprice de leur part ou de la nôtre. Après cette courte narration, il leur demande de ſon côté un expoſé court & fidéle de leur état & de leur projet. Elles ſe donnent pour Argiennes d'origine ; & Pelaſgus leur fait raconter en détail, par de fréquentes interrogations, comment leur généalogie remonte juſqu'à Io, quelle fut l'aventure de cette fille d'Inachus, de quelle manière elle arriva à Memphis. Elles ajoutent qu'Io mit au monde Epaphus, & que Bélus, fils de celui-ci, eut pour fils Danaüs leur père. Delà, elles viennent au ſujet véritable de leur voyage d'Egypte à Argos ; c'eſt la crainte d'épouſer leurs couſins-germains ; & elles demandent en grace à Pelaſgus de les protéger contre la violence de leurs amans. « Reſpectez, » diſent-elles, ces branches dont nous avons » couronné les autels de vos dieux ; reſpectez » Jupiter, qui prend en main la cauſe des Sup-» plians ». Toute la ſuite de ces prières eſt fort belle & fort touchante.

Mais Pelaſgus ſe trouve embarraſſé. Donnera-t-il un aſyle à des princeſſes malheureuſes ? Il expoſe ſon peuple à une guerre certaine contre des princes redoutables par leurs forces, & plus encore par leur amour dédaigné. Rebutera-t-il des ſupplications ſacrées parmi les humains ? ſon cœur ne ſçauroit y conſentir. Ce ſeroit de plus

ſe livrer à toute la vengeance des dieux,* dont on le menace en cas de refus. C'étoit un motif bien puiſſant chez les anciens Payens, que tout motif de religion qui rappelloit à l'humanité. Chez eux, violer l'hoſpitalité, rejetter des Supplians qui n'avoient pour armes que leur misère, d'humbles prières & des branches d'olivier, étoit un crime qui attaquoit la divinité même. La religion naturelle, quoique défigurée par la ſuperſtition, régnoit parmi eux dans toute ſa force, & changeoit en devoir religieux les devoirs que l'humanité preſcrit. Cette délibération de Pelaſgus eſt le ſeul pivot ſur qui roule cette tragédie ſi ſimple; & quiconque voudra ſe donner la peine d'y jetter les yeux ſans préjugé, conviendra que la ſituation des Danaïdes, pouſuivies par des raviſſeurs, & celle du roi d'Argos, à les conſidérer dans leur ſiécle, & par rapport aux ſpectateurs Athéniens, étoit une ſituation très heureuſe pour produire les mouvemens du théâtre, eu égard à leurs idées & à leurs intérêts d'état. Cette ſcène eſt très longue, mais naïve; & auſſi intéreſſante pour eux, qu'elle l'eſt pour nous. A meſure que les Suppliantes preſſent le roi, ils ſe ſent agité par deux divers mouvemens, l'un de compaſſion ou plutôt

* « Offenſer les Supplians, (dit Platon, l. 5. DES LOIX) eſt le crime » le plus criant de tous ceux qu'on peut commettre contre tout étran- » ger ou citoyen. Dieu même eſt leur garant & leur vengeur.

de religion, pour des personnes infortunées, l'autre de politique, pour les intérêts de son royaume; de sorte que tantôt roi, tantôt homme, il ne sçait lequel croire de l'homme ou du roi. Quelquefois il rebute les Danaïdes, & quelquefois il les rassure, toujours flottant entre la politique & la pitié.

Le parti qu'il prend est d'aller consulter le peuple, & de ne rien déterminer sans son aveu. Vainement les Danaïdes portent l'éloquence de leurs pleurs aussi loin qu'elle peut aller: il se contente de les consoler; mais il ne veut rien prendre sur lui. En un mot, il les renvoie à l'acclamation du peuple, non pourtant sans qu'il en coûte à son cœur. Car, dans l'incertitude où il les laisse, elles déclarent que si l'on a la dureté de les refuser, elles trouveront, pour dernière ressource, un asyle dans une mort volontaire qui sera odieuse pour les Argiens. Ceci est exprimé très naïvement à l'antique. Mais comment l'exprimer aujourd hui? « Sçavez vous, disent-elles, quel sera notre recours »? Elles laissent deviner le roi. Puis elles montrent leurs ceintures, dont elles feront, disent-elles, un nouvel ornement à ces dieux qu'elles ont déjà parés de leurs bandelettes: & quel ornement? elles se pendront à ces statues. C'étoit la manière alors de se procurer la mort. Cela est susceptible de parodie, & peut paroître ridicule à ceux qui ne

veulent pas entrer dans les mœurs de l'antiquité, aussi bien que la mort de Jocaste & de Phedre, qui réellement se pendent dans Sophocle & dans Euripide. Mais pourquoi ridicule? les temps & les pays ont leurs modes; & d'ailleurs, il n'est que manière d'exprimer les choses. Comment Racine en use-t-il à l'égard de Monime? il suit l'histoire. Il ose, à la vue des François, supposer, avec Plutarque, qu'elle a voulu se servir de son bandeau royal, comme d'un funeste nœud pour cesser de vivre.

Et toi, fatal tissu, malheureux diadême,
Instrument & témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie & mon supplice,
Ne pouvois tu me rendre un funeste service?

Voici la chose même : ou plutôt ce n'est plus elle. La noblesse de l'expression en a sauvé la peinture en la faisant. L'expression fait tout; c'est par elle qu'on retrouve le secret de rendre ou trop respectables, ou trop méprisables les anciens, quoique le premier soit beaucoup moins aisé que le second: car le sublime est très voisin du ridicule; & souvent telle chose enléve les suffrages, par la majesté de la pensée, ou par la force du sentiment, qui, étant parodiée par la substitution ou le dérangement de quelques mots, ou même de quelques tons, fera rire ceux dont elle aura

tiré des larmes ; & n'eſt-ce pas là le véritable art * des parodies ? l'imitation burleſque eſt d'autant plus piquante, & ſon ſel réjouit d'autant plus, que la choſe imitée a plus de beauté réelle & de vraie grandeur. C'eſt qu'il en coûte à l'amour propre pour applaudir ; & qu'il ſe dédommage de ſes applaudiſſemens par les ris. Cette penſée nous conduiroit trop loin dans l'application qu'on en pourroit faire aux anciens. Reprenons donc le fil des Suppliantes.

Pelaſgus, dans le nouvel embarras où le jette Danaüs, qui le prie au moins de lui aſſurer des aſyles, ſe détermine à le faire conduire dans la ville avec une eſcorte « Suivez moi, dit-il, vieil- » lard, père de ces princeſſes, venez & portez » ces rameaux à tous les autels de la ville. Que » le peuple entier y reconnoiſſe votre arrivée & » vos vœux. Je préviendrai par là les murmures » ſur ma conduite. Car le peuple eſt toujours prêt » à blâmer ſes ſouverains. Peut-être que la haine » que les citoyens prendront contre les amans » des princeſſes, ſe tournera en compaſſion pour » elles. On eſt toujours ſenſible à la pitié pour les » malheureux ». Danaüs part, & le Roi raſſure les Danaïdes, en leur promettant de ne rien omettre pour ſatisfaire leurs déſirs.

Cependant, comme elles ſçavent qu'on les

* Ariſtophane le ſçavoit bien, lui qui en a farci ſes comédies.

pourſuit de la part d'Egyptus & de ſes fils, elles ſont mille vœux pour écarter l'effet de cette pourſuite. Elles ſe rappellent les erreurs d'Io, ſes aventures, & les amours de Jupiter. La tendreſſe qu'il eut pour Io, ranime leur prière & leur eſpérance. Ce dieu voudroit-il abandonner des princeſſes qui deſcendent de celle qu'il aima? Elles répétent enfin ces éloges de Jupiter, dont j'ai déjà parlé; à ſçavoir qu'il eſt auteur & maître de toutes choſes, ſouverain par lui même, ſans connoître d'autre ſouverain, qu'il fait d'une parole tout ce que ſa prudence le porte à opérer. Ce ſont là de légers traits des louanges de la divinité, dont cette piéce eſt toute remplie; & voilà le troiſiéme interméde.

ACTE IV.

Danaüs de retour, apprend à ſes filles d'heureuſes nouvelles. Le peuple a écouté ſes prières; &, par un décret, il prend les Suppliantes ſous ſa protection. Il raconte comment la choſe s'eſt paſſée. « Les ſentimens des Argiens n'ont point » été partagés, dit-il; l'air a retenti des acclamation unanimes qu'ils faiſoient en notre fa- » veur. L'on nous reçoit à Argos comme per- » ſonnes libres, & nous y avons droit d'aſyle. » Nous ne ſerons point conduits en qualité de » captifs; & ſi l'on nous fait la guerre, le peuple

» veut qu'on exile comme infâme quiconque ne » prêtera pas main forte à des citoyens qu'il » adopte. C'eſt le roi lui même qui leur a inſpiré » ces ſentimens, & dicté cet arrêt. Il les mena- » çoit de toute la colère de Jupiter, protecteur » des Supplians. Ces branches, diſoit-il, qui ſont » ſur nos murs & à nos portes, reclameroient » contre notre dureté, & feroit pour nous une » ſource intariſſable de malheurs, &c ».

En reconnoiſſance d'une faveur ſi ſignalée, les Danaïdes chantent en chœur une hymne remplie d'heureux ſouhaits pour les Argiens leurs bienfaiteurs. C'étoit l'uſage de faire des vœux pareils, quand on étoit reçu dans une terre étrangère. Nous l'avons vu dans les EUMÉNIDES. Ces déeſſes, en acceptant pour ſéjour l'Attique, forment de ſemblables ſouhaits. Ceux des Danaïdes ſont le ſujet d'un cantique, qui paſſeroit pour une magnifique ode, dans le goût de Pindare & des anciens Hébreux, s'il étoit poſſible de lui conſerver ſa nobleſſe dans une traduction. En voici quelques traits. « Dieux iſſus de Jupiter, écoutez les vœux » que nous formons pour ce peuple. Que le cruel » Mars, qui, ſemblable à un moiſſonneur, déſole » les nations, ne conſume jamais celle des Ar- » giens par le feu de la guerre, puiſque notre » misère a trouvé grace aux yeux des citoyens, » & qu'ils ont reſpecté les Suppliantes de Jupiter!

» que jamais la contagion ne dépeuple Argos, » & ne couvre le pays de cadavres épars! qu'une » brillante jeuneſſe ne ſoit pas enlevée comme » les tendres fleurs!.... Que les autels ſoient » toujours entourés de vieillards pour implorer » le ſecours de Jupiter ſur le gouvernement de » l'état! Daigne la déeſſe qui préſide aux enfantemens, être favorable aux femmes Argiennes, » & procurer à cette contrée des princes dignes » d'elle ». Le chœur invoque enſuite Apollon pour la jeuneſſe, le père des dieux pour la fertilité des terres, les Muſes & les déeſſes pour l'allégreſſe publique, &c.

Danaüs interrompt ces chants à la vue d'un vaiſſeau qu'il voit fendre les flots. Il en reconnoît le pavillon & les ornemens. Il apperçoit les barques qui le ſuivent. En un mot, il annonce qu'il voit une flotte ennemie. Il encourage ſes filles contre ce terrible contre-temps. Argos s'eſt déclarée pour elles; que peuvent-elles craindre de leurs ennemis? Le contraſte de ces filles effrayées, & d'un père qui tâche de les raſſurer, fait tout le jeu de cette ſcène. Le père veut aller chercher main forte : ſes filles ne peuvent conſentir à le laiſſer partir. Les vaiſſeaux approchent : que feront-elles ſans lui contre des impies qui ne reſpecteront pas l'aſyle ſacré où elles ſe ſont réfugiées. « Soyez tranquilles, reprend Danaüs.

» L'ennemi défiant ne pourra ni n'ofera fitôt » mettre pied à terre. Nous aurons le temps » de recevoir du fecours. Implorez les dieux, » & laiffez moi voler chez les Argiens ». Il part à l'inftant, & les laiffe tremblantes. Elles fe livrent à leurs frayeurs ; elles fe croyent déjà perdues. Où fuir : où fe cacher ? Elles voudroient fe diffiper & difparoître comme la fumée qui s'éléve dans les nues. Quoi qu'il arrive, elles périront plutôt que d'époufer leurs perfécuteurs. Elles ne refuferont point d'être la proie des oifeaux : le trépas leur paroît plus fupportable que cet horrible hymen. A mefure que l'ennemi débarque, elles redoublent leurs cris & leurs prières.

ACTE V.

Durant ce trouble un hérault vient droit à elles ; &, fans autre préparatif, il les preffe, avec menaces, de monter fur le vaiffeau. Les Danaïdes jettent des cris pitoyables ; & le hérault s'emporte jufqu'à les menacer de les traîner impitoyablement. Elles ont beau crier à la violence, charger d'imprécations cet injufte raviffeur, attefter les dieux, du fein defquels on les veut arracher ; le hérault impie ne connoît point, dit-il, les divinités Grecques. « O Jupiter ! s'é» crient les Danaïdes, vos autels font pour nous

» une retraite auſſi foible que les toiles des plus » vils inſectes. Loin d'être notre aſyle, ils ſont » notre malheur. O terre! ô mère commune, retentiſſez de nos triſtes cris! Partez, dit le hérault; » je ne ſçais ce que c'eſt que les dieux de ce » pays. Ce n'eſt pas à eux que je dois la vie & » la vieilleſſe où je ſuis parvenu ».

Sur ces entrefaites arrive heureuſement Pelaſgus avec ſa cour, & ſuivi de Danaüs. Témoin de la violence du hérault, qui a déjà ſaiſi une des princeſſes par ſa chevelure, il eſt indigné de cette audace. « Que fais-tu, lui dit-il? de quel » front oſes-tu faire cet outrage à cette con- » trée »? Le hérault prétend être en droit d'en uſer ainſi. A l'entendre, il reclame ce qui appartient à ſes maîtres. Il ne viole point l'hoſpitalité. Il ſe plaint lui même qu'on la viole à ſon égard. « Non, dit le roi, je ne l'exerce point à » l'égard de ceux qui mépriſent les dieux. Hé bien, » lui répond le hérault, parlez ainſi aux fils d'E- » gyptus ». Et auſſitôt il lui déclare la guerre de leur part, s'il refuſe de délivrer les Danaïdes.

Le roi, accompagné des principaux citoyens, prend hautement les princeſſes ſous ſa protection. Il renvoie le hérault avec dédain; & lui ordonne de porter cette réponſe à ſes maîtres. « Pour vous, dit-il aux Danaïdes, entrez avec » votre ſuite dans une ville, dont les tours vous

» mettront à couvert de vos raviſſeurs ». Il leur donne le choix de ſon palais, ou de quelque autre demeure particulière, où elles ſeront ſeules & en sûreté. Les Danaïdes, comblées de cette générosité, remercient Pelaſgus, & le prient de trouver bon qu'elles remettent à Danaüs leur père, le ſoin de déterminer quelle ſera leur retraite. Danaüs, après avoir marqué ſa reconnoiſſance au roi & aux citoyens, qui viennent encore de lui donner des gardes pour le garantir des piéges de ſes ennemis, laiſſe à ſes filles la liberté de choiſir ou du palais que le roi leur offre, ou de la demeure qui leur eſt offerte par les citoyens. Mais il les exhorte, par deſſus toutes choſes, à ne pas donner la moindre atteinte à une vertu qu'elles ont ſi heureuſement ſauvée de la paſſion de leurs amans, à travers tant de dangers. « Ne » faiſons pas, dit-il, cette tache à notre nom; » & ne donnons pas à nos ennemis le plaiſir » malin d'avoir rien à nous reprocher ». Le chœur répond, comme il doit, à cet avertiſſement paternel. Il veut oublier déſormais les bords du Nil pour ne plus chanter que l'Argolide. Il ſe met ſous la ſauve garde de la chaſte Diane, & il ſe ſent aſſez fort pour vaincre l'amour. Mais il ne peut s'empêcher de craindre la guerre qui le menace. Ici le chœur ſe ſépare en deux demi chœurs; c'eſt à dire, qu'une des Danaïdes s'en-

tretient avec la Coriphée ſur cette crainte de l'avenir. « Ce que le deſtin a déterminé, dit l'une, » nous arrivera. Les décrets de Jupiter ſont in- » évitables. Mais puiſſe l'hymen que nous redou- » tons, être deſtiné à d'autres qu'à nous ! vous » ſouhaitez, répond l'autre, un bien qu'il n'eſt » peut être pas poſſible d'obtenir. Il vaut mieux » ne point pénétrer dans l'abyme des ſecrets » des dieux ». Elles finiſſent en conjurant ces mêmes dieux de les garantir du mariage qu'elles déteſtent.

Il eſt vraiſemblable qu'Eſchyle a mis cette fin exprès, pour laiſſer entrevoir aux ſpectateurs qu'il ne prétendoit pas choquer l'hiſtoire reçue, puiſ- qu'en effet les Danaïdes furent contraintes d'é- pouſer les fils d'Egyptus, & qu'elles ſe déter- minèrent à les tuer la première nuit de leurs noces.

PERSONNAGES.

Le Chœur. (Il eſt compoſé des cinquante Filles de Danaüs.)

Danaüs.

Le Roi d'Argos.

Suite du Roi.

Un Hérault, (ſuivi, ſans doute, d'une troupe de ſoldats.)

La première partie de la première ſcène, (où le Chœur parle ſeul) ſert de Prologue.

La ſcène eſt près d'Argos, au bord de la mer. Le théâtre devoit repréſenter un bois & une colline où ſe voyoient les ſtatues des différens dieux, qui, chez les Grecs, préſidoient aux combats auxquels s'exerçoit la jeuneſſe. Peut-être appercevoit-on, dans l'éloignement, la ville d'Argos.

LES SUPPLIANTES,

TRAGÉDIE D'ESCHYLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHŒUR.

DIEU des Supplians, jette ſur nous un regard favorable. Nous ſommes parties avec nos vaiſſeaux des bouches ſabloneuſes du Nil & des lieux voiſins de la Syrie. Nous fuyons. Nous ne ſommes point des homicides, exilées de leur patrie par une ſentence publique; mais nous voulons éviter les liens abhorrés d'un hymen inceſtueux, où le fils d'Egyptus prétend nous engager.

Danaüs notre père, notre conſeil & notre chef, a peſé nos maux: le plus léger, à ſes yeux, a été de fuir précipitamment au delà des mers; & nous venons au rivage d'Argos, d'où notre race ſe vante de tirer ſon origine par cette geniſſe

errante, que le tact ſeul, & le ſouffle de Jupiter rendirent féconde. Dans quel pays plus favorable pourrons nous préſenter ces armes des Supplians, ces rameaux ſacrés, entourés de bandelettes?

O ville! ô terre! ô fontaines limpides! dieux du ciel, divinités formidables des enfers, & toi ſur-tout, Jupiter ſauveur, qui veilles ſur les juſtes, faites recevoir avec bienveillance, dans cette contrée, des femmes ſuppliantes! Repouſſez dans les mers, & l'eſſaim audacieux des fils d'Egyptus, & leur navire, trop obeiſſant à la rame, avant qu'ils ayent mis le pied ſur le ſable de ce rivage. Que les tourbillons & la tempête, les éclairs, la foudre & les vents orageux, ſoulevant les flots courroucés, leur faſſent trouver la mort, avant que, tyrannniſant les filles de leur oncle, ils profanent des lits dont la loi les éloigne!

Divin rejeton d'une mère qui paiſſoit l'herbe des prés, toi, qui, au delà des mers, naquis du tact & du ſouffle de Jupiter, Epaphus, par ce nom, où le deſtin marqua ſa puiſſance, par ce nom qui déſigne ſi bien ta naiſſance, nous t'invoquons aujourd'hui.

Ici, dans ces champs fertiles, fréquentés par ta mère, rappellant ſes antiques malheurs, j'annoncerai, je prouverai mon origine; j'étonnerai l'habitant de ces lieux : mais, s'il m'écoute, il ſera bientôt convaincu.

Peut-être, dans ces bois, quelque augure, frappé de mes plaintes lamentables, croit entendre la voix de la déplorable épouſe du perfide Térée, & de Philomèle pourſuivie par l'épervier.

Chaſſée de ſes bocages & de ſes fontaines accoutumées, elle renouvelle ſes douloureux ſoupirs, & pleure le triſte deſtin d'un fils, qui, s'offrant à ſa mère furieuſe, trouva la mort dans ſes bras.

C'eſt ainſi qu'empruntant les chants plaintifs de l'Ionie, moi, nourrie ſur les bords du Nil, je meurtris mes tendres joues, & mon ſein oppreſſé de ſoupirs. J'arrache mes cheveux, tribut du deuil [1]; &, quand je viens ici des climats ſereins de l'Egypte, je crains ceux même qui doivent s'intéreſſer à ma fuite.

Dieux, auteurs de notre naiſſance, écoutez nous, & maintenez la juſtice! Ne ſouffrez pas un hymen contraire aux loix; vous qui haïſſez la violence, ne nous donnez que des époux légitimes. Le foible que pourſuit la guerre, ne trouve-t-il pas à l'autel un aſyle protégé par la majeſté des dieux?

Jupiter, que ta volonté ſe déclare. La volonté de Jupiter eſt impénétrable; elle éclaire tout, même les ténébres : mais le deſtin de l'homme eſt toujours dans la nuit.

1 Littéralement : Je cueille ou j'arrache la dot du deuil, c'eſt à dire mes cheveux.

Les projets arrêtés dans la tête de Jupiter s'exécutent, & n'échouent point[1]; les voies de sa providence, détournées, imperceptibles & cachées, arrivent toutes au but.

Du haut des célestes remparts, il apperçoit & foudroie les impies. Il ne laisse point la force s'armer impunément contre les dieux; &, dans ses saintes demeures, sa suprême intelligence accomplit ses décrets.

Qu'il regarde l'injustice humaine ; qu'il voie où se porte, pour nous forcer à l'hymen, cette jeunesse bouillante, cette race effrénée, qui, mal conseillée par sa passion; &, pressée par un aiguillon brûlant, par un désir furieux, céde au crime qui le séduit & l'entraîne au repentir.

A l'approche des maux qui me menacent, je pousse des cris aigus, entre-coupés par mes larmes... Hélas! hélas!... Mes tristes accens conviennent à la douleur. Je chante sur moi même les hymnes de la mort. O terre d'Apis, sois moi propice!...[2] Reconnois ma voix, quoiqu'étrangère.... Je t'implore & t'embrasse mille fois : vois ces vêtemens & ces voiles déchirés.

Si mon sort devient heureux, si j'évite la mort,

1 Littéralement : Tombent à plomb, & non sur le dos : TERME EMPRUNTÉ DE LA GYMNASTIQUE.

2 On verra, dans le second acte, pourquoi la contrée d'Argos, ou le Péloponèse, se nommoit la terre Apienne.

dieux du ciel, l'encens fumera dans vos temples. Hélas! hélas!... Cruelle incertitude!... Quel port me ſauvera de l'orage? O terre d'Apis, ſois moi propice! Reconnois ma voix, quoiqu'étrangère.... Je t'implore & t'embraſſe mille fois; vois ces vêtemens & ces voiles déchirés.

Aidé des vents & de la rame, l'édifice aîlé [1] qui me garantiſſoit des flots, m'a portée juſques ici ſans éprouver de tempête; & je ne puis encore accuſer les dieux. Père immortel, qui vois tout, protege moi juſques à la fin... Fais (hélas!.. hélas!) que de dignes filles d'une mère vénérable échappent à de criminels époux!

Toi, dont rien ne trouble l'œil toujours ſerein, regarde moi, chaſte fille de Jupiter, exauce mes déſirs. Vierge immortelle, défends des vierges contre la violence & la perſécution. Fais (hélas!.. hélas!) que les dignes filles d'une mère vénérable échappent à de criminels époux.

Si l'Olympe m'abandonne, un fatal cordon ſçaura me faire trouver un aſyle dans le ſejour ténébreux qu'habitent les noirs Titans, frappés de la foudre; là, je préſenterai ces rameaux à l'hôte de tous les malheureux, au dieu des morts.

O Jupiter! toujours la colère des dieux pourſuivit Io. Je reconnois les coups de ton épouſe

1 La rame & la maiſon de bois, vêtue de toile, qui me garantiſſoit de la mer.

immortelle ; ſon ſouffle ennemi a ſoulevé la tempête.

Mais où ſeroit ta juſtice, ſi, dédaignant celui dont toi même tu fus le père, ce rejeton de la geniſſe que tu chériſſois, tu fermois l'oreille à nos prières? Du haut du ciel, écoute nos voix qui t'implorent.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, DANAUS.

DANAÜS.

Mes filles, c'eſt à vous maintenant d'uſer de prudence ; un vieillard prudent, un père fidéle a dirigé votre fuite ſur la mer. Abordées au rivage, la même prévoyance vous eſt néceſſaire. Gravez mes conſeils dans votre mémoire. J'apperçois des tourbillons de pouſſière, muets avant coureurs d'une armée. Le bruit des eſſieux & des roues s'eſt fait entendre. Je vois des chars arrondis, des courſiers, des ſoldats ſecouant leurs piques, & couverts de boucliers. Peut-être les chefs de ce pays, inſtruits de notre arrivée, viennent-ils s'informer eux mêmes qui nous ſommes. Mais, ſoit que la bienveillance, ſoit que

la colère barbare les amène, le plus sûr eſt d'occuper cette colline, conſacrée aux divinités qui préſident aux jeux. L'autel eſt un bouclier impénétrable, & vaut mieux qu'un rempart ; courez vous y placer. Tenez d'une main ces rameaux couronnés de laine blanche, & de l'autre la ſtatue de Jupiter. Faites à vos hôtes une réponſe noble, claire, touchante & convenable à votre ſort. Dites, ſans balancer, que votre fuite n'eſt point la punition d'un meurtre; mais que votre voix d'abord ne ſoit pas trop aſſurée. Que votre front modeſte, votre œil tranquille ſoient loin de l'audace. Laiſſez vous interroger, & répondez ſans prolixité. Ici on eſt fier & jaloux ; n'oubliez point qu'il faut céder. Etrangères & fugitives, vous avez beſoin de tout : le ton altier ſied mal à l'indigence.

LE CHŒUR.

Vos diſcours, mon père, ſont prudens ; vos filles le ſeront auſſi ; nous ſuivrons vos ordres ſacrés : que Jupiter, notre ayeul, en ſoit témoin.

DANAÜS.

Ne tardez plus : préparez votre défenſe.

LE CHŒUR.

Mon père, je voudrois vous voir à mes côtés.

DANAÜS, (regardant la ſtatue de Jupiter.)

O Jupiter ! prends pitié de nous, avant que nous ſuccombions.

LE CHŒUR.

Qu'il jette ſur nous un regard de bonté. Il n'a qu'à vouloir, & l'événement nous ſera favorable.

DANAÜS, (regardant la ſtatue d'Apollon.)

Invoquez cet oiſeau matinal de Jupiter[1].

LE CHŒUR.

Rayons ſalutaires du ſoleil, ſoyez nous propices ! Chaſte Apollon, dieu jadis exilé du ciel, ſecourez les mortels, dans un deſtin pareil !

DANAÜS.

Qu'il ſe joigne à nous, & qu'il vienne nous défendre.

LE CHŒUR.

Quelle autre divinité dois-je encore invoquer?

DANAUS, (montrant la ſtatue de Neptune.)

Voyez ce trident; c'eſt l'arme d'un dieu.

LE CHŒUR.

Il m'a ſauvé ſur les flots; qu'il me ſauve au rivage.

DANAUS, (montrant la ſtatue de Minerve.)

Ici, c'eſt Hermès, tel qu'il eſt chez les Grecs.

1 On a conſervé la ſingularité de cette expreſſion, laquelle venoit peut-être de ce que le nom du coq en Grec ἀλεκτρυών, reſſembloit aſſez à celui du ſoleil ἀλέκτωρ & que l'un & l'autre chaſſoient le ſommeil. Ces rapports ſuffiſoient à Eſchyle pour lui faire employer cette métaphore.

LE CHŒUR.

Puiſſe-t-il m'annoncer le bonheur & la liberté[1]!

DANAÜS, (montrant l'autel.)

Honorez auſſi l'autel commun à ces dieux. Venez à cet aſyle, colombes épouvantées par de cruels éperviers, par d'inceſtueux ennemis qui ſouillent leur race. L'oiſeau qui dévore l'oiſeau, ſon ſemblable, peut-il être encore pur? Le raviſſeur qui épouſe une fille malgré elle, malgré ſon père, eſt-il innocent? Non, même aux enfers, il n'évitera point ſon châtiment. Un autre Jupiter, chez les morts, juge, dit-on, ſouverainement tous les crimes. (L'armée approche.) Mais ſongez à vous, & rangez vous ici, pour que le ſuccès couronne nos vœux.

1 Littéralement: Qu'il me ſoit le hérault du bonheur & de la liberté! Mercure étoit le dieu des héraults.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANAUS, LE CHŒUR, LE ROI,
Suite du Roi.

LE ROI.

Qui ſont ces Étrangères? d'où viennent-elles, vêtues & parées à la mode des Barbares? Ce ne ſont point là les vêtemens des femmes d'Argos, ni d'aucun pays de la Grèce. Quoi, ſans hérault, ſans l'hôte public, ſans guide, vous oſez vous préſenter! tant de confiance m'étonne. Ces rameaux dépoſés à l'autel des divinités qui préſident à nos jeux, annoncent, il eſt vrai, des Suppliantes; c'eſt tout ce que des Grecs peuvent reconnoître en vous. Sur le reſte, je pourrois former bien des ſoupçons; mais c'eſt à vous de parler & de m'éclaircir.

LE CHŒUR.

Nos vêtemens, vous l'avez dit, ſont étrangers; mais, avant tout, eſt-ce à un ſimple citoyen que

je parle, ou au miniſtre de ces autels, ou au chef de cette ville ?

LE ROI.

Vous pouvez, avec confiance, m'adreſſer votre réponſe. Fils de Palaichton, enfant de la terre, je ſuis Pelaſgus, ſouverain de cette contrée, habitée par les Pelaſges, qui portent le nom de leur roi. Je commande aux lieux qu'arroſent vers le couchant le Strymon & l'Axius ; mon empire confine aux Perrhæbes, au Pinde, voiſin de la Pæonie, aux monts de Dodone, &, de l'autre côté, n'a d'autres bornes que l'humide plaine : c'eſt ſur-tout ici que je régne. Depuis long-temps cette terre, en l'honneur d'un médecin habile, porte le nom d'Apienne ; car Apis, fils d'Apollon, qui joignoit l'art de la divination à celui de la médecine, vint des bords de Naupacte, purgea ce pays des monſtres dévorans, des ſerpens furieux, hôtes féroces & venimeux, qu'avoit produit la terre, jadis ſouillée de ſang. Il apprit aux Argiens à les exterminer, à guérir leurs morſures ; & ce peuple reconnoiſſant éterniſa dans ſes chants la mémoire de ſon bienfaiteur. Je me ſuis fait connoître. Dites, à votre tour, quelle eſt votre naiſſance. Parlez, mais ſongez que de longs diſcours déplairoient ici.

LE CHŒUR.

Ma réponſe ſera courte & claire. Deſcendante

d'une géniſſe célébre, mon origine eſt Argienne; je m'en vante, & je puis le prouver.

LE ROI.

Etrangères, je ne puis croire vos diſcours. Votre origine, dites vous, eſt Argienne; mais vous reſſemblez aux femmes de Lybie, & non à celles d'Argos. (Il examine leurs vêtemens.) Ces plantes ne croiſſent que ſur les bords du Nil: ces caractères ne peuvent avoir été tracés que par des ouvriers Cypriens. Peut-être, encore, vous croirois-je de ces Indiennes Nomades, voiſines, dit-on, de l'Æthiopie, qui voyagent ſur des chameaux auſſi légers que des chevaux; ou plutôt, ſi vous portiez des arcs, vous prendrois-je pour ces Amazones toujours vierges, qui ſe nourriſſent de chair. Expliquez-moi comment votre origine eſt Argienne?

LE CHŒUR.

N'eſt-ce pas dans cette terre d'Argos que, dit-on, naquit jadis la prêtreſſe de Junon, Io, qui, comme l'atteſte ſi haut la renommée........

LE ROI.

Quoique mortelle, reçut Jupiter dans ſes bras.

LE CHŒUR.

Mais non ſans que Junon découvrit [1] leurs amours.

[1] Le traducteur a ſuivi la correction de Stanley, & a lu K'ȣ̓, au lieu de καὶ, ce qui donne une ſuite raiſonnable au dialogue.

LE ROI.

Sans doute elle en fut jalouse : & que fit-elle

LE CHŒUR.

Elle changea sa rivale en genisse.

LE ROI.

Ainsi Jupiter n'en put approcher ?

LE CHŒUR.

Jupiter, a-t-on dit, se changeant en taureau......

LE ROI.

Alors son implacable épouse ?...

LE CHŒUR.

Par un surveillant qui voyoit tout, fit garder la genisse.

LE ROI.

Ce pâtre clairvoyant, vous le nommez ?...

LE CHŒUR.

Argus, fils de la Terre, qu'Hermès fit mourir.

LE ROI.

Qu'eût à souffrir de plus l'infortunée génisse ?

LE CHŒUR.

Un insecte, dont la piquure rend les bœufs furieux, & que, près du Nil, nous appellons un taon.

LE ROI.

La força de courir loin de ces lieux ?...

LE CHŒUR.

Vous l'avez dit : votre tradition est la mienne,

LE ROI.

Et ce fut près de Memphis, à Canope.

LE CHŒUR.

Que Jupiter, par son tact seul, la rendit mère....

LE ROI.

Et l'enfant divin, né d'une genisse, fut....

LE CHŒUR.

Epaphus, dont le nom désigne en effet sa naissance. D'Epaphus naquit Lybie, qui eut en partage la plus grande des trois parts de la terre.

LE ROI.

Quel autre encore dut sa naissance à cette même Lybie?

LE CHŒUR.

Bélus, qui eut deux enfans; l'un des deux que vous voyez est mon père.

LE ROI.

Votre père? quel est le nom de ce sage mortel?

LE CHŒUR.

Danaüs. Son frère a cinquante fils: on le nomme Egyptus. Instruit de mon origine, c'est à vous maintenant de protéger des Argiennes.

LE ROI.

Il est vrai: vos droits ici me semblent certains. Mais, comment avez vous pu quitter votre patrie? quel sort vous y a contrainte?

LE CHŒUR.

Roi des Pélasges, l'homme est sujet à bien des malheurs; l'infortune voltige autour de lui sous mille formes. Qui jamais eût prévu qu'un jour des filles originaires d'Argos y chercheroient un un asyle contre un odieux hymen?

LE ROI.

Expliquez vous. Pourquoi venez vous à cet autel avec ces rameaux couronnés de bandelettes?

LE CHŒUR.

Pour éviter d'épouser les fils d'Egyptus.

LE ROI.

Qui vous les fait refuser? l'aversion, ou la loi?

LE CHŒUR.

Sans la loi, qui n'acheteroit un parent pour maître?

LE ROI.

Sans doute; car c'est ainsi que s'affermiroient les familles.....

LE CHŒUR.

Et que leurs malheurs se répareroient aisément.

LE ROI.

Mais, enfin, quel devoir voulez vous m'imposer?

LE CHŒUR.

De ne point me livrer, si je suis réclamée.

LE ROI.

Ce parti eſt dangereux; c'eſt m'attirer la guerre.

LE CHŒUR.

Eh bien ! la juſtice ſoutient ſes alliés.

LE ROI.

Oui, ſi d'abord on l'a conſultée.

LE CHŒUR, (montrant l'autel).

Voyez la pouppe d'Argos, couronnée de feſtons[1].

LE ROI.

Cet ombrage ſacré m'inſpire de l'effroi.

LE CHŒUR.

Craignez le dieu des ſupplians; ſa colère eſt peſante. Fils de Palachton, roi des Pelaſges, que ton cœur me ſoit favorable. Regarde en pitié une ſuppliante errante & fugitive, pareille à une blonde géniſſe, qui, ſur un roc élevé, implore le ſecours du paſteur, & ſemble, en gémiſſant, lui raconter ſes peines.

LE ROI.

Je vois cet aſyle des dieux ombragé de rameaux verds. Citoyenne-étrangère, puiſſiez-vous ne nous point apporter de malheurs! Puiſſe votre arrivée inattendue ne point cauſer ici de trouble, ſi Argos n'en a pas beſoin.

1 Le poëte, par une métaphore hardie, appelle la poupe d'Argos, l'autel autour duquel les ſtatues des dieux protecteurs de la ville ſont rangés: Πρυμνήτης déſigne celui qui eſt aſſis à la poupe, &, par métaphore, le roi. C'eſt le ſentiment de Stanley, préférable à celui de Paw.

LE CHŒUR.

La fille du tout-puiſſant, Thémis, protectrice des Supplians, ſçait que ma fuite eſt innocente : vieillard, apprends d'une jeune fille, qu'il faut reſpecter un Suppliant ; ſes offrandes, s'il eſt pur, ſont agréées des dieux.

LE ROI.

Ce n'eſt point dans mes foyers que vous êtes Suppliante. Si c'eſt un crime pour tout le peuple de vous repouſſer, c'eſt au peuple entier de le prévenir ; je ne promets rien avant de l'avoir conſulté.

LE CHŒUR.

C'eſt en toi que réſident & la ville & le peuple. Juge ſans appel, tu préſides au foyer commun, à l'autel. Seul, armé du ſceptre, ſeul, aſſis ſur le trône, d'un ſeul mouvement de tête tu ordonnes tout ; crains que le crime ne retombe ſur toi.

LE ROI.

Que le crime retombe ſur mes ennemis. Je ne puis vous ſecourir ſans danger, ni rejetter vos prières ſans être inhumain. Je ne ſçais que choiſir. Mon cœur craint également & d'accorder & de refuſer.

LE CHŒUR.

Songe à celui qui, d'en haut, veille ſur les malheureux que repouſſeroient injuſtement des parens inſenſibles. La colère du dieu des Supplians attend

celui que les plaintes de l'opprimé n'ont point attendri.

LE ROI.

Mais, si les fils d'Egyptus prétendent que les loix leur donnent des droits sur vous, comme étant vos parens les plus proches, peut-on les contredire? Il faut prouver que, selon les loix, ils n'ont point sur vous de puissance.

LE CHŒUR.

Ah! que jamais je ne sois soumise à des tyrans. Pour fuir un hymen détesté, j'irai jusqu'aux bornes du jour. Prends la justice pour alliée, & juge nous dans la crainte des dieux.

LE ROI.

Cette cause est difficile à juger; ne me prenez point pour juge. Je vous l'ai dit: tout roi que je suis, je ne ferai rien sans le peuple. Que jamais, dans un revers, il ne puisse dire: Pour sauver des étrangères, vous avez sacrifié vos sujets.

LE CHŒUR.

Jupiter tient la balance des parens; il reconnoît l'injustice des méchans & le droit des bons. Puisqu'il est équitable, que crains tu d'embrasser la justice?

LE ROI.

Tel qu'un plongeur, au fond de la mer, j'ai besoin ici de l'œil sûr [1] & perçant d'une profonde &

[1] Le texte semble dire; J'ai besoin d'un œil qui ne soit pas troublé

ſalutaire prudence. D'une part, je dois pourvoir à la ſûreté de mon peuple & à la mienne : de l'autre, la violence ne doit pas profaner des gages ſacrés; il ne faut point, vous laiſſant arracher des autels, où vous êtes ainſi réfugiées, appeller parmi nous un dieu exterminateur, hôte peſant, perſécuteur, dont, même aux enfers, la mort ne délivre pas. Avouez le : j'ai beſoin ici d'une prudence ſalutaire.

LE CHŒUR.

C'eſt à toi d'y penſer. Remplis les devoir d'un hôte juſte & religieux. Ne livre point une étrangère qui fuit au loin une violence impie.

Souverain maître de cette contrée, m'en laiſſeras tu enlever à la face des dieux ? D'inſolens mortels le tenteront; crains le courroux céleſte.

Verras tu des Suppliantes, comme un vil troupeau [1], arrachées par force du pied de ces ſtatues, traînées par leurs habits & leurs voiles ?

N'en doute pas, ce que tu feras aujourd'hui, tes enfans & tes neveux en recevront un jour, ou le prix ou la peine. Songe à cette équitable loi de Jupiter.

LE ROI.

Tout eſt peſé, & je touche à l'écueil. Il faut combattre, ou ces dieux, ou les fils d'Egyptus;

par le vin. Mais cette expreſſion métaphorique étoit devenue en grec, ce qu'eſt devenue, dans notre langue, le mot IVRE, pour déſigner un homme paſſionné : IVRE DE GLOIRE, IVRE D'AMOUR.

1 Littéralement : Comme des chevaux.

la néceſſité le veut. Tel qu'un navire [1] dont les flancs ſont aſſujétis par des cordages, un lien étroit me ſerre de toutes parts, & ne ſera point dénoué ſans douleur. Qu'on perde ſes biens, Jupiter réparateur, peut, par un bienfait, nous rendre au delà de nos pertes, & remplir nos tréſors. Qu'un trait offenſant nous échappe en parlant, & bleſſe vivement un ami ; la langue qui offenſa peut excuſer l'offenſe. Mais, lorſqu'il faut prévenir une guerre civile, quels ſacrifices, quels oracles, quels dieux remédieront à un mal.... qui n'eſt que trop certain... au moins mon preſſentiment me l'annonce. Combien je déſirerois de m'abuſer & de voir l'événement tromper mon attente !

LE CHŒUR.

Après tant de prières, encore une fois : écoutez....

LE ROI.

J'écoute, parlez, rien ne m'échappe.

LE CHŒUR.

Vous voyez ces tiſſus, ces ceintures.....

LE ROI.

Oui ; ils font partie des vêtemens des femmes.

LE CHŒUR.

Eh bien ! ſçachez qu'ils ſeront ma dernière reſſource.

LE ROI.

Expliquez-vous, qu'avez vous dit ?

[1] Le traducteur a ſuivi la correction de Paw, & a lu γεγόμφωμαι.

LE CHŒUR.

Que votre foi me rassure, ou ces tissus serviront....

LE ROI.

Achevez. Ou ces tissus serviront; à quoi?

LE CHŒUR.

A montrer à ces dieux un spectacle nouveau.

LE ROI.

Quelle énigme? &, comment ces tissus....

LE CHŒUR, (montrant les statues).

Ici même ils seront l'instrument de ma mort [1].

LE ROI.

Ah! ces mots me percent le cœur.

LE CHŒUR.

Vous m'avez entendue; vous êtes éclairci.

LE ROI.

Quoi! de toute part d'insurmontables difficultés! Je ne vois qu'un torrent de maux prêt à fondre sur moi; un gouffre de malheurs, une mer difficile & sans port. Si je me refuse à vos demandes, vous menacez de souiller ces autels d'une tache ineffaçable. Si, pour vous défendre contre les fils d'Egyptus, vos parens, j'expose Argos à leurs attaques, n'est-il pas affreux de répandre le sang des hommes pour sauver des femmes étrangères?... Cependant il faut éviter la colère

1 Littéralement: Ils serviront à me pendre à ces statues.

du dieu des Supplians. C'eſt ce que les mortels ont à redouter le plus.

Père vénérable de ces infortunées, prenez ces rameaux; portez les dans la ville, aux autels des autres dieux de ce pays. Que tous les citoyens vous reconnoiſſent pour un Suppliant, & ne puiſſent rejetter mes diſcours; car le peuple eſt enclin à blâmer ſes maîtres. Peut-être, à cet aſpect, ſaiſis de pitié, s'indigneront-ils de l'injuſtice de vos perſécuteurs, & vous deviendront-ils favorables : tout homme aime à protéger la foibleſſe.

DANAÜS.

Qu'il eſt heureux pour nous de trouver en vous un hôte public [1] auſſi reſpectable que puiſſant. Mais donnez moi des guides, une eſcorte qui me conduiſent en ſûreté, par la ville, aux autels & aux ſtatues de vos dieux tutélaires: nous n'avons ni l'habit, ni les traits des Argiens. L'habitant des bords du Nil ne reſſemble point à celui des rives de l'Inachus. Trop de confiance pourroit me nuire; un ami méconnu eſt quelquefois immolé.

LE ROI, (à quelques uns de ſa ſuite).

Cet étranger a raiſon. Allez, conduiſez le aux pieds de nos dieux. Si ceux qui vous rencontreront vous interrogent, répondez en peu de mots, que vous menez aux autels un étranger Suppliant.

1 Le traducteur a lu comme Canter & Stanley πρόξενον, au lieu de πρὸς ξένον.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, LE ROI.

LE CHŒUR.

Vous avez inſtruit mon père ; ſa conduite eſt tracée : mais moi, que ferai-je? qui me raſſurera?

LE ROI.

Laiſſez ici ces rameaux, ces ſignes d'infortune.

LE CHŒUR.

Eh bien ! je les laiſſe, j'obéis.

LE ROI.

Entrez maintenant dans ce bois ouvert.

LE CHŒUR.

Un bois profane me ſera-t-il un aſyle?

LE ROI.

Vous n'y ſerez point livrées aux oiſeaux raviſſeurs.

LE CHŒUR.

Mais, peut-être, à des tyrans plus odieux.

LE ROI.

Quel préſage ! augurez mieux.... [1]

[1] M. Le Franc paroît avoir lu 'Ευφημουμένῳ, au lieu d'E'υφημουμένη; & peut-être le ſens qu'il a choiſi eſt-il le meilleur, quoiqu'il ne ſoit autoriſé par aucun des critiques : c'eſt celui que préſente la verſion Latine : « Fauſta ſint verba fauſtè loquenti ».

LE CHŒUR.

Doit on s'étonner ſi je me livre aux allarmes ?

LE ROI.

Non ; mais la défiance bleſſe les rois.

LE CHŒUR.

Agiſſez comme vous parlez, & mon cœur eſt calmé.

LE ROI.

Votre père ne ſera pas long-temps ſeul ; je vais d'abord, aſſemblant le peuple, tâcher de vous concilier ſa faveur. J'inſtruirai enſuite Danaüs de ce qu'il doit dire. Vous, cependant, reſtez ici : adreſſez vos vœux aux dieux de ce pays ; je vous rejoindrai bientôt. Que la perſuaſion & la fortune me ſecòndent dans l'événement.

(Il ſort, & les Danaïdes deſcendent dans le bois.)

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

Roi des rois, le plus heureux des heureux, ſouveraine puiſſance des puiſſances, fortuné Jupiter, écoute mes vœux : viens, & dérobe nous à des hommes audacieux que tu dois haïr ! Précipite

dans l'abyſme verdâtre leur navire, & ſes noirs matelots [1].

Regarde avec pitié des femmes, race antique d'une femme qui te fut chère ; confirme nous une favorable tradition : ſouviens toi du jour où tu touchas Io. Nous nous glorifions d'être du ſang de cette nymphe ; nous ſommes originaires de ce pays.

Sur les veſtiges anciens de notre mère, nous venons dans ces prés émaillés, qui lui ſervirent de pâturage. C'eſt d'ici qu'Io, perſécutée par un taon, furieuſe, s'élança dans les champs ; elle parcourut cent pays divers ; &, franchiſſant les flots, aborda aux rivages oppoſés que lui avoient marqués les deſtins.

Parvenue en Aſie, elle traverſa la féconde Phrygie, la ville de Teuthras en Myſie, les vallées de Lydie, les monts de Cilicie, le pays des Pamphiliens, & ces fleuves dont le cours eſt éternel, ces riches campagnes, ces terres fertiles, conſacrées à Vénus.

Toujours déchirée par l'aiguillon d'un inſecte ailé, victime du courroux de Junon, emportée par le délire d'un indigne tourment, d'une cuiſante piquûre, elle vint juſques dans la divine & nourricière contrée qu'engraiſſent les neiges, & où ſe répand, amenée par Typhon, l'eau du Nil, inacceſſible aux maladies.

1 Le texte dit en un ſeul mot : Ce navire conduit à la rame par des noirs.

Les mortels qui l'habitoient pâlirent & treſſaillirent de crainte à ce ſpectacle étrange..... Une geniſſe farouche, de forme preſque humaine; une geniſſe demi femme: quel prodige effrayant!...

Errante & malheureuſe Io, dans ta cruelle agitation, quel fut celui qui vint charmer enfin tes douleurs? le ſouverain de l'éternité, Jupiter; ſon doux pouvoir, ſon ſouffle divin, fit ceſſer une injuſte violence. La pudeur t'arracha des larmes; mais de ton flanc que, ſans doute, le dieu même avoit fécondé, naquit ce fils glorieux, ſi fortuné pendant ſa longue vie. L'Egypte entière s'écria: Oui, c'eſt ici la race immortelle de Jupiter. Eh! quel autre eût arrêté la fureur envieuſe de Junon? C'eſt lui, c'eſt ſon ouvrage. Et moi, qui juſques à Epaphus, fais remonter ma naiſſance, lequel des dieux dois-je naturellement implorer dans ma juſte cauſe? Le père de la nature, celui qui règne par lui même, l'antique & grand auteur de ma race; Jupiter, dont la faveur opère tout. Il ne jouit point, ſur les loix d'autrui, d'un pouvoir borné par un maître: il ne voit point de trône plus élevé que le ſien. Pour exécuter ce qu'il a réſolu, il parle, & tout s'accomplit.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

Les mêmes, DANAÜS.

DANAÜS.

Mes filles, raſſurez vous; les ſuffrages du peuple nous ont été favorables.

LE CHŒUR.

Salut, ô mon reſpectable père, quelle heureuſe nouvelle vous nous apportez! Mais, dites, qu'a-t-il été réſolu? Qu'eſt-ce que la pluralité des ſuffrages a décidé?

DANAÜS.

Les Argiens n'ont point été partagés; & j'en ai rajeuni de joie, au moment où, dans l'aſſemblée, les mains droites dreſſées en l'air [1], le peuple a prononcé, d'un concert unanime, que nous ſerions traités ici, non comme des transfuges, mais comme des habitans libres & jouiſſans du droit d'aſyle: que perſonne, ni étranger ni citoyen, ne

[1] On voit ici l'ancienne manière de donner les ſuffrages dans l'aſſemblée du peuple.

pourroit nous en arracher; & qu'en cas de violence, quiconque ne nous ſecourroit pas, feroit réputé infâme, & banni par le peuple. Tel eſt le décret que le roi des Pelaſges, craignant que cette ville n'amaſsât ſur elle la colère du dieu des Supplians, a perſuadé à ſon peuple de porter en notre faveur. Violer, a-t-il dit, & les droits du ſang, & ceux de l'hoſpitalité, ce feroit ſouiller cette ville d'un double crime, qui feroit couler une ſource intariſſable de malheurs. A ces mots, ſans l'ordre du hérault, les Pelaſges ont élevé leurs mains, & le décret a paſſé; le cœur de ce peuple s'eſt ouvert à la perſuaſion, & Jupiter a tout conduit.

LE CHŒUR.

Hâtons nous; &, par un juſte retour, prions pour les Argiens. Que Jupiter, hoſpitalier, reçoive des vœux ſincères de la bouche de leurs hôtes, & les exauce à jamais.

Dieux, enfans de Jupiter, écoutez aujourd'hui nos ſouhaits pour ce peuple!

Que jamais l'indomptable Mars, qui moiſſonne les mortels avant le temps, ne faſſe entendre ici ſes cris douloureux & ne livre en proie aux flammes la ville des Pelaſges, puiſqu'ils ont eu pitié de nous, puiſque leurs ſuffrages nous ont été favorables, & qu'ils ont reſpecté les Suppliantes de Jupiter, troupeau noble & malheureux!

Ils n'ont point méprisé des femmes infortunées, ni prononcé pour des hommes audacieux; ils ont redouté le vengeur vigilant à qui rien ne résiste; malheur au toît sur lequel s'étend son bras, car ce bras est pesant! Pour eux, ils ont respecté de chastes Suppliantes nées de leur sang; leurs sacrifices sans tache seront agréés des dieux.

Que ma bouche, sous ces ombrages, fasse voler ma prière jusqu'aux cieux. Que jamais la contagion ne dévaste ce pays: que la guerre intestine n'y ensanglante jamais la terre!

Que la fleur de la jeunesse n'y soit point moissonnée, & que l'impitoyable amant de Vénus, Mars, ne l'arrache point, avant qu'elle soit épanouie!

Que, sur les autels entourés de vieillards vénérables, l'encens fume pour obtenir que cette ville soit bien gouvernée! Qu'ils honorent toujours le dieu puissant de l'hospitalité, le grand Jupiter dont l'antique loi règle nos destins! Puisse la race de leurs rois se perpétuer, & la chaste Diane visiter leurs épouses aux jours de l'enfantement!

Qu'aucun fléau, destructeur des humains, ne vienne, ravageant cette ville, y faisant taire les chœurs & la lyre, exciter ici les cris des citoyens, & la discorde, mère des pleurs: que l'odieux essaim des maladies repose loin de ses habitans; que le dieu de Lycie soit favorable à la junesse!

Fasse Jupiter, que la terre, en tout temps, leur paye le tribut de sa fertilité !

Que leurs nombreux troupeaux, devant leur ville, paissent & se multiplient ! que les dieux les favorisent en tout ! que les muses propices fassent retentir ici leurs chants divins : & que leurs voix si pures, amies de la lyre, s'y unissent en concert !

Que ce peuple respecte toujours ce qu'il doit respecter ! qu'un gouvernement sage & prévoyant régle cette ville !

Qu'avant d'appeller la guerre, l'équité, sans effusion de sang, termine les différends avec les étrangers !

Qu'ils honorent toujours les dieux tutélaires de leur pays, par leurs offrandes & leurs sacrifices accoutumés ! Qu'ils respectent leurs pères ! c'est la troisième des loix solennelles proclamées par la justice.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANAÜS, LE CHŒUR.

DANAÜS.

Mes filles, ces vœux ſont juſtes: je les approuve. Mais écoutez, ſans vous troubler, ce que je vais vous apprendre. De cette colline qui a reçu nos ſupplications, j'apperçois un vaiſſeau; j'en reconnois l'enſeigne, les agrêts, les cordages & les voiles; ſa proue droite & élevée, qui regarde le rivage, n'obéit que trop au gouvernail: car ce n'eſt point un vaiſſeau ami. Je vois des matelots, dont les tuniques blanches font reſſortir la noirceur de leur teint. D'autres navires ſuivent en bon ordre..... Celui qui marche à la tête, plie ſes voiles, & force de rames pour aborder. Voyez ce danger d'un œil tranquille, conſervez de la prudence, & attachez vous à ces ſtatues. Pour moi, je vais appeller nos défenſeurs. Peut-être un hérault, ou le chef lui même de nos ennemis, viendra-t-il nous reclamer comme transfuges; mais on ne

l'écoutera point; ceſſez de trembler. Si, cependant, le ſecours tardoit, ne quittez point cet aſyle; raſſurez vous. Au temps, au jour preſcrit, celui qui mépriſe les dieux en ſubit la peine.

LE CHŒUR.

Mon père, je frémis...... ces vaiſſeaux...... volent.... s'il falloit fuir, la crainte m'en empêcheroit.

DANAÜS.

Le décret des Argiens nous a été favorable, mes filles, n'en doutez pas; ils combattront pour vous.

LE CHŒUR.

La race inſolente d'Egyptus eſt cruelle & inſatiable de combats, vous le ſçavez; le vent a ſervi leur rage, & a porté juſqu'ici leurs vaiſſeaux rembrunis, avec leur noire & nombreuſe chiourme.

DANAÜS.

Il eſt auſſi dans ces lieux, des bras nombreux, endurcis à la fatigue.

LE CHŒUR.

Ne me laiſſez point ſeule, mon père, je vous en conjure; une femme ſeule n'eſt rien; elle eſt ſans défenſe. Pleins de ruſe & de fraude, ces mortels impurs, pareils aux vautours, ne reſpecteront pas les autels.

DANAÜS.

Voilà ce qui fera votre ſalut, mes enfans; les dieux les haïront autant que vous les haïſſez.

LE

LE CHŒUR.

Ces tridens, ni ces attributs des dieux ne les empêcheront pas de porter la main ſur nous. Dans leur ſacrilége audace, ces inſenſés, plus impudens que des chiens furieux, mépriſent trop la divinité.

DANAÜS.

Mais les loups, dit-on, l'emportent ſur les chiens, & le fruit du byblos le cède au froment [1].

LE CHŒUR.

Dérobons nous à leur pouvoir, à la fureur de ces monſtres impies & féroces.

DANAÜS.

Le débarquement d'une armée n'eſt jamais prompt; il faut aborder, attacher les cables au rivage. L'ancre même ne raſſure pas ſur le champ les nochers, ſur-tout quand une côte eſt ſans port, & que déjà le ſoleil rentre dans l'ombre. Tout pilote ſage redoute la nuit. Leur armée ne deſcendra point, avant que les vaiſſeaux ſoient ſûrs d'un abri. Que la frayeur ne vous faſſe point

1 Stanley remarque que les chiens déſignent les Egyptiens, & les loups les Argiens, parce qu'Anubis, repréſenté avec une tête de chien, étoit un dieu des Egyptiens, & que le mot LOUP, chez les Grecs, avoit formé un des ſurnoms d'Apollon. Peut-être ces rapprochemens n'étoient-ils point entrés dans la tête d'Eſchyle, qui, par une expreſſion proverbiale, vouloit déſigner ſeulement la ſupériorité des Grecs ſur les Egyptiens. Cette ſupériorité eſt encore figurée par la comparaiſon du papyrus au froment. Théophraſte dit que les Egyptiens tiroient un grand ſecours, pour leur nourriture, de la racine du papyrus; qu'ils la faiſoient cuire, ou la piloient toute crue dans un mortier; qu'ils en jettoient le marc, & en buvoient le jus.

oublier ces dieux qui ſeront votre appui. Je cours avertir les Argiens; ils verront que la foibleſſe n'affoiblit ni mon cœur, ni mon eſprit.

(Il ſort).

LE CHŒUR.

O colline vénérable & ſacrée ! à quoi ſuis-je réſervée ? où fuir ? dans quel antre obſcur de l'Argolide me cacher ? Que ne puis je, comme la noire fumée, m'avoiſinant de la nue, diſparoître ſoudain; ou, m'élevant ſans aîles comme la poudre, me perdre dans l'air ?

Mon ame, reprends ta force ; laiſſe moi fuir; mais mon ſang eſt troublé, mon cœur palpite. Mon père, qu'avez vous vu ? Je me meurs; la frayeur me tue. Ah ! recourons au nœud d'un fatal cordon, avant qu'un raviſſeur exécrable porte la main ſur nous ; prévenons ſa fureur ; ſauvons nous, en mourant, dans l'empire de Pluton.

Que ne vois je un de ces monts voiſins du ciel, où les nues humides dépoſent la neige, un de ces rocs eſcarpés, ſolitaires & ſauvages, retraite du vautour & de la chévre, d'où je puiſſe me précipiter, avant de ſubir, malgré mon cœur, le joug d'un hymen déteſté.

Qu'après ma mort, je devienne la pâture des oiſeaux & des chiens de la contrée; j'y conſens.... Le trépas délivre des plus déplorables maux !.... O mort.... préviens, préviens un affreux hyme-

née! & quel autre que toi me garantira de ses liens ?

Que nos voix plaintives..... nos chants..... nos prières aux dieux.... s'élévent au ciel, & nous en obtiennent le secours & la protection!

O Jupiter! ô mon père! s'il est vrai que tu jettes des regards sévères sur l'injustice, arme toi pour nous.... Souverain de l'univers, respecte aujourd'hui tes Suppliantes. Par une violence insupportable, la race d'Egyptus me poursuit insolemment par-tout dans ma fuite, & vient m'arracher de mon asyle. Pése aujourd'hui nos destins; sans toi, que peuvent les mortels?

(En ce moment un soldat ou un hérault sort du vaisseau, descend à terre, & s'avance vers elles.)

Ah! dieux... ah! ciel... Celui qui vient nous enlever descend du vaisseau..... Malheureux! puisses tu périr auparavant.... Ciel!... encore un autre.... Que tout retentisse de nos cris.... Voilà, voilà le prélude, l'annonce de nos maux.... Ah! dieux! ô ciel!... fuyons au devant du secours.... Quelles menaces orgueilleuses ils font, & sur le navire, & en s'élançant à terre!.. O roi, défends nous!

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHŒUR, UN HÉRAULT, (ſuivi de ſoldats.)

LE HÉRAULT.

Allons, ſans tarder, ſuivez moi dans ces vaiſſeaux.

LE CHŒUR.

Non, non.... Que nos cheveux arrachés.... nos joues meurtries.... une mort ſanglante....

LE HÉRAULT.

Venez, malheureuſes, venez dans nos vaiſſeaux ſur la plaine liquide, trouver vos maîtres irrités.... Je vous traînerai ſanglantes au fond de ces navires.... Là, vous gémirez.... Vous renoncerez, malgré vous, à l'eſpoir qui vous perd.

(Pendant toute cette ſcène, il faut ſuppoſer que le hérault & les ſoldats font des efforts pour arracher les Danaïdes des ſtatues qu'elles embraſſent.)

LE CHŒUR.

Ah! dieux!... ah! ciel....

LE HÉRAULT.

Quittez ces autels ; venez dans les vaiſſeaux ; prévenez les châtiments ; ſubiſſez la loi.

LE CHŒUR.

Non ; que jamais il ne me revoie ce fleuve nourricier, dont l'eau vivifiante, dans vos contrées, ranime le ſang des mortels. Hérault, je ſuis ici dans un aſyle ſacré....

LE HÉRAULT.

Vous viendrez au vaiſſeau ; vous y viendrez bientôt, ſoit que vous le vouliez, ou ne le vouliez pas.... La force, la force vous fera marcher.... Venez au vaiſſeau.... Mais auparavant, ces bras vous feront payer cher votre réſiſtance.

LE CHŒUR.

Hélas!... ô ciel!... hélas!... malheureux!... que n'as tu péri... proche de ces bois que baigne la mer.... ſur les roches poudreuſes du promontoire de Sarpédon..... jouet des vents déchaînés....

LE HÉRAULT.

Criez, gémiſſez, invoquez les dieux... vous n'éviterez point le retour en Egypte... Redoublez ces cris... ces plaintes lamentables.... déplorez votre infortune....

LE CHŒUR.

Ah ! dieux !... ah ! ciel !... que la terre s'abyme sous tes pas !... [1] Quelles paroles exécrables !... quelle violence inouie !.... Insolent, que le Nil te submerge dans ses eaux !....

LE HÉRAULT.

Marchez, vous dis-je, marchez promptement; les rameurs vous attendent. Plus de retard ; ou, traînées par les cheveux.... [2]

LE CHŒUR.

O Jupiter! je suis tombée dans un piége.... Tes autels m'ont trahie .... leur secours n'est qu'une ombre.... Hélas ! hélas ! ... O terre ! ô mère des dieux ! détourne un affreux combat.... O fils de Rhée ! ô Jupiter !

LE HÉRAULT.

Je ne crains point les dieux de ce pays ; ils n'ont point élevé mon jeune âge ; ils n'ont point nourri ma vieillesse.

LE CHŒUR.

Quelle fureur ! c'est un serpent, une hydre prête à me dévorer. Hélas ! hélas ! ... O terre! ô mère des dieux !... détourne un affreux malheur.... O fils de Rhée ! ô Jupiter !

1 Cet endroit est corrompu dans le texte. Par la manière dont Paw l'a corrigé & interprété, on auroit pu le traduire ainsi : Tes indignes compagnons poussent des hurlemens au rivage.

2 Le traducteur a suivi la correction de Paw, qui étoit absolument nécessaire.

LE HÉRAULT.

Si vous n'obéiſſez, ſi vous ne me ſuivez, vos habits déchirés, enſanglantés....

LE CHŒUR. (Pelaſgus arrive.)

O chefs! ô princes d'Argos! on m'entraîne.

LE HÉRAULT.

Vos princes ſont les fils d'Egyptus; bientôt vous les verrez, n'en doutez pas; vous ne vous plaindrez point d'être ſans maîtres.

SCÈNE II.

PELASGUS, DANAÜS, LE CHŒUR, LE HÉRAULT, troupe de PELASGES.

LE CHŒUR (à Pelaſgus.)

SEIGNEUR, nous périſſons.... Un traitement inoui....

LE HÉRAULT.

Vous n'obéiſſez pas; il faut donc vous traîner par les cheveux?

LE ROI.

Téméraire, que fais tu? de quel front oſes tu violer le territoire des Pelaſges? Penſes tu ne trouver ici que des femmes? Un Barbare inſulter

des Grecs!... Ton eſprit eſt donc égaré, pour commettre un pareil attentat!

LE HÉRAULT.

En quoi donc bleſſé-je ici la juſtice?

LE ROI.

D'abord tu méconnois les droits de l'hoſpitalité.

LE HÉRAULT.

Comment? lorſque trouvant ce que j'ai perdu...

LE ROI.

A quel hôte public l'as tu demandé?

LE HÉRAULT.

Au premier des hôtes, au dieu des recherches [1], à Mercure.

LE ROI.

Tu parles des dieux, & tu les outrages!

LE HÉRAULT.

Je ne connois de dieux que ceux de l'Egypte.

LE ROI.

Et les nôtres, à t'entendre, ne ſont rien?

LE HÉRAULT.

J'emménerai ces femmes, à moins qu'on ne me les arrache.

LE ROI.

Garde toi de porter les mains ſur elles, ou bientôt le repentir....

1 Le grec dit : *μαστηρίῳ* INVESTIGATORI. Mercure, chez les Grecs, préſidoit à la recherche des effets perdus : il avoit apparemment le même emploi chez les Egyptiens.

LE HÉRAULT.

Eſt ce donc là le langage de l'hoſpitalité ?

LE ROI.

Je ne vois plus un hôte dans un ſacrilége.

LE HÉRAULT.

Ferai-je ce rapport aux fils d'Egyptus ?

LE ROI.

Que m'importe, à moi, quel ſera ton rapport ?

LE HÉRAULT.

Mais enfin, pour m'expliquer clairement, car un hérault doit rendre une réponſe préciſe ; que dirai-je à mes maîtres ? Qui êtes vous, pour retenir ces femmes ſur qui le ſang leur donne des droits ? Funeſte différend, que Mars jugera ſans appeler de témoins, ſans admettre de compoſition ! Que de ſang va couler avant ce jugement !

LE ROI.

Qu'ai-je beſoin de te dire qui je ſuis ? tu le ſçauras bientôt, toi & ceux qui t'envoyent. Quant à ces femmes, ſi leur cœur y conſent, ſi tes diſcours reſpectueux les perſuadent, elles peuvent te ſuivre ; mais le peuple d'Argos, d'une voix unanime, a décidé qu'on ne pourroit jamais les y forcer. Ce décret eſt fixe, irrévocable. Il n'eſt point gravé ſur l'airain, ni conſigné dans les archives ; mais tu l'entends clairement de ma bouche. Maintenant, pars, ôte toi de mes yeux.

LE HÉRAULT.

Ainſi, vous voulez la guerre? La force & la victoire ſeront pour les hommes.

LE ROI.

Tu en trouveras ici des hommes, & que n'abreuve point un vin fait avec de l'orge.

(le hérault part).

Et vous, allez en aſſurance, allez toutes enſemble avec cette eſcorte fidelle, dans la ville dont les tours & les remparts ſçauront vous défendre. Les citoyens vous offrent leurs maiſons, & moi mon palais & ma cour. Vous pouvez librement partager avec elle mon heureuſe habitation; ou, ſi vous l'aimez mieux, prenez une demeure ſéparée: choiſiſſez ce qui vous plaira davantage. Par-tout vous ſerez ſous ma protection & ſous celle de tous les citoyens, qui s'y ſont engagés. Attendez-vous de meilleures sûretés?

LE CHŒUR.

Que le ciel, roi des Pelaſges, vous paye vos bienfaits par des bienfaits! Mais daignez nous renvoyer Danaüs. Il eſt notre père. Courageux, ſage & prudent, c'eſt à lui de décider où nous devons habiter. La médiſance aime à s'exercer ſur les étrangères. Soyons irreprochables.

LE ROI, (à des femmes de ſa ſuite).

Eſclaves fidelles, conduiſez-les à la ville. Que la décence prévienne les propos malins; allez,

& que chacune de vous obéiſſe exactement à Danaüs.

(Il ſe retire).

SCÈNE III.

LE CHŒUR, DANAÜS, LE CHŒUR DES PÉLASGES.

DANAÜS.

Mes filles, offrez déſormais aux Argiens, ainſi qu'aux habitans de l'Olympe, des vœux, des ſacrifices & des libations : d'un concert unanime, ils ſont devenus nos ſauveurs. Peu contents d'approuver ce que j'ai fait contre nos cruels parens, ils m'ont donné ces gardes, & par honneur, & de peur que quelque attentat ſur mes jours ne ſouillât à jamais ce pays. Après de tels bienfaits, ces hôtes généreux ont plus de droit à votre reſpect que moi-même. Aux avis paternels, déjà gravés dans votre cœur, ajoutez celui-ci : le temps ſeul fait connoître les étrangers, & l'on eſt enclin à médire d'un nouvel hôte ; aiſément la méchanceté trouve à mordre ſur lui. Ornées des graces attrayantes de la jeuneſſe, ne déshonorez point votre père. L'innocence n'eſt pas facile à garder. L'homme, l'habitant des forêts, l'oiſeau qui vole,

l'insecte qui rampe, chacun, parmi son espèce, lui tend des embûches. Cypris, elle-même, crie que c'est une fleur passagère, & défend de la laisser faner. Les charmes d'une jeune fille fixent tous les yeux, qui lancent sur elle les regards du désir. Pour sauver votre vertu, vous avez affronté la fatigue & les mers : si vous la perdiez ici, quelle honte pour nous ! quel triomphe pour nos ennemis ! Deux habitations vous sont offertes ; l'une par Pelasgus, l'autre, plus solitaire par le peuple ; le choix est égal. Seulement, n'oubliez point mes conseils, conservez votre chasteté plus soigneusement que vos jours mêmes.

LE CHŒUR.

Puissions nous être, ô mon père, aussi sûres de la faveur des dieux, que vous devez l'être de notre vertu ; si le ciel n'en ordonne autrement, mon cœur ne s'écartera point de la route qu'il a suivie jusqu'à présent.

Allons, célébrons les dieux qui défendent & protégent cette ville. Et vous, habitans de l'Erasinus, recevez vos nouveaux hôtes. Oublions désormais les bouches du Nil ; chantons la ville des Pelasges. Chantons les fleuves qui, par mille détours, arrosent ce pays, & dont les eaux salutaires fertilisent cette contrée. Que la chaste Diane nous regarde avec bonté ! Déesse de Cythère, ne nous force point, malgré nous, à l'hymen : un

hymen forcé est odieux. Cypris, nous ne méprisons point ton culte. Tu t'assieds, ainsi que Junon, auprès de Jupiter, & ton pouvoir se signale par des coups imprévus. Mere de la Nature, nous sommes prêtes à nous ranger sous ta loi. Il n'est point d'inclination qui ne céde aux divins attraits de la persuasion. Mais, Vénus, les jeux & les amours, sont attachés à la concorde. Je redoute la guerre sanguinaire, & les horreurs & la fuite qui l'accompagnent.

(Ici le chœur se partage en deux bandes).

PREMIER DEMI CHŒUR.

Dieux ! que m'annonce l'arrivée soudaine de mes persécuteurs, favorisés des vents [1] ?

SECOND DEMI CHŒUR.

Résignons nous d'avance aux arrêts du destin. Qui peut s'opposer aux profonds décrets de Jupiter ? Peut-être, comme bien d'autres avant nous, recevrons nous les époux que nous craignons.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Ah ! Jupiter, delivre moi des fils d'Egyptus !

SECOND DEMI CHŒUR.

Je le souhaite, sans doute ; mais, peut être, demandez vous ce que vous n'obtiendrez pas.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Et quoi ! lisez vous dans l'avenir ?

1 Les filles de Danaüs apperçoivent dans ce moment la flotte entière des fils d'Egyptus, qui abordent au rivage.

SECOND DEMI CHŒUR.

Pourquoi chercherois-je à ſonder la volonté de Jupiter; c'eſt un abyſme immenſe; ſoyons réſervées dans nos vœux.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Où tendent ces conſeils ?

SECOND DEMI CHŒUR.

A ne point interroger les dieux.

PREMIER DEMI CHŒUR.

O roi Jupiter ! ô toi dont la main guériſſante appaiſa les maux de la malheureuſe Io, délivre nous d'un funeſte hyménée. Soutiens notre foibleſſe; aſſure le bonheur de notre vie.

SECOND DEMI CHŒUR.

Que les biens ſurpaſſent le mal; qu'ils ſoient tempérés l'un par l'autre; que le juſte obtienne juſtice, voilà ce que je déſire; voilà ce que j'attends du ſecours libérateur des dieux.

FIN.

EXAMEN

DE LA TRAGÉDIE

DES SUPPLIANTES.

CETTE pièce, ainſi que les EUMÉNIDES, nous repréſente mieux que toutes les autres pièces d'Eſchyle, la conſtitution primitive de la tragédie. Le chœur y fait le rôle d'acteur principal; il paroît le premier ſur la ſcène, & n'en ſort que le dernier. Il ſeroit inutile de chercher à déterminer l'étendue du prologue de ces ſortes de tragédies. Il paroît certain, par la définition qu'Ariſtote a donnée de la nature du prologue, que ces pièces d'Eſchyle n'en avoient point. Le prologue n'a exiſté que lorſque le chœur a ceſſé d'être le principal perſonnage de la pièce. Il ne faut point, non plus, chercher l'art dans ces tragédies; mais il faut remarquer qu'on n'y trouve rien qui bleſſe la raiſon; qu'on n'y voit aucune de ces bizarreries, de ces monſtruoſités qui ont caractériſé l'enfance de la tragédie chez les autres peuples; qu'ici tout eſt raiſonnable, intéreſſant & motivé. Chaque

perſonnage eſt aiſément annoncé. A peine les filles de Danaüs paroiſſent elles, que les premières paroles qu'elles adreſſent aux dieux les font reconnoître. Danaüs, Pelaſgus, le héraut, inſtruiſent bientôt le ſpectateur de leur état & de leurs diſpoſitions. Ce mérite, quelque léger qu'il paroiſſe d'abord, n'eſt cependant pas, aux yeux de ceux qui connoiſſent l'art, auſſi facile qu'on pourroit le penſer. Le défaut ordinaire de ces pieces d'Eſchyle, c'eſt qu'elles manquent abſolument d'action. A la vérité, ce défaut eſt racheté autant qu'il peut l'être, par la pompe du ſpectacle. Ces cinquante filles de Danaüs venant embraſſer l'autel des dieux d'Argos avec tous les mouvemens de l'inquiétude & les allarmes de la pudeur, occupoient fortement le cœur & les yeux: leurs prières adreſſées aux dieux, imprimoient encore à ce ſpectacle, un caractère religieux qui en augmentoit beaucoup l'effet.

Mais le plus grand vice de cette pièce ne vient pas tant de ce qu'elle manque d'action, que de ce que l'action n'eſt pas finie. Voilà un défaut réel, & que rien ne peut excuſer ni compenſer. Les filles de Danaüs, à la fin de la pièce, apperçoivent la flotte Egyptienne qui aborde au rivage. Que vont-elles devenir? Les Egyptiens ſeront ils vainqueurs? les fils d'Egyptus forceront ils Pelaſgus à leur livrer celles qu'ils veulent épouſer?

Les

Les inquiétudes renaissent dans le cœur des filles de Danaüs; elles ne peuvent prévoir ce qui arrivera, & l'action reste suspendue. Ce défaut n'existe point dans la tragédie des Euménides; &, il est à présumer que, quoique dans toutes les éditions les Euménides précèdent les Suppliantes, celles-ci sont cependant antérieures, & ont été faites & représentées avant celles là. Puisqu'il est reconnu qu'après la représentation des Euménides, le chœur fut réduit à douze personnes, il est plus que vraisemblable que les Suppliantes ne purent être mises sur la scène, que lorsque le chœur étoit encore dans toute sa pompe primitive, & lorsque les cinquante personnes du chœur pouvoient représenter les cinquante filles de Danaüs. Ainsi, pour marquer l'accroissement de l'art, il faut mettre les Suppliantes avant les Euménides, & croire que le poëte ayant observé le défaut que nous remarquions tout à l'heure, s'en sera corrigé lui même dans sa pièce des Euménides.

Quant à la moralité de la pièce, il n'y en a point de dominante, comme il y en a dans les pièces de Sophocle. C'est un récit purement historique mis en scène, d'où il résulte cependant d'excellentes maximes générales sur la religion & l'hospitalité. Mais ce ne sont pas là de ces grands événemens que la tragédie mit en œuvre

dans la ſuite, pour inſtruire un peuple roi des grandes révolutions de la Fortune. Il étoit réſervé à Sophocle de perfectionner le but moral de la tragédie, en perfectionnant la tragédie même.

Fin des Tragédies d'Eſchyle.

OBSERVATIONS

SUR LES DIFFICULTÉS

QUI SE RENCONTRENT

DANS LA TRADUCTION

DES POETES TRAGIQUES GRECS.

OBSERVATIONS
SUR LES DIFFICULTES
QUI SE RENCONTRENT
DANS LA TRADUCTION
DES POETES TRAGIQUES GRECS.

PERSONNE, je penſe, ne doutera qu'il ne ſe préſente de grandes difficultés dans la TRADUCTION DES POETES GRECS, & particulièrement des TRAGIQUES : mais de quel genre ſont ces difficultés ? Il en eſt de pluſieurs ſortes ; & c'eſt ce qu'il importe de faire connoître.

Les traductions ſont faites pour ceux qui n'entendent pas la langue que l'on traduit. Ce ſont donc ces ſortes de perſonnes qu'un traducteur doit premièrement avoir en vue dans ſon travail ; mais, en même temps, la traduction des langues ſçavantes n'intéreſſe pas ſeulement ceux qui les ignorent, elle intéreſſe encore les gens inſtruits qui peuvent la juger.

Les uns & les autres sont assez difficiles à satisfaire également ; & ce n'est pas là un des moindres embarras que le traducteur rencontre dans son entreprise. Les premiers, je veux dire ceux qui ignorent la langue originale, ne veulent pas permettre, & avec raison, qu'on parle grec en françois ; sur la réputation de l'auteur traduit, ils se sont fait une idée quelconque du mérite de son style, & veulent le retrouver dans celui du traducteur. Eschyle est singulièrement vigoureux & hardi, il faut que le traducteur le soit. Mais si, par hazard, en suivant l'original, la traduction, à l'exemple de son modéle, hazarde des expressions ou des figures inusitées, ce n'est pas le poëte Grec qu'on en accuse, c'est le traducteur. On lui reproche trop de hardiesse ou d'incorrection ; & on regarde comme un défaut de goût, ce qui devroit être regardé comme un mérite de fidélité. Moins hardi qu'Eschyle, Sophocle passe pour avoir atteint la perfection du style tragique ; que ne dira-t-on pas, si le traducteur ne rend point cette perfection dont on s'est fait l'idée ? Qu'il soit correct, simple & noble, ce ne sera pas encore assez. Nous avons dans notre langue des modéles qui sont, pour ainsi dire, les échantillons auxquels

on rapporte toutes les meſures des autres écrivains ; &, lorſqu'il s'agit des graces de ſtyle, quiconque n'eſt point Racine ou Fénélon, a bien de la peine à ſatisfaire le lecteur. Ce ſera bien pis pour Euripide, qu'on a ſi ſouvent, & ſi mal à propos, comparé à Racine : c'eſt alors que le commun des lecteurs demandera de retrouver dans la traduction tout ce qui caractériſe le ſtyle inimitable du poëte François.

Suppoſons un moment que le traducteur puiſſe ſatisfaire les goûts & les idées de cet ordre de lecteurs, ce qui paroît preſque impoſſible, il ſurvient une autre eſpéce de juges, qui ſont d'autant plus à craindre, qu'ils n'apportent point dans leurs jugemens des préventions générales, mais des prétentions particulières. Il eſt des ſçavans qui ſe ſont exercés à connoître les auteurs, à pénétrer les endroits les plus difficiles, à corriger les leçons vicieuſes du texte, & qui ne voient ſouvent qu'avec indifférence ou dédain, un traducteur qui n'aura pas interprété comme ils l'auroient fait. Parmi les opinions qui diviſent les critiques, celles qu'ils ont choiſies leurs paroiſſent évidemment les meilleures. A peine l'autorité des Scholiaſtes peut-elle ſervir d'appui au traducteur qui les aura ſuivis.

Cependant celui qui, en les consultant, consulte également l'esprit de la langue originale, & par dessus tout, l'esprit de l'auteur & les loix de la raison, celui-là ne doit pas trop s'effrayer des rigoureuses critiques de ces sçavans difficultueux. Mais il est un autre ordre de lecteurs qui sont bien plus à craindre. Ce sont les demi sçavans. Ceux là font du bruit dans le monde ; ils sont répandus dans les sociétés ; on les croit sur leur parole ; ils passent pour des gens profonds aux yeux des gens superficiels. Ils ne craignent point de prononcer hardiment, au premier coup d'œil, sur un ouvrage long-temps médité. Le peu de connoissances qu'ils ont de la langue de l'auteur, ne leur en donne que des idées imparfaites : cependant il faut les entendre s'écrier sur la foiblesse d'une traduction, sur la force de l'original, sur l'harmonie de tels mots, sur une métaphore, sur une épithète que la traduction a omise ou n'a pas rendue. Ces sortes de lecteurs ne sont jamais contens des autres, tant ils sont contens d'eux & de leurs lumières. . . . Mais je m'écarte ; je voulois parler de la difficulté des traductions, & je ne parle que de la difficulté des succès.

La première difficulté réelle que rencontre

un écrivain, dans la traduction des poëtes Grecs, c'eſt la parfaite intelligence de ſon original. Autre choſe eſt de lire, autre choſe de traduire. La lecture ſe contente d'à-peu-près, la traduction veut pénétrer dans le ſens intime & grammatical de l'auteur. Le premier ſecours qu'elle demande pour cela, conſiſte dans la pureté du texte. Or on ſçait combien, malgré les travaux des ſçavans, qui ont cherché à le rétablir, nous avons encore à déſirer ſur cet objet, particulièrement pour Eſchyle & Sophocle. La pureté du texte aſſurée, il reſte bien des difficultés à vaincre. L'extrême conciſion de l'original, les ambiguités qu'il préſente quelquefois, les conſtructions embaraſſées ſont autant d'écueils où la ſagacité du traducteur peut échouer. Les Scholiaſtes, il eſt vrai, lui offrent alors quelques lumières pour le guider; mais il paroît que pluſieurs de ces Scholiaſtes n'avoient pas toujours, dans cette langue, qui étoit cependant la leur, des connoiſſances bien profondes, & que les endroits difficiles les embaraſſoient ſouvent preſque autant que nous. On remarque leur embarras dans la multiplicité & la contrariété d'interprétations qu'ils donnent ſouvent d'un même paſſage, & on voit encore mieux à

quels écoliers ils avoient à faire, par la trivialité d'un grand nombre de leurs explications. Ce sont cependant encore généralement les meilleurs guides qu'on puisse avoir; mais il faut les suivre en maîtres & non pas en disciples soumis : & on ne doit pas craindre de s'écarter de leur route, quand la raison nous en ouvre une autre.

Je suppose enfin le texte parfaitement bien entendu, il faut maintenant songer à faire passer dans sa langue, non seulement le sens général de l'auteur, mais même les formes dont il a revêtu sa pensée; car, il faut en convenir, c'est moins par les pensées que les hommes différent, que par la manière dont ils les expriment. Ces formes résident particulièrement dans la composition de la phrase, & dans la nature des métaphores. Si la phrase est courte & concise, si elle est périodique & harmonieuse, on sçait qu'il est du devoir du traducteur d'y conformer la sienne; mais on n'a pas communément assez observé combien il importe de faire passer dans la traduction les mouvemens de la phrase originale. La passion ne s'astreint pas communément aux règles de la construction. Les inversions, les suspensions, les changemens de nombre, mille autres figures, viennent au secours du per-

ſonnage que la paſſion anime pour peindre les mouvemens intérieurs qu'il éprouve. Si ces figures ſont dénaturées ou détruites, la paſſion eſt anéantie. Mais c'eſt principalement dans les chœurs qu'elles ſe font mieux ſentir, & mettent un traducteur aux abois. Les grands événemens qui ont régné dans le cours de la pièce, ont exalté l'imagination du chœur; il rappelle alors à ſa mémoire des événemens pareils à ceux dont il vient d'être témoin; il va les chercher dans les traditions anciennes; & la confuſion de ces traditions, familières aux anciens, & obſcures pour nous, augmente conſidérablement la difficulté de les bien entendre. Cependant, le traducteur n'en eſt pas moins obligé d'être concis & clair, en conſervant encore le déſordre apparent qui règne dans ces morceaux de poéſie, & particulièrement la hardieſſe des métaphores, qui ſemble les caractériſer. Mais les métaphores ne ſont pas moins employées par les poëtes tragiques, dans le dialogue, que dans les chœurs; & ſi, dans ceux-ci, le ton de la poéſie élève aſſez le ſtyle pour que le traducteur puiſſe s'approprier ſans peine les figures de l'original qui peuvent paſſer dans ſa langue, c'eſt un avantage qu'il ne trouve plus dans le dialogue de la tragédie: car la tra-

gédie, ſuivant l'obſervation d'Horace, ſe ſert ſouvent d'un diſcours familier pour exhaler ſes plaintes; &, parmi les expreſſions les plus ſimples, on rencontre quelquefois les métaphores les plus hardies. C'eſt alors qu'il eſt difficile d'aſſortir, dans ſon ſtyle, la vivacité d'un tel écart avec la marche naturelle du dialogue. Cependant tout ce qui ſe fait ſentir & remarquer eſt encore plus aiſé à peindre que ce qui ſemble n'avoir aucune couleur particulière; & tel eſt le ſtyle général du dialogue dans la tragédie; on pourroit, en quelque ſorte, ſe le repréſenter par l'image des eaux d'un fleuve qui coule majeſtueuſement dans une campagne; elles ne ſemblent avoir aucune couleur qui leur ſoit propre, & elles deviennent à nos yeux, ou plus tranſparentes, ou plus obſcures, ſelon qu'elles réfléchiſſent plus ou moins les images du ciel, ou celles des rives dont elles ſont bordées.

Autant il eſt difficile au peintre de ſaiſir ces nuances tranſparentes & indéfiniſſables de l'onde, autant il l'eſt au traducteur de rendre la clarté, la facilité, la nobleſſe & la familiarité qui ſont réunies dans le ſtyle du dialogue de nos grands tragiques Grecs. Plus le dialogue eſt naturel, vif & coupé, plus il devient ingrat & rébelle à la plume d'un traducteur François.

Le naturel ſemble fuir la conciſion qu'il exige, & la trivialité qu'il faut éviter, marche à côté de la ſimplicité qu'il faut atteindre.

La difficulté devient encore plus grande, lorſque les deux interlocuteurs, s'interrompant l'un l'autre, laiſſent le ſens ſuſpendu de manière que la phraſe commencée par le premier, & interrompue par le ſecond, n'eſt achevée que par la réplique du premier. Rien de plus deſtructif chez nous de toute grace de ſtyle, & cependant c'eſt par ces ſuſpenſions que le dialogue acquiert encore plus de vivacité, & que le poëte fait diſparoître la ſorte d'affectation qui ſemble régner dans cette forme de dialogue, où un vers eſt répliqué par un autre.

Cependant, ſi j'oſe le dire, ce ſont quelquefois moins les beautés de l'original que les défauts, qui font le tourment des traducteurs. Il ne faut pas croire que les tragiques Grecs préſentent en général à nos yeux l'image de la perfection que nous trouvons par exemple dans Homère, & que l'on y rencontre par-tout la même ſageſſe, la même convenance, la même propriété de métaphores & d'images. Tantôt la conciſion dégénère en obſcurité, & la diverſité des manières dont les Scholiaſtes interprétent ces paſſages obſcurs, en

eſt la preuve ; tantôt la naïveté paſſe les bornes qu'elle doit avoir : ailleurs, les métaphores ſont trop hardies ou déplacées, & le poëte ſe montre quand on ne devroit voir que le perſonnage de la pièce, comme dans la première ſcène de l'Electre, où Oreſte compare ſon gouverneur à un vieux courſier dont les ans n'ont point affoibli le courage, & dont l'oreille ſe dreſſe encore à l'approche du danger. Quelquefois le poëte ſe permet de jouer ſur les mots & le nom d'Hélène dans Eſchyle, comme celui d'Ajax dans Sophocle, ſervent à amener quelques réflexions analogues à la décompoſition de ces mots. Quelquefois enfin, on rencontre, dans le poëte le plus ſage, des antithèſes que le bon goût ne ſçauroit pardonner, telles que la réponſe d'Iſmène, qui, voulant détourner ſa ſœur du deſſein d'inhumer ſon frère Polynice, en dépit de l'ordre de Créon, lui dit qu'elle a un cœur bien chaud pour un corps qui eſt déjà froid [1].

Voilà de ces fautes de ſtyle ou de penſée dont on ne trouveroit guère d'exemple dans Homère, mais dont il faut convenir qu'il eſt le ſeul qui ait ſçu ſe garantir. Toutes ces taches

1 Θερμὴν ἐπὶ ψυχροῖσι καρδίαν ἔχεις.

Voyez l'ANTIG. DE SOPH. v. 88.

de l'original ſont autant d'écueils pour le traducteur : car, s'il n'eſt pas permis de diſſimuler ſes fautes, il l'eſt encore moins de les aggraver par une trop fidelle traduction ; la langue Grecque ayant cet avantage que l'harmonie qui l'accompagne ſert quelquefois à voiler les défauts des penſées.

Mais, de toutes les difficultés que le traducteur peut rencontrer, il n'y en a guères de plus embaraſſantes que celles qui ſe déguiſent ſous une apparence de facilité. Tout le monde ſçait l'analogie qui exiſte entre la langue Grecque & la nôtre. On trouve ſouvent, dans le Grec, des locutions que le François s'eſt appropriées, & qui ſemblent d'autant plus inviter à une traduction littérale, que cette traduction paroît être la plus naturelle. Mais il y a cet inconvénient que toutes ces locutions tirées originairement de la langue Grecque ſont devenues familières dans la nôtre. La juſteſſe, la convenance, l'énergie qui les caractériſent leur ont fait éprouver le ſort des proverbes. Elles ſont devenues la richeſſe de la langue du peuple ; & cette malheureuſe diſtinction ſuffit en France pour avilir les meilleures choſes. Ce n'eſt donc qu'avec intelligence & diſcernement qu'il faut, dans ces paſſages, ſe laiſſer aller à l'appât que préſente la facilité d'une

traduction littérale, en tâchant de sauver, par l'harmonie & l'arrangement des mots; les locutions familières dont on pourroit hazarder l'emploi.

Si la langue Grecque nous présente quelque ressemblance avec la nôtre, un traducteur qui considère les deux langues de plus près est encore bien plus effrayé de leur différence, qu'il n'est encouragé par la ressemblance qu'il trouve entr'elles. Je ne veux point parler de ces différences qui frappent les yeux de tout le monde, de cette facilité de combiner des mots, & de donner ainsi à une seule expression Grecque l'énergie d'une phrase entière. Je ne parlerai point de la faculté qu'elle a de pouvoir, par l'arrangement de quelques prépositions mises devant un verbe, modifier l'action, & en exprimer plusieurs circonstances à la fois; je me tairai sur tous ces avantages, mais ce que je veux remarquer, c'est l'emploi des particules conjonctives. Elles sont dans la langue Grecque ce que les articulations sont dans la conformation du corps des animaux. C'est par elle que cette langue posséde cette singulière souplesse, qui en fait à la fois & la grace & la force. Ces particules, qui sont presque toutes monosyllabiques, ont encore l'avantage

l'avantage de pouvoir ſe placer en différens lieux, & n'ont pas, comme les nôtres, une place marquée & incommutable, au commencement de la phraſe. Nous avons, à la vérité, quelques conjonctions, qui ne ſont pas invariablement fixées au même poſte; mais, pour compenſer ces avantages, quelle peſanteur n'y a-t-il pas dans le nombre des ſyllabes qui les compoſent: CEPENDANT, NÉANMOINS, EN EFFET? &c. Si d'autres conjonctions ont plus de briéveté, cet avantage eſt perdu par l'immobilité qui les caractériſe; les particules grecques ſont des anneaux qui joignent avec grace les membres d'un diſcours; les nôtres ſont des attaches de fer qui ſemblent leur en ôter toute la ſoupleſſe. Auſſi quelques-uns de nos meilleurs écrivains parmi nous, ſe ſont-ils appliqués à les écarter, autant qu'il leur a été poſſible, & ſur-tout celles qui, comme la particule CAR, ſont tombées dans une eſpéce de diſcrédit, parce qu'elles ſembloient peut-être retracer ou le pédantiſme de l'école, ou la diſcuſſion du barreau. Voyez le commencement du Télémaque. « Calypſo ne pou- » voit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe; dans » ſa douleur, elle ſe trouvoit malheureuſe » d'être immortelle; ſa grotte ne réſonnoit

» plus du doux ſon de ſa voix, les nymphes » qui la ſervoient n'oſoient lui parler ». Ce débuta toute la ſageſſe, toute la gravité, toute la nobleſſe qui convient au poëme épique & à notre langue; mais, ſi un poëte Grec eût écrit le Télémaque, les membres de cette phraſe n'euſſent pas été ainſi détachés les uns des autres, & on y eût ſans doute trouvé quelques uns de ces anneaux dont je viens de parler, ou quelque autre d'un genre ſemblable. Qu'on jette les yeux ſur le commencement de l'Iliade: le ſecond vers eſt lié au premier, par une particule relative; & les troiſiéme & quatriéme aux deux autres par des particules conjonctives. Le début de l'Odyſſée offre la même image de liaiſons & d'enchaînemens, & le cours entier de ces deux magnifiques poëmes préſente le même caractère de ſtyle. Tous les grands poëtes de l'antiquité, & ceux même qui, par les élans de leur imagination, ſembloient devoir le mieux s'affranchir des liens des particules, les ont également employées avec profuſion. On diroit qu'ils les regardoient comme les principes de la vie & du mouvement de leur poéſie. Il n'en eſt pas de même parmi nous. Quelque prérogative que nous voulions attribuer à notre langue, en la croyant plus propre

que toute autre à la discussion & au raisonnement, nous serions bien éloignés de permettre à un auteur d'employer cette abondance de particules, qui constituent cependant la liaison des idées, & la chaîne du raisonnement. Ceux des écrivains du dernier siécle, qui les ont employées davantage, sont tombés, par la longueur de leurs phrases, dans des excès qui n'ont pas peu contribué à les faire proscrire. Cependant nos bons orateurs & nos grands poëtes ont sçu encore se distinguer par la manière dont ils ont tiré, de l'emploi de ces conjonctions, un nouveau moyen de donner du nombre & du mouvement à leurs phrases. Racine qui, d'après une étude approfondie des anciens, a le mieux connu l'art d'écrire, sçut mieux que personne aussi quel étoit leur pouvoir, quand elles étoient bien mises en œuvre. Dans le beau songe d'Athalie, il ne craignoit pas de faire dire à cette reine :

Ma mère Jézabel à mes yeux s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée ;
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté,
MÊME elle avoit encor cet éclat emprunté....

Ce n'est pas que nous n'ayons des auteurs qui ont sçu aussi se faire un grand nom dans l'art d'écrire, en retranchant de leur style,

autant qu'il leur a été possible, toutes ces liaisons qui y mettent d'ordinaire plus de clarté que de force; mais, quelqu'estimables qu'ils puissent être, ce ne seroit pas ces écrivains qu'il faudroit prendre pour modéles, en traduisant les poëtes Grecs; & tout homme qui auroit traduit Eschyle même, en employant des phrases courtes & hachées, dans l'intention de donner plus de nerf à son style, auroit pu faire un ouvrage estimable, mais se seroit beaucoup écarté de son original, par la seule forme de style qu'il auroit adoptée. Il faut donc qu'un traducteur exact des poëtes Grecs, sçache nous représenter, non seulement les pensées de l'original, mais encore leurs dépendances & leurs attaches, pour nous donner quelque idée de la rondeur & du nombre de leurs phrases. Mais ce n'est pas seulement pour représenter, autant qu'il est en lui, les formes matérielles du style de l'original, qu'un traducteur a besoin d'observer la force de ces particules conjonctives, dont son original abonde, c'est encore pour s'assurer, par elles, du véritable sens de l'auteur. Ce sont-elles qui nous montrent les liaisons des idées du poëte, & qui, dans les endroits obscurs, sont le vrai fil du labyrinthe.

Un traducteur qui les négligeroit, ou qui ne se feroit pas attaché à en observer toutes les propriétés & toute la force, ne pourroit manquer de tomber dans les méprises les plus grossières : il faut donc qu'il les sente, qu'il les étudie, & qu'il sçache les employer avec la fidélité que la langue originale demande, mais avec la réserve que la nôtre exige.

D'après ces observations générales, on jugera mieux quelles sont les qualités nécessaires à un traducteur ; & on sera peut-être plus disposé à lui accorder, suivant ses succès & ses fautes, plus d'éloges & plus d'indulgence.

FIN.

TRAGÉDIES

DE SOPHOCLE.

VIE DE SOPHOCLE.

Si les circonſtances influent, autant qu'on a lieu de le croire, ſur le mérite, les vertus & les talens, on peut dire que tout ce qui pouvoit contribuer au développement du génie de Sophocle ſe réunit en ſa faveur. Il avoit vu les plus beaux temps de la Grèce. Né dans la deuxiéme année de la ſoixante & onziéme Olympiade, dix-ſept ans après Eſchyle, dès ſon enfance il avoit été témoin des plus éclatans triomphes d'Athènes, & de l'ivreſſe de ſes concitoyens [1]. Sa première jeuneſſe avoit vu la gloire de ſa patrie dans tout ſon éclat. En effet, après que les Perſes eurent été chaſſés de la Grèce, les Athéniens parurent avoir la prépondérance dans les affaires de la nation. Les victoires qu'ils remportèrent en Thrace, à Bizance & ailleurs ſur les peuples qui reſtoient encore attachés au parti des Perſes, leur donnèrent une conſidération particulière, & leur méritèrent le commandement général des Grecs. Mais à des jours ſi brillans, Sophocle vit bientôt ſuccéder des jours d'orage. Il vit la rivalité s'établir entre

1 Le combat de Salamine eſt de la ſoixante-quinzième Olympiade.

les deux premières villes de la Grèce, & préparer cette longue guerre qui devoit coûter tant de ſang aux deux partis [1].

Ce fut au milieu de ces combats, de ces jalouſies nationales, de ces guerres & de ces victoires que le génie de Sophocle s'enflamma, & produiſit des chef-d'œuvres qui ſeroient peut-être avortés au milieu de la tranquillité d'une longue paix. Ce fut à l'aſpect des révolutions qui ſe préparoient, que Sophocle apprit à mettre dans ſes tragédies la moralité qui en eſt preſque toujours l'objet. Quel peuple, plus que les Athéniens, avoit beſoin qu'on lui rappellât ces deux grands principes de modération, de ne point s'enorgueillir dans la proſpérité, & de ne point ſe laiſſer abattre dans l'infortune? Ces principes, ſi généraux & ſi utiles à la plupart des hommes, devinrent, pour Sophocle, l'objet principal vers lequel la tragédie devoit diriger toutes ſes puiſſantes émotions. Mais ce ne fut pas, ſans doute, dans la première jeuneſſe qu'il apprit à tourner ainſi tous les effets de la tragédie vers un but moral, qui convint le plus généralement à tous les hommes & à toutes les nations. Eſchyle n'avoit preſ-

1 Le commencement de la guerre du Péloponèſe eſt de la quatre-vingt-ſeptième Olympiade.

qu'encore représenté que des malheurs particuliers, dépendans de la volonté des dieux; il sembloit travailler pour la religion, qui avoit présidé à la naissance de la tragédie. Sophocle représentoit des malheurs publics & privés, qui, montrant les révolutions des choses humaines, n'étoient cependant que la suite & l'effet du caractère de ceux qui les avoient éprouvées. Il falloit, pour remplir cette carrière, une longue expérience & de profondes observations. Quoiqu'il en soit, il entra de bonne heure dans la lice du théâtre; &, si l'on en croit Eusébe, il n'avoit que vingt ans quand il disputa le prix à Eschyle, & l'emporta sur lui [1]. Il étoit plus jeune encore lors qu'il commença à se faire connoître. Les Athéniens venoient de se couronner de gloire au combat de Salamine. Sophocle, âgé de seize ans seulement, & doué de tous les avantages que la nature peut prodiguer à la jeunesse, se présente comme un jeune dieu aux yeux de ses concitoyens, à demi nud, parfumé d'essences; &, la lyre en main, entonne lui même l'hymne de la victoire [2]. Le succès qu'il

1 J'ai montré, dans la VIE D'ESCHYLE, que ce ne pouvoit être une pareille disgrace qui eût obligé ce poëte à renoncer à sa patrie.

2 Athenée, & l'auteur Grec de sa Vie.

obtint exalta ſon génie ; aſſuré de l'amour & des applaudiſſemens de ſes concitoyens, il n'y eût plus de dégrés qu'il ne pût atteindre. Mais combien ces mêmes avantages, dont nous venons de parler, ces graces naturelles, cette figure ſéduiſante ne devoient-elles pas oppoſer d'obſtacles à ſes travaux, & contribuer, par la volupté, à détériorer ſon génie ! Mais l'ame de Sophocle étoit d'une trempe peu commune ; & elle avoit autant de force & d'élévation, que ſon corps avoit de grace & de beauté. Il ſe fit de bonne heure des principes ſévères contre la plus impérieuſe de toutes les voluptés. C'eſt le témoignage que lui rendent les auteurs les plus graves de l'antiquité [1]. Ce n'eſt pas qu'il n'eut, comme Socrate, un cœur fort enclin à l'amour ; mais, ainſi que ce philoſophe ſon contemporain, il réprima, autant qu'il fut en lui, les mouvemens de cette paſſion dangereuſe, dans la crainte d'en être trop dominé ; parce qu'il la regardoit, diſoit-il lui même, comme un tyran indomptable & furieux ; &, lorſqu'il fut avancé en âge, il s'applaudiſſoit de ce que la vieilleſſe l'en avoit affranchi tout à fait. Peut-être dut-il ces ſentimens autant

1 Platon, Cicéron, Plutarque.

au conſeil des amis qu'il s'étoit choiſis, qu'à ſes propres réflexions. On raconte qu'étant embarqué avec Périclès, il ne put s'empêcher de louer, avec chaleur, la beauté d'un jeune homme qui étoit dans le vaiſſeau; mais que Périclès le reprit, en diſant: Qu'un général devoit avoir les yeux auſſi purs que les mains.

Dans d'autres temps & dans d'autres pays, les efforts que Sophocle faiſoit ſur lui même, pour réprimer la fougue de ſes paſſions, euſſent été tournés en ridicule : les eſprits malins en Grèce, prirent le parti de n'y pas croire, & publièrent, ſur ſon compte, une foule de traits injurieux à ſa mémoire. Il eſt vrai qu'ils ne traitoient pas mieux Socrate & Euripide. Quelques écrivains répétèrent, d'après quelques bruits malignement ſemés, que Sophocle s'étoit laiſſé prendre aux charmes de l'amour, dans l'âge même où, ne pouvant plus en inſpirer, on n'eſt guère excuſable d'en avoir. Au reſte il faut avouer qu'il y a peu de poëtes qui aient peint l'amour avec des couleurs plus vives que Sophocle [1]; & que ce n'eſt point à des gens indifférens qu'il eſt permis de le peindre ſi bien : mais,

1 Voyez un des chœurs de la tragédie d'ANTIGONE, où l'on célèbre les charmes, la puiſſance & les dangers de l'amour.

lorſqu'il en vante les charmes, il a ſoin d'en publier les fureurs.

Les ouvrages d'un poëte peuvent ſervir à faire connoître la nature de ſes penchans, mais non celle de ſes opinions. Ainſi la vigeur des caractères que Sophocle a donnée à ſes perſonnages, peut bien faire juger en quelque ſorte de l'élévation & de l'énergie du caractère de ce poëte; mais il ne ſeroit pas ſi aiſé de juger des principes religieux qu'il pouvoit avoir, par ceux dont ſes tragédies ſont remplies. Quand il faiſoit intervenir dans ſes pièces Minerve & Hercule, croyoit-il à l'exiſtence de ces pretendues divinités; ou, éclairé par la philoſophie qui commençoit à ſe répandre en Grèce, ne faiſoit-il que ſe conformer aux idées vulgaires? Il y a lieu de penſer que, ſoit par conviction, ſoit par politique, Sophocle vouloit qu'on donnât créance à l'infaillibilité des oracles. La plus belle de ſes tragédies roule ſur ce principe. L'autorité des oracles commençoit à être attaquée en Grèce; Hérodote, dans ſon hiſtoire, avoit cherché a les réhabilirer: Sophocle, à ſon exemple, vouloit en confirmer le pouvoir. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain, par les fables qui coururent dans Athènes, à ſon ſujet, que Sophocle étoit

regardé comme un poëte religieux. Les uns disoient [1] qu'il avoit reçu Esculape dans sa maison ; d'autres, qu'à sa prière les dieux avoient fait cesser des vents contagieux qui régnoient dans l'Attique. On ajoutoit encore qu'une couronne d'or ayant été enlevée de la citadelle d'Athènes, Hercule étoit apparu en songe à Sophocle, & lui avoit indiqué l'endroit où elle étoit cachée ; & que Sophocle l'ayant trouvée, avoit reçu des Athéniens, en récompense, un talent d'or. Enfin, après sa mort, les Athéniens lui consacrèrent une chapelle sous le nom de DEXION [2].

Mais, s'il respecta la religion, il ne ménagea pas ceux qui en étoient les indignes ministres, & qui en abusoient pour favoriser leurs prétentions. Tantôt il publioit que la race des devins est avide d'argent [3] ; tantôt il disoit, par la bouche d'Œdipe, que Jupiter & Apollon connoissent tout ce qui se passe parmi les mortels, mais que, pour les devins, ils n'en sçavent pas plus que les autres hommes [4]. Ainsi, religieux sans superstition, il sembloit vouloir, en toutes choses,

1 Plutarque, Cicéron.

2 Voyez l'ETYMOLOGICON MAGNUM.

3 Voyez l'ANTIGONE, v. 1067.

4 Voyez l'ŒDIPE ROI.

prendre Homère pour modéle ; car tel fut le caractère de ce prince des poëtes. Mais c'est dans ses compositions & dans son style qu'on reconnoît particulièrement l'étude qu'il avoit faite de ses écrits. Eschyle, parlant de ses propres ouvrages, avec la modestie qui convient à un grand homme, disoit que ses vers n'étoient que des reliefs des festins d'Homère : Sophocle eût, avec plus de fondement, pu tenir le même langage. C'étoit la destinée d'Homère d'ouvrir le chemin de la gloire littéraire à tous ceux qui vouloient y marcher. Hérodote, le premier des historiens, fut un des plus grands imitateurs d'Homère ; Sophocle, le plus parfait des poëtes tragiques, fut celui de tous qui en emprunta un plus grand nombre de caractères, d'expressions & d'idées. Dès la plus tendre jeunesse il se livra tout entier à l'étude de ses poëmes : il en faisoit ses délices comme poëte & comme guerrier ; car Sophocle, ainsi que tous les Athéniens, nés dans une condition libre, embrassa de bonne heure le parti des armes : & il faut convenir que cette profession, quand elle est unie à l'amour des lettres & des arts, donne à l'esprit quelque chose de noble & de généreux qui se rencontre rarement ailleurs. Sophocle commanda

manda les armées avec Périclès ; mais la gloire de celui-ci dans la carrière des armes efsaca presque entièrement celle de son collégue. Périclès, lui même, rendant justice à la valeur de Sophocle, lui assignoit le seul rang auquel il pût aspirer. Il disoit de ce poëte qu'il étoit bon soldat, & mauvais capitaine. Tous les talens ne sçauroient se trouver réunis ensemble au même dégré ; cependant les Athéniens ne le regardoient pas comme un général sans mérite, puisque après le succès de la tragédie d'ANTIGONE, ils le chargèrent du commandement de l'armée qu'ils envoyoient à Samos, quoiqu'il eût soixante-cinq ans [1]. Sa réputation militaire avoit donc alors quelqu'éclat ; mais cette réputation s'est enfin effacée devant la gloire des lettres : la postérité n'a plus connu que le grand poëte, & a oublié tout le reste. Il ne faut pas s'imaginer cependant que ce fût le meilleur de ses ouvrages qui fût ainsi récompensé par une distinction si flatteuse. Quelque belle que soit la tragédie d'ANTIGONE, elle est de beaucoup inférieure à quelques unes de ses pièces, qui ne lui ont cependant attiré que des humiliations & des dégoûts ; car il est important d'observer que

1 OLYMPIADE 84.

Sophocle, qui avoit porté l'art du théâtre à sa perfection, ne fut pas lui même affranchi des dégoûts qu'il avoit fait éprouver à Eschyle son maître. Il essuya, de la part de ses juges & du peuple, les mêmes injustices qu'Eschyle avoit souffertes; &, comme le plus parfait de nos poëtes tragiques, est mort avec le malheur d'ignorer qu'ATHALIE fût un chef-d'œuvre, & avec le chagrin d'avoir vu sa PHŒDRE, mise au dessous de celle de Pradon, Sophocle, après avoir composé le plus suplime de ses ouvrages, la tragédie d'ŒDIPE ROI, eut la douleur de se voir préférer un certain Philoclès qui avoit traité le même sujet; ce Philoclès, qui fut l'objet des railleries d'Aristophane [1], & que l'amertume de son style avoit fait nommer le bilieux [2]. Les meilleurs esprits s'indignèrent de cette préférence: mais le mal étoit fait; & le bon goût vengea Sophocle, lorsqu'il ne pouvoit plus jouir de cette vengeance.

Sophocle eût encore été trop heureux, si les chagrins qu'il trouva sur ses pas dans la carrière qu'il parcourut, ne fussent venus que des inconstances de ce vent populaire, qui ne doit pas faire plier long-temps la

1 Voyez la comédie des OISEAUX.

2 Voyez Suidas.

tête à l'homme raisonnable. Le plus cruel des chagrins, c'est d'éprouver des ingratitudes de la part de ceux dont on ne devoit attendre que reconnoissance & qu'amitié. Sophocle, parvenu à une extrême vieillesse, vit ses enfans se soulever contre lui, & l'appeller en justice pour lui faire donner un curateur, comme à un homme tombé en enfance, & incapable de gérer lui même ses biens. A cet outrage, le vieux sang de Sophocle bouillonne dans ses veines; il paroît devant les juges, & lit la tragédie d'Œdipe à Colone, qu'il venoit de finir. Les juges ne purent entendre, sans étonnement, ce magnifique ouvrage où est tracé le plus vigoureux caractère de vieillard qui ait été mis sur la scène, & dans lequel un père, malheureux & accablé d'années, soutenu par les mains caressantes de ses deux filles, maudit un fils ingrat, que l'ambition & l'orgueil amènent à ses pieds. Toute la tragédie entière se rapportoit à Sophocle & à ses enfans. La scène étoit à Colone, bourg de l'Attique, où il étoit né. Le vieillard misérable & furieux, le fils ingrat & perfide, tout faisoit allusion à sa propre histoire. Les juges se levèrent, saisis d'admiration pour le père, & d'indignation contre les enfans,

& le reconduisirent à sa maison, au milieu d'une foule de peuple, qui l'accompagnoit avec des acclamations de joie & des battemens de main, comme on avoit coutume de l'applaudir au sortir de la représentation de ses pièces [1].

Après tant de gloire, il ne restoit plus à Sophocle qu'à mourir. Sa mort suivit d'assez près cet événement [2]. Les uns disent qu'il mourut de fatigue en lisant son ANTIGONE; suivant d'autres [3], ce fut de plaisir de se voir couronné. Nous avons vu un vieillard qui nous représentoit son âge & ses talens, ne pas survivre long-temps à de pareilles émotions. Quelques écrivains lui enlévent la douceur d'une si belle mort, & veulent qu'il fut suffoqué, comme Anacréon, en avalant un grain de raisin [4]. Mais ce qu'il y a de plus heureux dans sa mort, c'est qu'il finit ses jours avant que Lysander, qui assiégeoit Athènes, s'en fut emparé; & qu'ainsi, né dans les jours de la gloire de sa patrie, il ne fut pas témoin de la cruelle révolution qu'elle eprouva. La réputation qu'il avoit d'être particulièrement chéri des dieux, fit dire que

1 Cicéron.

2 Voyez Athénée & l'auteur de sa vie.

3 Pline & Valère-Maxime.

4 Voyez Lucien & une épigramme attribuée à Simonide.

Bacchus avoit apparu en ſonge à Lyſander, & lui avoit ordonné d'inhumer le corps de Sophocle, que le déſaſtre d'Athènes avoit fait abandonner ſans ſépulture.

Euripide, quoique plus jeune [1], mourut auſſi la même année, mais ſa mort précéda celle de Sophocle. Cette circonſtance ſervit encore à faire éclater toute la nobleſſe d'ame de ce dernier. Il honora publiquement, par des témoignages de douleur & de reſpect, la mémoire d'un rival contre lequel il avoit ſouvent diſputé le prix de la tragédie. Il prit des vêtemens d'une couleur obſcure, & ne permit point aux acteurs qui jouoient ce jour là une de ſes pieces, de ſe préſenter ſur le théâtre avec la couronne qu'ils avoient coutume de porter. Quand Racine, dans ſon diſcours à l'académie Françoiſe, fit un éloge ſi magnifique de Corneille, il tranſporta d'admiration, & pénétra d'attendriſſement tous ſes auditeurs ; que ne devoient donc pas éprouver les Athéniens, quand ils voyoient un vieillard de quatre vingt dix ans honorer ainſi un rival qui lui avoit été préféré, & qui même avoit remporté ſur lui des prix qu'il ne méritoit pas.

Nous avons parlé de ſa mort ſans avoir

1 Euripide étoit plus jeune de vingt-quatre ans.

encore parlé de sa naissance. Tel est le privilége des hommes distingués par de grands talens ou de grandes vertus. On ne regarde point s'ils ont reçu quelque éclat de leurs ayeux. Que Sophocle ait été fils d'un simple forgeron, ou d'un maître de forge, qu'il fût né d'une famille illustre ou obscure (car les opinions sont différentes) qu'importe à sa gloire? Sophocle fut un des plus beaux génies de la Grèce; voilà sa noblesse, aux yeux de la postérité; tous les titres du monde n'y pourroient rien ajouter. Il fit jouer cent vingt tragédies, dont il ne nous en reste que sept; fut couronné vingt fois, & obtint souvent les seconds prix. Il eut la gloire d'avoir donné à la tragédie tout ce qu'elle pouvoit recevoir de convenable, de grand & de moral du génie d'un homme. Il ne s'attacha pas seulement à perfectionner l'art en lui-même; il eut soin encore des accessoires de la tragédie. Le chœur, depuis l'aventure arrivée à la représentation des EUMÉNIDES d'Eschyle, avoit été réduit à douze personnes; Sophocle le mit à quinze; il produisit sur la scène un troisième interlocuteur; il fut le seul, dit Aristoxène, qui mêla dans ses chants le ton dithyrambique à la melopée Phrygienne. Cette assertion,

qui n'a rien que de vague pour nous, pourroit être interprétée, parce que les anciens disoient que Sophocle avoit réuni, dans son style, la convenance, la douceur, la hardiesse & la variété. Il étoit naturel que Sophocle ayant perfectionné l'art, fit changer l'usage qui subsistoit avant lui, de ne concourir au prix qu'avec trois tragédies suivies d'une satyre, ce qu'on appeloit TÉTRALOGIE. Une bonne pièce, conçue & conduite à la manière de Sophocle, coûtoit plus de travail à l'auteur, & annonçoit plus de génie que trois autres pièces telles qu'on en composoit avant lui.

Il laissa plusieurs enfans : l'un d'eux nommé Jophon, marcha dans la carrière de son père, & s'y distingua. Quelques écrivains prétendent que ce fut le seul des enfans de Sophocle qui plaida contre son père, pour le faire interdire. Ce seroit un exemple de plus, que de beaux talens & un méchant cœur ne sont pas toujours incompatibles.

On ne doit pas oublier, pour l'éloge de Sophocle, que, tandis que beaucoup de poëtes, de philosophes & de grands capitaines quittoient leur patrie pour porter ailleurs leurs mécontentemens & leurs talens, Sophocle étoit si tendrement attaché à sa

patrie, que, quelques ſollicitations que lui fiſſent les rois voiſins de la Grèce, il ne voulut jamais ſe rendre auprès d'eux, & échanger le titre d'homme libre contre celui de leur courtiſan [1]. Tant de vertu ne reſta pas ſans récompenſe, & les Athéniens ordonnèrent, par un décret [2], qu'on lui offriroit tous les ans un ſacrifice, comme on en offroit aux héros. Ce n'étoit point le grand poëte; c'étoit l'excellent citoyen qu'ils couronnoient après ſa mort.

Comblé de gloire comme il l'étoit, Sophocle fut il heureux? Il paroît qu'il ne l'étoit pas, ſi l'on en croit un diſtique qu'il compoſa ſur lui-même, en ſongeant aux perſécutions de ſes rivaux [3], & s'appliquant le nom d'Ulyſſe. Ce n'eſt point dans une carrière où l'amour propre eſt continuellement entretenu & compromis, qu'on peut rencontrer le bonheur.

1 Voyez l'auteur Grec de ſa vie.

2 Idem.

3 Le nom d'Ulyſſe, Ὀδυσσέυς, fut donné au roi d'Ithaque par ſon grand père Autolycus, indigné contre ſes ſujets. Ce trait, rapporté par Homère, liv. XIX, donna lieu à Sophocle de s'appliquer ainſi le nom d'Ὀδυσσεύς.

Ὀρθῶς δ' Ὀδυσσεύς εἰμ' ἐπώνυμος κακοῖς
Πολλοὶ γὰρ ὠδύσσαντο δυσσεβεῖς ἐμοί.

LES TRAGÉDIES DE SOPHOCLE.

AJAX FURIEUX.

Je rends ainsi le titre de la première pièce de Sophocle, parce que, s'il revenoit au monde, il en uſeroit comme l'auteur du ROLAND FURIEUX, & ſe ſerviroit de ce terme, au lieu de celui de PORTE-FOUET, qu'il emploie. Loin de conſerver à ſon héros, devenu phrénétique, un nom qui choque nos oreilles, il ôteroit la choſe même, & ne nous peindroit pas Ajax un fouet à la main, occupé à donner les étrivières à un bélier qu'il prend pour Ulyſſe. Mais il faut commencer par faire grace de la choſe & du nom à un poëte qui avoit affaire à des ſpectateurs que cette idée ne bleſſoit pas. Avec cette précaution, j'oſerai préſenter aux lecteurs le ſpectacle d'Ajax, tel que Sophocle le fit voir aux Athéniens, en faiſant toutefois obſerver que la décence eſt tellement gardée dans cette pièce, que les effets de la

fureur d'Ajax se passent toujours hors de la scène, & jamais aux yeux du spectateur.

Ajax & Ulysse, après la prise de Troye, disputèrent entre eux les armes d'Achille. Cet héritage d'un si grand héros leur paroissoit un prix du à leurs exploits, comme si la possession de ces armes eût pu être un témoignage authentique, que l'un ou l'autre étoit digne héritier des qualités & de la valeur d'Achille *. Cette dispute devint une affaire d'honneur & d'état; mais d'une si grande importance, qu'elle fut portée au tribunal de toute l'armée Grecque. Ovide † a employé toute la souplesse & la fécondité de son génie à faire les plaidoyés qu'il met dans la bouche des deux princes rivaux. Le fait est qu'Ulysse l'emporta sur Ajax, & l'éloquence sur la bravoure, comme dit Ovide :

* Mota manus procerum est : & quid facundia posset
Re patuit : fortisque viri tulit arma disertus.

Ajax ne put dévorer cet affront. Il en conçut un tel dépit qu'il en devint furieux ; &, comme

* Les rangs de valeur étoient en effet réglés dans le fameux siége de Troye. Achille passoit pour le plus brave sans difficulté. Ajax étoit le second. Chacun se pourvoyoit après eux comme il le pouvoit. Mais, dans la dispute des armes d'Achylle, l'éloquent Ulysse l'emporta sur le brave Ajax, & la langue sur le bras, comme le dit Ulysse dans PHILOCTETE, & Ovide, MÉTAM. l. 13, v. 382.

† Ibid. l. 13, v. 1.

* Ibid. v. 382.

il avoit résolu de laver sa honte dans le sang de tous les princes Grecs, il eut un accès de fureur, pendant lequel il massacra des troupeaux, croyant égorger ses juges. Entr'autres animaux il emmena dans sa tente un bélier qu'il imaginoit être Ulysse; &, prévenu de cette idée, il exerça plus d'une fois sa rage sur son prétendu captif. Revenu à lui même, & confus, moins de ses excès, que de voir sa veangeance manquée & tournée en ridicule, il se donna la mort.

Que ce soit là l'histoire ou la fable, c'est du moins l'idée de Sophocle: & c'est à quoi il faut s'en tenir, aussi bien que dans les sujets des autres tragédies anciennes, où nous voyons que les poëtes se donnoient de grandes libertés, fondées sur les différentes traditions touchant leurs héros. Car, comme ces traditions ne s'accordoient pas, ils pouvoient choisir celles qui leur convenoient, ou même altérer des faits assez considérables, sans choquer les idées du public.

Je sçais que M. l'abbé * d'Aubignac a travaillé exprès sur cette pièce avec beaucoup de soin & d'artifice, pour y faire voir tout le jeu des régles du théâtre, observées à la rigueur. Il a très bien montré que le temps & le lieu y sont resserrés très finement dans les bornes de la vraisemblance & du bon sens. Quant à l'action, la

* PRATIQUE DU THÉATRE, vers la fin. Voyez ce morceau.

chofe paroît un peu moins claire. Il a démêlé la manière adroite dont Sophocle a préparé fes incidens, fa dextérité à lier les fcènes, à faire paroître & difparoître fes acteurs à propos & naturellement, à les faire connoître d'abord, à divifer judicieufement les actes, à marquer juftes les intervalles; ce qui eft bien plus difficile à fentir dans Efchyle. Enfin l'auteur de la PRATIQUE DU THÉATRE n'a rien omis pour faire appercevoir dans AJAX toutes les beautés qui caractérifent une tragédie comme une action repréfentée. Mais, fans emprunter de lui les réflexions qu'il a faites fur la marche de l'œuvre théâtrale, en fuppofant la piéce lue, je me contenterai de la faire lire ici, en infiftant fur les endroits les plus remarquables; perfuadé que les connoiffeurs verront affez par eux mêmes l'enchaînement des chofes, & l'art du poëte, fans qu'il foit néceffaire de s'y arrêter beaucoup. Les réflexions de M. d'Aubignac fuppofent qu'on a lu la pièce : & je l'expofe toute entière.

ACTE PREMIER.

Le fpectacle feul annonce d'abord une partie du fujet. On voit un camp le long d'un bocage d'un côté; & de l'autre le rivage & la flotte des Grecs devant Ilion. Parmi les tentes, on en diftingue une plus grande, plus apparente,

& plus avancée vers les ſpectateurs. C'eſt celle d'Ajax, devant laquelle toute l'action doit ſe paſſer.

Minerve, viſible au ſpectateur, mais inviſible pour Ulyſſe, indique tout cela fort délicatement; &, appercevant ce prince qui a les yeux attachés ſur le pavillon d'Ajax pour l'épier : « Apprenez-» moi, dit-elle, quel eſt votre deſſein, & vous » apprendrez de moi ce que vous déſirez de ſça-» voir ». Ulyſſe raconte à Minerve ce qui s'eſt paſſé la nuit; qu'on a trouvé des troupeaux égorgés, & qu'on attribue ce carnage à Ajax devenu furieux. Comme il n'en a que des indices, il veut s'en aſſurer par lui même, & il prie Minerve, ſa divinité tutélaire, d'aider à cet éclairciſſement. La déeſſe lui apprend que c'eſt en effet Ajax qui a tué les troupeaux, qu'il a pris, dans ſa phrénéſie, pour les principaux Guerriers, & qu'il auroit véritablement aſſouvi ſa vengeance ſur eux, à cauſe de leur jugement ſur les armes d'Achille, ſi elle n'eût eu ſoin de lui ôter l'uſage de la raiſon, & d'abandonner de vils animaux à la fureur de ce prince. Mais, afin qu'Ulyſſe voye de ſes yeux des marques ſenſibles de cette rage, elle appelle Ajax, & promet à Ulyſſe de le cacher tellement aux yeux de ſon ennemi, qu'il pourra le voir ſans être vu. Ulyſſe marque ici ſon caractère auſſi timide que prudent. Car, pour dire la vérité, il

paroît un peu lâche, puiſque, malgré les précautions de ſa déeſſe tutélaire, il témoigne qu'il voudroit fort ſe diſpenſer de voir Ajax. Il eſt vrai qu'il ajoute qu'il le craindroit moins paiſible que furieux; mais, après tout, il veut être bien aſſuré d'être inviſible, & ce n'eſt qu'après cette aſſurance, qu'il conſent à le voir : encore, ajoute-t-il, en demeurant dans la place où le met Pallas, qu'il aimeroit mieux être bien loin. J'avoue que ce trait n'eſt pas à la louange d'Ulyſſe ni de Sophocle. Mais le roi d'Ithaque [1] étoit trop connu pour le déguiſer aux ſpectateurs, & les idées de prudence & de bravoure étoient alors bien différentes de celles d'aujourd'hui.

Autre faute un peu moins excuſable, ſi l'on n'a recours à l'allégorie, & par conſéquent au rôle bizarre que les Grecs faiſoient jouer à leurs dieux; c'eſt que Minerve, qui a ôté l'uſage de la raiſon au malheureux Ajax, le trompe de ſang froid en feignant de le ſervir, tandis qu'elle ſert ſon rival. L'on abſout, ou l'on condamne Homère pour de pareilles ſcènes; & ſi Homère a fait faute en ceci, Sophocle n'en eſt pas exempt. L'idée des anciens ſur les divinités favorables ou contraires, leur faiſoit recevoir ſans peine tout ce jeu poëtique

1 Ce n'eſt pas ainſi qu'Homère l'a fait connoître dans l'Odyſſée: Ulyſſe, dans ce poëme, eſt l'image du courage & de la fermeté, unis à la prudence.

de leurs divinités : &, ſur ce pied là, on abſoudra ou l'on condamnera, ſi l'on veut, leur ſiécle avec plus de juſtice que leurs poëtes, qui ſe conformoient au goût dominant. Plus on avancera dans cette lecture, plus on conviendra que la fable des anciens étoit fort différente de leur religion, & ſouvent allégorique.

Minerve appelle Ajax pour la ſeconde fois, & lui reproche ſon peu d'attention à la voix de ſa patrone. Ajax ſort enfin de ſa tente, & promet à Minerve un trophée des dépouilles qu'il croit avoir remportées ſur ſes ennemis. Cette ſcène eſt artificieuſe; car Ulyſſe, ſans être vu, apprend ainſi, de la bouche de ſon ennemi, tout ce qu'il veut ſçavoir. Tout l'agrément de l'allégorie y eſt complet pour ceux qui l'aiment *. En effet, Minerve n'étant autre choſe que la raiſon, comme cette raiſon, dont l'homme fait tant le vain, juſqu'à ne conſulter qu'elle, méne les uns à leur but, & ſéduit les autres, ainſi Minerve ſert-elle Ulyſſe au préjudice d'Ajax, qu'elle fait tomber dans le piége. Je ſçais que l'allégorie ne doit pas être la ſeule clef de l'antiquité, & que le

* L'allégorie a certainement lieu. Je prie le lecteur de ne pas juger avec précipitation. En liſant la ſuite de cet Ouvrage, il verra quand & juſqu'où l'on doit admettre l'allégorie dans les fables; &, en jugeant ſur les faits, que je ne veux qu'expoſer, il critiquera les deux excès dont parle Plutarque, au TRAITÉ DE LA MANIÉRE DE LIRE LES POETES.

Taſſe, avec les autres poëtes qui l'ont ſuivi juſqu'au ſiécle paſſé, ont donné trop tête baiſſée dans un labyrinthe d'allégories, où ils ſe ſont quelquefois perdus; mais, quand l'allégorie a naturellement lieu dans la fable, dont elle eſt, après tout, l'origine, puiſque les payens n'ont fait que diviniſer tout ce qu'ils voyoient, il eſt naturel auſſi de la ſentir & d'entrer dans les idées ſenſibles que le poëte veut nous préſenter, ſans vouloir trouver du myſtère dans tout le reſte, où l'allégorie ne s'offre pas ſenſiblement *.

La déeſſe, par des demandes fines, tire d'Ajax l'aveu de tous ſes deſſeins contre les Grecs, & ſa mauvaiſe volonté contre Ulyſſe en particulier. Car il ſe vante d'avoir tué les principaux rois, ſur tout les Atrides. A l'égard du roi d'Ithaque, il le retient enfermé, dit-il, pour le faire languir par de longs ſupplices, & expirer ſous les coups. Minerve feint de demander grace pour lui; mais Ajax, près d'obéir à tout autre ordre, ne peut avoir cette complaiſance pour Pallas, & il rentre dans ſa tente, pour continuer ſa vengeance.

« Hé bien, Ulyſſe, dit la déeſſe, vous voyez » quel eſt le pouvoir des dieux. Y avoit-il un » homme plus ſenſé & un plus grand héros que » ce prince » ? Elle fait entendre que c'eſt par ſon pouvoir qu'il eſt privé de l'uſage de la raiſon,

* Voyez Plutarque.

pour

pour favoriſer Ulyſſe, & le dérober à la mort. « Ah, répond celui-ci, je lui rends juſtice, &, » quoique mon ennemi, je le plains dans ſon » malheur. Son exemple me fait faire un retour » ſur moi-même. A ſa vue, je ſens toute ma » foibleſſe : foibles mortels, hélas ! nous ne » ſommes que des ombres & des fantômes. Ap- » prenez donc de là, reprend Minerve, à reſpe- » ćter les dieux, & à ne pas tirer vanité de » vos avantages ſur autrui. Songez qu'un jour » ſuffit pour élever un mortel, ou pour le con- » fondre. La modeſtie charme les dieux, & la » fierté les offenſe ». Voilà en deux mots la moralité que Sophocle a eu en vue dans cette Pièce. Ajax étoit fier, ambitieux, intraitable. Ces vices le précipitent dans un abîme de malheurs.

Ici ſurvient le chœur qui n'a point encore paru. Il eſt naturel que ce ſoient eux qui viennent ſçavoir ce que fait leur ſouverain, & cela, ſur le bruit de l'aventure qu'on lui impute dans l'armée. Ils font entendre tout d'abord le ſujet qui les amène, leur crainte pour Ajax, & leur haine pour Ulyſſe, qui affećte d'appuyer ſourdement les ſoupçons qu'on a conçus d'Ajax. Cette ſcène eſt un éloge que font des ſoldats de leur général. Elle brille de ſentences magnifiques. On y lit entr'autres choſes : « Que la médiſance mali- » gne qui s'attache aux grands, trouve tous les

» eſprits diſpoſés à l'autoriſer : que toutefois les » foibles ont beſoin des princes ; mais que » telle eſt l'ingratitude des hommes, qu'ils ne » peuvent ſouffrir ceux mêmes à qui ils doivent » tout. Indifférens, diſent-ils, ils vous déchirent » en votre abſence, &, ſi vous paroiſſiez, un de » vos regards les feroit ſécher de frayeur ».

Ils ſe demandent entr'eux quelle peut être la cauſe de cette rage d'Ajax. Ils concluent que ce doit être une fureur dont les dieux l'ont frappé. C'étoit l'opinion populaire dont on verra d'autres exemples à l'égard de Phédre, parce qu'on rapportoit tout à des cauſes ſupérieures. « Enfin, » ajoutent-ils, nous ne ſçaurions croire les bruits » odieux qu'Ulyſſe répand. Ce ſont des effets de » ſa malignité. Paroiſſez, Ajax : pourquoi vous » tenir caché ? pourquoi donner un ſujet de » triomphe à vos ennemis » ?

ACTE II.

Tecmeſſe, captive & épouſe d'Ajax, excitée par les cris des Salaminiens, ſort de la tente de ſon époux. Elle paroît toute éplorée, & leur dit, en termes fort pathétiques, la cauſe de ſa douleur. Ajax, loin de ſa patrie, eſt tombé dans le plus étrange des maux. Les Salaminiens la prient de leur dire ce qui s'eſt paſſé la nuit dernière. « Hélas, » dit-elle, comment raconter une choſe ſi hor-

» rible? vous verrez par vous même les restes » de cette sanglante expédition ». Elle fait ensuite une peinture courte & vive de la rage de son époux ; desorte que les soldats, effrayés par ce récit, se croyent perdus. Les Atrides & les Grecs, convaincus qu'Ajax a voulu les faire périr, épargneroient-ils des malheureux sans chef? ils délibèrent s'ils ne prendront point la fuite. Tecmesse les arrête: « Ajax, dit-elle, est revenu de » sa fureur. Mais (ajoute-elle en soupirant) le » mal n'en est que plus violent. Furieux, il me » déchiroit par l'aspect du triste état où il étoit » réduit : tranquille, mais plongé dans la plus » sombre mélancolie, accablé de honte & de » confusion, il me désespère. Il ignoroit son mal» heur, & il le connoît ». Après ce peu de mots, on l'engage à continuer son récit.

Cette suite est si naturelle, si passionnée & si noble, que je crois n'en devoir rien retrancher. Tecmesse parle ainsi: « Connoissez tous nos maux, » & les déplorez puisqu'ils retombent sur vous. » La nuit couvroit la terre de ses voiles ; Ajax » s'arme d'un glaive, & se met en devoir de » sortir de sa tente. Je m'efforce de le retenir. » Que faites vous, prince? pourquoi vous charger, » sans ordre & sans besoin, de veiller pour le » salut des Grecs ? a-t-on reçu des ordres se» crets ? a-t-on entendu le bruit de la trompette ?

» ſongez que toute l'armée eſt enſevelie dans » le ſommeil. Il me fait ſa réponſe ordinaire *, » que le ſilence eſt l'appanage & l'ornement des » femmes. Je ceſſe de le preſſer. Il m'échappe: » & je ne puis rien dire de ce qui s'eſt paſſé » alors. Mais, à ſon retour, je le vois emmener » & troupeaux & chiens. Il exerce ſa fureur ſur » ces vils animaux; il égorge les uns, maſſacre » les autres, & fait ſentir à quelques uns la » peine des eſclaves †. Sorti derechef de ſa tente, » il s'arrête avec je ne ſçais quel génie inviſible, » toujours frémiſſant de rage contre les Atrides » & contre le roi d'Ithaque; il ſe glorifie, avec » dériſion, d'avoir enfin vengé l'injuſtice qu'il » avoit reçue. Il rentre dans ſa tente encore » furieux. Mais enfin, long-temps après, il revient » comme d'un ſonge. Rendu à lui même, & » voyant ſa tente remplie de ſang & de carnage, » il ſe frappe la tête; il jette des cris; il ſe laiſſe » tomber au milieu de ces cadavres, il s'arrache » impitoyablement les cheveux; puis il demeure » comme hébété [1]. Bientôt il reprend ſes ſens;

* Un Allemand étant allé voir Madame Dacier comme une perſonne extraordinaire, la pria, ſuivant l'uſage des étrangers, de lui donner une ſentence & ſon nom; elle écrivit ſur les tablettes de l'Allemand; cette ſentence de Sophocle..... *γύναιξι κόσμον ἡ σιγὴ φέρει.* LE SILENCE EST L'APPANAGE ET L'ORNEMENT DES FEMMES.

† Les étrivières.

1 Le lecteur croira facilement que ce n'eſt point là le ſtyle de

» il tonne; il m'interroge; il veut ſçavoir tout
» ce qui lui eſt arrivé, & me fait des impréca-
» tions horribles, ſi je ne lui raconte fidélement
» toute la ſuite de ſes malheurs. Je lui en fais
» un trop fidéle récit. Mais auſſi tôt il s'exhale
» en lamentations, telles que jamais je n'en
» entendis ſortir de ſa bouche. Car il jugeoit
» auparavant que la plainte étoit la reſſource des
» ames foibles. Ses douleurs étoient tranquilles.
» Ils les renfermoit dans ſon ſein; &, ſemblable
» à un taureau ſur le point de mugir, il dévo-
» roit juſqu'à ſes gémiſſemens. Mais aujourd'hui
» ce héros, accablé du poids de ſes maux atroces,
» languit ſans nourriture, couché au milieu des
» animaux qu'il a ſacrifiés à ſa rage: & il paroît
» méditer quelque choſe de funeſte. Voilà ce que
» ſes cris & ſes plaintes préſagent. Je ne ſuis
» ſortie, chers amis, que pour implorer votre
» ſecours: entrez, venez le conſoler. Les mal-
» heureux ſont ſenſibles aux conſeils de l'amitié ».

Après ce diſcours, on entend les cris d'Ajax. Il appelle quelqu'un. « Malheureuſe que je ſuis, » s'écrie Tecmeſſe! ah, mon fils Euryſacès, il » t'appelle ». Ce ſentiment de mère eſt très naïf. Elle craint pour ſon fils, un père qui ne ſe

Sophocle. Il n'y a même rien dans l'original qui donne lieu à une pareille expreſſion. On peut conſulter la traduction entière, miſe à la ſuite de cet extrait; & on prend la liberté d'y renvoyer le lecteur, pour toutes les obſervations de ce genre.

connoît plus lui même. Ajax dit: « C'eſt Teucer » que j'appelle. Fera-t-il toujours des courſes ſur » l'ennemi, tandis que ſon frère périt ». Tecmeſſe ouvre la tente. On voit Ajax. Il reconnoît ſes fidéles Salaminiens ; &, après leur avoir fait voir les triſtes veſtiges de ſes malheurs, il frémit à la penſée qu'il va devenir la fable de ſes ennemis.

En tout ce qu'il dit, il paroît encore un reſte d'émotion ; & c'eſt l'image d'une mer qui gronde après la tempête. Le chœur ſe ſert, pour le conſoler, des raiſonnemens ordinaires; tandis que ce prince, toujours occupé de ſa vengeance ſi cruellement trompée, tantôt ſouhaite de voir Ulyſſe & les Grecs pour les immoler & mourir après eux, tantôt invoque les divinités infernales de la manière la plus éloquente : c'eſt l'éloquence du déſeſpoir. Ce ſont ces fréquentes exclamations, (même aux choſes inanimées) ces ſentimens dictés par la nature & variés par la douleur, ces retours ſur ſoi même, ſi familiers aux anciens, & tout le langage de la terreur & de la pitié, qui produiſoient dans le ſpectacle de ſi grands mouvemens. La perte d'une gloire, ſi triſtement flétrie, eſt ce qui afflige le plus Ajax. Il compare ce qu'il eſt avec ce qu'il a été; comparaiſon déſeſpérante. « Objet d'horreur & de mépris pour les » Grecs, que fera-t-il ? retournera-t-il en ſa pa» trie? mais de quel œil Télamon reverroit-il un

» fils privé honteusement des armes d'Achille ?
» ira-t-il seul se jetter dans les murs de Troye
» pour périr sous les coups des Troyens ? Ce
» seroit une chose trop agréable aux Atrides ».
Il conclut à laver sa honte dans son sang, &
à se donner la mort.

Tecmesse, pour le détourner de ce dessein, lui tient un discours si tendre, qu'il est difficile de n'en être pas ému. Ce ne sont pas de ces sentimens délicats & recherchés, qu'on a mis depuis à la mode sur le théâtre. Ce sont les expressions vives de l'amitié conjugale. Elle lui met devant les yeux une épouse & un fils que sa mort réduit à l'esclavage, & expose aux plus cruels affronts, un père & une mère qui, dans leur extrême vieillesse, n'ont d'autre consolation que celle de demander aux dieux, & d'espérer le retour fortuné d'Ajax. Elle revient à ce qui la touche. « Hélas,
» Phrygienne de naissance, esclave d'Ajax, au-
» jourd'hui votre épouse, je vous ai consacré toute
» ma tendresse. Il ne me reste que vous : vous
» m'avez privée de tout ; vous avez désolé ma
» maison paternelle, & fait mourir ma mère.
» La parque m'a enlevé mon père : l'un & l'autre
» est aux enfers. Quel autre après vous me tiendra
» lieu de patrie & de tout ce que vous m'avez
» ôté ? Je n'ai de ressource qu'en vous. Vivez du
» moins pour moi, &c.

Ajax demande à voir ſon fils. On le lui préſente : il l'embraſſe : autre ſcène infiniment touchante. Il ſemble qu'on voit Hector qui embraſſe Aſtyanax pour la dernière fois. « Approchez, » dit-il à l'eſclave qui méne ſon fils, approchez : » cet enfant ne ſera point effrayé à la vue de » ce ſpectacle ſanglant, s'il a puiſé dans mon » ſang le courage d'un père. Du moins faut-il » l'accoutumer à lui reſſembler. Cher enfant, » puiſſes tu avoir une meilleure fortune que ton » père, & l'imiter dans le reſte ». Virgile a dit depuis, d'après Sophocle, en faiſant parler Enée à Iule.

> Diſce, puer, virtutem ex me, verumque laborem,
> Fortunam ex aliis.
>
> Virgile, ÆNEID. l. 12. v. 435.

Ajax continue : « Tu as l'avantage au moins de » ne pas ſentir mes maux. Heureux âge où l'on » vit inſenſible : c'eſt la véritable vie. Mais enfin » cet état ne durera pas. Sorti de l'enfance, c'eſt » à toi de montrer à nos ennemis de quel père » tu as reçu le jour ». Ajax ſe retourne vers les Salaminiens : il leur recommande ce cher fils ; & il leur défend de propoſer ſes armes en prix aux princes Grecs, comme on a fait celles d'Achille. « C'eſt à toi, dit-il, cher Euryſacès, » d'hériter de ce bouclier formidable [1], dont tu

1 εὐρύσακες, large bouclier.

» portés le nom. Qu'on mette le reſte de mes
» armes dans mon tombeau. Vous, Tecmeſſe,
» remenez cet enfant; &, malgré la compaſſion
» ſi naturelle à votre ſexe, gardez vous de jetter
» des cris dans un camp. Retirez promptement
» cet enfant ». C'eſt qu'il ſe ſent lui même attendri. Delà vient qu'il rappelle ſa fermeté, & qu'il prononce ces dernières paroles d'un air féroce, qui fait craindre une prompre exécution de ſes noirs projets. « Ah, s'écrie Tecmeſſe, de
» quels traits vous me percez! au nom de ce
» fils unique & des dieux, ne nous perdez pas.
» Ignorez vous, répond l'inexorable Ajax, que
» je ne dois plus rien aux dieux ». Réponſe qui marque bien qu'il a pris ſon parti.

Tandis qu'il effraye Tecmeſſe par ſon inflexibilité, le chœur déplore le malheur de ce prince, & ſe plaint de l'injuſtice des Atrides. Mais Ajax, qui commence à appréhender que ſes Salaminiens ne s'oppoſent au deſſein qu'il a formé de ſe donner la mort, feint d'être touché des larmes de ſon épouſe, & d'avoir changé de penſée. Il dit à ſes ſoldats qu'il va ſe laver dans une fontaine pure, en guiſe de luſtration, pour expier le carnage de la nuit; puis cacher pour jamais dans le ſein de la terre la malheureuſe épée, triſte héritage qu'il a reçu d'Hector, & devenue odieuſe pour lui depuis qu'elle a ſervi ſes fureurs. Il

reviendra, dit-il, faire ſatisfaction aux Atrides, pour rentrer en grace avec eux. Il allégue, à ce ſujet, la célébre ſentence de Bias, réprouvée par Cicéron, à ſçavoir qu'il faut haïr comme ſi l'on devoit aimer un jour, & être ami comme ſi l'on devoit devenir ennemi. Le chœur, ſéduit par cette apparence de retour, finit l'acte par des chants de joie, tandis qu'Ajax ſe retire.

ACTE III.

Un officier annonce que Teucer, frère d'Ajax, attendu depuis long-temps, comme on l'a inſinué dans le cours de la pièce, eſt enfin arrivé: mais qu'il a été ſur le point d'être tué par les ſoldats Grecs; que cependant l'émeute a été aſſoupie par les chefs. Cet homme demande à voir Ajax. On le dit abſent. « Ah, que je crains, » s'écrie-t-il, d'être venu trop tard ». Teucer avoit défendu de laiſſer ſortir ſon frère juſqu'à ſon retour. Les Salaminiens veulent en vain raſſurer ce député. Il raconte le ſujet des ſes craintes. C'eſt une prédiction de Calchas. Ajax n'étoit pas fort dévot aux dieux, & ce fut le principe de ſon malheur. Il avoit dit à Télamon ſon père, qui l'exhortoit à combattre vaillamment ſous les auſpices des dieux, qu'une victoire obtenue par le ſecours d'une divinité, lui paroiſſoit une victoire de lâche: & un jour, s'adreſſant à Minerve:

« Déeſſe, lui dit-il, prête ton ſecours aux autres » Grecs. Ils en ont beſoin. Pour moi, je ne crains » point les ennemis ». C'eſt l'origine de la colère de Minerve; & ſur cela Calchas avoit marqué à Teucer le jour que cette déeſſe deſtinoit à ſa vengeance ſur Ajax. « Qu'il ne ſorte point ce » jour-là, avoit-il dit, & il eſt ſauvé ». L'envoyé de Teucer ajoute : « Si Calchas a dit vrai, » puiſqu'Ajax eſt ſorti, c'eſt fait de ſa vie ».

On appelle Tecmeſſe, que cette effrayante nouvelle rejette dans le trouble dont à peine elle venoit d'être délivrée. Elle envoie promptement les Salaminiens, les uns chercher Teucer, & les autres retrouver Ajax. Elle ſent trop que ſon époux a voulu ſe dérober à ſes larmes & la tromper. Elle court elle même ſans tenir de route certaine; & la ſcène demeure libre pour Ajax, qui rentre par un autre côté. Voilà un coup de maître dans Sophocle pour écarter le chœur avec toute la vraiſemblance poſſible. Auſſi ce trait a-t-il été extrêmement loué par l'abbé d'Aubignac *.

ACTE IV.

Le retour d'Ajax eſt la belle ſcène par excellence. Tout ce que le déſeſpoir de ſang froid a de plus horrible, s'y trouve peint, & de quelles

* PRATIQUE DU THÉATRE.

couleurs ! « L'inſtrument de ma mort eſt préparé,
» dit Ajax en entrant ». Il a en effet enfoncé la garde de ſon épée dans la terre, pour ſe précipiter ſur la pointe. Il continue : « Que me reſte-
» t-il à faire, ſinon d'invoquer les dieux » ? Il commence par Jupiter. Il le prie de faire enſorte que Teucer le trouve baigné dans ſon ſang, afin de ravir ſon corps à la vengeance cruelle des Grecs, qui le donneroient en proie aux vautours. Choſe remarquable pour juſtifier le dernier acte, ainſi que nous le dirons. Il implore enſuite Mercure pour obtenir une mort prompte & ſemblable à un doux ſommeil. Il adreſſe ſes vœux aux furies : & que leur demande-t-il ? de venger ſa mort ſur les Atrides. « Déeſſes, portez ſur eux
» des coups terribles, &, comme ils me voyent
» mourir par mes mains, puiſſent-ils expier par
» celles de ce qu'ils ont de plus cher *. Allez, Eu-
» ménides, volez, frappez, n'épargnez aucun des
» Grecs : faites périr toute l'armée. Et toi, ſoleil,
» quand, du haut de ton char, tu verras ma
» terre natale, arrête tes courſiers, & annonce
» ma mort à un père accablé d'années, & à mon
» infortunée mère. Hélas, quand elle l'apprendra,
» de quels cris fera-t-elle retentir toute la ville !

* Les imprécations des mourans paſſoient pour être autant d'Oracles qu'on redoutoit. Celles d'Ajax s'accomplirent en partie. Agamemnon fut tué par ſa femme ; toute la flotte fut diſperſée ; & très peu de Grecs retournèrent dans leur patrie.

» mais il n'eſt point ici queſtion de pleurs : mou-
» rons. O mort, daigne jetter ſur moi des re-
» gards favorables! Nous habiterons enſemble
» chez les dieux infernaux. O lumière du jour,
» ô ſoleil, je vous vois pour la dernière fois!
» Salamine, palais de mes pères, Athènes, chers
» amis, fleuves, fontaines, prairies qui m'avez
» vu naître, recevez les adieux d'Ajax. Je réſerve
» aux mânes le reſte... ». Et il ſe tue : il y a apparence que c'eſt dans un coin du théâtre. Les modernes font moins de façon, quand il font paroître un héros qui ſe tue. Cela ſe fait aſſez cavalièrement. Racine & les anciens y regardoient de plus près, parce que la nature le demande. Il ne s'agit pas de trouver une belle ſituation aux dépens du bon ſens : il faut imiter la nature. Une partie du chœur rentre auſſitôt en cherchant toujours Ajax. L'autre partie revient de l'autre côté avec auſſi peu de ſuccès, & Tecmeſſe après eux. Mais celle-ci, plus intéreſſée & plus clair-voyante, a trouvé le corps de ſon mari, & l'apprend au chœur. Tout cela eſt plein de la plus vive tendreſſe. Car Tecmeſſe ſe rappelle tous ſes malheurs, qu'elle a trop prévus. Teucer, inutilement cherché, ſurvient dans ce trouble, ſans rien ſçavoir de ce qui s'eſt paſſé. On le lui déclare ſans détour. Quel trait pour un frère, plus ami encore que frère! il veut voir

le corps d'Ajax, que Tecmeſſe a couvert de ſes habits, & il fait les plaintes les plus tendres. « Quel ſpectacle! quel triſte voyage! il eſt ac-
» couru pour prévenir ce malheur; & le deſtin
» ne lui a pas permis d'arriver à temps. De quel
» front reverra-t-il un père & une mère dont il
» n'a pu ſauver le fils, qui étoit ſon frère? quels
» bruits d'ailleurs ne répandra-t-on point à ſon
» déſavantage? on imputera à lâcheté un délai
» qui n'étoit que l'effet de ſon malheur. Quelle
» reſſource trouvera-t-il chez les Troyens ſes en-
» nemis? auroit-on deviné qu'Hector même, après
» ſa mort, dût-être le bourreau d'Ajax. Quel
» ſort pour ces deux héros! Leurs préſens mu-
» tuels leur ſont devenus funeſtes. Hector, atta-
» ché au baudrier qu'il a reçu d'Ajax, eſt traîné
» par des courſiers fougueux. Ajax, à ſon tour,
» périt par le glaive qu'Hector lui a donné. Les
» furies & l'enfer ont ſans doute fabriqué ces
» dons cruels ». Il finit par une ſentence. « Je
» ne crois pas, dit-il, que ceci ni tout le reſte
» ſoit l'effet du hazard. C'eſt l'ouvrage des dieux
» qui le permettent: ſuive une autre opinion, qui
» voudra; celle ci eſt de mon goût ». Voilà bien le génie Grec, de coudre une ſentence aux plus beaux morceaux. Cela n'eſt pas pour nous plaire aujourd'hui.

Il paroît qu'Ajax mort, la pièce doit être finie.

Elle ne l'eſt pas toutefois encore, & ne doit pas l'être, à conſidérer l'idée que les anciens avoient de la ſépulture. La mort n'étoit pas pour eux le dernier des maux. Etre privé du tombeau, étoit alors une infamie plus inſupportable que la mort même. Voilà le fondement de ce qu'on va voir ; choſe défectueuſe, ſelon nous, & dans laquelle pourtant, Sophocle a fait conſiſter la principale force de ſa tragédie.

Ménélas, ſur le bruit de la mort d'Ajax, vient de la part des princes Grecs défendre à Teucer de l'enſevelir : défenſe cruelle, qui forme une conteſtation entre la vengeance, d'une part, & la pitié de l'autre. Ménélas & Teucer allèguent des raiſons ſi fortes, que cela ſe tourne en affaire d'état : politique bien étrange pour nos mœurs ! & voilà le cahos immenſe, & l'obſtacle invincible qui nous empêche de nous rapprocher des anciens temps, pour juger ſainement de ces ſortes d'ouvrages. C'étoit en effet d'un intérêt politique & d'un crime d'état, que Ménélas coloroit la haine que les Grecs portoient à Ajax. « Il eſt juſte, « diſoit-il, que, tout mort qu'il eſt, il ſubiſſe la » peine de l'attentat qu'il a médité, quoiqu'une » divinité en ait empêché l'exécution. Et que » deviendroit une armée ou un royaume, ſi » l'impunité avoit lieu ? que ſeroit-ce ſi tout ce » qui plaît devenoit permis » ? Teucer, indigné

de cet air impérieux de Ménélas, lui demande à ſon tour ſur quoi il fonde l'empire qu'il affecte. « Ajax n'étoit-il pas roi comme lui? ſuivit-il » jamais ſes drapeaux en qualité de ſujet »? La conteſtation s'échauffe de part & d'autre; & Ménélas ſe retire pour faire exécuter, par la force, l'ordre que Teucer a rejetté.

Cependant Teucer, de ſon côté, place le fils d'Ajax aux pieds de ſon père mort, avec des cheveux coupés pour les répandre ſur le corps. Tecmeſſe aſſiſte à cette cérémonie funèbre: & ce ſpectacle, ſi ſingulier pour nous, devoit être fort tendre pour les Grecs. Car Teucer, obligé de s'écarter un peu, pour chercher un lieu propre à inhumer Ajax, le laiſſe, pour ainſi dire, en dépôt à un enfant & à une épouſe éplorée, afin de toucher de compaſſion quiconque voudroit l'enlever. « Periſſe (dit-il en partant) celui qui oſe» roit le faire. Qu'il ait avec toute ſa poſtérité » le ſort de cette chevelure que je coupe ». C'eſt la ſienne ou celle de l'enfant; coutume payenne, dont nous avons déjà parlé. Le chœur, à l'ordinaire, témoigne ſes regrets, & commence le deuil, ou la cérémonie funèbre.

ACTE V.

Agamemnon ſuit immédiatement Teucer: & il s'éléve encore ici une nouvelle querelle ſur le

le corps d'Ajax. Il faut convenir que les héros Grecs se traitent un peu à la Grecque, c'est-à-dire, assez incivilement. Mais telle étoit la manière d'une nation d'ailleurs si polie. Les Romains mêmes avoient pris cela des Grecs, comme on le voit par les injures atroces dont Cicéron accable Verrés & Pison. Les injures, chez Sophocle, sont pourtant un peu moins crües que celles de Cicéron & d'Homère. Mais, à ne rien dissimuler, les deux guerriers se reprochent jusqu'aux taches de leur naissance; &, quelqu'éloquens que puissent être ces reproches, je crois qu'il n'est point d'assaisonnement François qui puisse les rendre potables. Il suffit donc d'en avertir de bonne foi le lecteur sans lui donner la peine de les lire ici. Le chœur ne peut venir à bout de calmer ces princes. Mais Ulysse arrive à propos pour arrêter les suites d'une si dangereuse contestation.

Il représente à Agamemnon que sa haine a assez duré; qu'il est indigne d'un héros de poursuivre un ennemi après le trépas. « Moi même, ajoute-» t-il, je ne l'ai haï que quand je l'ai pu faire » sans crime. Ajax étoit mon ennemi : mais il » n'en fut pas moins un héros; & sa valeur me » frappe plus que le titre d'ennemi ». C'est la pensée que Racine a si heureusement transportée dans la bouche de Pyrrhus, au sujet du fils d'Andromaque.

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop févère ;
Mais que ma cruauté furvive à ma colère :
Que, malgré la pitié dont je me fens faifir,
Dans le fang d'un enfant je me baigne à loifir !
Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent quelqu'autre proie:
Qu'ils pourfuivent ailleurs ce qui refte de Troye.
De mes inimitiés le cours eft achevé :
L'Epire fauvera ce que Troye a fauvé.

Racine, ANDROMAQUE, acte I, fcène II.

C'eft la même penfée pour le fond, & la même nobleffe de fentiment dans Sophocle & dans Racine. Mais nous avons l'expreffion de l'un, & l'on ne fçauroit rendre l'expreffion de l'autre. Or tout, ou prefque tout, dépend de là ; & l'on ne peut ici que préfenter aux connoiffeurs des traits ébauchés qui fuffifent pour leur faire juger du refte.

Cette générofité d'Ulyffe qu'Ajax avoit le plus offenfé, défarme un peu Agamemnon, & confole d'autant plus Teucer, qu'Ulyffe même, pour le combler de la plus douce joie dans la plus trifte fituation, s'offre généreufement à l'aider dans la cérémonie funébre. Mais Teucer n'accepte pas fes offres. Il fe contente du fecours des Salaminiens. Il leur donne fes ordres ; & la pièce finit avec l'action.

AJAX FURIEUX,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE,

TRADUITE PAR M. DE ROCHEFORT.

PERSONNAGES.

MINERVE.
ULYSSE.
AJAX.
TEUCER.
TECMESSE, femme d'Ajax.
MÉNÉLAS.
AGAMEMNON.
UN MESSAGER.
LE CHŒUR. (Il eſt compoſé de Salaminiens).

La ſcène ſe paſſe dans le camp des Grecs, devant la tente d'Ajax.

AJAX FURIEUX,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

MINERVE, ULYSSE.

MINERVE.

Sans cesse, fils de Laërte, je vous ai vu épier l'ennemi pour le ſurprendre avec avantage ; & maintenant vous voici près des tentes d'Ajax, à l'extrémité du camp des Grecs, obſervant, meſurant long-temps la trace de ſes pas, pour reconnoître ſi ce héros eſt rentré dans ſa tente, ou s'il n'y eſt pas encore. L'animal dreſſé pour la chaſſe, dans les champs de Sparte, n'évente pas mieux ſa proie. Ajax eſt en effet rentré, le front couvert de ſueur, & les mains dégoûtantes de ſang. Ceſſez donc de jetter un œil curieux à

travers les portes de cette tente ; dites moi plutôt quel intérêt vous presse; instruisez moi, pour que je vous instruise à mon tour.

ULYSSE.

O douce voix de Minerve, de la divinité que je chéris le plus, je vous reconnois sans peine. O déesse, vous vous cachez en vain à mes regards; à peine aî-je entendu vos accens qu'ils ont retenti jusques dans mon cœur, à l'égal des sons de la trompette Tyrrhéniene. Vous ne vous trompiez point ; j'observois ici les pas de mon ennemi, du redoutable Ajax. C'est lui, c'est lui seul que j'épiois ici depuis long-temps. Quel crime inattendu n'a-t-il pas commis, cette nuit ! s'il est vraî qu'il en soit l'auteur; car la vérité ne se montre point encore, & nous flottons dans l'incertitude. Je me suis chargé volontairement d'éclaircir nos soupçons. Tous nos troupeaux viennent d'être égorgés à la fois; & la même main a fait périr ceux qui veilloient pour les garder. Chacun ici veut qu'Ajax soit le coupable. Un témoin annonce qu'il l'a vu seul, franchissant la campagne, armé d'une épée nouvellement ensanglantée : il le dit; il l'assure ; & soudain je m'élance sur les pas d'Ajax : je trouve des indices qui l'accusent, & d'autres qui m'embarrassent. Je ne sçais à quoi m'arrêter. Je n'eus jamais plus besoin de votre présence, déesse ; vous, dont la main

m'a toujours conduit, & me conduira toujours.

MINERVE.

Je le sçavois, Ulysse ; & depuis long-temps je veillois sur vous, dans cette poursuite qui vous occupoit.

ULYSSE.

Souveraine chérie, ai-je du moins à propos employé tant de soins ?

MINERVE.

Sans doute ; & c'est Ajax qui a commis le crime.

ULYSSE.

Quelle inconcevable fureur a donc armé sa main ?

MINERVE.

Le dépit d'être privé des armes d'Achille.

ULYSSE.

Et pourquoi dévaster ainsi les troupeaux de l'armée ?

MINERVE.

En les immolant, il croyoit vous immoler tous.

ULYSSE.

Tel étoit donc le projet qu'il avoit conçu contre les Grecs ?

MINERVE.

Il l'eût exécuté, si je n'eusse détourné ses coups.

ULYSSE.

Comment, & quels complots ? quelle audace ?

MINERVE.

Seul, en ſecret, pendant la nuit, il s'eſt élancé vers vos pavillons.

ULYSSE.

Y étoit-il arrivé ? avoit-il atteint le terme de ſa courſe ?

MINERVE.

Il étoit déjà aux portes de la tente de vos deux chefs.

ULYSSE.

Et comment ſa main, avide de carnage, a-t-elle pu s'arrêter ?

MINERVE.

C'eſt moi qui, répandant ſur ſes yeux de trompeuſes viſions, l'ai privé de la joie barbare qu'il ſe promettoit. J'ai tourné ſa rage ſur le butin des Grecs, ſur leurs troupeaux confondus, qui n'étoient point encore partagés. Là, frappant de tous côtés, égorgeant ſes victimes, il verſe des torrens de ſang ; il croit immoler les deux Atrides, & pourſuivre, les uns après les autres, tous les généraux Grecs. Plus il s'avançoit, plus j'égarois ſa raiſon, plus j'enflammois ſes tranſports phrénétiques. Enfin, fatigué du carnage, il enchaîne de ſa main les bœufs & les autres animaux qu'il avoit épargnés, & les conduit vers ſes pavillons,

non comme un butin de vils troupeaux, mais tels que des guerriers captifs. Maintenant il les tient enchaînés dans ſa tente, & les déchire à coups de fouet. Mais il faut que je vous rende témoin de cette phrénéſie qui l'agite, afin qu'après l'avoir vue, vous puiſſiez en inſtruire les Grecs. Demeurez donc ici ſans crainte, ſa préſence ne peut vous être funeſte; je faſcinerai ſes yeux & j'empêcherai qu'il ne vous apperçoive. (Elle appelle Ajax.) O vous, dont le bras vengeur ſe ſignale ſur des ennemis enchaînés, venez, écoutez moi, Ajax; ſortez de votre tente; c'eſt vous que ma voix appelle.

ULYSSE.

Que faites vous, déeſſe? gardez vous de l'appeler.

MINERVE.

Demeurez en ſilence, & baniſſez toute crainte.

ULYSSE.

Au nom des dieux, laiſſez le enfermé dans ſa tente. C'eſt aſſez.

MINERVE.

Et pourquoi? Cet homme n'étoit-il pas [1]....

ULYSSE.

Mon ennemi ſans doute, ainſi qu'il l'eſt encore.

1 Cette manière de couper le ſens d'une phraſe, par la réplique de l'interlocuteur, eſt fort en uſage chez les tragiques, comme nous l'avons dit ailleurs. Henri Eſtienne ne s'y eſt pas trompé. Cette obſervation générale auroit pu épargner beaucoup de peines aux commentateurs & aux traducteurs.

MINERVE.

Eſt-il rien de plus doux que de rire aux dépens de ſes ennemis ?

ULYSSE.

C'eſt aſſez pour moi qu'il reſte dans ſa tente.

MINERVE.

Quoi ! vous tremblez de voir un homme dont les ſens ſont égarés !

ULYSSE.

S'il avoit ſa raiſon, je ne l'éviterois pas.

MINERVE.

Mais, en vous approchant, il ne vous verra point.

ULYSSE.

Eh! comment ? ſi ſes yeux lui ſervent encore.

MINERVE.

Ses yeux ſont ouverts; mais je les obſcurcirai.

ULYSSE.

Tout eſt poſſible aux dieux.

MINERVE.

Gardez donc le ſilence, & demeurez.

ULYSSE.

J'obéis; mais c'eſt à regret [1].

1 Les poëtes tragiques, comme je l'ai remarqué ailleurs, ont preſque tous dénaturé les caractères des héros qu'ils mettent en ſcène. Qui reconnoîtroit dans cette timidité d'Ulyſſe, ce même prince qu'Homère nous repréſente, dans l'ODYSSÉE, bravant les Leſtrigons, le Cyclope & tous ces prétendans, raſſemblés dans ſon palais & conjurés contre lui ?

MINERVE.

Ajax, c'eſt vous que j'appelle pour la ſeconde fois. Etes vous ſi peu ſenſible aux vœux de celle qui combat toujours à vos côtés.

SCÈNE II.

AJAX, MINERVE, ULYSSE.

AJAX.

Je vous ſalue, Minerve, je vous ſalue, fille de Jupiter. Que vous venez à propos me viſiter ! De quelles riches dépouilles je couronnerai vos temples en honneur de cette victoire !

MINERVE.

Je reçois votre hommage. Mais, dites moi, avez vous bien trempé votre épée dans le ſang des Grecs ?

AJAX.

Je m'en glorifie, & je crois avoir raiſon.

MINERVE.

Avez vous ſignalé votre bras contre les Atrides ?

AJAX.

Si bien que je ne penſe plus qu'ils oſent jamais outrager Ajax.

MINERVE.

Ils ſont morts, autant que je puis vous entendre ?

AJAX.

Morts. Qu'ils viennent à préſent m'enlever mes armes.

MINERVE.

Fort bien. Et le fils de Laërte, comment l'avez vous ſçu traiter ? s'eſt-il dérobé à votre courroux ?

AJAX.

Qui ! ce ruſé renard, digne du dernier ſupplice ?

MINERVE.

Je parle d'Ulyſſe, votre adverſaire.

AJAX.

Il eſt, au gré de mes vœux, enchaîné dans ma tente. Je ne veux point qu'il expire encore.

MINERVE.

Que voulez vous faire ? & quel avantage eſpérez vous de plus ?

AJAX.

Je veux, qu'attaché à une des colonnes de ce ſéjour.....

MINERVE.

Quel ſupplice lui deſtinez vous ?

AJAX.

Il expire, déchiré de coups de fouet.

MINERVE.

Epargnez de tels outrages à cet infortuné.

AJAX.

Arrêtez, Minerve, je vous abandonne tout le reste; mais il subira cet arrêt: je n'y changerai rien.

MINERVE.

Eh bien! puisque vous le voulez, épuisez donc sur lui tous vos coups: exécutez la sentence que vous avez portée.

AJAX.

J'y vole. Avec de tels conseils, soyez toujours la compagne de mes travaux.

SCÈNE III.

MINERVE, ULYSSE.

MINERVE.

Ulysse, vous voyez quel est le pouvoir des dieux. Quel homme, parmi les Grecs, eût des desseins plus sages? qui sçût plus à propos les exécuter?

ULYSSE.

Hélas! je n'en connus jamais; tout mon ennemi qu'il est, je plains son malheur[1] & l'humiliation où il est plongé. En voyant son sort, je considere

[1] Cette sensibilité d'Ulysse relève son caractère, & prépare ce qui doit arriver à la fin de cette pièce.

aussi le mien ; je vois que tous tant que nous sommes sur la terre, nous ne sommes que des fantômes & des ombres vaines.

MINERVE.

Pénétré de cette vérité, garde toi donc d'outrager les dieux par des discours superbes, & de t'énorgueillir des avantages que ta force ou tes richesses peuvent te donner. Un jour seul suffit pour renverser & rétablir tout ce qui fait l'orgueil des humains. La vertu plaît aux dieux; l'impiété les irrite [1].

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

FILS de Télamon, vous qui êtes l'honneur de Salamine, que la mer baigne de ses flots, vous faisiez ma joie dans les jours de votre prospérité ; mais, depuis que le courroux céleste, ou des discours injurieux, volant de bouche en bouche parmi les Grecs, se sont élevés contre vous, je tremble, je frissonne, ainsi que l'œil timide de la colombe. Des bruits déshonorans, répandus la nuit dernière, sont parvenus jusqu'à nous. Ils

[1] C'est ici que finit le prologue ou l'exposition, suivant l'observation que nous avons faite dans la deuxième partie du DISCOURS SUR L'ART DE LA TRAGÉDIE. Le chœur arrive pour prendre part aux mouvemens de la scène.

disent que plein d'un transport forcené, vous êtes descendu dans la prairie, & y avez égorgé tous ces troupeaux qui composoient le butin des Grecs, & qui n'étoient point encore partagés. C'est Ulysse, qui, fabriquant ces sourdes calomnies, les va semer dans les esprits, & y porte la persuasion. Le mal qu'il répand est avidement reçu, & chacun de ceux qui l'écoutent, insultant à vos malheurs, s'en réjouit plus que celui qui les lui apprend. Les coups qu'on porte aux grands hommes ne tombent jamais à faux. Dans une condition telle que la mienne, de tels discours auroient peu de crédit; car l'envie ne s'attache qu'aux hommes élevés en dignité : & cependant sans eux, que peut la multitude pour la défense de son pays [1]. Les foibles ont besoin des forts, & les forts ont besoin des foibles pour se soutenir & s'élever l'un par l'autre. Mais comment de telles maximes auroient-elles quelqu'empire sur une foule inconsidérée, livrée aux suggestions des méchans? nous mêmes, sans votre secours, nous voudrions en vain vous défendre. Tant qu'ils pourront se dérober à vos regards, ils se répandront en de vaines clameurs comme des essains d'oiseaux, gazouillans loin du vautour qui

1 Les poëtes & les historiens ne craignoient point d'attaquer le gouvernement populaire, qui avoit fait beaucoup de mal à Athènes. L'oligarchie commençoit à avoir beaucoup de partisans; & Sophocle cherchoit à faire sentir combien ce gouvernement, tempéré par le démocratique, pouvoit être utile.

plane au deſſus d'eux ; mais montrez vous à leurs yeux, ils reſteront muets, & frémiront en ſilence.

Puiſſante renommée, vous qui avez enfanté notre honte, eſt-ce Diane, la fille de Jupiter, qui, fruſtrée par Ajax du prix qu'elle attendoit de lui, après quelque victoire à la chaſſe ou à la guerre, s'en eſt vengée en détournant ſur de vils troupeaux le bras de ce guerrier ? Seroit-ce le dieu Mars aux armes d'airain, qui, lui reprochant ſes ſecours méconnus, s'eſt vengé de cette injure par les horreurs de cette nuit ?

Non jamais, de vous même, fils de Télamon, vous n'euſſiez point, en inſenſé, permis à votre bras de maſſacrer des troupeaux. Si c'eſt donc un mal infligé par les dieux, que Jupiter, qu'Apollon répriment les propos injurieux des Grecs ; &, ſi c'eſt une calomnie tramée ſourdement par les Atrides, ou par le coupable rejetton de la race de Siſyphe, n'allez pas, vous livrant au repos ſous vos tentes, autoriſer cette indigne rumeur.

Levez vous ; ſortez de vos pavillons, ou trop long-temps arrêté par le reſſentiment d'une cruelle injuſtice, vous accréditez vous même le bruit du mal que vous ont fait les dieux. L'inſolence de vos ennemis parcourt ſans crainte ce rivage, favoriſée par les langues malignes d'un peuple qui rit de vos maux. Et la douleur a pénétré mon ame.

ACTE

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TECMESSE, AJAX, LE CHŒUR.

TECMESSE.

GÉNÉREUX descendans d'Erecthée, de ce noble fils de la Terre, défenseurs des vaisseaux d'Ajax, quel sujet de douleurs pour ceux qui, comme nous, s'intéressent sur ce rivage au sort de la famille de Télamon ! Ce vaillant, ce redoutable, cet invincible Ajax, après l'accès d'un violent délire, repose dans sa tente.

LE CHŒUR.

Fille du Phrygien Téleuthas, quelle nouvelle douleur la nuit a-t-elle fait succéder à la paix du jour ? Ne nous déguisez rien ; vous le sçavez, vous, qui, captive d'Ajax, êtes devenue l'objet de sa tendresse, & avez partagé son lit.

TECMESSE.

Comment pourrai-je vous annoncer une aussi funeste nouvelle ? ce que vous allez entendre est

aussi terrible que la mort même. Saisi cette nuit d'un affreux délire, le grand Ajax s'est déshonoré. Vous verrez dans sa tente ensanglantée, de quel carnage il a souillé sa main, quelles victimes il a immolées.

LE CHŒUR.

Quelle épouvantable nouvelle vous nous donnez sur un si grand héros! Elle est donc vraie! Les princes Grecs l'avoient déjà répandue, & votre voix la confirme. Hélas! que j'en redoute les suites! Que je crains qu'une main furieuse ne fasse expier à ce prince, par sa mort même, celle des troupeaux & des pasteurs que sa rage vient d'immoler!

TECMESSE.

Hélas! revenu du camp des Grecs, il s'est retiré conduisant une troupe d'animaux enchaînés. Il en saisit quelques uns, les renverse & les égorge; il en prend d'autres, & leur ouvre les flancs. Il se jette ensuite sur deux superbes béliers; à l'un il lui arrache la langue & lui coupe la tête; l'autre il l'attache tout droit à une colonne, &, saisissant une large courroie, il s'en sert pour fouetter, à coups redoublés, l'animal enchaîné, y ajoutant des imprécations terribles, qu'un malin génie a pu seul lui inspirer.

LE CHŒUR.

C'est à présent qu'il faut, la tête envelopée de

nos voiles, nous dérober à pas précipités, ou, nous élançant ſur nos navires, nous abandonner à la célérité de nos rames. Quelles puiſſantes menaces les Atrides ne font-ils pas contre nous! Je crains de voir bientôt les Grecs, armés de pierres, venir fondre ſur nous, & nous accabler avec ce héros, devenu la victime d'un mal qui ne finira pas.

TECMESSE.

Il eſt fini, auſſi promptement qu'un vent impétueux du midi, quand il n'eſt point accompagné d'éclairs [1]. Ajax, rendu à lui-même, éprouve une douleur nouvelle; car voir de ſes yeux des maux domeſtiques, dont on eſt ſeul l'auteur, eſt un ſurcroît de peines.

LE CHŒUR.

Si les accès ſont calmés, le changement ne peut être qu'heureux. Un mal qui s'appaiſe ne laiſſe plus de grandes inquiétudes.

TECMESSE.

Mais que choiſiriez vous, ſi le choix vous étoit permis, ou de goûter quelque joie en affligeant vos amis, ou de partager leurs peines, & de vous affliger avec eux ?

LE CHŒUR.

Souffrir de deux côtés, c'eſt augmenter ſes maux.

1 Cette opinion n'eſt pas ſans fondement; & l'on a obſervé que, dans les chaleurs de l'été, il y a ſouvent des ouragans ſans éclairs, & qui paſſent auſſi vîte que le nuage qu'ils proménent dans l'air.

TECMESSE.

Le mal a cessé, & nous n'en sommes pas moins malheureux.

LE CHŒUR.

Quels discours ! je ne puis les concevoir.

TECMESSE.

Tant que mon époux étoit en proie à son mal, sa phrénésie même étoit un bonheur pour lui, & un supplice pour moi, qui la voyois sans en partager l'effet. A présent qu'il a cessé d'en éprouver les atteintes, la douleur s'est emparée de son ame entière, & mon affliction n'a pas diminué. Au lieu d'une seule peine, n'est-ce donc pas en éprouver deux?

LE CHŒUR.

Je l'avoue ; & j'ai lieu de craindre que ce malheur ne vous vienne des dieux : puisque, délivré de son mal, Ajax n'est pas plus heureux que lorsqu'il en éprouvoit la violence.

TECMESSE.

Il n'est que trop vrai, & vous pouvez m'en croire.

LE CHŒUR.

Quel fut donc le commencement d'un mal si rapide? daignez nous en instruire, nous qui partageons ses peines.

TECMESSE.

Vous allez le sçavoir comme si vous en aviez été témoin vous même. C'étoit au milieu de la

nuit; les lampes du ſoir ceſſoient de répandre leur clarté; il ſaiſit ſon épée, & s'apprête à marcher dans la ſolitude des ténébres. Je m'oppoſe à ſes pas. Ajax, lui dis-je, que faites vous? que voulez vous tenter, quand nul meſſager ne vous preſſe, quand nul hérault ne vous appelle, quand la trompette guerrière ne s'eſt point fait entendre encore? toute l'armée eſt plongée dans le repos. Ajax me répond par ces mots ſi connus & ſi répétés. « Madame, le ſilence eſt l'ornement des » femmes ». Je crus devoir obéir, & je ceſſai de l'arrêter. Il s'élance ſans être ſuivi de perſonne. Loin de lui, je ne puis dire ce qu'il a fait; mais il eſt rentré conduiſant à la fois des taureaux, des béliers, & les chiens qui les gardoient, enchaînés ſous ſa main. Il leur coupe la tête, les égorge, ou les attache comme des captifs, & les déchire à coups de fouet. Enfin il ſort avec impétuoſité de ſa tente, & adreſſe la parole à je ne ſçais quel fantôme, en s'applaudiſſant avec de grands éclats de rire, de la vengeance qu'il avoit tirée d'Ulyſſe & des Atrides. Il rentre auſſitôt; &, peu à peu, recouvrant ſes eſprits, il voit le carnage affreux dont ſa tente eſt remplie; il le voit; &, frappant ſa tête, il pouſſe des cris terribles; &, d'une main furieuſe s'arrachant les cheveux, va s'aſſeoir ſur les monceaux de cadavres entaſſés. Aſſis, il garde quelque temps un morne ſilence; enſuite, m'a-

dreſſant les plus terribles menaces, il veut que je lui découvre toute l'horreur de ſa ſituation; il me demande en quel état il s'eſt trouvé: & moi, mes amis, ſaiſie de crainte, je lui raconte tout ce qu'il a fait, & du moins tout ce que j'en avois pu ſçavoir. Alors il ſe met à pouſſer des gémiſſemens douloureux, tels que je n'en avois point encore entendu ſortir de ſa bouche; car il penſoit que ces ſortes de cris aigus ne pouvoient partir que d'une ame foible & ſans courage. Sa douleur ne s'exprimoit jamais que par des gémiſſemens étouffés, ſemblables aux ſourds mugiſſemens d'un taureau. A préſent, plongé dans ſon infortune, refuſant toute nourriture, il eſt paiſiblement aſſis au milieu de ſes troupeaux immolés par ſa main. Aux diſcours, aux ſoupirs qui ſortent de ſa bouche, il eſt aiſé de voir qu'il médite quelque choſe de funeſte. O mes amis! car c'eſt pour implorer vos ſecours que vous me voyez ici, entrez, & daignez le ſecourir, ſi vous le pouvez. Des amis au déſeſpoir, ſe laiſſent vaincre par leurs amis.

LE CHŒUR.

Fille de Téleutas, ô Tecmeſſe! que nous avez vous annoncé? Se peut-il qu'un héros tel qu'Ajax ait été ſaiſi d'un pareil délire!

AJAX, (dans ſa tente.)

Malheureux que je ſuis!

TECMESSE.

Je crains que bientôt, plus terrible..... Entendez vous la voix, les gémissemens d'Ajax ?

AJAX.

Malheureux !

LE CHŒUR.

Ou son mal dure encore, ou l'image des fureurs auxquelles il s'est livré, le désespère.

AJAX.

O mon fils ! mon fils !

TECMESSE.

Eurysacès ! ô ciel, c'est toi qu'il appelle ! Que veut-il ? où es tu ? Malheureuse que je suis !

AJAX.

Teucer, en quels lieux est-il ? Faut-il donc que de nouveaux exploits l'occupent sans cesse ! Et moi, je meurs.

LE CHŒUR.

Il paroît recouvrer ses sens. Daignez ouvrir sa tente ; peut-être, en me voyant, quelque respect de lui-même pourra le contenir.

TECMESSE.

Vous le voulez ; je vais ouvrir. Voyez ce qu'il a fait, & dans quel état il est lui même.

(La tente s'ouvre, & l'on apperçoit Ajax étendu au milieu du carnage dont elle est souillée).

SCÈNE II.

AJAX, TECMESSE, LE CHŒUR.

AJAX.

Chers compagnons de mes travaux, ô vous, les ſeuls de mes amis, fidéles à l'amitié, voyez quels flots de ſang m'aſſiégent & m'environnent de tous côtés.

LE CHŒUR.

Hélas ! princeſſe, vous ne diſiez que trop vrai : tout ce que nous voyons atteſte ſon égarement.

AJAX.

O vous, de qui le bras habile à manier la rame m'aidoit à conduire mes vaiſſeaux, c'eſt vous, c'eſt vous ſeuls, de tous mes compagnons, que je vois prêts à me ſecourir. Frappez, & m'arrachez le jour.

LE CHŒUR.

Arrêtez : ſupprimez ces funeſtes diſcours ; n'allez pas, ajoutant un malheur à un autre, mettre le comble à notre infortune.

AJAX.

Vous voyez ce guerrier ſi brave, ſi magnanime,

ſi terrible dans les combats, n'a-t-il pas bien ſignalé ſon courage contre d'innocens animaux! A quels mépris, à quels ris inſultans eſt-il déſormais expoſé!

TECMESSE.

Cher époux, cher Ajax, je vous en conjure, ceſſez de tenir ce langage.

AJAX.

Fuyez, éloignez vous.... Ah! dieux! ah! ah!

LE CHŒUR.

Au nom des dieux, ne ſoyez point inflexible, revenez à la raiſon.

AJAX.

Malheureux que je ſuis! j'ai laiſſé ces perfides échapper de mes mains, pour ſignaler mon bras contre des geniſſes, contre de nobles béliers [1], & verſer un ſang qui me déshonore!

LE CHŒUR.

Pourquoi, ſur ce qui eſt paſſé, vous déſeſpérer ainſi? le paſſé ne peut être changé.

AJAX.

O toi, dont l'artifice a toujours les yeux ouverts, artiſans de tous les maux, opprobre de l'armée, fils de Laërte, par quels ris inſultans tu fais éclatter ta joie!

1 Le lecteur verra bien que l'épithete de NOBLES, donnée aux béliers, & priſe de l'original, n'eſt pas une épithete oiſeuſe, mais qu'elle eſt propre à exprimer l'ironie terrible qu'Ajax emploie contre lui même.

LE CHŒUR.

Ah! les dieux ſeuls diſpoſent de nos ris & de nos larmes.

AJAX.

Dans l'état où je ſuis réduit, que ne vient-il ſe préſenter à mes yeux! je jure....

LE CHŒUR.

Laiſſez ces orgueilleuſes menaces; ne voyez vous pas toute votre infortune?

AJAX.

Père de mes ayeux, ô Jupiter, que ne puis-je, immolant ce traitre, ce vil rebut des Grecs & des Atrides, expirer après eux!

TECMESSE.

Si vous faites des vœux contre votre vie, faites en donc auſſi contre la mienne. Pourrai-je vivre encore, quand vous ne ſerez plus?

AJAX.

Sombres ténébres, qui êtes ma lumière [1], noir Erébe, viſible à mes yeux, recevez, recevez un nouvel habitant, recevez moi. Je ſuis déſormais indigne de contempler les dieux & les hommes: je ſuis devenu inutile à la terre. La redoutable fille de Jupiter me pourſuit & m'accable. Où fuir? où me cacher? où demeurer? quand ma gloire [2]

1 Il paroit que Milton a emprunté de Sophocle cette OBSCURITÉ VISIBLE, qu'il met dans les enfers.

2 L'extreme conciſion de l'original le rend ici fort obſcur; j'ai ſuivi l'interprétation de Triclinius.

s'eſt évanouie ainſi que la vie de ces vils animaux, quand je ſuis une victime ajoutée à cette proie inſenſée, quand l'armée entière des Grecs va fondre ſur moi pour m'immoler.

TECMESSE.

Que je ſuis malheureuſe ! faut-il qu'un ſi grand héros tienne un pareil diſcours ! Il n'en eût jamais auparavant proféré de ſemblables.

AJAX.

Fleuves dont les eaux s'épanchent vers la mer, antres battus des flots, bois qui couvrez cette plage, trop long-temps, trop long-temps vous m'avez retenu devant Troye, moi qui déſormais ne dois plus reſpirer.... C'eſt aſſez m'expliquer. O rives du Scamandre, rives trop favorables à ces Grecs que je hais, vous ne verrez plus ce héros, (je ne crains point de le dire) oui ce héros, le plus grand des guerriers que la Grèce ait envoyés devant Troye ! le voici maintenant étendu ſur la terre ſans honneur & ſans gloire.

LE CHŒUR.

Dans le comble de l'infortune où vous êtes, je n'oſe ni approuver, ni modérer vos plaintes.

AJAX.

Ah ! ah ! qui jamais eût penſé que mon nom répondît ſi bien à mes malheurs [1]. Puis-je trop

1 Le nom d'Ajax, Αἴας, avec une lettre de plus, ſignifie JE GÉMIRAI, αἰάσω. Dans la ſituation où eſt Ajax, une réflexion pareille

en effet répéter maintenant les accens douloureux qui le composent, dans l'abysme de maux où je suis plongé! Moi, dont jadis le père revint des rivages de Troye dans sa patrie, couvert de gloire entre ses compagnons, & remportant avec lui les prix les plus distingués ; moi, qui suis son fils, venu à mon tour sur ces mêmes rivages, avec un courage digne de lui, je me signale par des actions qu'il n'eût pas désavouées; & je meurs déshonoré parmi les Grecs! Cependant, j'en ai la certitude, si Achille, de son vivant, eût voulu disposer lui même de ses armes, & en faire le prix de la valeur, nul autre ici ne les eût obtenues que moi. Et les Grecs, au mépris du courage d'un homme

pèche contre la convenance, & peut être regardée comme une faute contre le goût ; mais on n'en trouveroit guère de semblables dans toutes les autres piéces de Sophocle. Une faute pareille, quand elle est rare, ne tire pas plus à conséquence, contre le goût & le style de l'auteur, que ce fameux vers de Racine,

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

n'en peut avoir contre l'élégance & le goût suprême de ce poëte. Il y a même quelque chose à dire de plus en faveur de Sophocle. Les enfans ne portoient pas le nom de leur père ; le nom qu'on leur donnoit étoit tiré de quelque circonstance particulière, relative à leur naissance. Le fils d'Ajax se nommoit EURYSACÈS, à cause du grand bouclier que portoit son père, & qu'il devoit lui laisser à sa mort. Ulysse, dont le mot grec est Ὀδυσσεὺς, fut ainsi nommé par son grand père Autolycus, qui voulut que son nom attestât la colère dont il étoit animé contre ses sujets, au moment de la naissance de son petit-fils. Voyez l'ODYSSÉE d'Homère, L. XIX. Ces réflexions rendront peut-être moins sévères ceux qui voudroient ici juger Sophocle à la rigueur.

tel que moi, les ont remises à Ulysse, pour récompenser sa scélératesse. Ah! si mes regards, si mes sens abusés n'avoient pas trompé mes desseins, c'eût été pour la dernière fois que ces Grecs eussent rendu un semblable arrêt. Mais cette déesse inflexible, cette fille de Jupiter, armée de la gorgone, m'a égaré; &, jettant dans mon sein un affreux délire, m'a fait tremper mes mains dans le sang de ces troupeaux. Echappés à ma fureur malgré moi, les cruels m'insultent par leurs ris. Et ne sçavent-ils pas que lorsqu'un dieu veut nous nuire, le plus lâche peut échapper au plus brave? Que dois-je faire à présent, moi qui suis manifestement en butte à la haine des dieux, moi que l'armée abhorre, moi que Troye entière & toute la contrée déteste? Irai-je, m'éloignant de ce rivage qui a retenu si long-temps nos vaisseaux, abandonnant les Atrides, traverser la mer Egée pour retourner dans ma patrie? Et de quel front oserai-je me présenter à mon père Télamon? De quel œil pourra-t-il me regarder quand je paroîtrai à ses yeux dénué de ces marques d'honneur qui couronnoient toujours ses exploits! Non, non; l'idée en est pour moi insupportable.... Irai-je, attaquant seul les remparts des Troyens, &, me signalant par quelque noble action, expirer enfin au pied de leurs murs? ce seroit trop de joie pour les Atrides: il n'en sera rien. Cherchons une voie

sûre de prouver à mon père, accablé de vieillesse, qu'étant né de lui, j'ai hérité de son courage. Car il est honteux de supporter longtemps la vie, lorsqu'on ne peut espérer de soulagement dans ses maux [1]. Qu'est-ce qu'un jour ajouté à un autre pour reculer l'instant de la mort, peut apporter de plaisir? Rien de plus méprisable à mes yeux qu'un homme qui se nourrit de vaines espérances. Il faut qu'un homme d'honneur sçache vivre & mourir avec gloire. J'ai tout dit.

LE CHŒUR.

Personne, Ajax, ne pourra dire que ces discours vous ont été suggérés; ils partent bien du fond de votre cœur: mais cependant quittez ces pensées funestes; donnez à vos amis la douceur de triompher de votre ame.

TECMESSE.

Ajax, ô mon maître, de tous les maux qui affiégent les hommes, il n'en est point de plus

1 Ce système, que la philosophie accrédita ensuite, comme on le voit dans le PHŒDON de Platon, & dans son TRAITÉ DES LOIX, L. IX. étoit inconnu dans les premiers siécles de la Grèce. On ne trouveroit pas dans Homère entier une seule maxime, ni un seul exemple qui y eût rapport: il y avoit, au contraire, chez les Grecs une loi ancienne qui privoit des honneurs funébres le citoyen, de quelque rang qu'il fût, qui auroit attenté sur sa vie. (Aristote, MORALES, L. V. CH. 15). Il faut remarquer que Sophocle ne donne à Ajax l'idée de s'arracher la vie, que parce qu'il suppose que les dieux lui ont ôté la raison.

puiſſant que la néceſſité[1]! J'étois née libre & fille d'un père que ſon opulence & ſon pouvoir rendirent fameux dans la Phrygie ; à préſent je ſuis eſclave: tel a été l'arrêt des dieux, ou plutôt celui de votre main. Ainſi, forcée par le deſtin d'entrer dans votre lit, je n'ai plus eu de penſée que pour vous. Au nom de Jupiter, témoin de notre union, au nom de ce lit nuptial qui nous a raſſemblés, ne m'expoſez point, je vous conjure, aux humiliations que j'éprouverois en paſſant entre les mains de vos ennemis! Si vous mourez, ſi, en ceſſant de vivre, vous voulez m'abandonner, ſongez que ce même jour me verra ravie avec violence par quelqu'un des Grecs, & ſoumiſe, ainſi que votre fils, à l'opprobre de l'eſclavage. Et bientôt l'un de ces nouveaux maîtres, m'inſultant par des diſcours amers : « Voyez, » dira-t-il, l'épouſe d'Ajax, le plus redoutable » des héros Grecs, voyez quel opprobre a rem» placé ſa gloire ». Je ſubirai mon infortune ; mais ces outrages ſeront autant de flétriſſures pour vous & votre maiſon. Ah! reſpectez un père malheureux, que vous abandonnez dans le déclin de ſon âge ; reſpectez une mère qui, déjà chargée d'années, demande continuellement aux dieux le retour d'Ajax. Prenez pitié d'un fils qui, loin des

1 La liaiſon des idées montre que la phraſe Grecque n'eſt pas ſuſceptible d'autre ſens.

ſecours dus à ſon enfance, ſeul, & privé de vous, paſſera ſous la tutelle de ſes perfides ennemis. Voyez que de malheurs votre mort va laiſſer en partage au fils & à la mère ; car, après vous, ſur quel appui pourrois-je jetter les yeux ? Vous avez renverſé ſous vos armes ma mère & ma patrie ; le deſtin a fait deſcendre mon père au tombeau : qui pourra, comme vous, me tenir lieu de patrie & de biens !... Toute mon exiſtence s'étoit conſervée en vous. Puiſſé-je auſſi dans ces momens occuper une place dans votre ſouvenir. La mémoire de ceux dont on a reçu quelque bien ne doit point s'effacer : la bienveillance produit la bienveillance ; & l'oubli d'un bienfait n'entra jamais dans une ame généreuſe.

LE CHŒUR.

Ajax, que n'êtes vous auſſi attendri que je le ſuis ; vous approuveriez ſes diſcours.

AJAX.

Je les approuverai comme vous, ſi elle oſe ſeulement exécuter ce que je vais lui preſcrire.

TECMESSE.

Cher époux, ordonnez, j'obéis.

AJAX.

Amenez moi mon fils, que je le voie.

TECMESSE.

Dans ma frayeur je l'avois éloigné.

AJAX.

AJAX.

Pendant mes accès! Que dites vous?

TECMESSE.

Je craignois que, rencontrant vos pas, cet infortuné ne périt.

AJAX.

Un tel coup étoit digne du dieu qui m'égaroit!

TECMESSE.

Mes ſoins ont détourné ce malheur.

AJAX.

J'approuve votre conduite, & la prudence qui vous l'a conſeillée.

TECMESSE.

De quoi ſervira-t-elle pour votre bonheur?

AJAX.

Donnez moi la douceur de lui parler & de le voir.

TECMESSE.

Près d'ici des yeux fidéles veillent à ſa ſûreté.

AJAX.

Qui peut encore l'empêcher de paroître?

TECMESSE.

Mon fils, votre père vous appelle; venez, conduit par les mains de celui qui dirige vos pas.

AJAX.

Paroît-il? où ne vous a-t-il point entendue?

TECMESSE.

Le voici qu'on amène à vos yeux.

AJAX, (appercevant ſon fils).

Approchez, approchez cet enfant; s'il eſt vraiment mon fils, ce ſang, ce carnage n'épouvanteront point ſes yeux. Il faut le dreſſer de bonne heure à l'âpreté des mœurs de ſon père, & que ſon caractère ſoit formé ſur le mien. O mon fils! ſois plus heureux que ton père; pour tout le reſte, ſois lui ſemblable, & tu ne ſeras pas un homme ſans cœur. Combien je te porte envie aujourd'hui, toi, dont le jeune âge te rend inſenſible à mes malheurs! Oui, c'eſt l'inſenſibilité qui fait le plus doux charme de la vie : ſi cette inſenſibilité eſt un mal, c'eſt du moins un mal ſans douleur, juſqu'au moment où l'on vient à connoître la joie & la peine. Quand tu en ſeras à ce moment fatal, mon fils, montre à tes ennemis de quel ſang tu as reçu la vie. Juſqu'à ce jour, ſois comme une jeune plante nourrie du ſouffle des zéphirs; croîs au milieu des jeux de ton enfance, & fais les délices de ta mère.... Non, je ne crains point que jamais nul Grec t'oſe inſulter par des diſcours amers, quand même tu ne m'aurois plus auprès de toi; je me confie trop bien aux ſoins vigilans du brave Teucer, que je te laiſſerai pour conduire ta jeuneſſe. Je m'en repoſe ſur lui, tout abſent qu'il eſt de ces lieux, occupant ſon courage à la pourſuite de l'ennemi. Vous, braves compagnons, qui m'avez ſuivi ſur les mers, voici la grace que j'attends

de vous; Annoncez mes vœux à Teucer; qu'il ſe charge de conduire mon fils dans mes foyers; de le faire connoître à Télamon, & à Eribée ma mère; qu'il devienne l'appui de leur vieilleſſe juſqu'au temps où ils deſcendront dans la retraite des morts: que mes armes ne ſoient jamais diſputées, ni données par aucun des Grecs, ni par celui qui a cauſé ma perte; toi ſeul, Euryſacès [1], mon fils, garde dans tes mains mon bouclier, ce bouclier fameux, impénétrable, qui t'a donné le nom que tu portes: le reſte de mon armure ſera enſeveli avec moi. Vous, Tecmeſſe, reprenez cet enfant, remenez le en ſa tente; renfermez le au plus-tôt. Ceſſez ces douloureux gémiſſemens; les femmes aiment à recourir aux pleurs. Il eſt des maux qui réſiſtent aux enchantemens [2], & qu'un médecin habile guérit avec le fer.

LE CHŒUR.

Je frémis de ces tranſports violens; ces diſcours échapés de votre bouche me rempliſſent d'allarmes.

1 EURYSACÈS veut dire LARGE BOUCLIER.

2 Je crois avoir démontré dans mes OBSERVATIONS SUR LE RÉCIT DE LA BLESSURE D'ULYSSE, imprimées à la ſuite de la traduction en vers de l'ODYSSÉE, que cette ſorte de ſuperſtition, qui conſiſtoit à employer des paroles ou des chants myſtérieux pour guérir les malades, n'étoit pas connue au temps d'Homère. Cet anachroniſme n'empêche pas que ces derniers mots d'Ajax ne ſoient du plus grand tragique, en annonçant à Tecmeſſe tout ce qu'elle doit craindre.

TECMESSE.

Cher Ajax, ô mon maître, quel projet avez vous formé ?

AJAX.

Ne cherchez point à le pénétrer, ne m'interrogez point. La réſerve eſt une vertu.

TECMESSE.

O déſeſpoir ! au nom des dieux, au nom de votre fils, j'oſe vous implorer ; ne nous abandonnez point.

AJAX.

Vos prières m'importunent. Eh ! ne ſçavez vous pas que les dieux n'ont plus rien à attendre de moi ?

TECMESSE.

Ceſſez ces diſcours funeſtes.

AJAX.

Je n'écoute plus rien.

TECMESSE.

Quoi ! je ne puis vous attendrir !

AJAX.

C'en eſt trop.

TECMESSE.

Voyez mes craintes, cher époux.

AJAX.

Qu'on la faſſe retirer.

TECMESSE.

Au nom des dieux, laiſſez vous toucher.

AJAX.

Etes vous donc aſſez inſenſée pour vous flatter de changer mon ame!

(Ajax rentre dans ſa tente, & Tecmeſſe le ſuit).

SCENE III.

LE CHŒUR.

Illustre Salamine, vous habitez au milieu des mers, tranquille & fortunée; & votre gloire brille toujours du même éclat: & moi, malheureux, depuis tant d'années que je demeure dans les prairies fécondes du mont Ida, je vois mes jours conſumés ſans honneur, par la rapidité du temps, n'ayant d'eſpérance que de deſcendre enfin bientôt dans cette ſombre demeure d'où il n'eſt plus de retour.

Pour comble de douleurs, Ajax, frappé d'un mal ſans remède, l'eſprit troublé d'un délire inſpiré par les dieux, Ajax, hélas! que vous envoyates ici, déjà célèbre par ſes exploits, privé maintenant de ſa raiſon, fait le déſeſpoir de ſes amis. Tout ce qu'a exécuté ſon bras, tous les prodiges de ſa valeur ſont tombés dans l'oubli, ou devenus odieux aux odieux Atrides.

Ah ! combien, accablée ſous le poids de la vieilleſſe, gémira ſa mère, lorſqu'elle apprendra ſon déplorable égarement ! Ce ne ſeront point des accens plaintifs, ſemblables à ceux de Philoméle, que pouſſera cette mère infortunée, mais des gémiſſemens & des cris douloureux. Combien ſes mains tremblantes frapperont ſa poitrine & arracheront ſes cheveux blanchis !

Plus heureux ſeroit Ajax, caché dans la nuit infernale, que troublé par un ſemblable délire; lui qui, deſcendu d'une race diſtinguée entre tous les héros, a oublié ſes premiers ſentimens & ne ſe connoît plus. O père malheureux ! quelle nouvelle il vous reſte encore à apprendre ſur le funeſte deſtin de votre fils; deſtin cruel, tel que, ſans Ajax, on n'en eût jamais vu de pareil dans la maiſon des Æacides.

SCÈNE IV.

TECMESSE, AJAX, LE CHŒUR.

AJAX.

Le cours immenſe du temps met à découvert ce qui étoit caché, & renferme dans la nuit ce qui paroiſſoit au jour. Il n'y a point de change-

ment impossible; les plus terribles sermens, les plus inflexibles cœurs n'en sont point exempts[1]. Moi, qui, auparavant, tel que le fer endurci par la trempe, me prévalois d'une rigueur invincible, je me suis laissé vaincre aux discours d'une femme. J'ai pitié de la laisser veuve parmi mes ennemis, & de leur abandonner mon fils orphelin. Mais je vais aux prairies qui bordent le rivage, chercher dans l'onde amère un bain favorable, qui, purifiant mon corps, me dérobe à la redoutable colère de la déesse. J'y trouverai quelque lieu solitaire où je pourrai ensevelir dans le sable, & cacher à tous les yeux cette épée, ce fer ennemi, que je confierai à la garde de la nuit & des enfers. Depuis le jour que la main d'Hector me fit ce cruel présent, je n'ai plus reçu des Grecs que des outrages. Combien est donc véritable cette maxime si répandue! Les dons d'un ennemi ne sont pas des bienfaits. Enfin j'apprendrai à céder aux dieux, & à honorer les Atrides. Ils sont les maîtres, il faut plier sous leur joug. Et quoi! la puissance & la force cèdent à l'autorité. Ne voit-on pas dans la nature les rigoureux hivers, avec tous leurs frimats, se retirer à l'approche de l'été qu'accompagne l'abondance. Le char de la sombre nuit s'éloigne pour laisser briller l'astre du jour,

1 Ajax feint de s'être rendu aux supplications de Tecmesse, qui l'a suivie dans sa tente, & qui revient avec lui sur la scène.

conduit par ſes chevaux blancs. Il eſt des vents dont le ſouffle endort la mer mugiſſante. Le ſommeil, qui dompte l'univers, relâche de temps en temps ſes chaînes, & n'exerce pas toujours ſon pouvoir; & nous, nous ne pourrions apprendre à fléchir! Ah! j'ai trop bien compris à préſent que lorſque je haïſſois, je devois haïr comme pouvant aimer un jour; & je ſçaurai auſſi me conduire avec un ami, comme s'il pouvoit un jour ceſſer de l'être [1]. L'amitié, pour la plupart des hommes, n'eſt qu'un port infidéle. Tout ira mieux déſormais. Vous, Tecmeſſe, allez au temple des dieux; priez les d'accomplir les vœux de mon cœur: & vous, mes amis, reſtez ici pour me rendre le ſervice que j'attends de vous. Dites à Teucer, s'il vient à paroître, que je lui demande ſes ſoins pour moi, & ſa bienveillance pour vous. Je vais où je dois aller. Accompliſſez mes volontés; & vous apprendrez bientôt qu'il n'y a plus rien à craindre pour Ajax, tout malheureux qu'il eſt.

1 Cette maxime, qu'on attribue mal à propos à Bias, ſuivant Cicéron, n'étoit reçue que parmi quelques philoſophes qui ſongeoient plus aux dangers de l'amitié qu'à ſes douceurs. Ariſtote étoit loin d'approuver ce précepte. Sophocle le met dans la bouche d'un homme dont la raiſon vient d'être égarée.

SCÈNE V.

LE CHŒUR.

Mon cœur a treſſailli de paiſir ; la joie ſemble m'avoir donné des aîles. Pan, ô Pan ! qui vous plaiſez ſur les rivages de la mer, deſcendez du ſommet des rocs de Cyllène, couverts de neige ; venez, vous qui préſidez aux danſes, venez parmi nous, nous faire exécuter en liberté les danſes des Corybantes. Danſons, danſons. Roi de Délos, puiſſant Apollon, franchiſſez la mer d'Icare, & venez, par votre préſence, montrer que vous nous daignez être favorable.

Mars a chaſſé la nuit qui couvroit nos yeux. Allons, allons, ô Jupiter ! un jour pur & brillant luit enfin ſur nos vaiſſeaux, depuis qu'Ajax, oubliant ſes douleurs, reſpectant des loix puiſſantes, s'eſt ſoumis aux rites ſacrés, ordonnés par les dieux. Il n'eſt rien que le temps ne puiſſe affoiblir & vaincre. Rien ne paroîtra plus impoſſible, lorſqu'Ajax a pu dépouiller ſa colère & la haine qu'il portoit aux Atrides.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

UN MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

O MES amis, je veux d'abord vous annoncer cette importante nouvelle. Teucer eſt arrivé des campagnes de la Myſie. A peine il avançoit au milieu du camp, qu'il ſe voit inſulter par tous les Grecs à la fois. Ils ont arrêté ſes pas, l'ont entouré & l'ont accablé d'outrages. C'étoit à qui vomiroit plus d'injures contre lui. Le voilà, diſoient-ils, ce frère d'un inſenſé, d'un furieux, conjuré contre l'armée. Il couroit riſque de voir leurs bras, armés de pierres, l'accabler & l'écraſer. Déjà les épées brilloient hors du foureau, la diſcorde étoit au plus haut dégré de fureur, quand la préſence & les diſcours des vieillards ſont parvenus à l'appaiſer. Daignez me dire en quels lieux eſt Ajax, pour que je l'informe de ce qui ſe paſſe. Il faut tout révéler à ſes maîtres.

LE CHŒUR.

Il n'eſt point ici; il eſt ſorti depuis peu, occupé de penſées nouvelles, aſſorties à ſon nouveau changement.

LE MESSAGER.

Ciel! m'auroit-il envoyé trop tard? ou n'aurois je que trop lentement obéi?

LE CHŒUR.

Et comment ce retard excite-t-il vos plaintes?

LE MESSAGER.

Teucer m'a recommandé de ne pas ſouffrir qu'avant ſon arrivée ici, Ajax ſortît de ſa tente.

LE CHŒUR.

Il eſt ſorti rempli des plus ſages penſées: il veut appaiſer la colère des dieux.

LE MESSAGER.

Que vos diſcours ſont inſenſés, ſi la prophétie de Calchas eſt véritable.

LE CHŒUR.

Qu'a-t-il dit? que ſçait-il ſur les deſſeins d'Ajax?

LE MESSAGER.

Voici tout ce que je ſçais moi même. J'étois préſent. Calchas ſeul, ſans les Atrides, ſort du lieu où étoient aſſemblés les rois; &, mettant ſa main droite dans celle de Teucer, lui parle avec le zèle de l'amitié; lui recomande d'employer tout ſon pouvoir pour empêcher Ajax de ſortir aujourd'hui de ſa tente, s'il vouloit le revoir &

& le retrouver vivant. La colère de Minerve, disoit-il, ne doit le poursuivre que durant cette journée. Quelque puissans, quelque élevés que soient les hommes, ajoutoit-il, les dieux les précipitent dans la plus affreuse misère, lorsqu'oubliant qu'ils sont nés mortels, ils ont des pensées peu convenables à leur nature. Ajax, prêt à partir pour l'armée, se montra déjà un insensé aux yeux de son père, qui lui donnoit de sages avis. Mon fils, disoit-il, sois jaloux de vaincre, mais de vaincre avec l'appui des dieux. Mon père, répondit Ajax, avec une démence orgueilleuse: Qu'un lâche, avec le secours des immortels, obtienne la victoire, moi, je me flatte de l'emporter sans eux. Telle fut sa superbe réponse. Une autre fois, Minerve elle même l'excitoit à porter sa main sanglante sur les ennemis, il l'interrompit par ces insolentes paroles: « Souveraine déesse, » allez assister d'autres guerriers: par-tout où je » suis, le succès du combat n'est point incertain ». C'est par ces paroles, qu'affectant un orgueil méséant à la condition humaine, il s'est attiré la colère de la déesse; mais, s'il échappe aux dangers de cette journée, nous pourrons le sauver, avec l'aide des dieux. Tel étoit le discours de Calchas; & soudain, loin du conseil assemblé, Teucer me fait partir pour vous porter les ordres qu'il vous donne. Mais, s'il n'est plus de moyen de les

exécuter, Ajax eſt mort, ou Calchas fut mal inſpiré.

LE CHŒUR.

Infortunée Tecmeſſe, race malheureuſe, écoutez ce qu'on vient de nous dire. Le moment de la douleur eſt arrivé.

SCÈNE II.

Les mêmes, TECMESSE.

TECMESSE.

POURQUOI donc arracher ainſi une infortunée au repos dont elle commençoit à jouir après tant de peines?

LE CHŒUR.

Ecoutez ce que ce Grec eſt venu nous dire ſur le deſtin d'Ajax. J'en ai frémi.

TECMESSE, au Meſſager.

Explique toi: notre perte eſt-elle aſſurée?

LE MESSAGER.

J'ignore votre deſtin; mais celui d'Ajax m'épouvante, s'il eſt ſorti, comme on l'annonce.

TECMESSE.

Sans doute il eſt ſorti; mais de quoi faut-il m'allarmer? Parle.

LE MESSAGER.

Teucer recommandoit de le retenir dans sa tente, & de ne point le laisser sortir sans être accompagné.

TECMESSE.

En quels lieux est Teucer ? & qui le fait parler ainsi ?

LE MESSAGER.

Il va bientôt paroître : il craint que cette sortie ne soit fatale à son frère.

TECMESSE.

Infortunée que je suis ! Eh qui a pu lui donner cette crainte ?

LE MESSAGER.

C'est le fils de Thestor ; c'est Calchas qui lui a prédit que ce jour apporteroit à son frère ou la vie ou la mort.

TECMESSE.

Ah ! mes amis, prêtez moi vos secours dans cette urgente nécessité. Séparez vous ; que les uns courent en hâte mander Teucer ; que ceux ci, pour chercher les traces de mon époux, volent vers les collines qui sont au couchant ; ceux là vers celles qui regardent l'aurore. Je vois que mon époux m'a trompée, & que ses anciens sentimens pour moi se sont évanouis. Que dois-je faire ? Hélas ! je ne resterai point oisive ; j'irai aussi de mon côté, autant que mes forces

pourront y suffire. Hâtons nous; courons; ne nous arrêtons point, si nous voulons sauver un héros qui ne cherche qu'à mourir.

LE CHŒUR.

Je suis prêt à partir: ce n'est point un vain discours; l'effet suivra de près mes paroles [1].

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

AJAX, seul.

VOILA, si je ne me trompe, le fer meurtrier affermi de manière à rendre son coup aussi sûr qu'il peut l'être. Présent funeste d'Hector, de ce Troyen, que, de tous ces ennemis, je haïssois, je détestois le plus. Le voilà ce glaive fatal, nouvellement aiguisé, enfoncé dans les champs de Troye, dans une terre ennemie. Je l'ai si bien affermi de tous côtés, qu'il doit me procurer, sans peine, la mort

1 Le chœur sort d'un côté, avec Tecmesse, tandis qu'Ajax entre de l'autre. C'est ainsi que l'expliquent ceux qui veulent conserver la régle de l'unité de lieu; mais le Scholiaste prétend que la scène change, & qu'elle représente un lieu désert, qu'Ajax a choisi pour se donner la mort: ce qui est plus vraisemblable.

prompte que je déſire. J'ai fait tout ce qui pouvoit dépendre de moi. A préſent, c'eſt à toi, Jupiter, d'achever le reſte, & de venir à mon ſecours. Je ne te demande pas une grande faveur : fais annoncer à Teucer la triſte nouvelle de ma mort; qu'il ſoit le premier à venir enlever le corps de ſon ami, tombé ſur ſon épée ſanglante; qu'il ne ſouffre point qu'aucun de mes ennemis le prévienne, en ſe hâtant de ſaiſir mon cadavre pour le livrer en proie aux vautours & aux chiens dévorans : Jupiter, voilà la prière que je t'adreſſe. Mais c'eſt Mercure, c'eſt le conducteur des ombres aux demeures ſouterreines, que je ptie, ſitôt que cette épee aura déchiré mon ſein, de me ménager aux enfers une deſcente douce & facile. Ce ſont ces vierges immortelles, ces filles ſecourables, qui ont ſans ceſſe les yeux ouverts ſur les malheurs de l'humanité, ces Euménides ſévères, dont les pas ſont ſi rapides, ce ſont elles que j'invite à connoître de quelle infortune accablé je meurs de la main des Atrides. Puiſſent-elles, frappant ces hommes méchans & perfides, égaler leurs peines à leurs crimes! &, comme je péris devant elles, de ma propre main, puiſſent-ils périr ſous les coups de tout ce qu'ils ont de plus cher! Venez donc, furies vengereſſes; accourez; n'épargnez rien; exercez votre rage ſur cette armée entiere. Et toi, ſoleil, qui roules ton char ſur la

voûte

voûte du ciel, quand tu verras la terre où j'ai reçu le jour, retiens tes rênes d'or, annonce mon malheur & mon destin à mon père accablé d'années, à ma déplorable mère. L'infortunée ! de quels gémissemens, à cette nouvelle, elle remplira sa demeure ! Mais que fais-je? Laissons ces pleurs superflus; hâtons nous de couronner notre ouvrage. O mort! ô mort, viens enfin me visiter! bientôt ici je vais habiter & conférer avec toi. Clarté brillante du jour, rayonnante lumière, ô soleil ! je te vois, je te parle pour la dernière fois. Murs sacrés de Salamine, ma patrie; foyers chéris de mes ancêtres; noble cité d'Athènes; amis nourris avec moi; fontaines, fleuves & campagnes de Troye, je vous salue; & vous, de qui j'ai reçu la naissance, adieu: voilà le dernier mot qu'Ajax vous adresse; il n'en doit plus proférer que dans les enfers. (Il se tue.)

SCÈNE II.

(Une moitié du chœur, entrant par l'un des côtés du théâtre).

PREMIER DEMI CHŒUR.

QUE de peines inutiles ajoutées à nos peines ! Où n'ai-je point été? Aucun lieu ne peut servir à m'instruire. Mais..... j'entends quelque bruit.

(L'autre moitié du chœur venant par un autre côté).

SECOND DEMI CHŒUR.

C'eſt nous, vos amis, vos compagnons.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Eh bien !

SECOND DEMI CHŒUR.

Nous avons parcouru tout le côté du port qui regarde l'occident.

PREMIER DEMI CHŒUR.

Avez-vous trouvé.....

SECOND DEMI CHŒUR.

Beaucoup de peines inutiles, & rien de plus.

PREMIER DEMI CHŒUR.

J'ai viſité tout le côté de l'orient, & n'ai rencontré perſonne.

LE CHŒUR EN ENTIER.

Quel mortel infatigable & vigilant, occupé des ſoins de la pêche, ou plutôt qu'elle divinité de l'olympe, quelle nymphe des fleuves qui ſe jettent dans le Boſphore [1], nous dira dans quels lieux elle a vu errer ce héros inflexible ? Qu'il eſt douloureux pour nous, de voir de ſi longues courſes devenues inutiles, & d'avoir épuiſé nos forces ſans avoir rien pu découvrir.

1 Les anciens diſtinguoient deux Boſphores, celui de Thrace, qu'on nommoit auſſi l'Hélleſpont, & celui de la Propontide, qui eſt aujourd'hui le detroit des Dardanelles.

SCÈNE III.

TECMESSE, LE CHŒUR.

TECMESSE.

DIEUX! dieux!

LE CHŒUR.

Quels cris aigus ſont ſortis du creux de la montagne?

TECMESSE.

Ah! malheureuſe!

LE CHŒUR.

C'eſt ſon eſclave, c'eſt ſon épouſe, c'eſt Tecmeſſe que je vois jettant ces cris de douleur.

TECMESSE.

O mes amis, c'en eſt fait; j'ai tout perdu; je me meurs.

LE CHŒUR.

Et quoi!..

TECMESSE.

Ajax, tout près de nous, eſt noyé dans ſon ſang: un fer aſſaſſin vient, en ſecret, de trancher ſes jours.

LE CHŒUR.

Que deviendra notre retour à Salamine? O roi,

vous avez immolé vos compagnons & vos amis ! Malheureux que je ſuis ! déplorable épouſe !

TECMESSE.

Déplorable, ſans doute, & bien digne de pitié.

LE CHŒUR.

Quelle main a donc fait périr ce prince infortuné ?

TECMESSE.

Sa propre main ; on n'en ſçauroit douter : ſon épée enfoncée dans la terre, & plongée dans ſon ſein, l'accuſe aſſez.

LE CHŒUR.

O douleur nouvelle ! ô prince ! vous vous êtes donc dérobé à vos amis ; vous êtes reſté ſeul pour vous percer le ſein. Et moi, imprudent, inſenſé que j'étois, j'ai négligé de veiller ſur vous. Où donc, où donc eſt-il cet inflexible Ajax, ce prince dont le nom eſt d'un ſi funeſte préſage ?

TECMESSE.

Vous ne le verrez point. Je vais l'envelopper en entier des longs plis de ce voile. Comment l'œil d'un ami pourroit-il ſoutenir la vue de ce ſang noir qu'il vomit & qui ſort à flots de ſa bleſſure ? Malheureuſe ! que ferai-je ? quelle main amie te rendra les derniers devoirs ?... En quels lieux eſt Teucer ? Qu'il viendroit à propos ſoigner le corps de ſon frère !... O malheureux Ajax !

quel tu fus jadis ! quel tu es aujourd'hui ! Ton sort arracheroit des larmes à tes ennemis même.

LE CHŒUR.

Voilà donc, malheureux prince, la triste fin que votre cœur inflexible se proposoit de trouver à ses maux avec l'aide du temps ; voilà donc, cruel ! ce que nous annonçoient, nuit & jour, ces gémissemens que vous faisiez entendre dans vos douleurs funestes, depuis le jour, principe de tous vos maux, où les armes d'Achille furent proposées pour le prix de la valeur.

TECMESSE.

Ah ! ah !

LE CHŒUR.

Ce malheur affreux, je le sçais, doit pénétrer jusqu'au fond de votre cœur.

TECMESSE.

Hélas !

LE CHŒUR.

Ah ! sans doute, après une perte semblable, vous ne pouvez trop gémir.

TECMESSE.

Vous approuvez ma douleur ; & moi je la ressens.

LE CHŒUR.

J'en conviens.

TECMESSE.

Oh ! mon fils ! sous quel joug sommes nous asservis ? quels maîtres nous sont réservés !

LE CHŒUR.

Quoi, ce couple barbare, ces Atrides seroient-ils assez cruels pour ajouter à vos maux cet outrage inoui? Puisse le ciel les en détourner!

TECMESSE.

Eh! serions nous dans l'abysme où nous sommes, sans la volonté des dieux?

LE CHŒUR.

Quel poids de douleurs ils ont amassé sur nous!

TECMESSE.

Voilà ce qu'en faveur d'Ulysse a produit contre nous la fille de Jupiter, la terrible Pallas.

LE CHŒUR.

Combien cet homme artificieux doit triompher au fond de son ame perfide! Comme il se rit des maux enfantés par le délire! Hélas! comme les deux Atrides partagent son insolente joie!

TECMESSE.

Qu'ils rient, qu'ils s'applaudissent de ses maux tant qu'ils voudront. Peut-être qu'au moment du combat, s'ils ne l'ont pas désiré vivant, ils le pleureront mort. Les méchans ne connoissent le prix du bien que lorsqu'ils en sont privés. Objet de mes douleurs amères, objet de leur barbare joie, Ajax a fini comme il le vouloit, il s'est procuré, avec joie, le destin qu'il désiroit. De quoi pourroient-ils s'applaudir? sa mort ne fut point leur ouvrage; elle fut celui des dieux.

LE CHŒUR.

Que le vain orgueil d'Ulyſſe triomphe impunément, Ajax n'eſt plus à craindre pour eux; mais il m'a quitté en me laiſſant des ſoupirs & des gémiſſemens.

SCÈNE IV.

Les mêmes, TEUCER.

TEUCER.

HÉLAS! hélas!

LE CHŒUR.

Faites ſilence; je crois entendre la voix de Teucer, qui, par des cris convenables à ſa peine, déplore cet affreux malheur.

TEUCER.

O cher Ajax! ô mon frère! ſi le bruit public eſt véritable, vous nous avez donc trompés [1]!

LE CHŒUR.

Teucer, connoiſſez votre infortune; il eſt mort.

TEUCER.

O ciel! ô perte accablante pour moi!

1 L'expreſſion grecque ἠμπόληκας, paroît avoit été mal interprétée par ces mots de la verſion latine NACTUS ES MALUM. Le Scholiaſte donne pour équivalent ces mots ci: πέπρακας, προδέδωκας, Vous nous avez vendus ou trahis, qui figurément ne veulent dite autre choſe, ſi-non que VOUS NOUS AVEZ TROMPÉS.

LE CHŒUR.

C'eſt dans une telle infortune....

TEUCER.

Malheureux! malheureux que je ſuis!

LE CHŒUR.

C'eſt à préſent qu'il faut gémir.

TEUCER.

Douleur cuiſante & ſans remède!

LE CHŒUR.

Trop, hélas!

TEUCER.

Infortuné! dans quels lieux eſt ſon fils? quel coin de ce rivage le dérobe à nos yeux?

LE CHŒUR.

Il eſt ſeul dans ſa tente.

TEUCER.

Hâtez vous de l'amener, de peur que ſes ennemis ne l'enlévent, ainſi qu'un lionceau que ſa mère a quitté; allez, courez; ne perdez point de temps. Les mortels n'ont que trop de penchant à inſulter les morts.

LE CHŒUR.

Hélas! Teucer, lorſqu'il vivoit encore, il recommandoit ce fils aux ſoins généreux qui vous occupent.

TEUCER.

O le plus douloureux de tous les objets qui ayent jamais frappé ma vue! courſe inutile, &

la plus affligeante que j'aye jamais faite, cher Ajax, lorſqu'apprenant votre deſtinée, j'ai couru, j'ai volé ſur vos traces ! La renommée, auſſi prompte que la voix d'un dieu, avoit publié parmi les Grecs, que vous n'étiez déjà plus. A ce diſcours, quoique abſent, j'en ai gémi : à préſent, je vous vois, & je me meurs. Ah ! dieux ! venez, découvrez ce corps, que je voie tout mon malheur... (On découvre le corps d'Ajax.) O ſpectacle de douleur & d'amertume ! que de maux tu accumules autour de moi pour ma perte ! Où puis-je en effet porter mes pas ? chez quels mortels pourrai-je me réfugier, moi, qui, dans tes chagrins, ne pus t'être d'aucun ſecours ! Certes, que Télamon, ton père & le mien, s'empreſſera bien de me recevoir avec un viſage riant & ſerein, lorſqu'il me verra revenir ſans toi ! Et que pourrois-je en attendre, lui, dont le front ſévère ſe déridoit à peine, même au temps de ſa proſpérité ? Renfermera-t-il ſon reſſentiment ? De quelle injure ne m'accablera t-il pas ? Fils d'une femme eſclave, je t'aurai abandonné, toi, mon cher Ajax, par crainte, par lâcheté, ou même par artifice, pour pouvoir occuper ton trône à ta place, & jouir de tes richeſſes : voilà ce que m'imputera, dans ſa colère injuſte, ce vieillard iraſcible & malheureux ; & bientôt, me traitant, non comme un homme libre, mais comme un eſclave, il me chaſſera de

ses états. Tel est le sort qui m'attend dans ma patrie. Ici mille ennemis, & point de défenseurs. Voilà ce qu'après ta mort je trouve au tour de moi.... Hélas! que ferai-je? comment pourrai-je arracher de ton sein ce fer meurtrier & sanglant qui vient de te priver du jour? O malheureux! avois tu pu prévoir qu'Hector, même après son trépas, contribueroit à ta mort? Voyez, Salaminiens, voyez quelle destinée les dieux réservoient à ces deux guerriers. Hector, attaché au char de son vainqueur, par le même baudrier qu'Ajax lui avoit donné, est traîné dans la poussière jusqu'à ce qu'il ait expiré [1]; & Ajax, pour hâter sa mort, se précipite sur le glaive dont Hector lui avoit fait présent. Sans doute ce bouclier fut le barbare ouvrage de Pluton; & cette épée fut fabriquée par les mains d'une furie. Oui, je ne cesserai de le dire, cet événement, & tout ce qui arrive aux hommes, ce sont les dieux qui en sont les artisans. Que celui qui dédaigne cette opinion, en embrasse une contraire, celle-ci sera toujours la mienne.

LE CHŒUR.

Supprimez de plus longs discours, & songez aux moyens de donner la sépulture à ce héros:

1 Les poëtes Tragiques paroissent avoir ajouté à la cruauté d'Achille. Homère suppose que ce héros n'attacha Hector à son char, qu'après lui avoir arraché la vie.

ſongez à ce que vous aurez à répondre. J'apperçois un de vos ennemis, qui, s'applaudiſſant de vos maux, va bientôt faire éclatter tout ce qu'on peut attendre d'un méchant.

TEUCER.

Qui de nos guerriers avez vous apperçu ?

LE CHŒUR.

Ménélas, pour qui nous ſommes venus ſur ce rivage.

TEUCER.

Je le vois ; il eſt trop près de nous pour le méconnoître.

SCÈNE V.

MÉNÉLAS, TEUCER, LE CHŒUR.

MÉNÉLAS, (à Teucer.)

C'EST à vous que je m'adreſſe. Laiſſez là ce cadavre, & gardez vous de lui rendre aucuns devoirs.

TEUCER.

Quel motif vous inſpira ces vaines paroles ?

MÉNÉLAS.

Ma volonté, & celle du chef de l'armée.

TEUCER.

Ne pourrois-je pas sçavoir quelle raison vous alléguez ?

MÉNÉLAS.

C'est que, nous étant flattés d'amener ici un ami, un défenseur des Grecs, nous n'avons trouvé en lui qu'un ennemi plus dangereux que les Troyens, qui, ayant juré la perte de l'armée entière, est venu l'attaquer, pendant la nuit, pour l'immoler à sa fureur; & qui, si quelque dieu n'eût éteint sa rage, nous eût fait subir le destin déplorable qu'il a subi lui même. Nous eussions péri tous, & il eût vécu. Mais un dieu a détourné ses coups, & les a fait tomber sur des troupeaux & des bergers. Après ce crime, il n'est point ici d'homme assez puissant pour lui donner la sépulture. Son corps, jetté sur le rivage, y sera la pâture des oiseaux de ces mers. Après cela, réprimez l'orgueil que vous faites paroître ; car, si nous n'avons pu le soumettre à notre volonté pendant sa vie, nous le pourrons du moins après sa mort ; & nos mains, malgré vous, vous forceront à le céder. Jamais, tant qu'il vécut, quelqu'ordre que je lui donnasse, il ne voulut l'exécuter ; & voilà le caractère du méchant : dans une condition privée, il dédaigne d'obéir à ceux qui sont placés au dessus de lui. Et comment les loix subsisteront-elles dans un état, si elles ne

ſont maintenues par la crainte ? Comment une armée ſera-t-elle ſagement conduite, ſi les chefs n'y ſont craints ni reſpectés ? Tout homme, quelque conſidérable qu'il ſoit, doit ſonger que la faute la plus légère peut l'abattre. Apprenez qu'il n'eſt de sûreté que pour celui que la crainte & le reſpect conduiſent. Croyez qu'un état où l'on peut impunément étaler ſon orgueil & ſe livrer à ſes caprices, tombe bientôt du ſein de la proſpérité dans un abyſme de malheurs : conſervons donc à propos une crainte ſalutaire ; & qu'on ne ſe flatte point de ne racheter jamais, par de juſtes peines, les plaiſirs qu'on aura pris à d'injuſtes actions. Ils ſont toujours balancés l'un par l'autre. Ajax fut orgueilleux : je le ſuis à préſent ; & vous défends de l'enſevelir, de peur que, lui donnant la ſépulture, vous n'y tombiez vous même.

LE CHŒUR.

O Ménélas ! en établiſſant ces ſages maximes, ne ſoyez point impie envers les morts.

TEUCER.

Citoyens de Salamine, je ne ſerai point étonné de voir un homme ſans naiſſance tomber dans quelques fautes, lorſque des hommes qui ſe prétendent bien nés ſe permettent de ſemblables diſcours. Mais, commençons où vous avez commencé. Vous avez amené, dites vous, ce héros aux

Grecs, pour être leur défenseur! N'étoit-il donc pas son maître lorsqu'il s'est embarqué avec vous? Comment prétendez-vous régner sur des sujets qu'il a tirés de ses états? Vous êtes venu ici comme roi de Sparte, & non comme le nôtre. Vous n'avez pas plus de droits pour disposer de lui, qu'il n'en eut pour disposer de vous. Subordonné à un chef, vous avez des soldats sous votre commandement, mais non pas l'armée entière, non pas Ajax. Exercez votre autorité sur ceux qui la reconnoissent; exprimez la par d'arrogans discours: mais, pour Ajax, malgré votre défense, malgré celle de tout autre chef, je sçaurai, sans craindre vos menaces, écouter la justice, & lui rendre les derniers devoirs. Car ce n'est pas pour venger votre épouse qu'il a pris les armes, ainsi que vos mercenaires, mais pour dégager les sermens dont il s'étoit lié. Il ne fit rien pour vous; il estimoit trop peu les hommes sans mérite. Apres cela, courez chercher le général & ses hérauts, quelqu'éclat que vous fassiez, étant ce que vous êtes, vous n'obtiendrez rien de moi.

MENÉLAS.

Que je hais tant d'audace unie à tant de bassesse!

TEUCER.

La franchise semble un outrage, quoiqu'appuyée par la justice.

MÉNÉLAS.

Pour un homme qui ſçait manier l'arc, voilà bien de l'orgueil [1].

TEUCER.

Manier l'arc n'eſt point un art groſſier.

MÉNÉLAS.

Quelle ſeroit donc votre vanité, ſi votre bras s'armoit du bouclier ?

TEUCER.

Quoique armé à la légère, je puis vous tenir tête, fuſſiez vous armé de toutes pieces.

MÉNÉLAS.

Votre langue paroît bien ſervir la fierté de votre cœur.

TEUCER.

Il eſt permis d'avoir de la fierté, quand on a pour ſoi la juſtice.

MÉNÉLAS.

Eſt-il juſte que mon aſſaſſin triomphe ?

1 Triclinius remarque que, chez les Grecs, les tireurs d'arcs étoient moins conſidérés que les autres ſoldats, parce que cet art ſuppoſoit moins d'habileté, & n'étoit pas d'une grande importance dans une affaire; mais, au temps de la guerre de Troye, cette diſtinction n'étoit pas encore établie, & ce n'eſt pas la ſeule faute que Sophocle a faite ici. Un autre Scholiaſte fait une remarque plus importante; il prétend, avec raiſon, que toutes ces pointilleries reciproques ne conviennent point à la dignité de la tragédie; & que voilà les inconvéniens auxquels Sophocle s'eſt expoſé en voulant prolonger la piéce au delà du terme qu'elle devoit avoir.

TEUCER.

Votre aſſaſſin ! La choſe eſt étrange. Vous êtes mort, & vous vivez [1] !

MÉNÉLAS.

Un dieu m'a conſervé quand j'expirois par les coups d'Ajax.

TEUCER.

Eh bien ! rendez donc hommage aux dieux, puiſque vous devez aux dieux votre ſalut.

MÉNÉLAS.

Comment offenſerois-je les loix des immortels ?

TEUCER.

En venant vous oppoſer aux honneurs qu'on veut rendre aux morts.

MÉNÉLAS.

Ces morts étoient mes ennemis. Je le dois.

TEUCER.

Et quand Ajax fut-il votre ennemi ?

MÉNÉLAS.

Il me deteſtoit autant que je le haïſſois ; vous le ſçavez.

1 Ceci, ſuivant un Scholiaſte, tient plus de la comédie que de la tragédie ; mais ce Scholiaſte oublioit que, chez les Grecs, le naturel qui régnoit dans les caractères & dans le dialogue de la tragédie la rapprochoit quelquefois de la ſimple comédie, comme nous aurons lieu de l'obſerver plus d'une fois.

TEUCER.

On a reconnu que vous lui aviez dérobé des ſuffrages.

MÉNÉLAS.

Ce fut la faute des juges, non la mienne.

TEUCER.

Ce ne ſont pas les ſeules perfidies que vous ſçauriez pratiquer en ſecret.

MÉNÉLAS.

Ce diſcours pourroit coûter cher à quelqu'un.

TEUCER.

S'il coûte quelque peine, on pourra la rendre.

MÉNÉLAS.

Je n'ai qu'un mot à dire : gardez vous d'enſevelir Ajax.

TEUCER.

Je n'ai qu'un mot à répondre : je l'enſevelirai.

MÉNÉLAS.

J'ai vu un homme hardi de la langue, qui encourageoit les matelots à partir avec l'orage; mais qui, dans le fort de la tempête, ſembloit avoir perdu la voix; & qui, enveloppé dans ſes vêtemens, étendu par terre, ſe laiſſoit fouler aux pieds des matelots : ainſi votre audace, & la licence de votre langue, vont s'éteindre au premier coup de vent violent, échappé d'un foible nuage.

TEUCER.

Et moi j'ai connu un homme inſenſé qui inſultoit

ſes voiſins dans leurs malheurs. Un de mes pareils, auſſi peu endurant que moi, lui dit : Homme, garde toi d'offenſer les morts ; ſi-non, apprends que tu en ſeras puni. Voilà les avis qu'il donnoit à ce malheureux, à cet inſenſé qui eſt devant mes yeux, & qui, ce me ſemble, n'eſt autre que vous même. Y a-t-il là quelque énigme?

MÉNÉLAS.

Je ſors ; car ce ſeroit pour moi une honte aux yeux de ceux qui me verroient châtier avec la langue, quand je puis employer la force.

TEUCER.

Allez donc ; car il m'eſt encore plus honteux d'ecouter un inſenſé, qui perd ſon temps en vaines paroles.

SCÈNE VI.

TEUCER, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Un grand combat va ſuivre cette querelle ; hâtez vous donc, Teucer, de faire creuſer un tombeau, où Ajax puiſſe poſſéder une triſte demeure chère à jamais à la mémoire des hommes.

TEUCER.

Je vois paroître à propos ſa femme & ſon fils, qui viennent s'unir à moi pour orner la tombe de ce héros infortuné.

(Teucer place le fils d'Ajax auprès du corps de ſon père, & Tecmeſſe aſſiſte à cette cérémonie funèbre).

Venez, enfant; approchez, en poſture de ſuppliant, de celui qui vous donna le jour; demeurez les yeux tournés vers votre père, ayant en main l'humble offrande de mes cheveux, de ceux de votre mère & des vôtres. Si quelqu'un oſoit ici employer la violence pour vous ſéparer de ce corps, que ce méchant ne puiſſe jamais trouver de ſépulture; qu'il ſoit rejetté de deſſus la terre; qu'il ſoit retranché de la race des hommes, & ſéparé d'eux, comme ces cheveux que je viens de couper. Enfant, embraſſe ton père, garde le, que perſonne ne puiſſe t'en arracher. Proſterné près de lui, reſtes y fortement attaché. Et vous, Salaminiens, montrez ici que vous êtes des hommes; aſſiſtez les; ſecourez les, juſqu'à mon retour. Je vais chercher un tombeau pour Ajax; duſſé-je avoir tous les Grecs à combattre.

SCÈNE VII.

LE CHŒUR.

QUAND verrai-je enfin le dernier jour de tant d'années malheureuſes, qui n'ont ceſſé de renouveller nos travaux & nos peines devant cette ſuperbe Troye, le cruel opprobre des Grecs ?

Plût au ciel que les vents euſſent emporté, ou que la terre eût englouti celui qui enſeigna le premier aux Grecs l'uſage des armes, fléaux cruels, qui ont engendré des fléaux ! Il fut la ruine des hommes.

C'eſt lui, c'eſt cet infortuné qui m'interdit l'uſage des couronnes, & des coupes profondes préparées pour le plaiſir, & les doux accens de la flûte, & les douceurs nocturnes des amours. Les amours, hélas ! ont diſparu pour moi ; &, loin de tout ce qui faiſoit mes délices, je laiſſe mes cheveux négligés s'abreuver des roſées fréquentes, triſtes monumens de Troye.

Auparavant du moins le brave Ajax me ſervoit de rempart contre la crainte & les traîtres ; maintenant un démon ennemi l'a terraſſé. Quelle douceur, quelle conſolation me reſte-t-il ? Que ne ſuis-je ſous l'ombrage des bois qui couronnent le promontoire de Sunium, battus par les flots, pour y adreſſer ma prière à Minerve !

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

TEUCER, AGAMEMNON, LE CHŒUR.

TEUCER.

Je me ſuis hâté de revenir, j'ai apperçu le chef de l'armée, Agamemnon, marchant vers ces lieux à pas précipités. Sans doute il va contre moi éclatter en injures.

AGAMEMNON.

C'eſt donc vous qui, dit-on, vous permettez impunément de ſi étranges diſcours ? vous, le fils d'une captive ! Et que ſeroit-ce, ſi vous fuſſiez né d'une femme libre ! que d'orgueil régneroit dans vos diſcours ; que de hauteur dans votre conduite, puiſque, n'étant qu'un homme ſans nom, vous combattez pour un être ſans vie[1] ? Nous ne ſommes point, à vous en croire, les chefs de l'armée, ni des vaiſſeaux Grecs, ni le vôtre ; Ajax, dites vous, étoit lui-même ſon gé-

1 On a conſervé l'oppoſition qui regne dans le vers grec. S'il y a quelque affectation, c'eſt à Sophocle qu'il faut s'en prendre.

néral. N'eſt-ce pas le comble de l'opprobre, d'entendre ſortir de tels propos de la bouche d'un eſclave ? Et pour quel homme encore faites vous éclatter tant d'audace? Où a-t-il marché ? où s'eſt-il arrêté que je n'aye été moi même ? Quoi ! les Grecs, après lui, n'ont-ils plus d'hommes dans leur armée ? C'étoit donc bien mal-à-propos que nous avons établi, ſous les yeux des Grecs, la diſpute des armes d'Achille, ſi, comme le veut Teucer, nous ne ſommes tous que des lâches ? Et ſi, quand vous avez été vaincus, loin de céder au jugement du plus grand nombre, vous ne ceſſez de nous attaquer par d'inſolens diſcours, ou de nous frapper en ſecret par des traits perfides. Et que deviendroit, d'après ces exemples, la ſtabilité des loix, ſi, repouſſant ceux qui ont mérité le prix, nous mettions en leur place ceux qui ont été vaincus ? Gardons nous de le ſouffrir. Car ce n'eſt ni la ſtature ni la force qui fait le pouvoir & la dignité de l'homme, c'eſt la ſageſſe. Le bœuf, quelque énorme qu'il ſoit, obéit au fouet léger qui lui fait tracer ſon ſillon. Je prévois qu'on pourroit bien ainſi remédier à vos écarts, ſi vous ne rappellez votre raiſon ; vous qui, vous repoſant ſur un homme qui n'exiſte plus, ou qui n'eſt plus qu'une ombre, faites éclater votre orgueil & la licence de vos diſcours. N'écouterez vous point enfin la ſageſſe ; & n'irez vous pas, connoiſſant

qui vous êtes, chercher quelque homme libre, qui puiſſe devant nous plaider en votre faveur ; car vous parleriez en vain pour m'inſtruire : je n'entends point la langue des barbares [1].

LE CHŒUR.

Ah! puiſſiez vous tous deux connoître la ſageſſe : je n'ai point de meilleurs conſeils à vous donner.

TEUCER.

Que la mort d'un bienfaiteur fait aiſément oublier ſes ſervices, & produit bientôt l'ingratitude, cher Ajax, ſi cet homme, pour qui vous avez ſupporté des travaux infinis, & ſouvent expoſé vos jours, n'en a pas conſervé le plus léger ſouvenir! Tous vos bienfaits ſont donc pour jamais perdus ! Mais vous, qui vous êtes permis tant de diſcours inſenſés, vous avez donc oublié qu'enfermé, avec tous vos Grecs, dans l'enceinte de votre camp, & prêt à périr ſous le fer ennemi, Ajax ſeul ſçut vous défendre ; &, lorſque la flamme dévoroit déjà la pouppe de vos vaiſſeaux, lorſqu'Hector, franchiſſant vos foſſés, s'élançoit ſur les bancs des rameurs, quel combattant ſçut l'en éloigner ? n'eſt-ce point Ajax, ce même guerrier qui, ſelon vous, ne combattit jamais de pied ferme [2] ? Etoit-ce donc là des ſervices que des

1 Héſione, mère de Teucer, étoit Phrygiene.

2 Teucer dénature un peu le reproche d'Agamemnon : celui ci a prétendu qu'Ajax n'avoit jamais paru dans les combats qu'aux lieux

ingrats devoient attendre de lui ? Et lorſque, pour combattre encore Hector ſeul à ſeul, il s'empreſſa de tirer au ſort, ſans que perſonne l'y invitât : il ne jetta point au fond du caſque une boule [1] de terre humide, pour l'y attacher, mais il en mit une qui, par ſa légéreté, étoit la plus propre à ſortir la première. C'étoit cependant cet Ajax qui fit ce que je raconte ; & j'étois préſent, moi, mépriſable eſclave, moi, fils d'une Barbare. Malheureux ! quel eſt ton aveuglement quand tu oſes tenir de ſemblables diſcours ? Ne ſçais tu donc pas qu'un Phrygien, un Barbare, le vieux Pélops, fut ton ayeul ? qu'Atrée, qui te donna le jour, fut le plus impie de tous les mortels, & ſervit à ſon frère, dans un feſtin, les membres des enfans de ce frère. Toi même tu naquis d'une Crétoiſe, que ton père, ſurprenant en adultère, fit ſervir de pâture aux habitans des eaux [2]. Comment donc, étant ce que tu es, peux

où il étoit lui même. Teucer veut qu'Agamemnon ait avancé qu'Ajax n'avoit jamais combattu de pied ferme. Seroit-ce un trait indirect contre la valeur d'Agamemnon ? il ſeroit un peu forcé.

1 Les boules étoient communément faites de terre ſéchée au ſoleil ; & chacun de ceux qui tiroient au ſort y mettoit ſa marque. Ceux qui vouloient que leur boule ne ſortît point, pouvoient, en y laiſſant un peu d'humidité, l'attacher au fond du caſque. Homère, en parlant de ce combat, n'eſt point entré dans ces détails.

2 Elle ſe nommoit Ærope, ſuivant le Scholiaſte. Elle fut ſéduite par un ſerviteur d'Atrée ; ſon père chargea Nauplius de la précipiter dans la mer ; mais celui-ci, au lieu d'exécuter l'ordre, la donna à Plyſthène, qui l'épouſa. C'eſt ce que rapportoit Euripide dans une tragédie

tu me reprocher ce que je ſuis ? moi, fils de Télamon, de ce héros, qui, ayant remporté le prix de la valeur ſur toute l'armée, obtint ma mère pour ſa récompenſe & ſa compagne. Fille de Laomédon, elle étoit reine par ſa naiſſance ; & ce fut Hercule qui fit à mon père cet honorable préſent. Ainſi, fils généreux d'un père & d'une mère généreuſe, je ne déshonorerai point ceux de mon ſang [1], qu'après les grands travaux qui les ont illuſtrés, vous voulez priver de la ſépulture, ſans craindre même de me l'avouer. Mais, ſongez y ; ſi vous voulez le bannir du tombeau, banniſſez nous en donc auſſi tous trois [2] ; nous, étendus près de ce corps, & périſſant enſemble ; puiſqu'enfin il ſeroit cent fois plus glorieux pour moi de mourir avec éclat, pour l'honneur de ce héros, que pour celui de votre épouſe ou de votre frère. Après cela, ſongez y ; ce n'eſt plus mon intérêt, mais le vôtre. Si vous m'attaquez, vous regretterez bientôt de n'avoir pas fait paroître, envers moi, plus de timidité que d'audace.

qui eſt perdue, & qui étoit intitulée les CRÉTOISES. Mais, comme ſi l'hiſtoire d'Atrée n'étoit pas aſſez horrible, les poëtes & les mythologues ajoutèrent encore quelques circonſtances, & ſupposèrent que Thyeſte avoit été l'amant de ſa belle ſœur.

1 Teucer ne veut parler que d'Ajax, & il ſemble parler de pluſieurs perſonnes ; mais cette manière d'employer ainſi le pluriel, pour donner plus de force au diſcours, eſt ordinaire aux poëtes Tragiques : on a pu déjà le remarquer.

2 Il déſigne Euryſacès, Tecmeſſe & lui.

LE CHŒUR.

Jamais, Ulyſſe, vous ne pouviez paroître plus à propos ; ſi ce n'eſt pour les unir, au moins pour les ſéparer.

SCÈNE II.

ULYSSE, TEUCER, AGAMEMNON, LE CHŒUR.

ULYSSE.

QU'EST-CE, Salaminiens ? n'ai-je point entendu de loin la voix des Atrides, diſputant pour cet illuſtre mort ?

AGAMEMNON.

N'avons nous pas nous mêmes entendu d'inſolens diſcours à ſon ſujet ?

ULYSSE.

Quels diſcours ? J'excuſe ſans peine celui qui, par des propos altiers, repouſſe des diſcours outrageans.

AGAMEMNON.

Je l'ai traité avec mépris, comme il avoit oſé me traiter.

ULYSSE.

Quelle offenſe vous a-t-il faite, qui vous ait obligé de la lui rendre ?

AGAMEMNON.

Il prétend qu'il ne laiſſera point ce corps ſans ſépulture, & qu'il l'enſevelira malgré moi.

ULYSSE.

Un ami peut-il vous dire la vérité, ſans craindre de vous être moins cher qu'auparavant ?

AGAMEMNON.

Parlez ; & ne ſerois-je pas déraiſonnable de vous en empêcher, moi qui vous regarde comme l'ami le plus cher que j'aye entre les Grecs ?

ULYSSE.

Ecoutez moi donc. Gardez vous, au nom des dieux, d'oſer inhumainement priver cet homme des honneurs du tombeau. Ne vous laiſſez pas ſubjuguer par le ſentiment de votre pouvoir ; qu'il n'aigriſſe pas votte haine, juſqu'à vous faire fouler aux pieds la juſtice. Cet homme n'étoit-il pas le plus ardent de mes ennemis, depuis le jour que je remportai les armes d'Achille, cependant, tel qu'il fut à mon égard, je ne lui ferai point l'injuſtice de ne pas dire qu'il étoit, après Achille, le plus vaillant de tous les Grecs [1], & que vous ne pouvez lui faire un déshonneur ſans

1 La manière dont le caractère d'Ulyſſe a été annoncé dans la première ſcène, ne ſembleroit pas d'abord promettre un ſi ſublime retour ; mais ſi l'on ſonge aux conſeils de Minerve, & aux réflexions qu'Ulyſſe a eu occaſion de faire ſur les viciſſitudes de la vie, on verra que ce trait de nobleſſe d'Ulyſſe, a été auſſi bien préparé qu'il pouvoit l'être, & qu'il a le mérite de nous ravir, ſans nous ſuprendre.

lui faire injuſtice. Ce n'eſt pas lui que vous offenſeriez, ce ſeroit les loix des dieux. Quelque haine qu'on puiſſe avoir dans le cœur, il eſt injuſte d'attaquer un grand homme après ſa mort.

AGAMEMNON.

Quoi! c'eſt vous, Ulyſſe, qui combattez pour lui contre moi!

ULYSSE.

Moi même: je haïſſois, quand je pouvois haïr.

AGAMEMNON.

Ne deviez vous pas plutôt, avec moi, triompher de ſa mort?

ULYSSE.

Atride, ne vous applaudiſſez point d'un indigne avantage.

AGAMEMNON.

Il n'eſt pas facile aux rois de ſuivre la juſtice.

ULYSSE.

Ils peuvent du moins écouter les ſages conſeils de leurs amis.

AGAMEMNON.

Un bon citoyen doit obéir à ceux qui ont en main l'autorité.

ULYSSE.

Arrêtez. N'eſt-ce pas régner que de vous laiſſer vaincre par vos amis?

AGAMEMNON.

Souvenez vous quel fut celui que vous voulez ménager.

ULYSSE.

Il fut mon ennemi; mais il étoit généreux.

AGAMEMNON.

Que prétendez vous? respecter un ennemi mort!

ULYSSE.

Sa vertu est plus puissante que ma haine.

AGAMEMNON.

Les voilà bien ces hommes enclins au changement.

ULYSSE.

Il en est de ceux là qui, amis aujourd'hui, seront ennemis demain.

AGAMEMNON.

Voudriez vous acquérir de tels ennemis?

ULYSSE.

Je ne voudrois point acquérir un cœur inflexible.

AGAMEMNON.

Vous serez cause que nous passerons aujourd'hui pour des lâches aux yeux des Grecs.

ULYSSE.

Non; mais pour des hommes justes.

AGAMEMNON.

Vous voulez donc que je laisse ensevelir ce corps?

ULYSSE.

Sans doute, puiſque moi même je dois deſcendre au tombeau.

AGAMEMNON.

C'eſt ainſi que tout homme n'agit que pour lui même.

ULYSSE.

Pour qui dois-je, en effet, agir plus que pour moi ?

AGAMEMNON.

On dira que c'eſt votre ouvrage, & non le mien.

ULYSSE.

Suivant que vous agirez, vous aurez par-tout l'honneur de cette bonne action.

AGAMEMNON.

Eh bien ! ſçachez donc qu'il n'y a point de grace encore plus conſidérable, que vous ne puſſiez obtenir de moi. Mais ici, comme dans les enfers, Ajax me ſera toujours également odieux. Vous pouvez cependant ſuivre votre volonté.

(Il ſort.)

SCÈNE III.

TEUCER, ULYSSE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Qui voudroit, Ulyſſe, vous diſputer le titre de ſageſſe, ſeroit vraiment un inſenſé.

ULYSSE.

Ce que je viens de faire, vous annonce aſſez, Teucer, que je ſuis maintenant l'ami d'Ajax, autant que j'étois ſon ennemi. Je veux me joindre à vous pour l'inhumer, pour lui rendre mes ſoins, pour ne rien négliger enfin des devoirs qui ſont dus aux grands hommes.

TEUCER.

Généreux Ulyſſe, quel éloge ne dois-je pas à une ſi noble conduite! Combien vous avez démenti mes craintes! vous, qui, juſqu'à préſent, le plus ardent ennemi d'Ajax, êtes venu ſeul d'entre les Grecs lui porter vos ſecours, & n'avez pas ſouffert qu'en votre préſence les vivans inſultaſſent les morts, comme le vouloient faire cet impétueux chef des Grecs, & ſon frère, en le banniſſant du tombeau. Puiſſe le ſouverain de l'olympe, & la vigilante Erynnis, & l'inévitable

juſtice flétrir ces méchans, comme ils ont voulu flétrir indignement ce héros. Et vous, digne rejetton du vieux Laërte, je n'oſe vous laiſſer toucher au tombeau de cet illuſtre mort, dans la crainte de lui déplaire. J'accepte d'ailleurs tous vos ſecours; & ſi vous voulez amener ici quelqu'un des vôtres, nous le verrons ſans peine. Je me charge de fournir tout ce qui ſera néceſſaire. Soyez d'ailleurs certain que le ſouvenir de votre générosité ſubſiſtera toujours parmi nous.

ULYSSE.

Je déſirois de vous prêter mes mains; mais, ſi vous craignez d'accepter mes ſervices, je ne puis que vous applaudir, & me retirer.

SCÈNE DERNIÈRE.

TEUCER, LE CHŒUR.

TEUCER.

C'EST aſſez. Un long-temps s'eſt déjà écoulé; amis, hâtez vous de creuſer la tombe; vous, préſentez aux feux allumés le trépied profond qui doit ſervir au bain ſacré, tandis qu'une troupe de guerriers ira chercher dans la tente d'Ajax ſa dépouille entière, raſſemblée ſur ſon bouclier;
&

& vous, ſon malheureux fils, embraſſez avec tendreſſe les flancs de votre père, & ſoulevez les avec moi, autant que vos forces peuvent vous le permetre, tandis que le ſang qu'il rejette de ſa bouche n'a point encore perdu ſa chaleur. Mais allons, que tout ce que nous avons ici d'amis ſe hâte, ſe raſſemble pour conſacrer ſes ſoins à ce héros qui raſſembloit toutes les vertus d'un grand homme, & ne vit aucun mortel au deſſus de lui. Tel fut Ajax, hélas! lorſqu'il vivoit [1].

LE CHŒUR.

Combien les hommes, pendant leur vie, éprouvent d'événemens divers, qu'aucun devin, avant de les voir, n'auroit jamais ſçu prévoir.

1 J'ai admis la correction de M. Dupuis; & je lis τὸδε, au lieu de τὸτε; mais je ſuis une autre interprétation que la ſienne. HOC DICO DE AIACE, QUANDO FUIT. Αἴαντος ὅτ' ἦν τὸ δὲ φωνῶ. Comme s'il y avoit Περὶ Αἴαντος. La ſuppreſſion de la prépoſition eſt ordinaire chez les poëtes: on trouve dans Eſchyle ταῦτ' ἐπιγλωσσᾷ Διὸς, HÆC LOQUERIS DE JOVE. Voyez le PROMÉTHÉE, v. 936.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
D'AJAX FURIEUX.

DEPUIS que la religion des anciens Grecs n'eſt plus à nos yeux qu'un recueil de fables, & que leurs divinités ſont bannies de nos tragédies, & reléguées à l'opéra, le début de la tragédie d'Ajax ne ſeroit guère ſupportable ſur notre théâtre ; cependant cette même ſcène de Minerve & d'Ulyſſe, qui fait l'expoſition de la pièce, a deux avantages conſidérables, qui font connoître l'art de Sophocle. Le premier, c'eſt d'annoncer, par la voix de Minerve, tout ce qu'Ajax avoit fait pendant la nuit, & que perſonne ne pouvoit ſçavoir ; le ſecond, eſt de pénétrer l'eſprit de penſées religieuſes, conformes au ſyſtême général de la mythologie des Grecs, touchant l'influence des dieux ſur les actions des hommes. La ſcène qui ſuit n'eſt pas moins importante. Aux yeux d'un peuple, auſſi délicat que les Athéniens, il n'étoit guère poſſible de faire paroître ſur la ſcène un homme dans un délire furieux. Si Ajax eût paru ſur la ſcène dans l'état où il s'eſt montré aux

yeux de Tecmeſſe, lorſqu'il rentra dans ſa tente, enmenant avec lui des taureaux & des béliers enchaînés, qu'il deſtine au ſupplice, un tel ſpectacle eût fait rire les Athéniens, ou fait horreur, & ni l'un ni l'autre effet ne doivent appartenir à la tragédie. Sophocle a donc eu ſoin de préſenter ſon Ajax dans une ſituation qui ne pouvoit plus qu'exciter la compaſſion. C'eſt un malheureux en délire, dont les accès ſe calment inſenſiblement. Minerve le montre d'abord avec un reſte d'égarement. Il paroît un moment, & n'a point avec lui les objets de ſa folie, qui pouvoient le rendre ridicule. Bientôt enfin le mal a ceſſé tout à fait; & c'eſt alors que Sophocle le préſente tout entier aux yeux des ſpectateurs. Les animaux qu'il a immolés ſont autour de lui; & tout ce carnage, tout ce ſang qui l'entoure ſont autant de ſujets de déchiremens pour ſon cœur.

On doit donc ſçavoir gré au poëte Grec de l'art qu'il a employé pour traiter un ſujet auſſi difficile qu'intéreſſant & moral. Mais ce que nous venons de remarquer, n'eſt pas le ſeul artifice ingénieux que Sophocle ait ſçu employer dans cet ouvrage. Je ne parle point de cet artifice qui conſtitue l'art ordinaire du théâtre, & qui conſiſte à faire connoître, & à faire entrer à propos tous ſes perſonnages. L'abbé d'Aubignac a remarqué tout cela avant nous; mais ce qu'il n'a

pas dit, & qui mérite d'être obſervé, c'eſt la manière dont Sophocle a amené une de ces révolutions théâtrales dont nous avons parlé dans la deuxiéme partie du diſcours SUR L'ART DE LA TRAGÉDIE, ces révolutions, qui font paſſer le ſpectateur alternativement de la peine à la joie. Ajax, pour ſe délivrer des importunités de ſa femme, qui veut tâcher de l'attendrir, ſe retire dans ſa tente, Tecmeſſe le ſuit. Le ſpectateur ſuppoſe que cette malheureuſe épouſe, à force de ſupplications, a enfin ramené ſon époux a de plus doux ſentimens. Ajax revient ſur la ſcène plus tranquille en apparence; il va ſe purifier par des ablutions ſur le rivage de la mer. Le chœur, trompé par ſes diſcours, ſe livre aux tranſports de la joie, lorſque le meſſager arrive, & change leur allégreſſe en douleur.

Voilà ces révolutions théâtrales que Sophocle a mieux connues qu'aucun auteur tragique, & qui méritent d'être obſervées avec attention dans ſes ouvrages.

Nous ne juſtifierons pas Sophocle ſur la prolongation de ſon action, par le motif qu'on allégue ordinairement de l'intérêt qu'apportent les anciens à la ſépulture des morts. Si le progrès de l'action n'étoit pas ralenti, ſi, après les grandes émotions qu'on a éprouvées, l'intérêt ne s'affoibliſſoit pas, Sophocle auroit eu raiſon. Mais les

longs difcours, les plaidoyers de Teucer, de Ménélas & d'Agamemnon, quelque beaux qu'ils foient en eux mêmes, laiffent l'action abfolument éteinte ; & voilà ce qu'on ne peut excufer. Mais comme les grands maîtres ont toujours de grands moyens de fe faire pardonner leurs fautes, la manière dont Ulyffe fe rend le protecteur de fon ennemi, reconcilie les fpectateurs ; fur-tout quand on a vu, dès le commencement de cette tragédie, Ulyffe, éclairé par Minerve & par fes réflexions, plaindre l'infortuné Ajax, & le regarder comme une leçon utile pour tous les hommes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

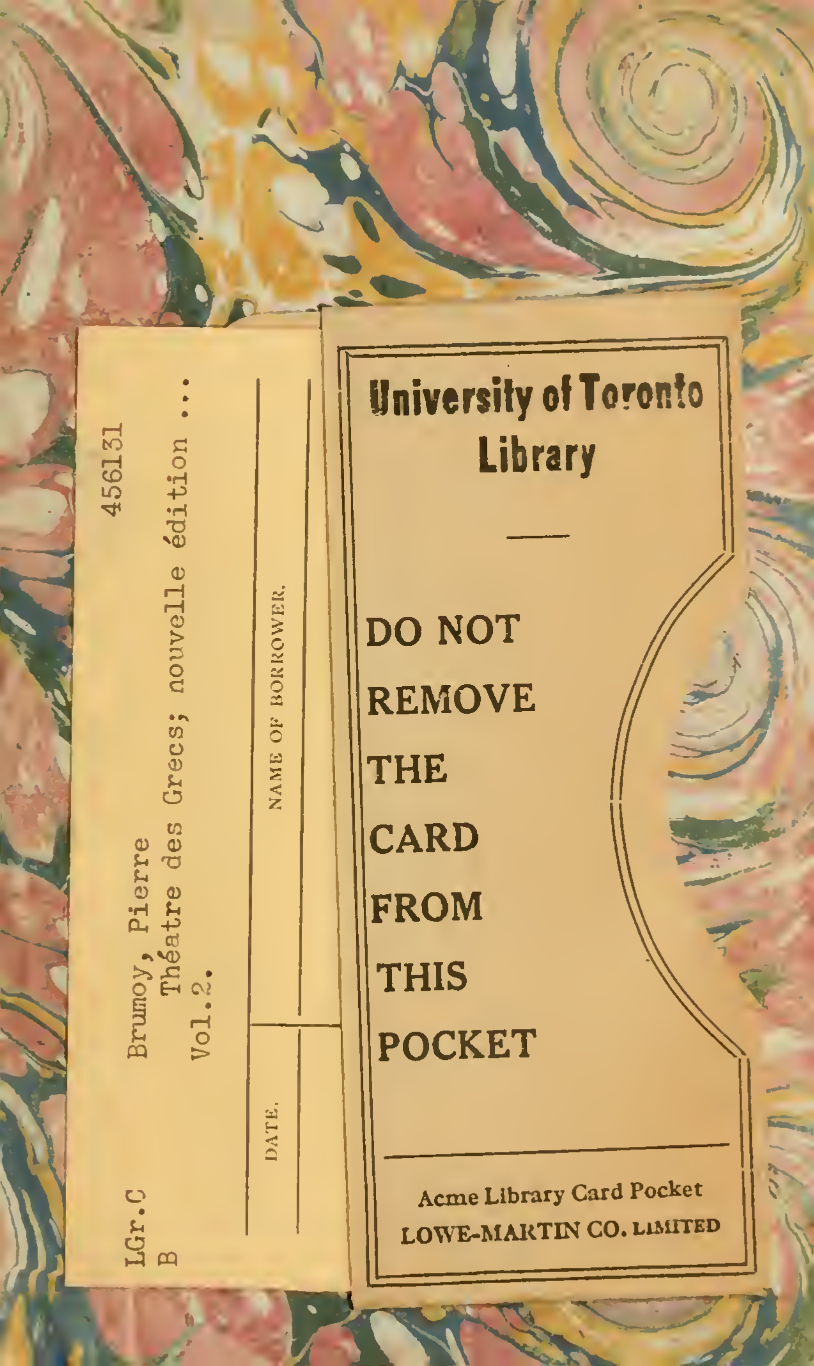
CONTENUES DANS CE VOLUME.

TRAGÉDIES DE SOPHOCLE.

Fin du Tome second.

De l'Imprimerie de LOTTIN *l'aîné*, & de LOTTIN *de S.-Germain*, Imprimeurs Ordinaires de la Ville, 1785.





LGr.C
B
Brumoy, Pierre
Théatre des Grecs; nouvelle édition ...
Vol.2.
456131
NAME OF BORROWER.
DATE.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

